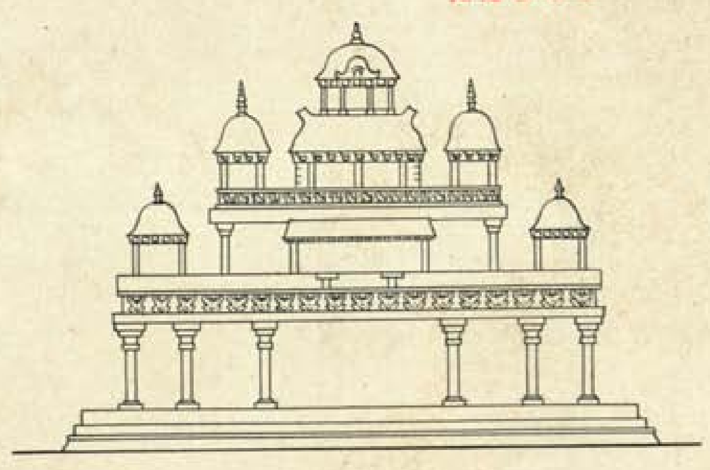

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Regn No

GÉNÉRAL L. DE BEYLIÉ

L'ARCHITECTURE HINDOUE

EN EXTRÊME-ORIENT

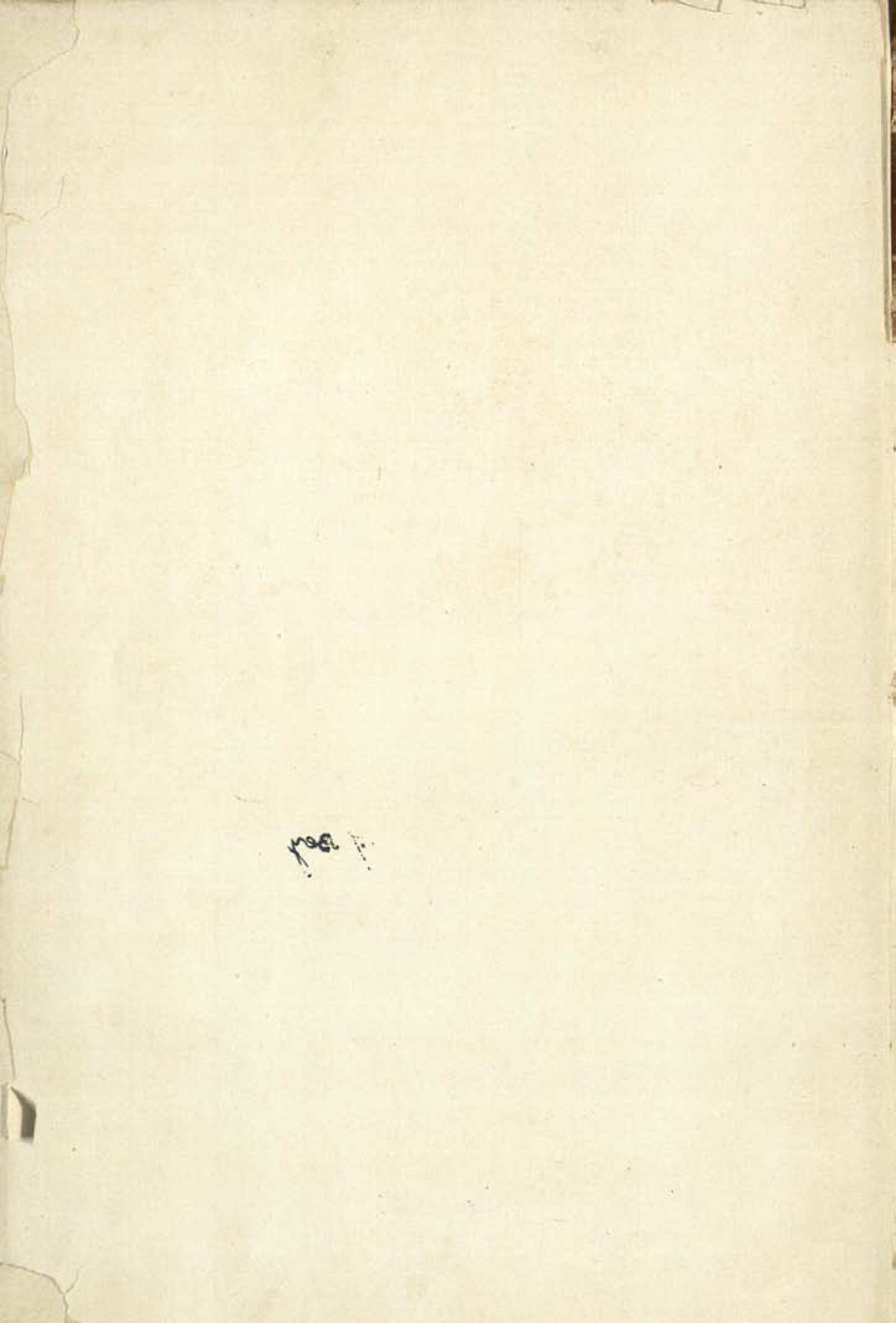
ILLUSTRATIONS DE TOURNOIS ET DOUMENQ



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1907





A MONSIEUR L. FINOT

ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SOUVENIR TRÈS RECONNAISSANT



AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage, qui est le résultat de mes recherches archéologiques en Extrême-Orient, pendant les années 1903-1906, a surtout pour but de mettre à la disposition du lecteur de nombreux documents nouveaux, ou peu connus, ou inédits, lui permettant de se faire une première idée d'ensemble des diverses architectures de l'Inde et des pays soumis anciennement à son influence.

On trouvera peut-être que mon travail manque d'homogénéité, et que les diverses parties n'ont pas toujours un développement proportionné au sujet traité. Ce reproche est exact, mais un tel livre ne saurait être écrit de nos jours, trop de problèmes archéologiques restant encore à résoudre.

Je me suis contenté de dire ce que je savais ou croyais savoir sur les points que j'avais été à même d'étudier plus particulièrement durant mes voyages, et j'ai relié ces matières, souvent un peu disparates, par des considérations générales et sommaires connues depuis longtemps des spécialistes, mais qu'il importait de rappeler au lecteur, pour l'aider à la compréhension rapide des faits exposés.

CHAPITRE PREMIER

INDE

SOMMAIRE

Histoire de l'Inde. — Les divers styles architecturaux de l'Inde. — Relations de l'Inde ancienne avec les pays voisins. — Influence exercée ou reçue par l'art hindou jusqu'à l'époque des invasions musulmanes.

HISTOIRE DE L'INDE

L'histoire de l'Inde est inconnue jusqu'au VI[e] siècle avant notre ère. A cette époque l'Inde du Nord est divisée en petits états indépendants, — royaumes ou républiques, — dont les plus importants sont : le Magadha (Behar) ; le Koçala au nord-ouest du Magadha, entre le Gange et l'Himalaya ; Kauçambi au sud du Koçala, sur la Yamunâ. Du royaume de Koçala dépendait le clan vassal des Çâkyas, où naquit le Bouddha, mort vers 480 av. J.-C.

A la suite de l'expédition navale de Scylax, vers 500 av. J.-C., le Panjab fut conquis par Darius.

A partir du V[e] siècle, nous trouvons les provinces de l'Indus organisées en satrapies payant tribut à la Perse ; c'est même cette vassalité qui détermina l'incursion d'Alexandre en 327 ; mais le grand conquérant ne dépassa pas la vallée de l'Indus et sa conquête éphémère, malgré les garnisons laissées et la forte organisation de l'administration grecque, n'eut d'autre résultat que de faire connaître de nouveaux territoires au vieux monde et de déterminer un fort courant

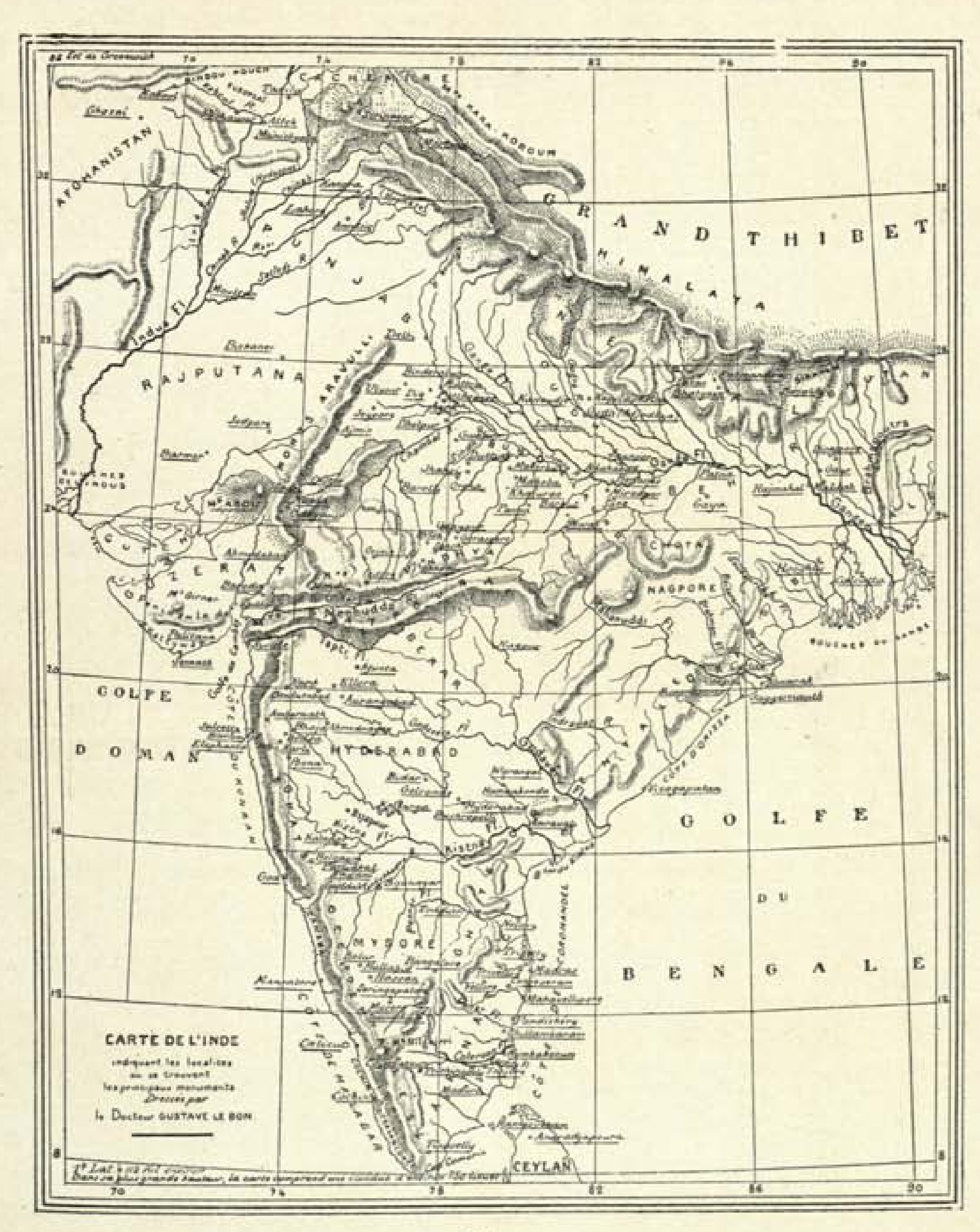
d'émigration d'aventuriers grecs et perses par la Bactriane et la vallée de Caboul, vers les fabuleux pays de l'or et des pierreries.

Aussitôt après le départ des armées grecques, Chandragupta le Maurya, originaire du Magadha, organisa les provinces de l'Indus et du Gange en état indépendant; il imposa son alliance à Séleucus, épousa la fille de ce roi et accepta à sa cour, comme ambassadeur permanent, le Grec Mégasthène, dont les fragments de mémoires ont un si grand intérêt historique.

Deux cent cinquante ans avant notre ère, le petit-fils de Chandragupta, le célèbre Açoka, réunit sous son sceptre l'Inde tout entière, propagea la religion bouddhique, dont il était un fervent adepte, parmi son peuple, et envoya des missionnaires dans les diverses contrées de l'Asie et du bassin oriental de la Méditerranée.

C'est à ce grand monarque que l'on doit les premiers monuments et édifices en pierre de l'Inde, lesquels n'étaient, du reste, que la stricte copie des édifices antérieurs de date indéterminée, construits uniquement, au dire de Mégasthène, en bois et en brique. Il éleva également dans toute la péninsule des colonnes de pierre, chargées d'inscriptions pieuses, qui subsistent encore, et permettent de fixer à peu près l'histoire de cette époque.

Après la mort d'Açoka, l'empire se désagrège, les principicules grecs reprennent le dessus dans l'Ouest et forment une multitude de petits états en Bactriane et dans le Panjab. La Perse elle-même change de maîtres, et passe aux mains des Parthes Arsacides plus ou moins hellénisés. L'art, la langue et la science grecs, — je ne dis pas la civilisation grecque qui était aux antipodes de la civilisation indienne —, pénètrent alors à flots dans l'Inde du Nord-Ouest. C'est à partir de cette époque que les ateliers grecs se mirent à produire à profusion, et pendant plusieurs centaines d'années, ces curieuses et souvent très remarquables sculptures gréco-bouddhiques que l'on peut admirer dans les Musées de Lahore, de Calcutta et de Londres.



CACHEMIRE
KARA-KOROUM
AFGHANISTAN
GRAND THIBET
HIMALAYA
RAJPUTANA
ARAVULLI
Indus Fl.
NAGPORE
GOLFE D'OMAN
HYDERABAD
MYSORE
GOLFE DU BENGALE
CEYLAN
CARTE DE L'INDE
indiquant les localités
où se trouvent
les principaux monuments
Dressée par
le Docteur GUSTAVE LE BON

Carte 1.

Beaucoup de ces roitelets grecs se firent bouddhistes, et l'un d'eux, Ménandre, a même pris place parmi les saints de cette religion.

Vers le premier siècle de notre ère, des tribus scythes, — ou plus exactement turques, car la dénomination de Scythe dans l'antiquité s'appliquait indifféremment à tous les peuples situés au Nord de la Perse et de la mer Noire, — envahirent la Bactriane et les plaines de l'Indus, mais adoptèrent la civilisation relative de leurs prédécesseurs, la langue grecque, dans les rapports officiels, et la monnaie grecque. Le roi turc Kanishka, bouddhiste fervent, parvint à grouper toutes ces principautés, y compris la Bactriane, sous son autorité ; son nom domine toute cette période qui s'achève historiquement au IIe siècle de notre ère, bien que l'influence grecque ait laissé des traces dans les chantiers et ateliers locaux jusqu'au VIe siècle.

Le IIIe siècle est une période obscure. Au IVe commence la dynastie des Guptas, qui réunit sous son sceptre tout l'Hindoustan et fut renversée par l'invasion des Huns à la fin du Ve siècle. Au VIIe, l'hégémonie de l'Inde du Nord fut rétablie encore une fois par Harsha Çilâditya, roi de Thanesar ; après lui elle se brisa de nouveau en une foule de petits royaumes. Les mémoires des pèlerins chinois Fa-hian, Song-yun, Hiuan-tsang, Yi-tsing (Ve-VIIe siècles) nous donnent sur cette époque de précieuses informations.

Au VIIIe siècle, un grand changement se produit aux Indes. Le bouddhisme, qui n'avait cessé de perdre de son influence depuis le VIe siècle, disparait à peu près complètement et fait place au brahmanisme, sauf au Népal et à Ceylan ; il subsista cependant au Bengale et au Bihar jusqu'à l'invasion musulmane à la fin du XIIe siècle, et dans le Konkan jusqu'au XIe. Ce changement de religion se fit, du reste, sans à-coup et n'eut qu'une action modérée sur l'architecture et les arts.

Les temples bouddhiques et brahmaniques ne différaient en général à cette époque que par les attributs et parfois par l'adjonction aux sanctuaires bouddhiques de stûpas, sorte de tumuli en maçonnerie

surmontés d'un pinacle. Cette période de néo-brahmanisme se prolongea dans le Nord jusqu'aux grandes invasions musulmanes et afghanes (XIe siècle) de Mahmoud le Gaznevide, suivies elles-mêmes de l'invasion mogole au XIVe siècle.

Le Dekkan resta indépendant dans sa partie nord jusqu'au XIVe siècle et dans sa partie sud jusqu'au XVIe. Le sud de l'Inde ne fut conquis par les Musulmans qu'à la fin du XVIe siècle. L'empreinte musulmane fut ineffaçable. Les grands Mogols Baber et Akbar, pour ne citer que les plus célèbres, réalisèrent un instant, aux XVIe et XVIIe siècles, l'unité des Indes et créèrent du même coup cet art indo-musulman dont nous pouvons admirer encore de nos jours les merveilleux édifices à Delhi, Agra, Fatehpur Sikri, etc.

Aujourd'hui, l'art hindou a vécu. Les râjas, placés sous la férule anglaise, n'ont plus ni l'argent ni les corvées nécessaires pour construire ces immenses édifices de pierre surchargés de sculptures, qui ont fait la gloire de leurs ancêtres. Ils se contentent, à l'instar de leurs maîtres, d'élever ces horribles bâtisses de style composite et pesant qui représentent pour eux le summum de la civilisation moderne et dont les palace-hôtels de nos grandes stations thermales constituent, en Europe, le type accompli.

* * *

LES DIVERS STYLES ARCHITECTURAUX DE L'INDE

Le très rapide historique que nous venons de faire va nous permettre de classer avec plus de méthode les diverses écoles artistiques ou plus exactement les divers styles qui se sont partagé l'Inde au cours des siècles et de déterminer ensuite dans quelle mesure les arts des autres pays et l'art monumental hindou se sont pénétrés.

Il est communément admis que l'art monumental hindou dérive

d'un art ancien entièrement local et original sur lequel se sont greffés, à partir du IIIe siècle avant notre ère, des apports persans, grecs et chinois ; nous savons par Mégasthène (voir plus haut), ambassadeur grec à la cour de Pâtaliputra, que les palais de la capitale, à cette époque reculée, étaient en bois et en briques, mais d'un art déjà très avancé, et nous savons aussi, par les bas-reliefs du stûpa de Sanchi (IIe siècle av. J.-C. au Ier siècle de notre ère), de Bharhut (150 av. J.-C.), d'Amarâvatî (IIe siècle de notre ère), que les monastères et les palais de cette période primitive étaient à plusieurs étages avec vérandas, loggias, dômes, colonnades, pavillons, le tout chargé de sculptures et d'ornements. Nous en parlerons plus longuement tout à l'heure. Le temple d'Amarâvatî, les temples et monastères souterrains de Khandagiri, d'Udayagiri, de Bhaja (IIe siècle avant notre ère), de Karli (IIe siècle avant notre ère), d'Ajantâ (IIe siècle av. J.-C. au VIIIe siècle de notre ère) donnent une idée satisfaisante de l'architecture de l'Inde jusqu'au VIe siècle de notre ère, mais il nous est impossible d'en faire une description compréhensible sans y joindre de nombreuses vues perspectives qui exigeraient à elles seules un ouvrage spécial.

Tel n'est pas notre but : nous rappelons simplement au lecteur très averti auquel nous nous adressons que les premiers temples étaient creusés dans des roches friables et avaient en général l'aspect intérieur de nos églises romanes avec leur abside en cul de four, leur nef centrale et leurs bas-côtés voûtés avec colonnade. Les monastères étaient également creusés dans le rocher ; ils étaient à plusieurs étages avec galeries extérieures à colonnades. Les ouvertures étaient en arcs à accolade ou en fer à cheval.

Les seuls édifices élevés au-dessus du sol sont les colonnes commémoratives d'Asoka, les stûpas (fig. 1) et certains couvents du Gandhâra. Les autres édifices construits en matériaux légers ont disparu.

Cette période peut être qualifiée — avec un peu d'exagération

peut-être[1] — de gréco-bouddhique, tant à cause de l'influence grecque que l'on rencontre dans beaucoup de sculptures du nord et du centre de l'Inde, qu'à cause du caractère exclusivement bouddhique de la plupart des édifices. Mais nous sommes persuadé que dans le sud de l'Inde des monuments assez semblables à ceux de notre époque existaient déjà, ainsi que semblent le démontrer les fresques et les bas-reliefs de Ceylan.

La religion Jaïna, contemporaine de la religion bouddhique et

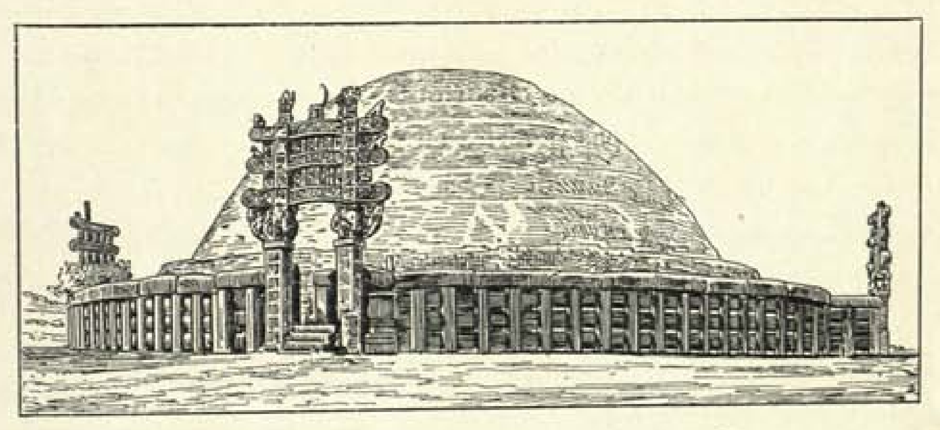


Fig. 1. — Sanchi (IIe siècle av. J.-C. au Ier siècle A. D.).
(Lebon. — *La Civilisation de l'Inde.*)

qui lui ressemble en principe, vécut parallèlement au bouddhisme et à la même époque, mais son style est si voisin de celui de son redoutable concurrent que l'on a longtemps confondu les rares temples Jaïnas existants (grottes de Khandagiri, etc.) avec les temples bouddhiques.

A partir du VIIe siècle, et surtout du VIIIe siècle, le brahmanisme, plus conforme à la mentalité hindoue, ayant accentué sa marche ascendante et détrôné la religion jusque-là dominante, il en résulta nécessairement des modifications dans l'architecture religieuse — la seule dont les monuments aient résisté à l'usure du temps —,

1. L'influence grecque se fait peu sentir avant le Ier siècle.

mais ces modifications ou suppressions se manifestèrent uniquement par l'abandon des stûpas et de nombreux couvents et par l'adoption, dans la sculpture, de certains attributs typiques de divinités à la mode. Pour le reste, la transition se fit le plus tranquillement du monde : les anciens temples bouddhiques changèrent de patrons, et donnèrent l'hospitalité à la totalité des divinités brahmaniques. Ce fait ne présente rien d'anormal pour qui connaît les pays d'Extrême-Orient, et surtout les religions de l'Inde telles qu'elles sont pratiquées par les classes populaires : celles-ci, sous des étiquettes différentes, adorent confusément, mais essentiellement, toutes les forces de la nature et surtout les esprits ; une divinité de plus ou de moins n'est pas pour les étonner. Nous connaissons des temples à Java (Prambanam IXe siècle) et à Ceylan (Dambulla Ier siècle av. J.-C.[1], et Polanurova XIIe siècle A. D.) où le Bouddha fraternise ouvertement avec Vichnou et Çiva.

Après la disparition du bouddhisme et le retour définitif du brahmanisme (néo-brahmanisme) plus ou moins modifié, l'architecture hindoue peut être ramenée d'après Fergusson à quatre styles : le style jaïna, le style dravidien, le style châlukya et le style septentrional. Chacun de ces styles correspond à une région distincte.

Le style jaïna dont nous avons déjà parlé et que l'on admire surtout à Satrounjaya et à Girnar dans le Kathiawar, au mont Abou dans le Rajpoutana et à Parisnath dans le Bengale, présente un aspect général à peu près constant : une galerie d'enceinte percée de niches qui abritent la même statue de saint répétée à un nombre considérable d'exemplaires ; le sanctuaire principal surmonté d'une haute tour à forme curviligne (sikra) terminée par un coussin débordant (amalaka) comme dans le style de l'Inde septentrionale (voir fig. 7) ; enfin un porche — relié au sanctuaire — couvert par

1. La principale grotte de Dambulla, bien que bouddhique, est dédiée à Vichnou.

vert par une coupole octogone dressée sur de nombreux piliers disposés en croix (voir Lebon : *Les civilisations de l'Inde*, fig. 127). Le dôme creux et l'arche horizontale constituent la caractéristique spéciale du style jaïna.

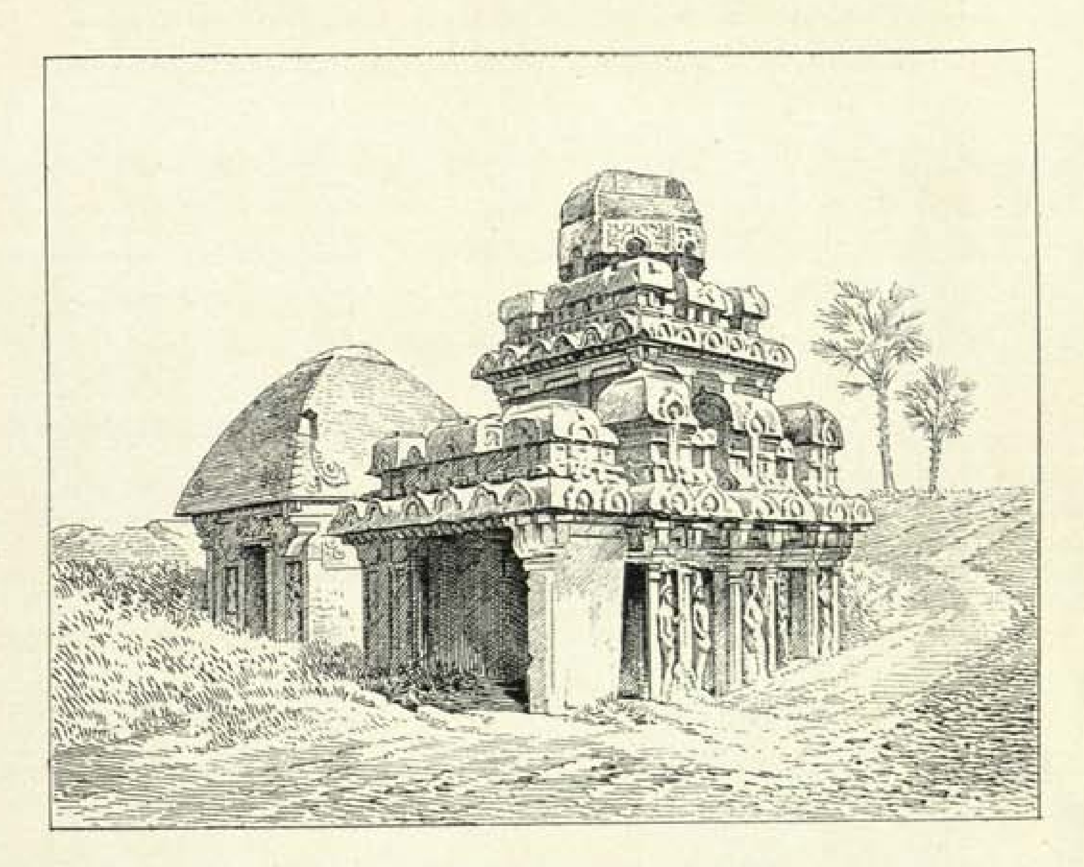


Fig. 2. — Mahavellipur (VIe siècle A. D.)

L'art jaïna atteignit son apogée au XIe et au XIIe siècle. L'art musulman de l'Inde lui a fait de nombreux emprunts.

Le style dravidien, c'est-à-dire du sud de l'Inde, est surtout caractérisé par l'emploi de la pyramide. Le temple comprend, au centre, un sanctuaire surmonté d'une pyramide élevée, puis des enceintes concentriques à colonnades dont les portes sont couronnées de faîtes pyramidaux ; ces enceintes renferment des salles à piliers et des

bassins pour ablutions. Les premiers édifices de ce genre, en pierre, datent du xe siècle, bien qu'on en cherche parfois, avec raison, l'origine dans les monolithes taillés de Mahavellipur, près Madras



Fig. 3. — Bodh gaya (ve siècle A. D.)

(vi^e siècle) et à Bodh-Gayâ (ve siècle de notre ère) (fig. 2 et fig. 3).

Mais ces tours elles-mêmes n'étaient que les copies de tours en bois existant depuis plusieurs centaines d'années. On peut voir un curieux exemple de ce genre à Bhuwanesvar (dans l'ouvrage de

Râjendralâl Mitra[1]). Cet exemple n'est pas bien ancien, puisqu'il est du IXᵉ siècle, mais il est typique (fig. 4). Nous verrons du reste plus loin que des tours à étages en bois figurent sur des médailles indiennes du IIIᵉ siècle avant J.-C.



Fig. 4. — Bhuwanesvar (IXᵉ siècle). Exemple de tour en bois dans le bas du bas-relief.

(Lebon. — *Les civilisations de l'Inde.*)

Le célèbre temple de Tanjore qui peut servir de type avec les pagodes plus modernes de Madura, est des XIᵉ et XIIᵉ siècles (fig. 5).

Le style châlukya, du nom d'une dynastie indienne qui régna du VIᵉ au XIVᵉ siècle de notre ère dans le Mysore et une partie du Dekkan jusqu'au golfe du Bengale, n'est représenté que par quelques rares temples de forme étoilée, surchargés de sculptures, élevés sur des plates-formes et surmontés d'un toit conique. Ce style participe à la fois des styles du nord et du sud (fig. 6).

Le style septentrional ou indo-aryen, qui se rencontre dans le nord et le centre de l'Inde, a une origine énigmatique. « Ses formes originales[2] ne suggèrent pas de comparaisons ni de rapprochements. Le contraste avec le style dravidien est si complet qu'il paraît voulu et recherché. La différence de langue entre les deux régions n'est

1. Râj. Mitra. *The antiquities of Orissa*. Cf. Lebon. *Les civilisations de l'Inde*, p. 271, fig 102.

2. Sylvain Lévi. *Grande Encyclopédie*, article *Inde*, p. 708.

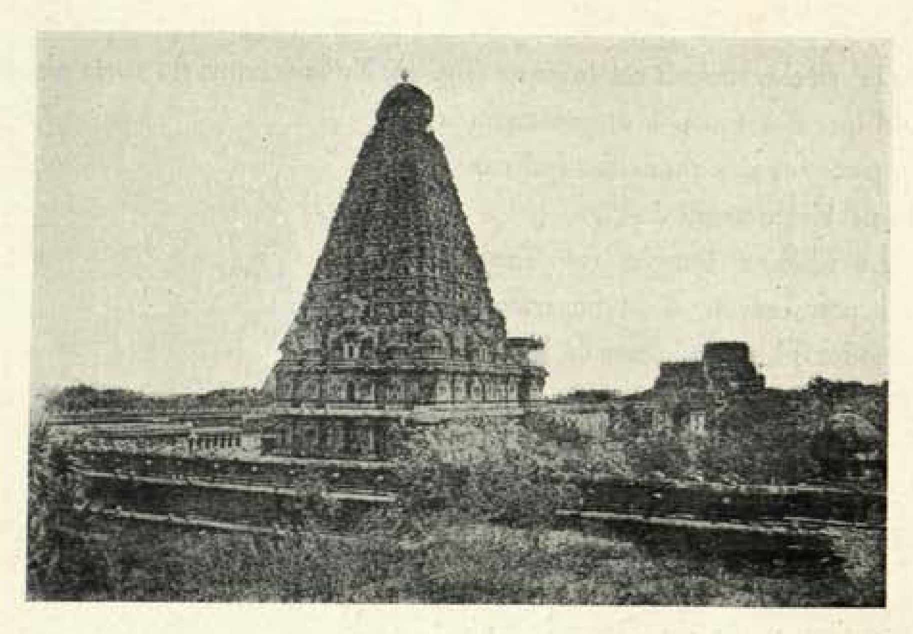


Fig. 5. — Tanjore, XIe siècle.
(G. Lebon. — *Les monuments de l'Inde.*)

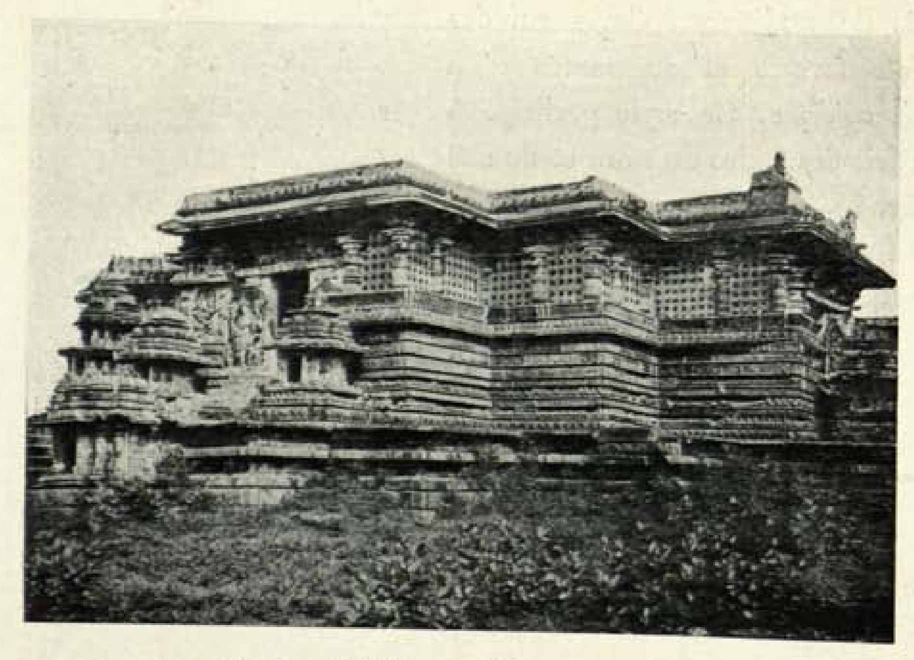


Fig. 6. — Hullabid, XIIe siècle, style Châlukya.
(G. Lebon. — *Les monuments de l'Inde.*)

pas plus profonde que la différence d'architecture : l'une élève les pyramides des temples en étage, l'autre leur donne une forme curviligne ; le dôme, régulier dans l'une, manque régulièrement à l'autre ; le temple dravidien a son porche à piliers fouillés et sa salle aux mille colonnes ; le temple indo-aryen n'a pas de colonnes ; le premier comporte un vaste développement de constructions, le second est

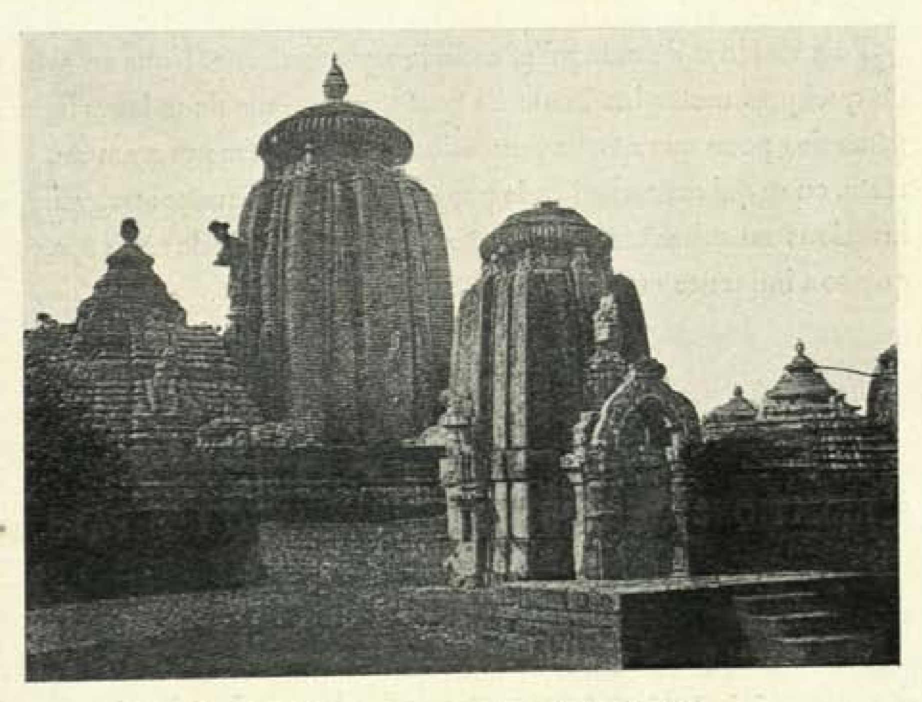


Fig. 7. — Bhuwanesvar, VIe siècle. Style septentrional.

(G. Lebon. — *Les monuments de l'Inde.*)

réduit au sanctuaire proprement dit. Le temple du nord est en général carré à l'intérieur, mais souvent modifié à l'extérieur par une addition de projections parallèles ; en avant, un porche de forme à peu près cubique aussi est surmonté d'un toit pyramidal. Parfois, on ajoute à la construction deux salles supplémentaires, la salle de spectacle et le réfectoire. Les temples de l'Orissa illustrent magnifiquement ce style (temple de Çiva à Bhuwanesvar, pagode noire de Kanarak, temple de Vichnou-Jagannath à Puri) » (fig. 7).

Toutes ces architectures indiennes ont un point commun : c'est l'usage absolu de la voûte à assises horizontales, c'est-à-dire de pierres superposées de façon que chacune d'elles fasse saillie sur celles placées au-dessous.

Les styles dont nous venons de parler restèrent en honneur jusqu'au XIe siècle dans le nord de l'Inde et, dans le sud, jusqu'aux XVe et XVIe siècles.

Puis vint le style mongol et enfin le style moderne. Nous en avons dit quelques mots plus haut : ils sont trop connus dans leurs lignes générales pour que nous ayons à les définir. Notre programme, du reste, en ce qui concerne l'Inde proprement dite, s'arrête aux grandes invasions musulmanes du XIe siècle, car c'est à partir de cette époque que son influence cessa de se faire sentir en Orient.

*
* *

RELATIONS DE L'INDE ANCIENNE AVEC LES PAYS VOISINS.

Nous avons pensé qu'il serait utile, avant d'entreprendre l'étude des influences exercées ou reçues par l'Inde, pendant la période de formation de son art, de bien déterminer aux mêmes époques l'état des relations politiques ou commerciales entretenues par ce pays avec le reste du monde civilisé. Ces relations ont été beaucoup plus considérables qu'on ne le croit généralement.

1° Communications par terre. — Les relations par terre avec les Perses commencèrent, ainsi que nous l'avons vu, sous les Achéménides, 500 ans avant J.-C., par la Bactriane et le Panjab et les passes de l'Afghanistan ; elles se continuèrent sans arrêt jusqu'à l'époque musulmane par l'intermédiaire des princes grecs indépendants, puis des Turcs de Kanishka ; elles s'établirent aussi avec la Chine, par la

même voie, aux premiers siècles de notre ère. La Bactriane était alors le grand marché de l'Asie; de ce point les caravanes se dirigeaient vers la Perse, la Chine ou les Indes. C'est cette voie, dont les étapes du Turkestan chinois étaient entièrement bouddhiques, que suivirent les célèbres pèlerins bouddhistes chinois Fa-hian (v[e] siècle), Song-yun (vi[e] siècle) et Hiuan-tsang (vii[e] siècle), dont les mémoires sont si curieux. D'autres missions chinoises passèrent du vi[e] au vii[e] siècle inclus par les routes plus directes du Thibet, dont le roi venait de se convertir au bouddhisme, et gagnèrent de là le Népal, tributaire du Thibet, puis les Indes. Au vii[e] siècle, une armée de soldats népalais, conduits par un général chinois[1], descendit même dans les plaines de l'Inde, pour venger un affront fait à la Chine. Pendant cette courte période d'entente, des moines chinois vinrent en assez grand nombre au Népal pour s'instruire et mourir près des lieux saints qui passaient pour avoir été témoins des premières prédications du Bouddha.

En réalité, ces routes de Chine offraient au commerce les plus grandes difficultés et nécessitaient des transports à dos d'homme très onéreux et très pénibles dans les traversées par de simples pistes des hautes montagnes du Pamir. Les tribus turques qui erraient entre le Turkestan et la Chine, tantôt en guerre entre elles, bien qu'elles fussent bouddhistes, tantôt en guerre avec les Célestes dont la domination n'était que nominale, ne se faisaient pas faute non plus de rançonner et de détrousser les caravanes. Les choses en arrivèrent au point que le roi perse Chosroës, un des derniers Sassanides et principal client du marché de la Bactriane au vi[e] siècle, crut nécessaire de renoncer à la voie de terre pour ne plus utiliser que la voie maritime, qui lui procurait, du reste, le précieux avantage d'un monopole absolu. Les Turcs, privés dès lors de leur meilleur débouché commercial, cherchèrent, mais sans succès (567 de notre

1. Sylvain Lévi. *Le Népal*, I, p. 13.

ère), à s'allier à Byzance pour rouvrir les routes de la soie à leur profit[1].

Plusieurs sinologues, Pauthier entre autres, ont parlé d'une expédition chinoise qui aurait été conduite au xe siècle avant J.-C. par l'empereur Mou-Wang en Chaldée et en Asie mineure jusqu'à la Méditerranée[2]. Cet empereur aurait rapporté de son voyage l'usage des tours à étages, des émaux, de la laque, de l'astronomie, etc.

Mais cette légende si séduisante n'est plus admise aujourd'hui, et l'on estime qu'il y a eu erreur dans l'interprétation des noms de lieux. Dans tous les cas, les premières relations officielles de la Chine avec les états du sud-ouest du Pamir ne sont pas antérieures aux premiers siècles de notre ère, c'est également l'époque de l'introduction du bouddhisme en Chine, et il est prudent, pour le moment, de s'en tenir à ces simples constatations.

2° Communications par mer. — Les relations maritimes de l'Inde avec les pays voisins eurent lieu à toutes les époques, mais elles prirent un essor considérable à partir du 1er siècle de notre ère, lorsque le Grec Hippalus eut découvert les lois qui régissent les moussons. Les voyages aller et retour, soit aux Indes, soit en Chine, purent alors s'effectuer théoriquement en une seule année. De fait ils duraient infiniment plus, parce que les navires trouvaient souvent leur avantage à faire du cabotage le long des côtes. Les marchandises de la Chine et de la partie orientale de l'Inde se concentraient à Ceylan, où elles étaient apportées par des jonques chinoises ou hindoues; de là elles transbordaient sur des navires arabes, persans, égyptiens et gagnaient d'une part Ctésiphon sur le Tigre (plus tard Bagdad), d'autre part les ports de la mer Rouge, puis, au moyen de canaux ou par transbordement, Alexandrie en Egypte. De Ctésiphon, les marchandises étaient transportées par terre à Antioche ; d'Alexan-

1. Chavannes. *Documents sur les Tou-Kiue occidentaux*. Saint-Pétersbourg, 1903 (Cf. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. IV, p. 479).
2. Choisy. *Histoire de l'architecture*, I. p. 195.

drie, elles étaient dirigées, par mer, sur l'Italie. Tous les ports du golfe Persique, de la mer Rouge et des côtes des Indes, sont jalonnés par les pièces de monnaie romaines et byzantines que l'on trouve encore de nos jours en fouillant le sol.

L'Inde et la Chine faisaient avec la Perse et l'Empire romain un commerce énorme d'épices, d'indigo, d'acier, d'ivoire, de mousseline, de bois de teck et surtout de soieries, dont l'usage s'était répandu dans tout l'Empire[1].

L'Empire romain fournissait surtout en échange des étoffes d'Égypte et du numéraire. Le total des exportations romaines montait, au dire de Pline[2], à environ cent millions de sesterces par an, soit vingt millions de notre monnaie.

Les compagnies commerciales romaines étaient établies dans tous les ports de l'Inde, protégées par des traités spéciaux. Florus parle d'un traité d'alliance conclu par Auguste à Samos avec des princes indiens, dans le but de faciliter l'accès des ports de l'Inde aux navires de commerce romains[3]. Disons toutefois que ce récit est discutable.

En 166, Marc Aurèle, en guerre avec les Parthes, s'était cru obligé, pour ne pas entraver l'arrivage en Italie des soies qui étaient devenues, paraît-il, un objet de première nécessité, d'envoyer une ambassade en Chine[4]. Reinaud, auquel nous empruntons tous ces détails, émet l'idée, peut-être excessive, que les Romains ne se sont engagés dans leurs interminables et fâcheuses guerres contre les Parthes que pour accaparer les routes de la soie ; nous croyons plus simplement qu'ils ont surtout songé à mettre la main sur les trésors

1. Reinaud. *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, p. 171.

2. *Idem*, p. 209. — Heyde. *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, I, p. 2.

3. Reinaud. *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, p. 106-112.

4. *Idem*, p. 236.

fabuleux de la Perse. La soie ne constituait que l'un des articles du programme[1].

Ils échouèrent dans leur entreprise, renoncèrent même au commerce direct par la mer Rouge et se résignèrent à acheter la soie de seconde main, soit aux Parthes, soit aux Éthiopiens. Byzance persista dans la même voie et ce fut au VI[e] siècle de notre ère que l'élevage des vers à soie, et l'industrie de la soie, jusque-là tenue secrète, s'implantèrent en Europe, dans les provinces méditerranéennes d'Asie et d'Europe. A cette époque, Alexandrie, bien que déchue, était encore la seconde ville de l'Empire. C'était le grand port de l'Extrême-Orient, on y rencontrait des représentants de toutes les races et de toutes les religions : Indiens, Scythes (Turcs), Persans, Romains, Éthiopiens et, chose assez curieuse, un grand nombre de bouddhistes. C'est, du moins, ce qui résulte des fouilles si intéressantes exécutées depuis plusieurs années par M. Gayet, dans les cimetières d'Antinoë[2]. Les symboles bouddhiques, mis sur les linceuls, abondent.

Les tombes chrétiennes nous fournissent des documents bouddhiques encore plus intéressants. Une dame chrétienne porte une écharpe sur laquelle on a brodé les feuilles de l'arbre mystique de l'Inde, le ficus religiosa, sous lequel Çâkyamuni est devenu Bouddha. Les dessins qui décorent cette feuille symbolique sont tout à fait indiens. Dans une autre tombe, un prêtre chrétien porte[4], brodé sur ses habits sacerdotaux, le svastika ou croix à crochet, attribut bien connu des indianistes. « Il y eut, dit Guimet[5], un moment de transition, un moment d'hésitation qui permit l'infiltration des idées indiennes. Sollicités par les Ptolémée d'abord, par les impératrices

1. Sur toutes ces questions, consulter surtout l'*Histoire du commerce du Levant*, par Heyde, 1885.

2. *Annales du Musée Guimet*, t. XXX, 3[e] partie, p. 149.

3. *Annales du Musée Guimet*, t. XXX, 3[e] partie, pl. III.

4. *Annales du Musée Guimet*, t. XXX, 3[e] partie, pl. I.

5. *Annales du Musée Guimet*, t. XXX, 3[e] partie, p. 151.

philosophes ensuite, les Djaïnas, les Bouddhistes, — pas les brahmanes, retenus par leurs castes, mais les prêtres des religions à missionnaires, — sont venus à coup sûr en Égypte, à Alexandrie, au moment où, dans cette ville, les chercheurs de croyances inédites ne savaient plus à quel saint se vouer. Et un grand nombre des premiers chrétiens ont passé par le bouddhisme, peut-être sans s'en rendre compte, mais les svastikas qu'ils vénèrent sont là pour le prouver. » Nous ferons remarquer, toutefois, que le svastika n'est pas absolument un attribut bouddhique, mais qu'on le retrouve chez presque tous les peuples de l'antiquité (voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*).

Sylvain Lévi[1], citant Dion Chrysostome, nous parle d'un certain Severus, ancien consul de Rome (470), retiré à Alexandrie, qui offrait l'hospitalité dans sa riche maison à des brahmanes qu'il traitait avec honneur et qui vivaient chez lui suivant leur propre règle. Ils ne manquaient de rien pour pratiquer leurs observances, mais ils évitaient avec soin tout ce qui était à l'encontre. « Si on songe aux lois sévères qui interdisent aux brahmanes orthodoxes de quitter le territoire indien, sous peine de déchéance, il n'est pas permis de douter que les hôtes de Severus étaient des bouddhistes. » L'hérésie des Manichéens est tout imprégnée de bouddhisme. « Le maître de Manès, Terebinthus, prend le nom de Bouddha, dit Sylvain Lévi, et se prétend né d'une vierge. » Mais ici nous quittons Alexandrie, car Manès vécut surtout à Ctésiphon. Le mouvement commercial et le mouvement des idées étaient du reste non moins vifs à Ctésiphon qu'à Alexandrie, et les relations avec l'Inde étaient même tellement étroites que, sous les Sassanides, jusqu'au VII[e] siècle, puis sous les Abbassides et même les Seldjoucides, le patriarche indépendant de l'église nestorienne de Perse, résidant à Ctésiphon (puis à Bagdad), put réunir sans difficulté, sous sa juridiction, tous les évêchés de la

1. Sylvain Lévi, *Le bouddhisme et les Grecs* (*Revue de l'Histoire des religions*, t. XXXIII, p. 37).

Bactriane, de Socotora, de la côte de Coromandel et de Ceylan [1]. Dès le VIe siècle il y eut une église chrétienne à Ceylan.

L'avènement de l'islamisme ne fit qu'accroître le mouvement des échanges.

Au VIIe siècle, de nombreuses colonies de savants et de commerçants indiens [2] habitaient les principales villes de la Perse (d'après le Chinois Hiuan-tsang) et y jouissaient du libre exercice de leur religion. Aux VIIe et VIIIe siècles, il y avait des comptoirs et des colonies arabes sur toute la côte ouest de l'Inde et dans la vallée même de l'Indus (rive droite). La colonie étrangère de Cambaye, qui jouait à cette époque le rôle de Bombay, était de 10 000 âmes.

Les Arabes et les Persans avaient leurs chefs particuliers, leurs mosquées, etc...

D'après Maçoudi, qui écrivait au Xe siècle et qui a longtemps séjourné aux Indes, les Musulmans de Bagdad, à la fin du VIIe siècle, s'emparèrent, au moyen d'une flotte et d'une armée de débarquement, des bouches de l'Indus, et y établirent des états florissants, dont les émirs reconnaissaient encore au IXe siècle la suprématie morale et temporelle des khalifes de Bagdad. Cet auteur insiste surtout sur le rôle que les Musulmans jouèrent dès les premiers temps de l'hégire dans la vallée de l'Indus. Voici ce qu'il dit sur le royaume de Moultan :

« Mehrand du Sind sort de sources bien connues, situées dans la haute région du Sindh, le territoire de Kanodj, le royaume de Bahourah, les pays de Kachmir, de Kandahar et de Tafen, et il entre ensuite dans le Moultan où il reçoit le nom de Mehran d'or, de même que le mot Moultan signifie la frontière d'or. Ce royaume obéit à un *koreichite* de la famille d'Oçamah, fils de Lowayi, fils de Galib, et c'est le rendez-vous général des caravanes qui se dirigent

1. Labour. *Le christianisme dans l'Empire perse.*

2. Reinaud. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine au IXe siècle*, Paris, 1845.

vers le Khoraçan. Un autre *koreichite* de la branche de Habbar, fils d'El-Aswad, règne dans le pays d'El-Mansourah ; la couronne de Moultan est héréditaire dans la même famille depuis *la naissance* de l'islamisme[1]. »

En 637, les Arabes, les Persans et les Indiens établis à Canton se révoltèrent et pillèrent la ville.

En 678, la colonie de 120 000 Musulmans, *Indiens*, Persans, Juifs et chrétiens établis à Kan-Sou, à l'embouchure du fleuve Bleu, non loin du Shanghaï actuel, fut entièrement massacrée au cours d'une révolte des indigènes (d'après Abou-Zeyd-el-Hassan de Siraf, cité par Reinaud).

Les Indiens en outre jouaient un rôle important à la cour des khalifes, comme médecins, philosophes et mathématiciens. C'est à eux que l'on doit le chiffre arabe qui n'est autre que le mode de numération de l'Inde.

Nous n'avons parlé, jusqu'ici, ni de l'Indo-Chine, ni de l'Insulinde (Inde néerlandaise), immenses pays qui doivent, d'une façon absolue, leur civilisation et leur religion, dans la période qui nous occupe, à la civilisation et aux religions de l'Inde. Nous traiterons cette question plus en détail dans un autre chapitre de cet ouvrage.

Disons toutefois dès maintenant que la Birmanie, le Siam, le Cambodge, le Champa (ancien Annam du temps des Chams), Sumatra, Java et les îles les plus proches de Java, ont été entièrement colonisés par les Hindous dans les premiers siècles de notre ère.

Tous ces pays restèrent toujours indépendants politiquement de l'Inde et suivirent leur évolution propre sous l'impulsion des classes dirigeantes venues des Indes et d'afflux successifs de prêtres et d'ouvriers d'art ou d'exilés politiques.

1. Maçoudi. *Les prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard, t. I, p. 207.

INFLUENCES EXERCÉES OU REÇUES PAR L'ART HINDOU JUSQU'A L'ÉPOQUE DES INVASIONS MUSULMANES.

Le lecteur aura pu se rendre compte, d'après le rapide exposé que nous venons de faire dans le chapitre précédent, de l'intensité du mouvement intellectuel et commercial que l'Inde a entretenu de tout temps avec les pays du monde oriental. Nous allons essayer de montrer, sans avoir l'espoir d'être complet, que l'art monumental et les arts qui en dérivent ont donné lieu de leur côté, et par la même occasion, à de multiples échanges.

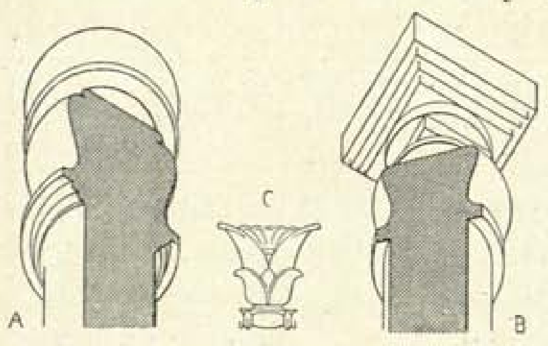


Fig. 8. — Colonnes d'Asoka au profil persépolitain. (Choisy. — *Histoire de l'architecture*, 1er vol., p. 164.)

1° Influences reçues par l'art hindou. — A. *Colonnes.* — Les nombreuses colonnes commémoratives qu'Açoka fit élever dans toute l'Inde sont franchement persanes et par leur profil en campanule, et par les palmettes de leur ornementation (fig. 8). Il en est de même des colonnes des grottes de Karli (163 ou 78 avant J.-C.) et d'Amarâvatî (IIe siècle ap. J.-C.) (fig. 9) qui rappellent avec plus de


Fig. 9. — Chapiteau du genre persépolitain Amaravati (IIe siècle A. D.).



Fig. 10. — Chapiteau indo-corinthien provenant de Jamâl Garhi. Musée de Calcutta.
(Foucher. - *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 234.)

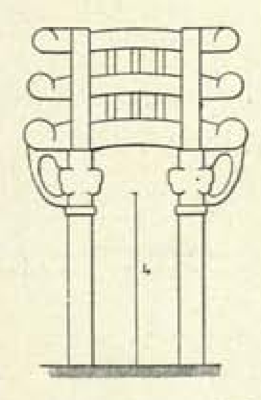


Fig. 11. — Portique de Sanchi (1er siècle A. D.). Style chinois.
(Choisy. *Histoire de l'architecture.*)

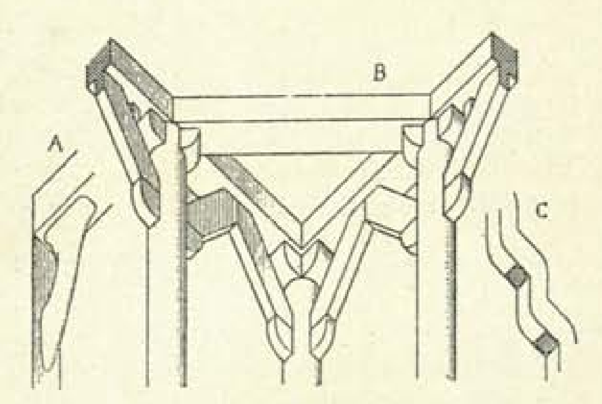


Fig. 12. — Mont Abou (IXe siècle A. D.). Aisselier en écharpe de caractère chinois.
(Choisy. — *Histoire de l'architecture*, 1er vol., p. 161.)

lourdeur et des variantes les colonnes persépolitaines aux animaux adossés formant chapiteau. Les divers ordres de la Grèce : dorique, ionique et corinthien, sont également représentés dans l'Inde, mais toujours plus ou moins déformés. Cunningham en a fait une étude des plus curieuses, mais en poussant peut-être un peu loin les assimilations ; il est préférable de s'en tenir aux intéressants et excellents exemples de chapiteaux indo-doriques, indo-ioniques et

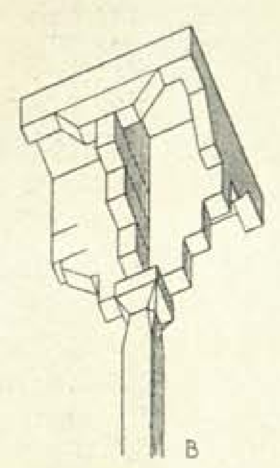


Fig. 13. — Bijapour (XII[e] siècle A. D.). Pilier de caractère chinois.

(Choisy. — *Histoire de l'architecture*, 1[er] vol., p. 169.)

indo-corinthiens, donnés par Foucher dans son remarquable ouvrage sur l'art gréco-bouddhique du Gandhâra [1] (fig. 10).

Vers la même époque apparaît à Sanchi le portique à poteaux entretoisés (fig. 11) dont l'idée est manifestement chinoise. Au IX[e] siècle, c'est la colonne à aisselier en écharpe qui domine

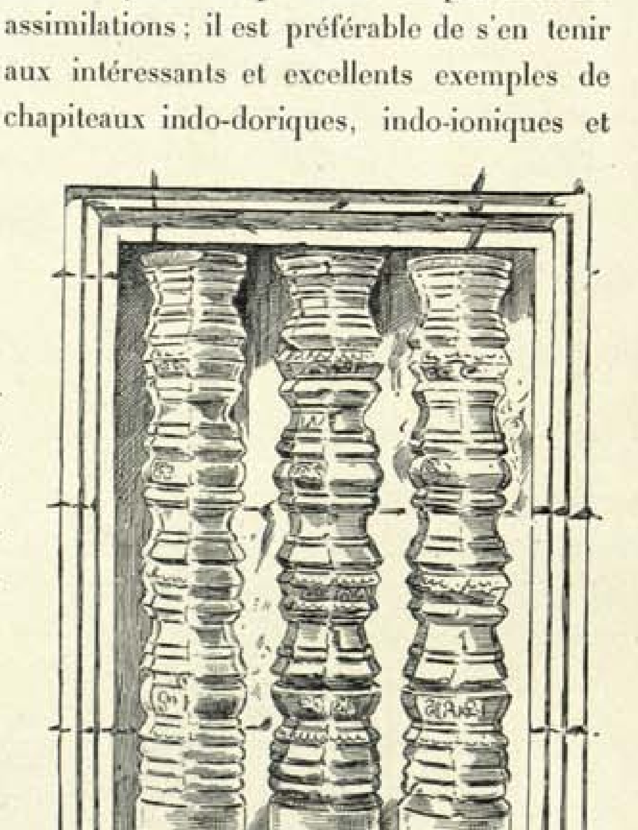


Fig. 14. — Fenêtres khmères à Claustras. (IX[e] et XII[e] siècles A. D.).

1. Foucher. *L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 229 et suiv.
2. Lebon. *Les monuments de l'Inde*, p. 56.

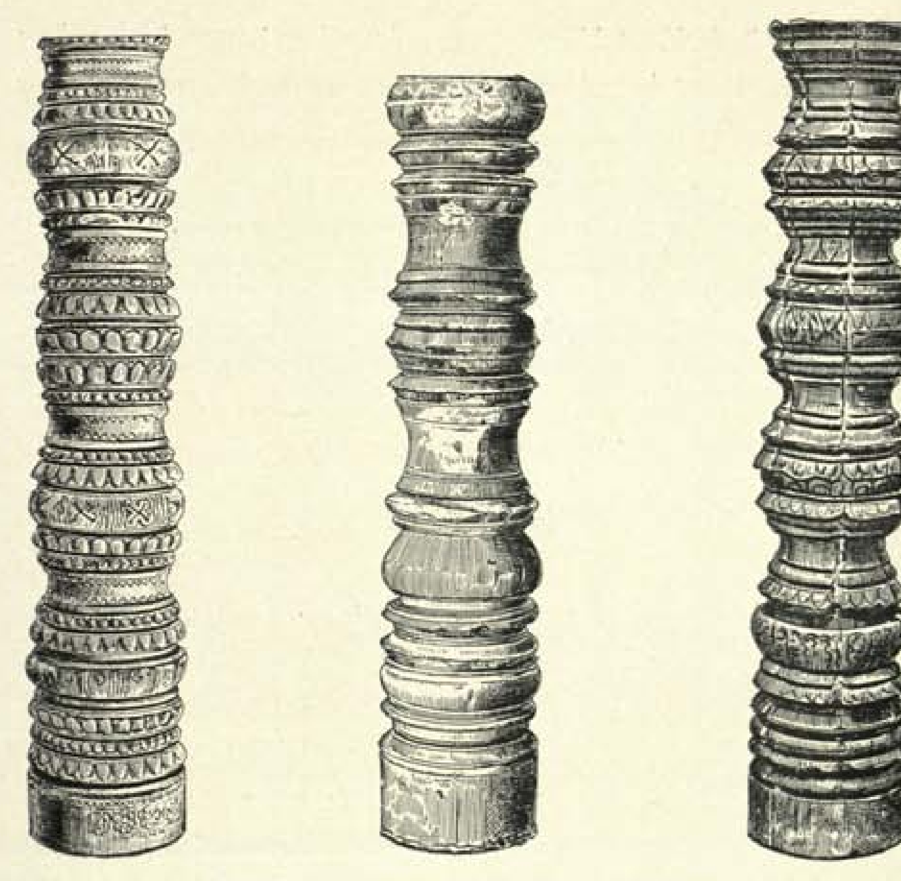


Fig. 15. — Colonnettes khmères (IXe et XIIe siècles).



Fig. 16. — Siège à pieds tournés. Collection des Guides à Mardân.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique*, p. 299.)

dans le temple du Mont Abou (fig. 12). Au même temps et à la même période appartient la colonne surmontée d'un couronnement par

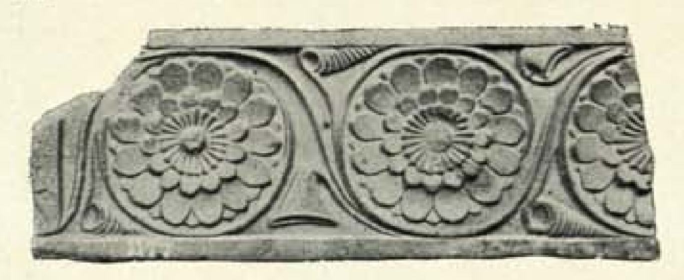


Fig. 17. — Guirlande de lotus formant rosaces provenant de Chârsadda. (Foucher. — *Art gréco-bouddhique*, p. 220.)

enrayure étagée (fig. 13) : la colonne de type chinois exécutée en pierre.

B. *Balustres*. — Les petites colonnettes décoratives de Nagda près d'Odeypour (VIII[e] ou X[e] siècle)[2], d'Hullabid (XIII[e] siècle)[3], du Boro-Boudour à Java (IX[e] siècle) ; les fenêtres à claustras et les colonnettes des temples et palais kmers (IX[e] et XII[e] siècles) (fig. 14 et 15), enfin le mobilier représenté dans les bas-reliefs de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Insulinde, rappellent de façon précise les pieds de table, de lit ou de fauteuil des bas-reliefs assyriens, persans et grecs (fig. 16).



Fig. 18. — Harpie. Boro Boudour (IX[e] siècle A. D.).

C. *Divers détails de décoration*. — Les caissons à rosaces de

1. Choisy. *Histoire de l'architecture*, t. I, p. 165.
2. Lebon. *Les civilisations de l'Inde*, fig. 141, p. 353.
3. Lebon. *Les civilisations de l'Inde*, fig. 221, p. 518.

Badami (VIe siècle), d'Ajantâ (du IIe au VIIIe siècle), ces derniers avec des figures symboliques aux angles, ceux des temples khmers des IXe et XIIe siècles, rappellent assez fidèlement les caissons à rosaces de Perse, de Grèce et de Rome, bien qu'ils aient la prétention de représenter des lotus (fig. 17). Ces rosaces se rencontrent du reste à toutes les époques et dans tous les styles architecturaux de l'Inde et des pays soumis anciennement à son influence (voir le Musée khmer du Trocadéro).

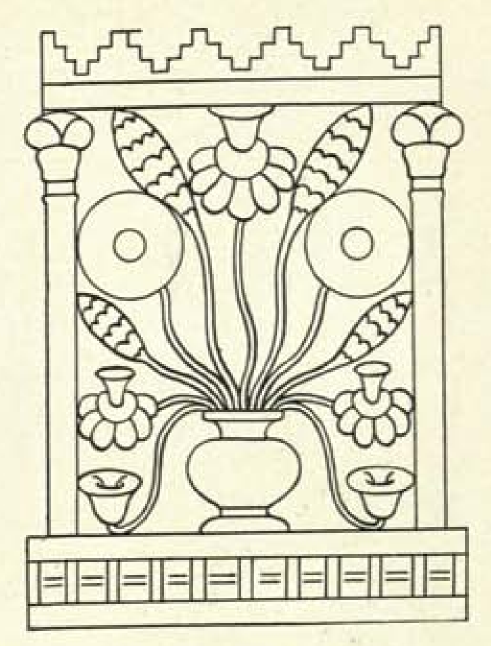


Fig. 19. — Sanchi (Ier siècle A. D.). Arbre de vie.

Les oves, les rais de cœur que l'on rencontre un peu partout, les harpies à tête humaine (Boro-Boudour, IXe siècle, dans le nord de l'Inde, et à Ceylan) sont grecs (fig. 18).

Les taureaux ailés, les griffons ailés de Sanchi, sont assyriens. Les cariatides indianisées sont grecques.

Les merlons à redan, les panneaux avec vases de fleurs inspirés par l'arbre de vie assyrien [1], sont persans (fig. 19).

Les lions stylisés et grimaçants qui pullulent aux Indes à partir du IIe siècle avant J.-C. sont persans, puis sassanides. De l'Inde ils sont passés en Chine (fig. 20 et 21).

Les frises de lions se suivant en files (Hullabid, XIVe siècle), les médaillons avec aigles ou avec perroquets affrontés, sont sassanides. Il existe de curieux exemples de ces médaillons à Angkor-Vat, au Cambodge (XIIe siècle), ils jouent à s'y méprendre les anciennes

1. Choisy. *Histoire de l'architecture*, I, p. 165.

étoffes byzantines et sassanides, et même chinoises, et il est fort probable que le modèle primitif, emprunté à la Perse, a pénétré au Cambodge par la Chine. Les étoffes et les porcelaines chinoises actuelles emploient encore ces dessins (fig. 22). Le même modèle



Fig. 20. — Lion stylisé.
Musée de Lakhnau, provenant de Mathura.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique.*)



Fig. 21. — Lion stylisé (khmèr).
(Fournereau. — *Les ruines khmères.*)

se retrouve à Java dans les ruines des VIIIe et IXe siècles mais plus indianisé.

L'ornement lancéolé interprété par les Indiens sous la forme de la feuille du ficus religiosa, soit dans la décoration des frises des monuments ou même des colonnes et des pieds-droits comme à

Angkor-Vat[1] est d'origine assyrienne ou égyptienne, non pas en qualité de feuille du ficus religiosa et du ficus indica, mais comme bor-

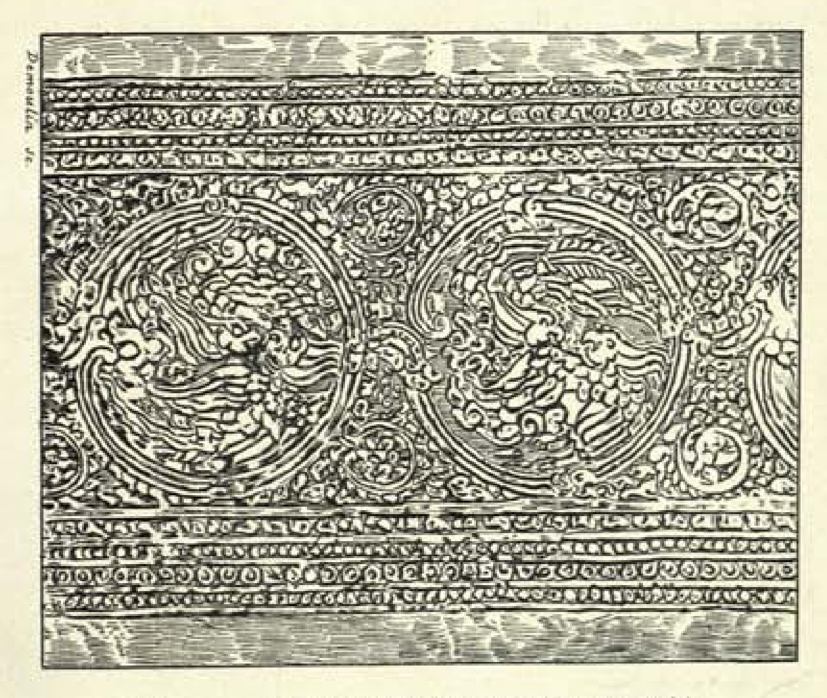


Fig. 22. — Perroquets affrontés (Angkor Vat) (XIIe siècle).

dure de boutons et de fleurs épanouies alternés. On trouve de nombreux exemples de cette décoration dans les sculptures de

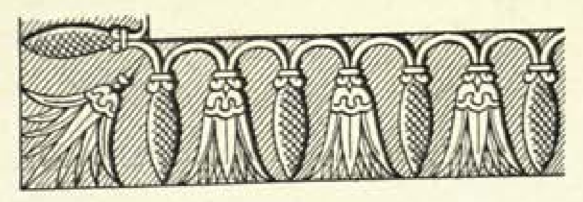


Fig. 23. — Bouton lancéolé.
Sculptures de Kouyoundjick (Assyrie), seuil d'une porte.

Nimroud ou de Khorsabad, représentant des tapis ou des étoffes (fig. 23). En Égypte et bien antérieurement à notre ère, on trouve au pied des murs des bandes de tiges de lotus et de papyrus ou des

1. De Beylié. *Le palais d'Angkor-Vat*, p. 4.

fleurs de lotus épanouies et des boutons entremêlés dans lesquels les boutons jouent le rôle d'ornement lancéolé.

L'ornement lancéolé, ou plus exactement de la feuille stylisée, a

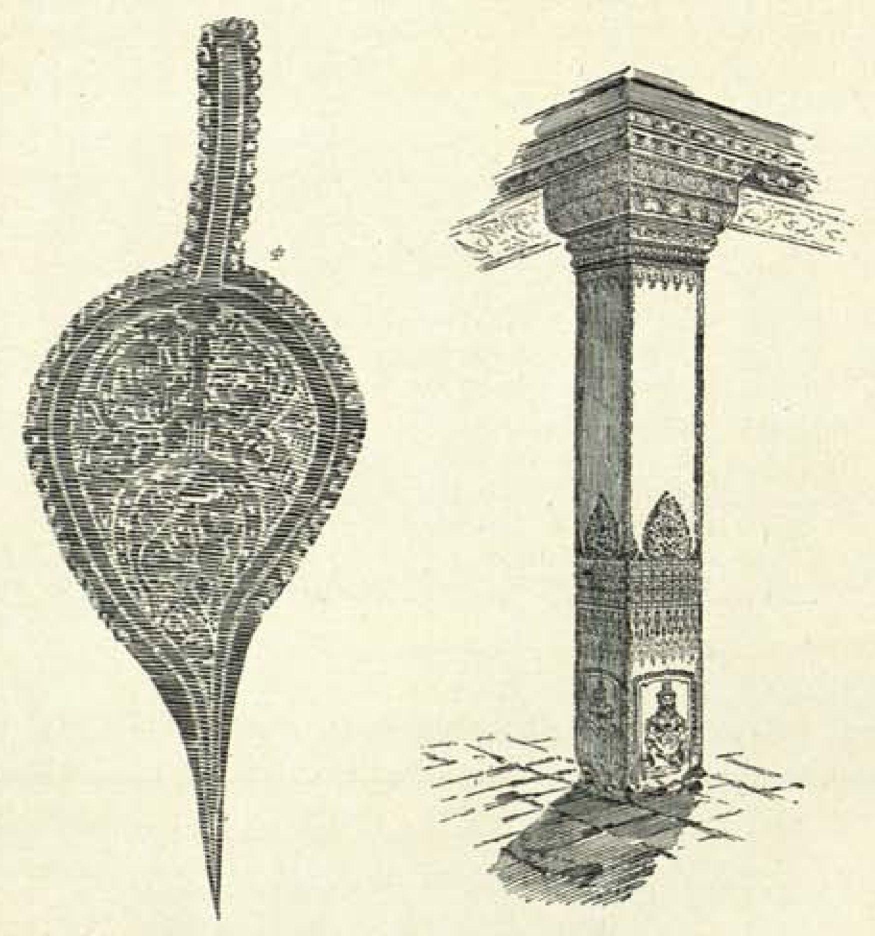


Fig. 24. — Ficus religiosa. (*Annales du Musée Guimet*, tome 30, 3e partie, pl. III.)

Fig. 25. — Une colonne à Angkor Vat. (XIIe siècle).

suivi son évolution spéciale dans chaque pays, mais surtout en Égypte, où on le rencontre constamment dans les tombes d'Antinoë (fig. 24). Il forma plus tard la base du système de décoration de l'art musulman (XIIIe siècle) et par ricochet des étoffes à ramages, sous Louis XIII. Il n'est pas impossible que l'ornement lancéolé du

style musulman, bien qu'originaire de l'Assyrie et de l'Égypte, n'ait été adopté sous sa forme usuelle qu'après avoir subi sa transformation définitive aux Indes. La feuille de ficus religiosa figure en guise d'auréole dans beaucoup de statues du Bouddha en souvenir du figuier sacré Bo sous lequel il a atteint la Bodhi. On peut en tous cas considérer comme certain que les temples du Cambodge (IXe-XIIe siècles) et le palais d'Angkor-Vat, auquel nous empruntons les dessins si caractéristiques de l'ornementation d'une colonne, rappelant assez fidèlement les tapis de prière persans, n'ont jamais subi d'autre influence que l'influence hindoue ou chinoise (fig. 25).

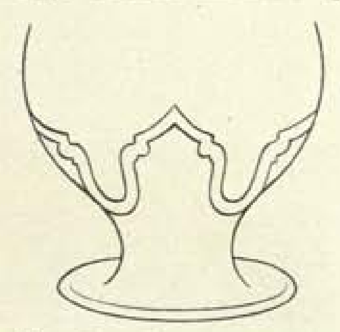


Fig. 26. — Ornement multilobé vase de Mosoul (XIIIe siècle).

Nous ajoutons que le principe de l'ornement lancéolé ou de la feuille stylisée n'est pas indien, mais oriental, tandis que l'ornement multilobé de forme évidemment foliacée, qui, dans l'art musulman, apparaît à partir du XIIIe siècle sur la panse des vases en bronze de Mossoul[1], est très probablement d'origine hindoue (fig. 26).

D. *Pylones*. — L'influence de l'Égypte sur l'art hindou est indéniable ; mais il a toujours été admis que cette influence ne s'est manifestée que par l'intermédiaire de l'Assyrie et de la Perse. L'art persan, sous les Achéménides, était en effet la résultante de tous les arts de l'empire de Darius et de Cambyse, comprenant les provinces grecques de Syrie, l'ancienne Assyrie, la Chaldée et l'Égypte. Qui adoptait cet art adoptait nécessairement une partie des arts de tous ces pays. Quant aux pyramides (gopuras) des temples dravidiens du sud (Xe et XIe siècles de notre ère), dont la forme générale rappelle si vivement les pylones des anciens temples de l'Égypte, il

1. Migeon. *Exposition des Arts musulmans*. Il existe des arcades de ce dessin à Racca (Mésopotamie) et à Cordoue (IXe siècle).

n'est pas impossible qu'ils aient été inspirés par les souvenirs des nombreux navigateurs et commerçants des premiers siècles de notre ère, qui faisaient la navette entre l'Égypte et les côtes du Coromandel, de Malabar et de Ceylan, mais nous sommes porté à croire qu'il n'y eut là qu'une simple transformation des formes déjà usi-

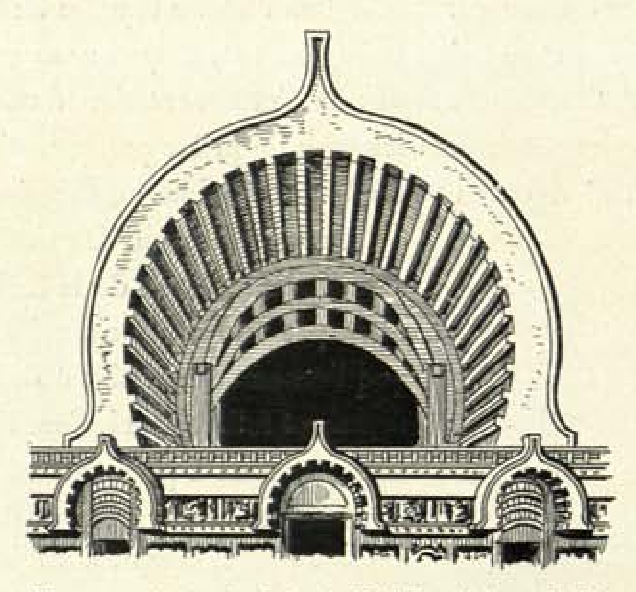


Fig. 27. — Arc en fer à cheval. Karli (IIe siècle av. J.-C.).

tées dans le pays, à Bodh-Gayâ et à Mahavellipur (VIe siècle), (fig. 2 et 3, p. 11 et 12).

2° Influences de l'art hindou sur l'art des pays voisins. — A. *Arcs en fer à cheval et à accolade.* — Les arcs en fer à cheval et à accolade existaient à l'état courant, 200 ans avant notre ère. A Sanchi (bas-relief du premier siècle de notre ère) (fig. 67, p. 53), à Barhut (bas-relief du IIe siècle avant notre ère) (fig. 61, p. 51), à Bhaja (IIe siècle avant notre ère), à Karli (IIe siècle avant notre ère) (fig. 27), etc... la forme en fer à cheval et à accolade est exclusivement employée pour les pignons, lucarnes, fenêtres, portes, etc... Elle n'apparaît en Asie-Mineure, vers le IIIe siècle de notre ère, que

dans quelques églises signalées par M. Strzygowski[1]. Elle se ren-

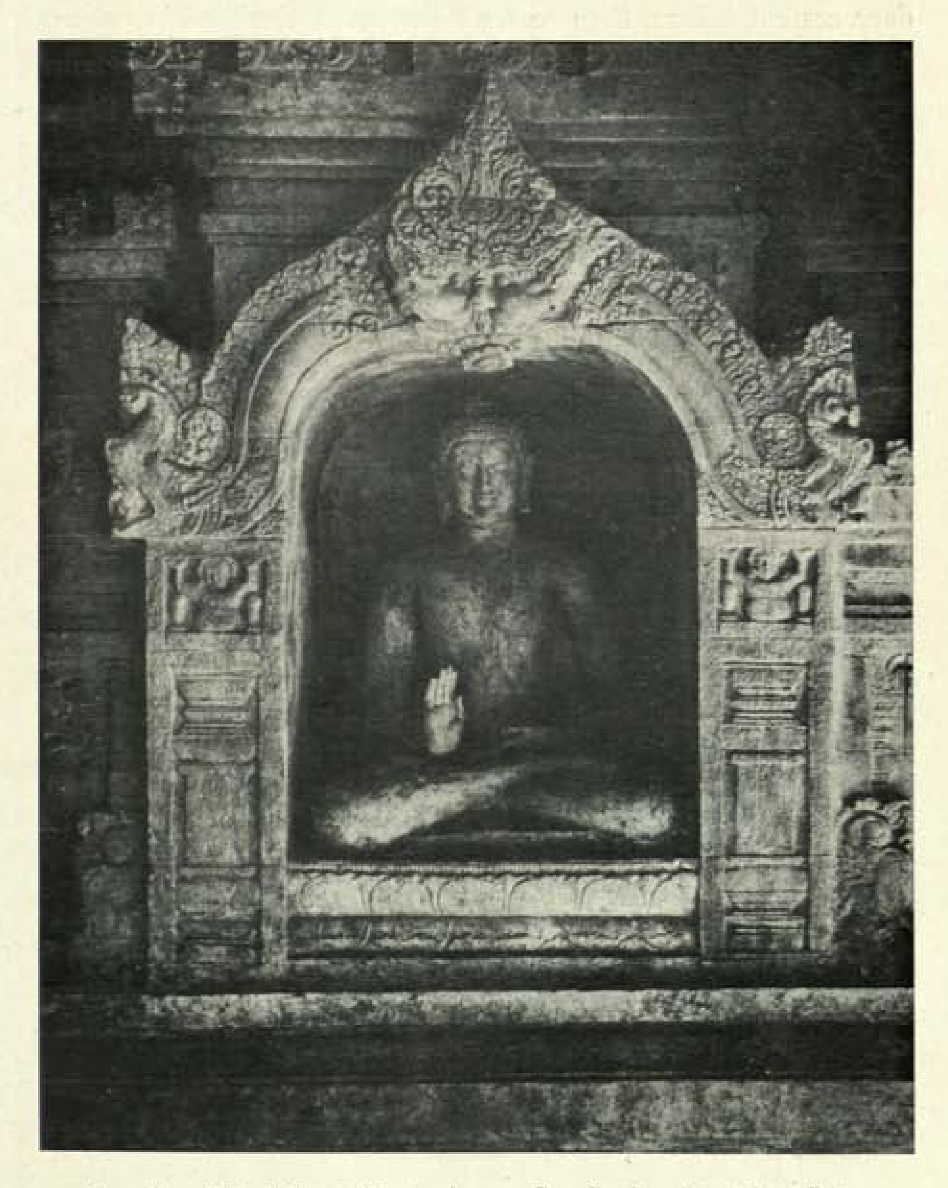


Fig. 28. — Tête de lion stylisé et makaras. — Boro-Boudour (IXe siècle A. D.). Java (Musée du Trocadéro).

contre aussi à Ctésiphon, ce port d'importation des produits de

1. Strzygowski. *Kleinasien*, p. 25.

l'Inde, Palais de Chosroës (vi^e siècle). Il est naturel de penser que dans ces conditions, l'arc en fer à cheval est d'origine indienne.



Fig. 29. — Tête de lion stylisé au sommet d'un arc (ruines khmères) (xiie siècle).

Il doit en être de même des arcs trilobés ou polylobés que nous voyons à l'époque gréco-bouddhique, puis au vi^e et viiie siècle de notre ère, à Ellora, Magda, dans les constructions khmères du ixe siècle au Cambodge, en Birmanie et à Ceylan (voir les chapitres de Birmanie et de Ceylan).

L'arc polylobé n'est que la ligne festonnée qui limite le faisceau de têtes multiples du cobra abritant le Bouddha, c'est aussi le corps ondulé du serpent sortant de la bouche du Garuda ou du lion au sommet de l'arc, pour aboutir, à la retombée de l'arc, dans la bouche d'un Makara. Nous connaissons de nombreux cas de ces deux stylisations (fig. 28, 29 et 44).



Fig. 30. — Arc trilobé à crochets. Angkor Vat, xiie siècle. (Fournereau.)

Les arcs à ogives à crochets des églises du moyen âge et les arcs si caractéristiques de la façade de Saint-Marc de Venise ont évidemment beaucoup de points de ressemblance avec les arcs similaires des édifices indiens et birmans des vi^e et ixe siècles, chams du vi^e siècle, khmèrs du ixe siècle et javanais des viiie et ixe siècles. Leurs archivoltes flammées, qui ne

sont que la stylisation de l'épine dorsale à crochets du dragon, peuvent être considérées comme les prototypes des archivoltes à crochets du moyen âge, mais cela ne prouve pas, bien entendu, qu'elles aient servi de modèle (fig. 30).

B. *Les chapiteaux et les piliers* avec niches de saints personnages des temples du x[e] siècle du Mont Abou[1], de Khajurao[2] Bhuwanesvar, du Cambodge et de la Birmanie, peuvent être considérés comme les précurseurs des chapiteaux de la cathédrale de Milan, et des piliers de nos églises gothiques. Ils ont existé en tous les cas, à l'état de système deux ou trois cents ans avant l'apparition de ces derniers (fig. 31).



Fig. 31. — Niches ogivales Pimeanakas (x[e] siècle). (Fournereau. — *Ruines khmères*.)

C. *Les balustres renaissance* ont été précédés, 700 ou 800 ans plus tôt, par les balustres indiens dont les plus typiques sont les balustres chams du vi[e] siècle (fig. 32). Nous en avons remarqué un grand nombre dans les temples de Mison (vi[e] au viii[e] siècle) comme supports de mo-

1. Lebon. *Les civilisations de l'Inde*, p. 330, fig. 131.
2. *Ibid.*, p. 311, fig. 120.



Fig. 32. — Balustre Renaissance, art cham (VIe siècle) (?)

numents. Nous en avons parlé dans notre brochure sur Angkor Vat, mais il n'y a là qu'une simple coïncidence, car dès le VIe siècle, nous trouvons en Égypte des balustres à peu près semblables, à des lits en bois [1].

D. *Toits.* — L'influence chinoise se fit parfois sentir aux Indes dans la forme des toits à l'époque bouddhique, à moins que ce ne soit au contraire la forme des toits bouddhiques de l'Inde qui ait été adoptée en Chine. La question est discutée. On croit généralement que les toitures chinoises ont toujours été relevées aux extrémités, et que l'origine de cette disposition bizarre remonte aux premiers temps de la civilisation mongole, alors que les peuples pasteurs faisaient usage de la tente. La chose est fort possible, mais il n'existe en Chine, à notre connaissance, aucun document, ni ruines, ni sculptures indiquant l'adoption des toits superposés, aux angles relevés, avant le VIe siècle de notre ère [2]. Les ouvrages ou manuscrits dont le texte est

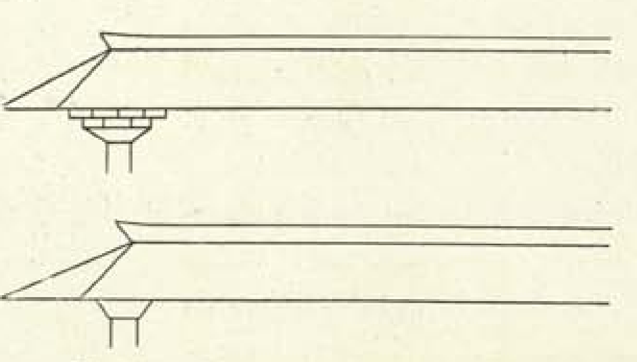


Fig. 33. — Toits chinois du IIe siècle A. D. (Chavannes. — *La sculpture sur pierre en Chine.*)

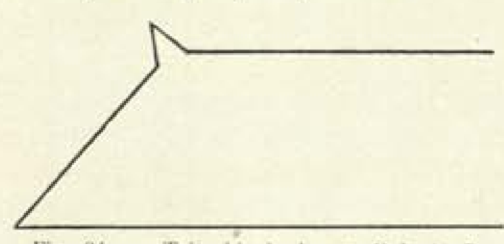


Fig. 34. — Toit chinois du IIe siècle A. D. (Chavannes. — *La sculpture sur pierre en Chine.*)

1. Josef. Strzygowski. *Catalogue général des antiquités égyptiennes*, art. Kopte. p. 132 et suiv.

2. Chavannes. *Le défilé de Longmen* (*Journal asiatique*, juillet-août 1902).

antérieur à cette époque sont des rééditions dont les illustrations ont été mises au goût du jour et ne sauraient être invoquées comme preuves. Au deuxième siècle de notre ère, les sculptures sur pierre de la dynastie des Han [1] représentent, il est vrai, des pavillons à deux étages, recouverts en tuiles, portant aux



Fig. 35. — Tour népalaise.
(Lebon. — *Les civilisations de l'Inde.*)

deux extrémités du faîte, de petits appendices triangulaires, lesquels, avec de la bonne volonté, peuvent être considérés comme les premiers essais des toits aux angles retroussés, mais ces exemples ne paraissent pas suffisamment probants (fig. 33 et 34). Il en fut de même au Japon où la civilisation chinoise ne pénétra qu'au VIe siècle [2] et n'apporta qu'à cette époque ses toits si caractéristiques dits à la chinoise. Or, il semble que les toits « à la chinoise »

1. Chavannes. *Les sculptures sur pierre en Chine, du temps des deux dynasties Han*, planches XX, XXXVI et XXXIX.

2. *Histoire de l'art du Japon*, publiée par la Commission impériale du Japon à l'Exposition universelle de Paris, 1900. Voir les planches relatives au VIe siècle.

existaient aux Indes, notamment dans le Nord de l'Inde, bien avant qu'ils n'aient apparu en Chine : « Le Népal, dit Sylvain Lévi[1], présente encore un autre genre d'édifices religieux disparu de l'Inde actuelle, mais répandu dans tout l'Extrême-Orient, et populaire aujourd'hui dans l'Occident : la pagode. La pagode a pour caractère essentiel une enfilade de toits qui se superposent d'étage en étage,



Fig. 36.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 121.)

le long d'une construction rectangulaire, le plus souvent disposée en retrait graduel... *Les coins sont retroussés à la chinoise*...
« Les pagodes ne peuvent pas prétendre à rivaliser d'antiquité avec les caityas ; aucune d'elles ne paraît remonter au delà du xv[e] siècle, mais leur architecture reproduit sans doute des formes de date immémoriale ; peut-être se rattachent-elles à la primitive architecture en bois qui précéda dans l'Inde, et qui inspira même les plus anciens monuments de pierre. Une construction du même style se retrouve figurée sur la plaque de Sohgaura, qui remonte à l'époque

1. Sylvain Lévi. *Le Népal*, II, p. 10-11.

d'Açoka. Parmi les divers objets représentés en tête de l'inscription, on reconnaît, de part et d'autre d'un caitya, deux pavillons identiques, chacun a deux étages, aux deux toits inclinés, en retrait progressif portés par une ceinture de piliers..... La tour à neuf étages qui provoquait l'admiration des envoyés chinois au Népal, vers



Fig. 37. — Temple de Pândenthân (Cachemire).
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 143.)

le milieu du VII[e] siècle, appartenait probablement au même style de construction. Le Népal, ici encore, est l'image authentique d'une Inde disparue. »

Nous donnons (fig. 35) la reproduction de deux pagodes du Népal : elles sont à peu près du même modèle que les pagodes chinoises, mais elles présentent une variante caractéristique dans l'inclinaison des parois à chaque étage.

Il est à remarquer que les édifices de ce genre, au dire des

1. Lebon. *Les monuments de l'Inde*, fig. 374.

anciens pèlerins chinois, étaient polychromes, avec des toits en tuiles vernissées et des parois ornées de pierres et de perles[1], comme les pagodes actuelles de Birmanie, du Siam et du Cambodge.

D'autre part, FOUCHER, dans son *Art gréco-bouddhique du Gandhara*, montre que les vihâras de cette période (IIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C.) à toits courbes superposés, sont dérivés des cabanes primitives en bois et feuillage (fig. 36), et que, dans les pays de montagne tels que le Népal et le Cachemire, ces toits courbes sont devenus anguleux[2]. Dans le temple de Pàndenthàn, qui est du Xe siècle (fig. 37), mais qui reproduit un ancien modèle, nous trouvons une sorte d'application du principe des toits superposés et télescopiques qui ont été adoptés à d'autres époques par les styles birmans, siamois et cambodgiens (fig. 38). Toutefois, les temples du Gandhâra n'ont pas de crochets.



Fig. 38. — Élévation d'un temple du Cachemire. — Niche décorative d'un temple de Patan.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 137.)

Les acrotères crochus et les toits à la chinoise se retrouvent à Bharhut (IIe siècle avant J.-C.), à Ajantâ (IIe siècle avant au VIIIe siècle après J.-C.) (fig. 39, 40, 41), à Amarâvatî (IIe siècle après J.-C.) et

1. Lévi. *Le Népal*, 1er vol., p. 159.
2. Foucher. *Art gréco-bouddhique du Gandhara*, p. 121, 143, fig. 56.

dans les fresques des grottes de Dambulla à Ceylan (1er siècle avant J.-C.). Ils ne sont pas autre chose que des makaras stylisés.

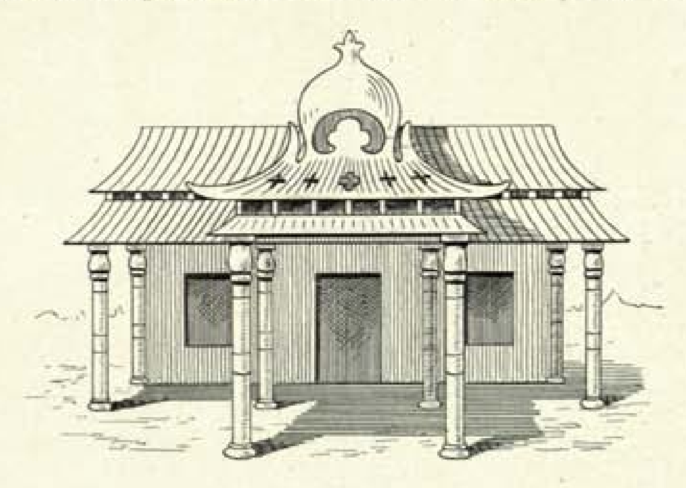


Fig. 39. — Toit à la chinoise.
Fresques du ve siècle A. D., à Ajunta.

Le makara est un monstre, tantôt crocodile, tantôt dauphin, tantôt animal fantastique quelconque, servant d'amortissement à la retombée des arcs, ou d'ornement en saillie à l'extrémité des toits. Il est d'origine indienne. Tantôt il apparaît, comme à Karli (IIe siècle avant J.C.) sous forme de dauphin à trompe, la bouche tournée vers l'intérieur de l'arc, la queue vers l'extérieur (fig. 42) — c'est la forme adoptée le plus souvent par les Chinois ; — tantôt sous forme de crocodile ou d'un monstre quelconque, la queue roulée vers l'intérieur, comme à Dambulla (1er siècle avant J.-C.) (fig. 43), semblable à la queue d'une écrevisse ; tantôt, — et c'est le cas le plus général, surtout

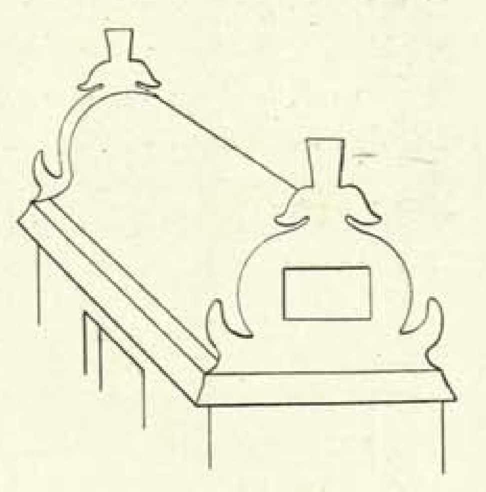


Fig. 40. — Toit à la chinoise.
Fresque du ve siècle A. D., à Ajunta.

en Indo-Chine et à Java, — sous forme de dragon ou de serpent, la gueule tournée vers l'extérieur (Boro-Boudour, IXe siècle) (fig. 44).

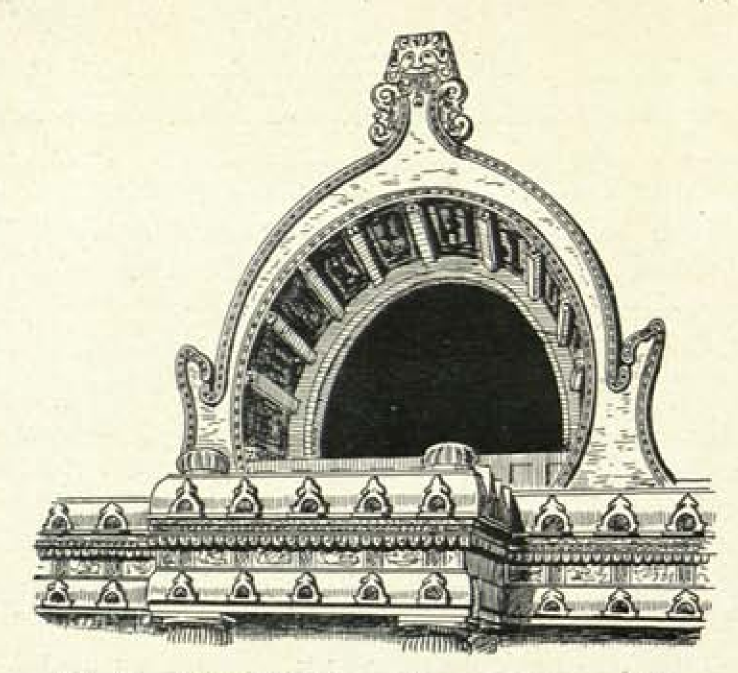


Fig. 41. — Ajunta (IIe siècle av. J. C. au VIIIe siècle ap. J. C.).

Dans ce cas, le corps du serpent constitue, s'il y a lieu, l'un des côtés de l'arc ou de l'ogive.

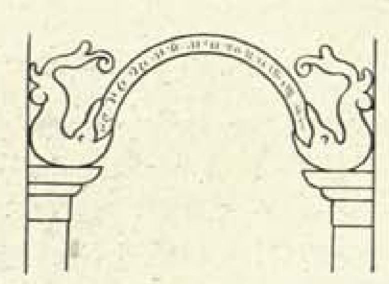


Fig. 42. — Makara des grottes de Karli, IIe siècle av. J. C.



Fig. 43. — Makara. Dambulla (Ceylan), Ier siècle av. J. C.

Au Cambodge, la tête de makara est souvent remplacée par des têtes de serpent stylisées (voir fig. 30, page 36). Les indianistes éta-

blissent une différence bien marquée entre le serpent et le makara,



Fig. 44. — Tête de lion stylisé et makaras. — Boro Boudour (IXe siècle A. D.). Java (Musée du Trocadéro).

mais au point de vue décoratif, nous considérons qu'ils émanent

tous deux du même principe, qui est l'emploi d'un monstre fantastique à l'extrémité des arcs et des linteaux.



Fig. 45. — Makara en bois du Musée de Pagan (XVIIIe ou XIXe siècle).



Fig. 46. — Makara. Chouè gu dji (XIIe siècle).

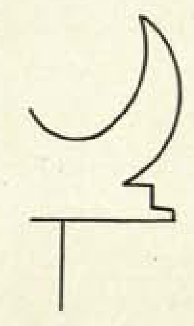


Fig. 47. — Makara. Chouè Dagon (XVe siècle).

Il est aisé de constater aux Indes et spécialement en Birmanie les



Fig. 48. — Makara. Chouè Dagon (XVe siècle).

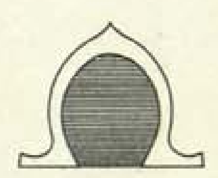


Fig. 49. — Makara. Karli (IIe siècle A. D.)

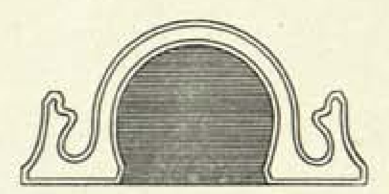


Fig. 50. — Makara. Mathura (Ier siècle A. D.).

transformations qui ont amené le makara à sa stylisation définitive qui est le simple crochet chinois.

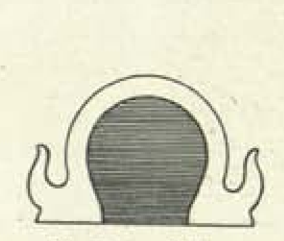


Fig. 51. — Makara. Ajunta (du IIe siècle av. J. C. au VIIIe après).

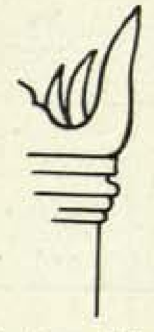


Fig. 52. — Makara. Ananda (XIe siècle A. D).

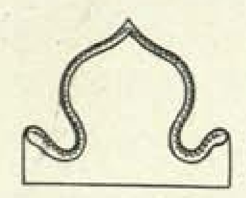


Fig. 53. — Makara. Enceinte de Chouè zi gon. Édicule de date indéterminée Pagan.

Nous donnons successivement un makara en bois du Musée de

Pagan (Birmanie) (fig. 45), qui est surtout une tête de serpent; un makara déjà simplifié de Choué gu dji (XII[e] siècle) (fig. 46); un makara de Choué da gon (XVI[e] siècle) où la mâchoire inférieure n'est plus qu'une simple moulure en saillie (fig. 47); un autre makara de Choué da gon dans lequel la mâchoire inférieure et la trompe subsistent seules sous forme d'un simple crochet (fig. 48). Nous arrivons ainsi au crochet à la chinoise. Mais la série des dérivés du makara est infinie. La figure 49 donne un makara stylisé de Karli (II[e] siècle

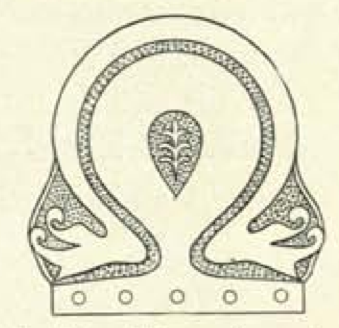


Fig. 54. — Makara gallo-romain. Musée de Saint-Germain.



Fig. 55. — Église norvégienne du XI[e] siècle.

avant J.-C.), la figure 50 un makara du I[er] siècle; la figure 51 un arc à makara d'Ajantâ, la figure 52 un makara d'Ananda (XI[e] siècle A. D.)

et la figure 53 un makara de Pagan. Tous ces makaras sont pris indifféremment à toutes les époques et parfois dans le même groupe de monuments ; parfois toute la série se rencontre à la même époque et dans des monuments voisins, comme à Pagan, par exemple.

Nous signalerons ici, à titre de curiosité, un makara gallo-romain du Musée de Saint-Germain (fig. 54) et deux édifices à makaras (fig. 55 et 56) ou dragon stylisé des pays scandinaves.



Fig. 56. — Église norvégienne du XIe siècle de style indo-chinois, à Laerdal.

Le makara gallo-romain, qui pourrait bien être d'origine mongole, est une plaque de bronze destinée à servir d'ornement sur le devant d'un casque. Il a été trouvé dans une sépulture à Cuperly près Suippe. Quant aux makaras scandinaves, ils apparaissent d'une façon bien inattendue dans certaines églises en bois du XIe siècle, en Norvège : les toits de ces églises sont superposés à l'indo-chinoise. Nous n'avons aucune explication plausible à donner de ce dernier fait.

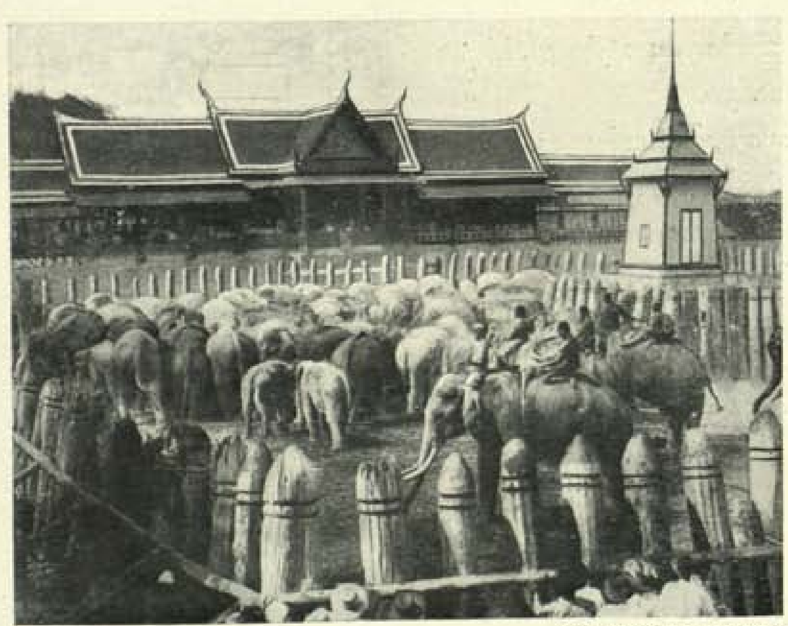
Disons, en terminant, que les toits à la chinoise de la Chine proprement dite diffèrent assez souvent des toits à la chinoise de l'Inde et de l'Indo-Chine. Les premiers présentent une courbure



Phot. Dieulefils.

Fig. 57. — Pagode des Cantonnais. Saïgon. Courbure des toits à la chinoise.

assez prononcée et très élégante, qui correspond bien à l'idée d'une



Phot. Robert Lenz. Bangkok.

Fig. 58. — Ayuthia. Toits télescopiques modernes. Signes rigides des toits indo-chinois.

tente à pans relevés, les seconds, au contraire, sont toujours à arêtes rigides (fig. 57 et 58).

E. *Loggias et balcons couverts.* — Nous touchons ici à une question d'archéologie des plus intéressantes, qui n'a jamais été mise en relief, croyons-nous, jusqu'à ce jour, et qui a cependant une importance capitale. C'est la question de l'origine des loggias et des balcons couverts qui ont constitué, à partir du XIIe siècle, une des caractéristiques de l'art musulman puis, au XIIIe siècle, du style gothique en Europe.



Fig. 59. — Pompéi. Balcon couvert. (1er siècle A. D.)

Nous ne connaissons, en dehors des Indes, que trois exemples[1] de balcons couverts ou loggias, dans l'antiquité, et jusqu'au XIIe siècle de notre ère : 1° dans une maison de Pompéi (1er siècle) où un balcon couvert, très simple, dominant la porte d'entrée, fait saillie sur la rue. C'est le seul balcon de ce genre qui se soit conservé[2]

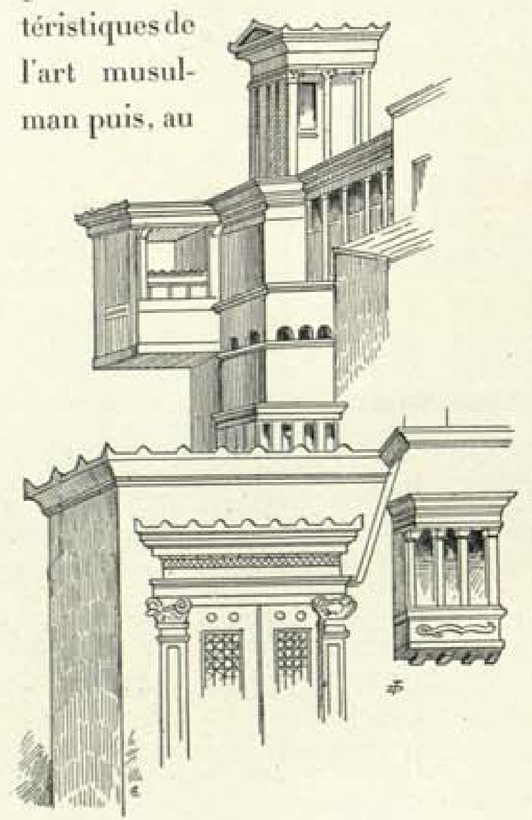


Fig. 60. — Fresque de Boscoreale (1er siècle A. D.).

1. Il existe aussi un petit bas-relief grec au British Museum — reproduit dans la galerie des moulages au Louvre — où l'on distingue une sorte d'échauguette sur une maison (Visite de Bacchus chez Icare).

2. Il existerait les vestiges de trois autres balcons à Pompéi (Thédenat. *Pompéi. Histoire, Vie privée*, p. 96).

(fig. 59); 2° à Boscoreale (près de Pompéi). Dans une fresque représentant une villa fantaisiste, on voit des balcons à colonnettes,

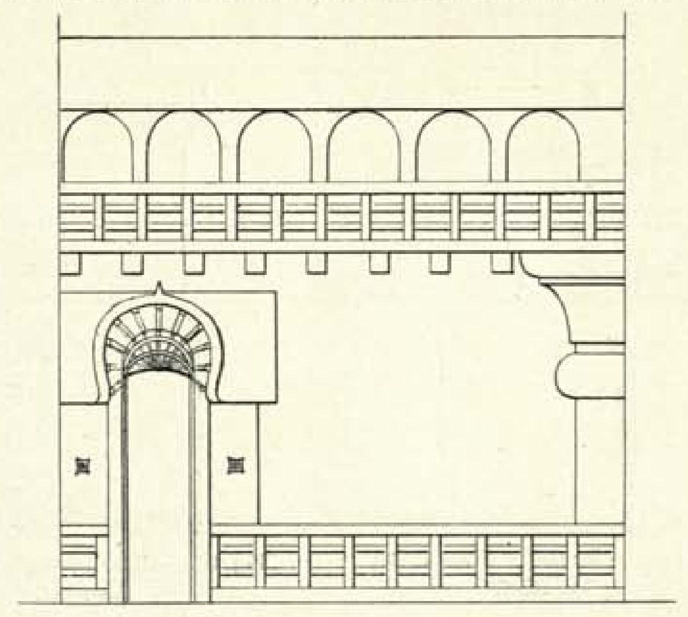


Fig. 61. — Bas-relief de Bharhut (IIe siècle av. J. C.).

véritables bowwindow. Cette peinture doit être attribuée, suivant

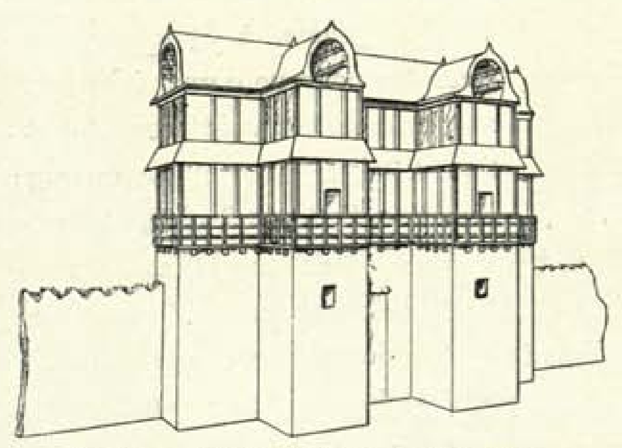


Fig. 62. — Sanchi (Ier siècle A. D.). Bas-relief.

toute probabilité, à des artistes de l'école grecque de la ville d'Alexandrie, laquelle servait à cette époque de grand entrepôt des

Indes pour l'Europe (fig. 60). 3° Quelques rares balcons en pierre encore existants dans les villes de Syrie, du IIIe au IVe siècles, décou-

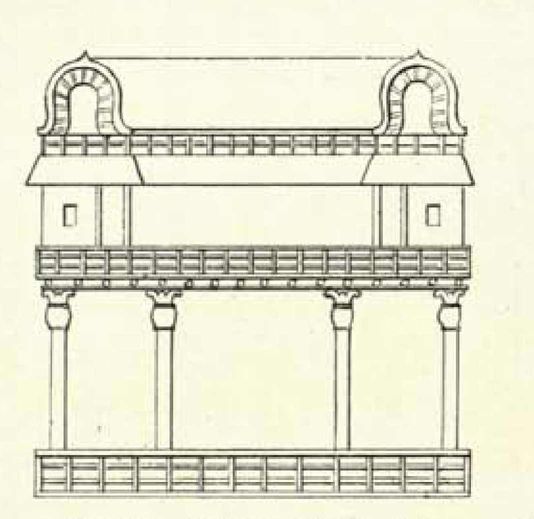



Fig. 63. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

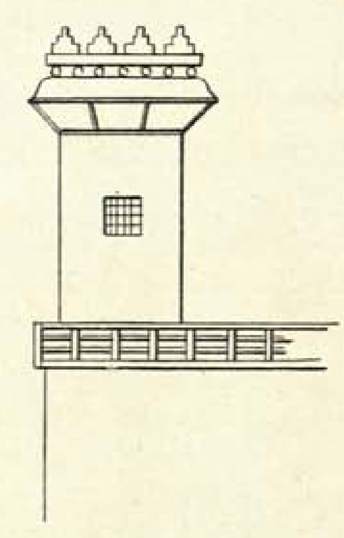


Fig. 64. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

verts et magistralement étudiés par M. DE VOGÜÉ. Mais ce sont là des exceptions.

Nous ne citerons que pour mémoire le palais de Constantin Porphyrogénète, à Stamboul, dont l'une des faces est pourvue d'une échauguette. Nous en avons donné des vues complètes et une description détaillée dans notre ouvrage l'*Habitation byzantine*. Cette maison peut être aussi bien du Ve siècle (Théodose II) que du VIIIe ou même du XIIIe siècle, certains indices faisant croire qu'elle n'est qu'une restauration due aux Paléologues. Les auteurs ne sont pas d'accord. Bref, aucun bas-relief, aucun monument, aucune ruine, aucun document ni livre d'architecture ancien (tel que l'ouvrage de Vitruve à l'époque d'Auguste), aucune mosaïque ne donnent d'exemples, en

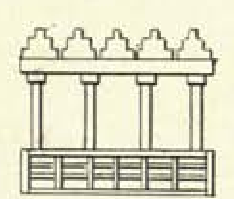


Fig. 65. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

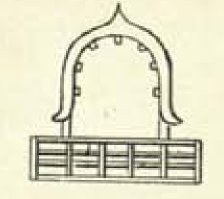


Fig. 66. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

dehors de ceux que nous venons de citer, de loggias avant le XIIe siècle, sauf aux Indes.

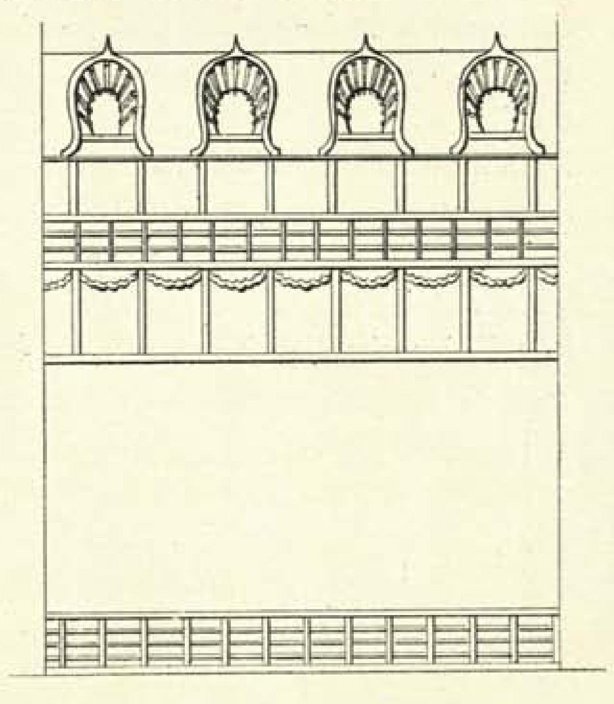


Fig. 67. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

Nous devons toutefois signaler certains passages du Talmud (IIe siècle de notre ère) qui nous ont été communiqués par M. Joseph Halévy ; il y est question des *xustra* ou galeries couvertes du temple et des rues de Jérusalem[1].

Dans les galeries couvertes du temple qui ont été adossées plus tard aux anciens murs de clôture de la cour, les hommes devaient se tenir au rez-de-chaussée et les femmes dans

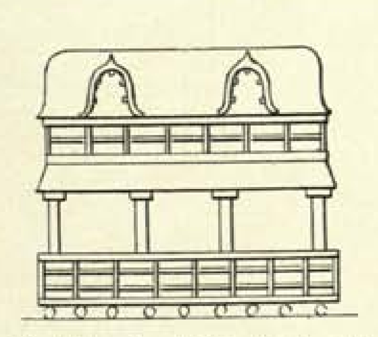


Fig. 68. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

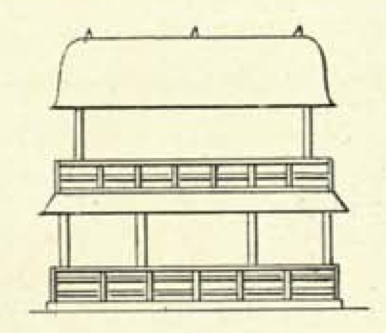


Fig. 69. — Sanchi (1er siècle A. D.). Bas-relief.

les tribunes, ce qui semble impliquer simplement des portiques à

1. Michna. Talmud de Babylone : Middot, chap. II ; Sabbat, 96 ; Erabin, 98 ; Baba-Batra, 60.

étage. Pour les xustra des rues, les textes sont plus suggestifs et font mention du danger qu'il peut y avoir pour la sécurité des passants, à construire en saillie sur la rue des galeries couvertes, de solidité souvent douteuse, qui risquent de s'effondrer sur le sol. Enfin il est recommandé de ne pas établir de xustra vis-à-vis d'un autre xustra, dans la même rue, afin d'éviter que d'une maison à l'autre on puisse voir ce qui se passe à l'intérieur des appartements.

Le xustra n'étant autre que le xyste (ξυστον) des Grecs dont l'appellation s'appliquait aux *salles et portiques où s'exerçaient les athlètes*[1], il semble que les galeries couvertes dont nous venons de parler étaient plutôt des portiques à étage que des loggias. Dans cet ordre d'idées on peut citer la célèbre mosaïque de Medaba du VIᵉ siècle[2] qui représente une sorte de vue cavalière naïve de Jérusalem et d'autres villes de Palestine dont les rues principales sont bordées de portiques. M. Houdas, à qui nous avons demandé s'il n'existait aucune trace de loggias dans le Coran et dans la littérature religieuse arabe, nous a fait connaître qu'il est question, dès la naissance de l'Islamisme, de *Mechroba* (le Ghorga d'Algérie) sorte de kiosque ou belvédère situé au-dessus des appartements et se dressant sur la terrasse, mais que ce kiosque n'est pas en encorbellement et ne peut jouer le rôle de balcon couvert. C'est dans une pièce de ce genre à Médine que le prophète se retira pendant un mois lors de sa brouille avec ses femmes.

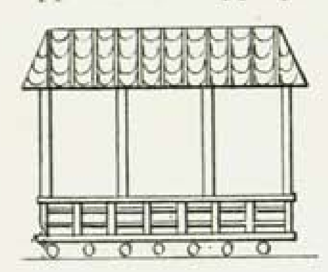


Fig. 70. — Sanchi (Iᵉʳ siècle A. D.). Bas-relief.

Si le monde méditerranéen ancien est pauvre en loggias et en balcons couverts, l'Inde en revanche en est largement pourvue.

Nous donnons ici de nombreux dessins de loggias figurant sur les

1. Adeline. *Lexique des termes d'art.*
2. De Beylié. *L'habitation byzantine*, p. 42.

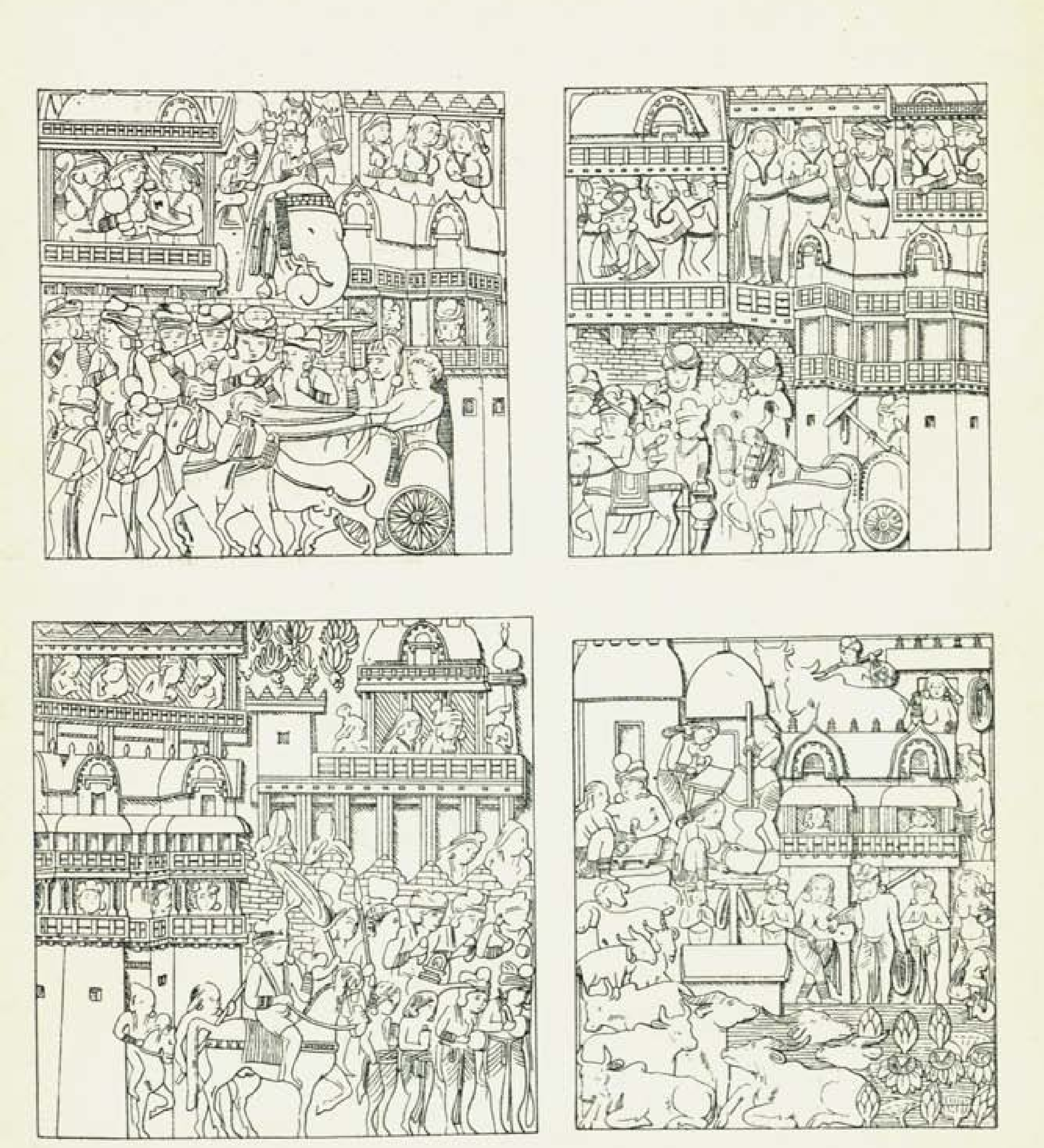


Fig. 71, 72, 73, 74. — Bas-reliefs de Sanchi.
(Fergusson. — *Tree and serpent Worship*).

bas-reliefs de Bharhut et de Sanchi (IIe siècle avant J.-C.), d'Ellora dont les plus modernes sont du VIIIe siècle de notre ère, et sur les sculptures gréco-bouddhiques du Gandhâra (les deux premiers siècles de notre ère). Nous reproduisons aussi une loggia de la tour de Chittor du IXe siècle etc... (fig. 61 à 81).

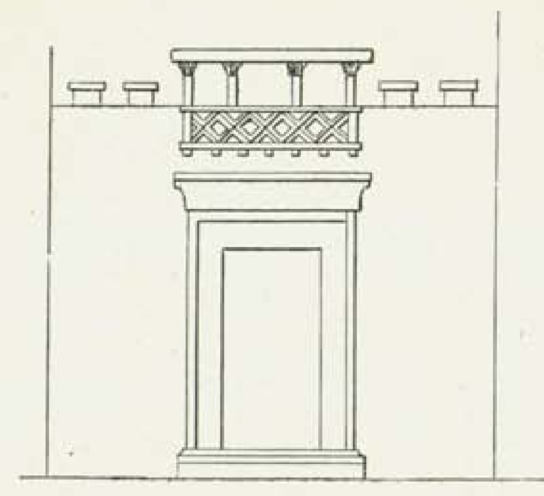


Fig. 75. — Porte d'une ville. Bas-relief du Musée de Lahore.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra.*)

On voit par ces dessins que les loggias étaient monnaie courante dans le Nord de l'Inde, bien avant notre ère, et que les palais en brique et bois avaient eux-mêmes de



Fig. 76. — Loggia. Bas-relief du Musée de Lahore.
(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 275.)

nombreux points de ressemblance avec les palais des XVe ou

XVIIe siècles édifiés par les râjas, spécialement par les Mongols, et qui subsistent encore aujourd'hui. Nous signalerons entre autres, le palais de Gwalior, du XVe siècle, dont la façade rappelle absolument certaines façades des bas-reliefs de Sanchi (fig. 82), le palais d'Amber (fig. 83) et celui de Chittore (fig. 84), un palais moderne de l'Himalaya (fig. 85).



Fig. 77. — Loggias provenant de Sikri. Musée de Lahore. (Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 224.)

Il est à remarquer que les bas-reliefs dont nous avons extrait nos dessins représentent toute la vie de Bouddha, ou ses vies antérieures, c'est-à-dire souvent (les miracles étant mis à part) la vie d'un grand seigneur de l'époque.

Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de donner à l'appui de nos croquis, quelques passages des Mémoires du pèlerin chinois Hiuan-tsang, qui voyageait aux Indes au VIIe siècle de notre ère[1] :

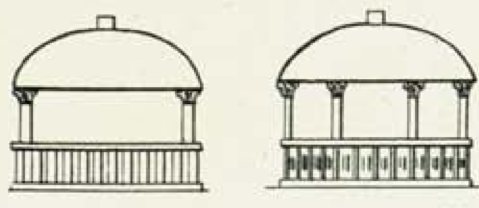


Fig. 78. — Loggias. Musée du Louvre, n° 36. (Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*.)

T. II, p. 66 : « Les couvents sont construits avec un art extraordinaire ; aux quatre angles s'élèvent des pavillons à deux

1. Hiuan-tsang. *Mémoires sur les contrées occidentales*, trad. par Stanislas Julien.

ou trois étages. Les solives et les poutres sont ornées de sculptures élégantes, les portes, les fenêtres et les parois des murs sont couvertes de peintures de diverses couleurs..... » Les formes et la construction des tours et des pavillons à plusieurs étages n'ont rien de déterminé.

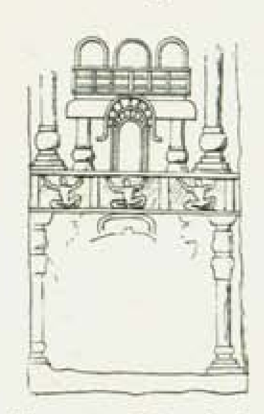


Fig. 79. — Balustrade du Temple de Mahabodhi. Croquis simplifié.

(Foucher. — *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 205.)

P. 354, au sujet du couvent du Bois des Cerfs : « On y voit des balustrades et des couvents à double étage d'une admirable construction. »

P. 378, en parlant d'un couvent : « On y voit des bassins où se réfléchissent les fleurs, des tours et des pavillons dont les *toits se touchent*. »

P. 429 : « Le couvent a quatre tours, des *belvédères* et des pavillons à trois étages, des tours d'une grande élévation et des portes qui se répètent et communiquent de l'une à l'autre » (Népal).

P. 487, en parlant d'un couvent : « Cet édifice a six salles, des *belvédères*, des pavillons à trois étages. »

T. III, p. 102, couvent construit par le roi In-tching (Sadvaha) : « Lorsque du pied de la montagne on regardait en haut, au milieu des rochers ouverts par la main des hommes, on apercevait de longues galeries, *des auvents pour se promener à l'abri*, de hautes tours et un pavillon à plusieurs étages. Ce pavillon avait cinq étages, et chaque étage avait quatre salles disposées en forme de chapelles... Des fenêtres prenaient jour au dehors et éclairaient l'intérieur des bâtiments. »

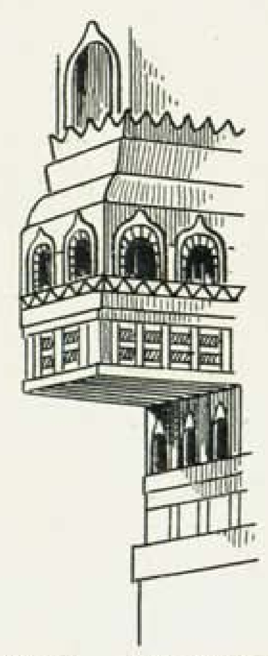


Fig. 80. — Ellora (IIe siècle av. J. C. au VIIIe ap.)

On voit, par les récits du bon pèlerin Hiuan-tsang que les couvents et les palais du VIIe siècle comprenaient tous, à profusion, des tours, des belvédères, des pavillons à plusieurs étages, des vérandas à auvents, c'est-à-dire des balcons couverts.

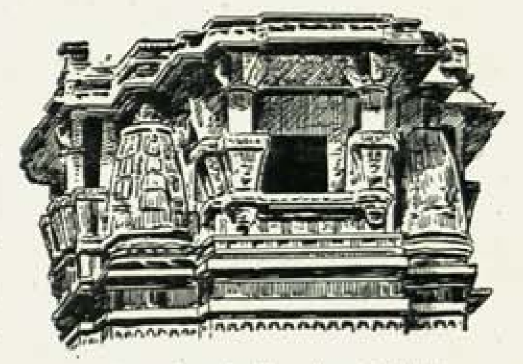


Fig. 81. — Loggia d'une Tour de Chittore (IXe siècle).

Le bon pèlerin fut tellement enthousiasmé de ce qu'il avait vu aux Indes, qu'il fit construire, à son retour en Chine, sur l'ordre de son empereur, une tour de 300 pieds de haut, suivant la forme adoptée dans l'Inde. Elle avait cinq escaliers, c'est-à-dire cinq plates-formes étagées à la base et était surmontée d'une coupole.

Foucher, dans son étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde, donne de curieuses miniatures[1] d'un manuscrit du XIe siècle, du Népal, qu'il considère, ainsi que tous les spécialistes, comme étant la reproduction de monastères du VIIe siècle (fig. 86).

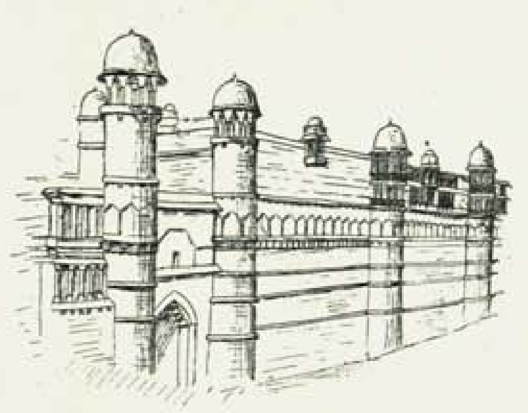


Fig. 82. — Palais de Gwalior (XVe siècle).

« Dans les deux exemples de couvents que nous possédons, nous ne voyons sur la miniature, dit Foucher, qu'un angle du bâtiment. La vue est sans doute prise du côté de la cour intérieure. On reconnaît les toits plats et surplombants formant terrasse et abritant une véranda dont parle la description qu'I-tsing nous a laissée du couvent de Nâ-

1. Foucher. *Étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde*, 1900, p. 49 et pl. I.

landa : « Des quatre côtés, dit-il, le bord droit et saillant du toit, forme de longues galeries couvertes qui font le tour de l'édifice. » Et un peu plus loin : « En haut, tous les bâtiments ont une terrasse plane et on peut y passer. » A Nâlanda, chacun des huit couvents se composait de « trois étages superposés, chaque étage étant haut de plus de dix pieds ».

Un intéressant dessin, non daté, de la collection Hodgson, à la

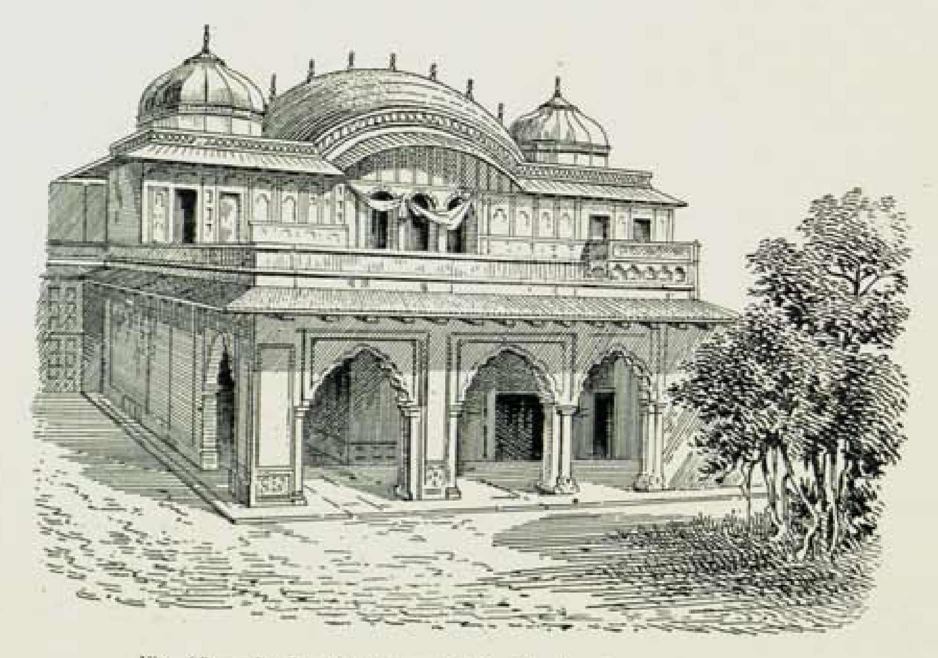


Fig. 83. — Le Jess Munder au Palais d'Ambar (xvie et xviie siècle).
(Rousselet. — *Inde de rajahs*. Hachette.)

Bibliothèque nationale[1], montre une procession passant devant des palais ayant chacun trois étages de loggias centrales (fig. 87). Ces palais sont relativement modernes, comme tous les palais du Népal, mais on admet avec Lebon, Sylvain Lévi, etc... qu'ils sont en principe la reproduction de palais très anciens, construits en matériaux de peu de durée, tels que la brique ou le bois. Les sculptures et encadrements des loggias du dessin Hodgson, sont de style chinois,

1. Sylvain Lévi. *Népal*, I, pl. L.

mais le principe de la loggia est hindou. Les palais chinois n'ont jamais ce caractère : ils n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée ; les maisons particulières des villes ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, seuls les restaurants et les maisons de jeu, les monts-de-piété, les belvédères et les portes de villes ont plusieurs étages, mais ils n'ont *jamais de loggias.*

Il résulte, de tout ce que nous venons de dire, que les loggias ont toujours été de mode aux Indes, depuis 250 ans avant J.-C. Or, comme d'autre part, nous savons qu'elle n'ont apparu en Orient à l'état systématique qu'au XIIe siècle de notre ère, après plusieurs siècles d'un courant de relations commerciales très intense entre l'Inde, la Perse et l'Égypte, il y a vraiment beaucoup de chances pour que ce procédé architectural ait été emprunté, au moment de sa diffusion dans le monde, par ces mêmes pays, aux monuments plus anciens de l'Inde.

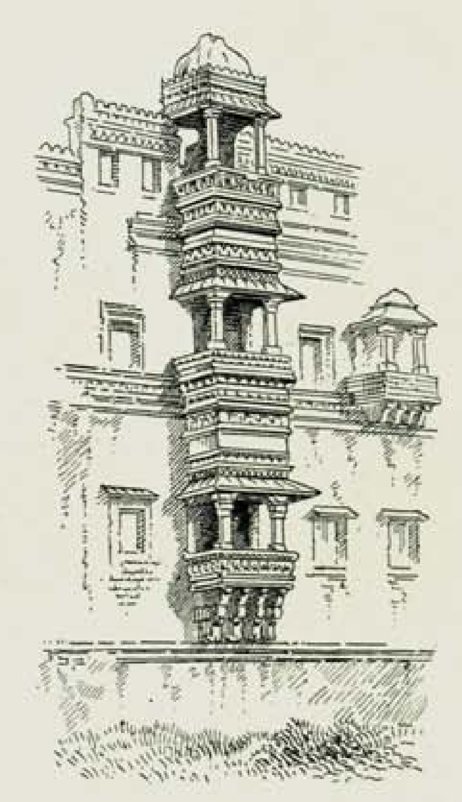


Fig. 84. — Le Zenanah du palais de Khoumbou à Chittore. Style hindou antérieur à l'invasion musulmane.

(Rousselet. — *Inde de Rajahs.* Hachette, p. 233.)

Nous nous sommes souvent demandé si l'origine des balcons à encorbellement ne devait pas être cherchée dans l'architecture militaire. On voit des exemples de mâchicoulis dans un bas-relief de Khorsabad (IXe siècle avant J.-C.) et dans un bas-relief égyptien ; mais ce sont des exceptions car tous les autres bas-reliefs de ces époques anciennes ne montrent, dans la représentation des villes fortifiées, que des tours et des remparts simplement crénelés.

On n'en voit aucune trace non plus dans l'architecture grecque, étrusque, romaine et même byzantine, dont les ruines nombreuses, souvent en remarquable état de conservation, comme à Pérouse,



Fig. 85. — Palais moderne de l'Himalaya (Sutlej).
(Simpson. — *Architecture in the Himalaya.*)

Rome, Constantinople, pullulent dans la vieille Europe et les côtes de la Méditerranée. Il faut arriver au XII[e] siècle pour en retrouver des spécimens soit aux remparts de la citadelle du Caire bâtie par Saladin, soit dans les places de Syrie.

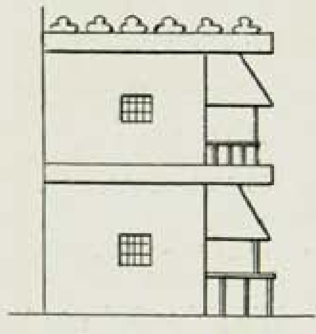


Fig. 86. — Couvent népalais du VII[e] siècle d'après Foucher.

Le système devint apparent dès lors et normal dans les forteresses d'Orient, entre autres dans le célèbre krach des chevaliers de l'Hôpital, cette merveille d'architecture militaire construite par les croisés de Syrie. Les bretèches du krach ont un caractère bien oriental. Puis le procédé passa en Europe et nous le trouvons à la même époque, pour ne parler que de la France, à l'église de Royat, au donjon de Niort et à la Maison aux mâchicoulis du Puy. Les bretèches et mâchicoulis ne faisaient du reste que prendre la suite des hourds en bois du XI[e] siècle abandonnés dans la pratique à cause de leur facilité à prendre feu.

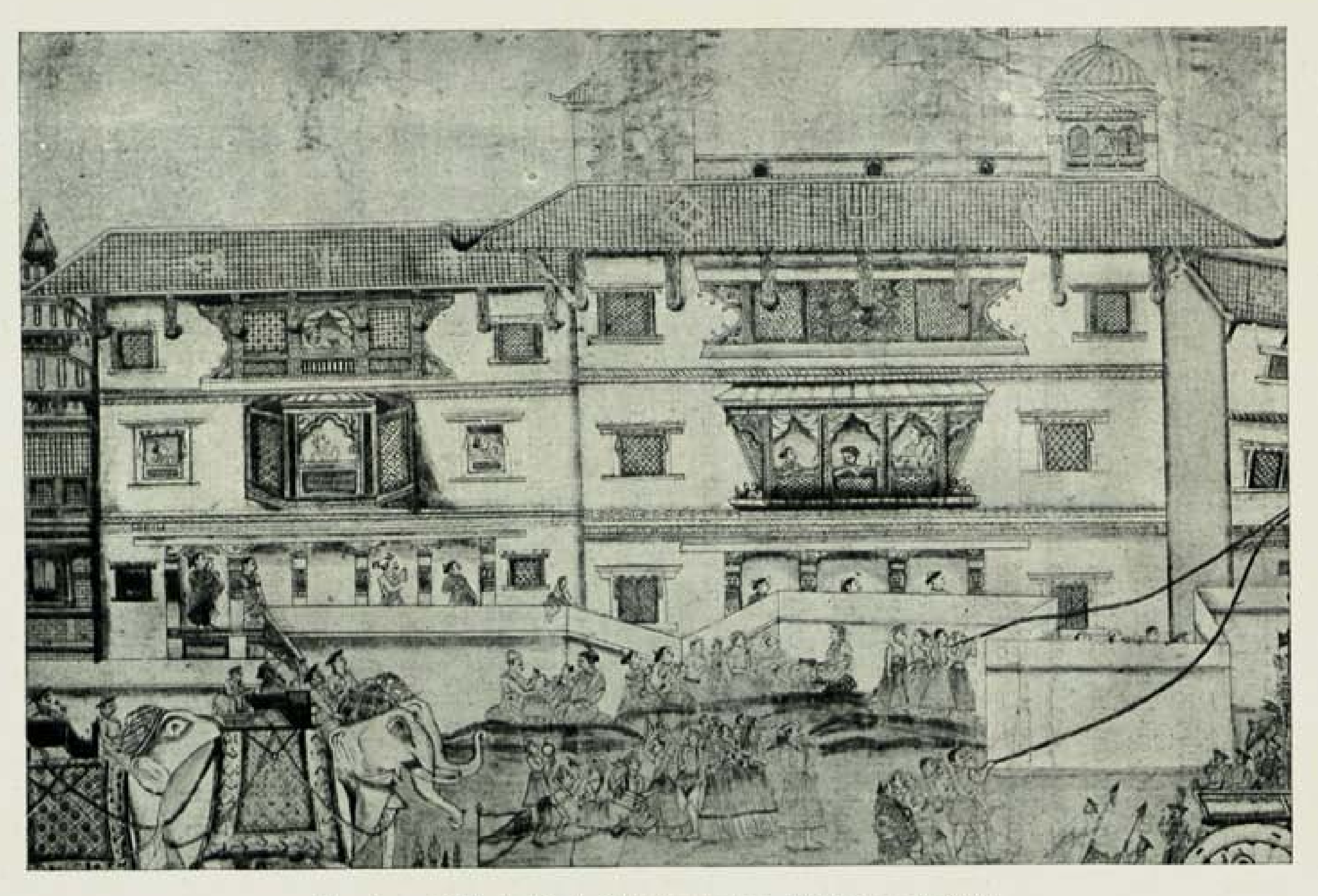


Fig. 87. — Palais du Népal. Collection Hodgson. Bibliothèque Nationale.
(Sylvain Lévi. — *Le Népal*, 1er vol.)

A la fin du XIIIᵉ siècle et au commencement du XIVᵉ, l'Asie méditerranéenne et l'Europe tout entière, la première précédant l'autre, adoptèrent d'un bloc et à l'état de système absolu, non seulement les mâchicoulis des forteresses, mais encore les balcons couverts et loggias, et les étages à encorbellement. C'est de cette époque que datent les vieilles rues du Caire et d'Alger, les rues si pittoresques des bourgades moyenâgeuses de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre.

Nous n'ignorons pas que la situation troublée de l'Europe se prêtait étrangement à ce genre de construction par suite du manque de sécurité et du besoin où l'on était de s'entasser les uns sur les autres dans des enceintes fortifiées ayant le moins de développement possible, mais cet état d'anarchie n'a pas été spécial au moyen âge et a toujours existé depuis la fin de la paix romaine (Vᵉ siècle). Or, du Vᵉ au XIIIᵉ siècle, il n'y a pas eu de maisons à loggias ou à étages se surplombant.

Nous ne sommes pas les seuls à penser que l'apparition presque simultanée de la mode des étages à encorbellement, des bretèches militaires et bow-window civils en Europe est due à l'action des croisades et de l'empire latin d'Orient.

Pendant près de 200 ans, du XIᵉ au XIIIᵉ siècle, de nombreux représentants de toutes les classes dirigeantes d'Europe firent le voyage de Syrie, soit comme pèlerins, soit comme guerriers, soit comme fonctionnaires, soit comme colons ; il est donc tout naturel qu'il y ait eu, pour quelque partie, fusion architectonique entre les deux continents, mais si ces faits expliquent de façon acceptable comment les mâchicoulis et les balcons couverts ont passé d'Orient en Occident, ils ne permettent pas d'affirmer que les mâchicoulis ont engendré les balcons couverts, et surtout ils ne montrent en aucune façon par suite de quel phénomène les balcons couverts et loggias décoratifs ont apparu subitement au XIIᵉ et surtout au XIIIᵉ siècle en Orient.

Les fenêtres à vantaux, qui ne sont en réalité que des baies sans vitres, munies de stores rigides en bois, et dont l'usage est répandu du Yémen à Tombouctou ; enfin, l'emploi des balcons défensifs ou bretèches au-dessus des portes de certaines maisons particulières et de caravansérails ont bien pu, par extension, amener la création dans les cités civilisées et riches de l'Empire musulman, de loggias et de bow-window, mais nous croyons plus volontiers que toutes ces causes possibles sont des causes secondaires qui ont surtout préparé le terrain pour l'éclosion finale du XIII[e] siècle, et que la cause principale doit être cherchée aux Indes d'abord, où nous sommes certains que les loggias décoratives existaient de temps immémorial, et à la cour de Bagdad ensuite, qui a servi, du IX[e] au XIII[e] siècle, de creuset à l'art musulman de l'Orient tout entier[1].

C'est en effet à la cour des khalifes de Bagdad, dont le plus célèbre a été Haroun-al-Raschid, le héros des Mille et une nuits, où se rencontraient les savants et les architectes de Byzance, d'Égypte, de Perse et des Indes (ces derniers ayant même doté le monde des chiffres dits arabes) que se prépara la principale évolution de l'art musulman. Les Arabes, pasteurs et nomades, vivant sous la tente, n'avaient jamais eu d'art architectural avant leur exode du VII[e] siècle ; ils acceptèrent, sans y attacher d'abord autrement d'importance, l'architecture des peuples vaincus, et c'est de cet amalgame que lentement prit naissance un art nouveau auquel se mêlèrent des innovations très réelles et très originales. L'art musulman acheva son évolution au XIV[e] et au XV[e] siècle ; l'honneur n'en revient pas aux Arabes, mais aux artistes locaux et aux métis sortis du croisement des races.

L'art qui se forma à Bagdad fut bien un art entièrement nouveau et non plus uniquement byzantin ou copte, puisque l'empereur de

1. De nos jours, les maisons de Bagdad ont presque toutes une petite loggia à base triangulaire, au-dessus de la porte d'entrée. C'est le principe des loggias à crémaillère de Constantinople.

Byzance, Théophile, sur le conseil de Jean de Syncelle, qui avait été son ambassadeur auprès d'Haroun-al-Raschid, envoya des architectes à Bagdad, pour copier les plans des nouveaux palais et s'en faire construire un du même genre à Constantinople. L'art byzantin était alors l'art du monde entier, il fallait donc bien qu'il y ait eu quelque chose de très spécial à Bagdad pour que l'empereur de Byzance s'en soit ému?

Nous n'osons pas affirmer que ce quelque chose fut précisément l'emploi de loggias et de bow-window, car Bagdad a été détruit de fond en comble par les Mongols, et il ne nous en reste aucun document probant, mais il comprenait à coup sûr un apport persan et indien qui se greffa sur l'art byzantin et copte, et très probablement les bow-window, puisque nous les voyons apparaître en Orient immédiatement après cette période.

Nous attirons, en tout cas, l'attention sur ce fait qu'au milieu du XIIIe siècle, en 1257, les princes Abbassides ayant fui devant les hordes mongoles d'Houlagou et s'étant réfugiés avec les savants et les artistes de leur suite, en Égypte, la présence de ces émigrants d'élite coïncida avec une nouvelle poussée de l'art musulman, si même elle ne la détermina pas [1].

Il se produisit peut-être alors, en tout petit pour l'art musulman, ce qui se produisit en beaucoup plus grand, plus tard, au XVe siècle, pour l'Europe latine à la suite de l'exode de savants grecs chassés de Constantinople par les Turcs : c'est-à-dire une véritable renaissance.

Les balcons couverts, les moucharabiés à l'état systématique datent de cette charmante floraison de l'art musulman qui dura deux siècles et franchit ensuite sa dernière étape avec de nouvelles importations de la Perse et de l'Espagne.

A défaut de documents certains, nous avons eu l'idée de chercher des descriptions de palais dans les romans de l'époque, c'est-à-dire

1. Houlagou prit Bagdad en 1258 et fit trancher la tête au dernier khalif abbasside.

dans les contes des Mille et une nuits, dont plusieurs sont du xe siècle. Nos recherches ont été peu fructueuses, car il n'est jamais question que de personnages se trouvant en présence d'un mur percé d'une simple porte qui donne immédiatement accès soit dans des jardins délicieux, soit dans des salles fantastiques. Cela se passe alternativement en pays musulman ou aux Indes : dans ce dernier cas, le héros n'arrive à destination qu'après un voyage aérien de durée variable, mais les descriptions sont les mêmes. Dans l'un de ces contes (xe siècle) il est question d'une salle donnant dans un jardin, et dont les grandes fenêtres sont munies d'avancées avec sophas, probablement des balcons couverts ; dans un autre, — Histoire du tailleur et du bossu, — il est fait mention de moucharabiés. Tout cela est maigre et peu concluant, car le texte de ces contes a été souvent remanié.

Ce qui est hors de doute, c'est que les palais ou hôtels privés du monde musulman n'ont jamais montré à l'extérieur que des murs de façade entièrement nus, il n'y a qu'aux Indes où, de tout temps, l'usage des loggias ait persisté indifféremment dans les temples, les mosquées et même les palais musulmans : tels sont les palais de Delhi, Agra, Benarès, etc.

Élisée Reclus[1], dans son ouvrage sur « L'Homme et la Terre », parlant de la civilisation des Hymiarites du Yemen, émet une opinion différente de la nôtre : « L'architecture dite arabe qui doit être attribuée à la Perse en très grande partie, provient également — dit-il — pour différents détails de l'art sabéen du Hauran. Damas, la grande cité voisine, est le centre de culture où se mélangèrent tous ces éléments[2].

« Néanmoins, les Hymiarites du Yémen restèrent encore en assez grand nombre dans le pays et y maintinrent leur civilisation, attestée

1. Élisée Reclus. *L'homme et la terre*, 1er vol., p. 125.

2. Max Oppenheim. *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf durch den Hauran, die Wüste und Mesopotamia* (Note d'Élisée Reclus).

par les centaines d'inscriptions que les Halévy, les Glaser et d'autres savants voyageurs ont recueillies. On a des raisons de croire que l'architecture actuelle de la cité capitale, Sâna, des autres villes du Yémen et de celles du littoral arabique jusqu'à Djeddah, ressemble fort à celle que pratiquaient les anciens Hymiarites. En effet, les maisons de la contrée ne conviennent point aux Arabes de nos jours, que les ordres de Mahomet forcent à cacher leurs femmes aux regards indiscrets ; et l'abondance des fenêtres, même des balcons, ne peut s'expliquer que par l'existence antérieure de mœurs très différentes de celles qui prévalent actuellement[1].

« La grande cité du Yémen est remarquable par ses hautes maisons carrées, ornées avec une grande variété et un goût très original. Le rez-de-chaussée, construit en moellons de basalte, n'a qu'une seule ouverture, porte à cintre surbaissé, inscrit dans une arcade ogivale, mais il est surmonté de deux ou trois étages en briques cuites au feu, percés de hautes et étroites baies cintrées et garnies de moucharabiés en bois découpé. Les ouvertures circulaires placées au-dessus des baies et des balcons sont garnies de vitraux, décorées de rinceaux très divers par les dimensions et les motifs ; tous les reliefs, blanchis à la chaux, contrastent avec le fond noir ou rose du basalte ou de la brique. Actuellement, presque toutes les fenêtres sont bouchées ou masquées par des treillis ; elles ne servent à rien, pas plus que les balcons. Mais elles servirent autrefois et la femme sabéenne, que rien n'obligeait à se dissimuler comme la musulmane, apparaissait à ces fenêtres et sur ces balcons pour y prendre l'air et jouir du spectacle de la rue » (fig. 88).

La théorie de Reclus, très séduisante à première vue, ne nous paraît pas suffisamment étayée. Il n'existe plus de nos jours d'édifices sabéens suffisamment complets pour constituer un style. D'Aden

1. Charnay et Deflers. Excursions au Yémen. *Le Tour du Monde*, 1898, n°s 23 et 24, p. 287.

à El-djar, port de Médine, les maisons et les mosquées sont toutes de style indien ou persan, et cela s'explique aisément par ce fait que tout le commerce de l'Égypte avec les Indes et l'Extrême-Orient passait autrefois par Aden, c'est-à-dire par les ports du Yémen. Là s'effectuait, au dire d'Edrisi, le transbordement des marchandises entre les grands navires de Ceylan et les navires plus légers de la

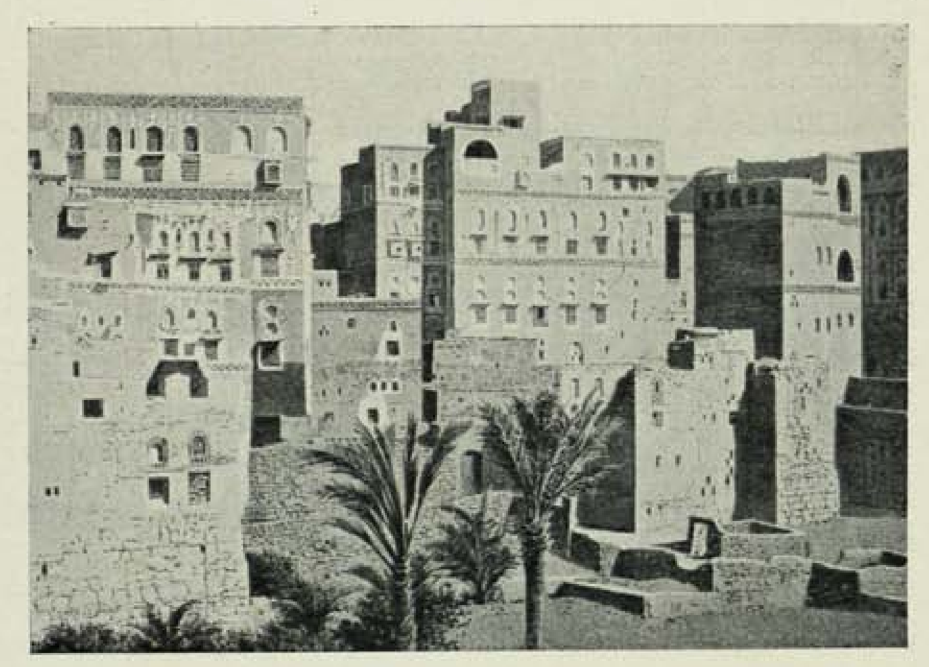


Fig. 88. — Sana dans le Yémen.
(Excursion au Yémen par Charnay et Deflers. — *Tour du Monde*, 11 juin 1898. Hachette.)

mer Rouge. Ces derniers faisaient la navette entre Aden et Aidab, port égyptien de la côte ouest de la mer Rouge[1]. Tous les ports de l'Arabie étaient en outre fréquentés par les navires des Indes et de Perse, non seulement pour le commerce des aromates, de la soie et des objets de luxe, mais encore pour les pèlerinages. La Mecque était un lieu vénéré bien avant l'arrivée de Mahomet[2].

1. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, I, p. 379.
2. *Ibid.*, p. 25.

La Kaabah de La Mecque dont la création est attribuée par la légende à Abraham a été réédifiée, deux ans avant l'Islam, par un architecte copte avec des matériaux venus d'Egypte[1], ce qui exclut l'idée d'une architecture locale bien vivace. Djeddah, port de La Mecque, a été fondé par des marchands persans[2]. Enfin, les mosquées de Syrie furent construites par des architectes grecs. Il n'y avait pas d'art arabe, il n'existait que des arts persans, byzantins et coptes. L'art arabe, c'est-à-dire l'art musulman, ne s'est formé que plus tard. L'architecture des ports de l'Arabie et du Yémen, simple pays de transit[3], ne pouvait être qu'une architecture de reflet avec certaines particularités locales. Quant aux fameuses fenêtres munies de balcons qui auraient été murées lors de l'adoption de la religion musulmane et qui sont encore visibles sur les façades actuelles, nous ferons remarquer : 1° que dans beaucoup de pays mahométans les femmes ne sont ni claustrées ni voilées, le Coran ne prescrivant rien à cet égard ; 2° qu'il est absolument improbable que les nombreuses maisons de rapport dont les fenêtres ont été condamnées et qui sont visibles sur le panorama de Sana ci-joint aient été construites avant le VIIe siècle de notre ère.

Nous arrêtons ici cette trop longue digression sur les loggias. Nous avons voulu dire d'un seul coup le peu que nous savions sur cette matière et faciliter ainsi les recherches ultérieures des érudits. A notre avis, la solution de la question peut se trouver en Perse et sur les grandes routes qui relient la Perse à l'ancien empire gréco-bouddhique de Kanishka, par la Bactriane et l'Afghanistan. L'architecture du nord de l'Inde, et spécialement de l'Himalaya, c'est-à-dire de toute la région du Cachemire, des bassins supérieurs de l'Indus, du Gange et du Brahmapoutra jusqu'à la Birmanie, en y compre-

1. Gayet. *L'Art arabe*, p. 18.
2. Heyd. *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, 1er vol., p. 32.
3. C'est à tort que le Yémen était appelé le pays des aromates. C'était un simple entrepôt ; les aromates venaient surtout de l'Inde.

nant même le Thibet, n'a pas varié depuis le IIIe siècle avant notre ère jusqu'à nos jours; c'est toujours l'architecture des palais en brique et en bois, avec loggias et à étages en encorbellement des bas-reliefs de Sanchi. Ces formes architecturales, qui ne pouvaient prendre naissance que dans un pays boisé, ont cheminé lentement étapes par étapes par le Turkestan chinois, où Stein a fait de si curieuses découvertes de ruines et de tablettes bouddhiques, par l'Afghanistan et aussi, bien entendu, par les voies maritimes.

L'étude de ces étapes, jusqu'à Bagdad, reste encore à faire. C'est là qu'on trouvera peut-être les origines de l'art musulman, en ce qui concerne l'appoint apporté par l'art hindou.

En terminant, résumons la question de manière précise : les loggias existaient certainement dans le bassin de la Méditerranée au Ier siècle de notre ère, ainsi que l'indiquent les fresques de Boscareale, mais elles n'existaient probablement qu'à l'état d'exception puisqu'on n'en trouve aucun exemple, ni dans les ruines, ni dans les bas-reliefs, ni dans les écrits des anciens. Elles ont apparu ensuite brusquement au XIIe siècle, à l'état systématique, dans les états musulmans de la Méditerranée. Peut-être venaient-elles de Bagdad, ce creuset de l'art musulman, à la suite des expéditions musulmanes du VIIe siècle et des siècles suivants dans l'Inde? C'est notre avis, mais pour le moment il serait imprudent de se prononcer de façon définitive.

CHAPITRE II

LE ROYAUME DU CAMBODGE ET LE CHAMPA

SOMMAIRE

Les premières civilisations hindoues de l'Indo-Chine. — Histoire du Fou-Nan et du Cambodge. — Histoire du Champa. — L'art khmèr et l'art cham. — L'Architecture khmère. — Les anciens palais du Cambodge. — Le palais moderne du roi Norodom. — L'architecture chame.

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS HINDOUES DE L'INDO-CHINE

Il ne semble pas que les peuples de l'Indo-Chine, défalcation faite du Tonkin et de la Birmanie, aient reçu la civilisation longtemps avant le IIe siècle de notre ère. Les Annales chinoises signalent à cette époque l'existence du royaume de Fou-Nan, d'une part, dont les limites très variables comprenaient le Siam actuel, le Cambodge et la Cochinchine, avec une partie de la presqu'île de Malacca et probablement une partie du Pégou, et d'autre part, le Lin-yi ou royaume de Champa[1] qui comprenait l'Annam actuel jusqu'au Tonkin[2].

1. Champa se prononce Tiampa.
2. Nous avons consacré un chapitre spécial à la Birmanie.

Tous ces peuples étaient à peu près de même race, ayant un fond aborigène et mongol ; les classes dirigeantes étaient en majorité hindoues.

D'après les traditions locales très tenaces du Cambodge, une première période de civilisation hindoue-chame aurait précédé, à une époque très reculée, la civilisation hindoue-kmère dans presque tout le Fou-Nan, sur les deux rives du Mékong, et à l'Ouest jusqu'au grand lac du Cambodge. Les Khmèrs auraient ensuite refoulé les Chams dans le Laos et l'Annam, où ces derniers auraient achevé leur évolution propre. Les Birmans, les Khmèrs et les Chams étant de civilisation indienne, on serait porté à croire, d'après ces prémisses, que la pénétration hindoue s'est faite par terre au moyen de vagues successives venues du bassin du Gange, vagues humaines qui se seraient plus ou moins fondues dans les populations conquises en constituant chaque fois une classe dirigeante nouvelle, mais de même origine, se greffant sur l'ancienne. Cette théorie n'est guère admissible. On croit plus généralement, conformément à certaines indications des Annales chinoises et aussi d'après l'étude du système orographique du pays, que la civilisation a été apportée aux peuplades aborigènes de l'Indo-Chine, non pas par terre et par larges poussées de peuples, mais surtout par des aventuriers, des exilés, des prêtres, des commerçants venus par mer. Ces émigrants auraient été originaires non seulement du Dekkan et de l'Inde Méridionale, ainsi que tendent à le prouver le style des monuments et les alphabets khmèrs et chams dérivés plus ou moins de l'alphabet vatteluttu[1] qui a précédé l'alphabet tamoul moderne, mais encore de la côte d'Orissa et de la vallée du Gange, spécialement en ce qui concerne les côtes de Birmanie. Leur point de départ probable aurait été la région de Madras avec escale aux différents ports de la côte Est de la presqu'île de Malacca et transbordement fréquent

1. Cabaton. *Nouvelles recherches sur les Chams*, p. 89.


THIBET
BOUTAN
Brahmapoutra
CHINE
Tali Fou
ASSAM
Manipour
BENGALE
BIRMANIE
YUNNAN
Bhamo
Tagoung
Fleuve Rouge
Mandalay
Pagan
ETATS CHANS
Hanoï
GOLFE DU TONKIN
Haiphong
TONKIN
ARACAN
GOLFE DU BENGALE
Luang Prabang
HAINAN
Vinh
Prome
Xieng-Maï
Iraouaddy
Vieng-chan
Meinam
Mékong
Quang-Binh
Quang-Tri
Hué
Sokhotaï
Rahang
ANNAM
Pégou
Rangoon
Maulmein
Tourane
Nakhon Sawan
SIAM
Mi-son
Bassac
G. DE MARTABAN
Louvo
Ajuthia
Vat-Phou
Binh Dinh
Quinhon
Meinam
Bangkok
Tavoy
Angkor
Sambor
Nha-Trang
Phan Rang
OCÉAN
CAMBODGE
Oudong
Binh-Thuan
Tenasserim
Phnom-Penh
GOLFE DE SIAM
Saïgon
INDIEN
ISTHME DE KRA
Bie COCHINCHINE
Ligor
MER DE CHINE ORIENTALE
DÉTROIT DE MALACCA
SUMATRA
Malacca
Echelle
0 100 200 300 400
Singapour

Carte 2.

à l'Ishme de Kra, — pour éviter les fâcheuses pannes du doublement des caps par des navires à voiles, — puis les deltas du Ménam et du Mékong. La voie maritime était incontestablement plus pratique pour la population méridionale de l'Inde, que la voie de terre avec les barrières de douane, le portage, les difficultés orographiques et hydrographiques, etc... mais elle n'excluait pas l'usage de cette dernière pour les émigrations du nord-ouest venues par l'Assam, l'Himalaya et le Tibet. Les Birmans sont en effet d'origine tibétaine et d'autre part nous savons qu'une colonie indienne venue par l'Assam peut-être vers le IIe siècle avant J.-C., occupa, jusqu'au commencement de notre ère, le nord de l'Iraouaddy avec Tagoung comme capitale.

Plusieurs spécialistes pensent que les Chams, tout en étant de civilisation hindoue, sont d'origine malaise — la civilisation malaise étant elle-même hindoue — ainsi que le veulent leurs traditions et leur langue, dont les mots sont en grande majorité malais ; mais il est fort possible aussi qu'antérieurement à cette greffe malaise et hindoue, il se soit produit une infiltration de peuplades venues du nord et du nord-ouest. Les invasions ethniques de l'Inde et de l'Indo-Chine, aux époques historiques, se sont toujours faites en effet par le nord : le Champa a été envahi et absorbé du IVe au XVe siècle par les Annamites (les Giao-Tchi) venus du Tonkin. La vallée du Ménam et une partie du Laos ont été envahies par les tribus Thaï venues, du IXe au XIIIe siècle, des plateaux du Yunnan et du Setchouen ; les Birmans sont venus du Tibet ; enfin le nord de l'Inde a subi les invasions ethniques des Mongols et des Ariens venus du nord-ouest et du nord.

Ce qui s'est passé aux époques historiques a fort bien pu se passer aux époques antérieures.

M. Kern et M. Cabaton pensent que la Malaisie a été en partie peuplée par des tribus originaires du sud de l'Indo-Chine. D'autres savants pensent au contraire que le sud de l'Indo-Chine et en particulier l'ancien Champa a été peuplé par des tribus venues de Malai-

sie. Il est certain que tous ces peuples, d'aspect souvent très divers, qui occupent l'archipel asiatique et même l'Océanie, offrent des similitudes tant au point de vue ethnologique qu'au point de vue linguistique. Nous donnons ici, d'après des photographies, les croquis sommaires (fig. 89 et 90) d'une maison commune des Bahnars



Fig. 89. — Maison commune chez les Bahnars. Hinterland du Champa.

dans l'hinterland du Champa (rive gauche du Mékong) et d'une maison de chef canaque de la Nouvelle Calédonie. L'analogie qui existe entre ces deux cases est curieuse. Nous signalerons aussi les bibliothèques de certaines bonzeries du bas Mékong qui ont la forme de huche à pain, si caractéristique, de la maison dite *Malaise*, de l'archipel asiatique et que l'on rencontre égale-

ment en Polynésie[1]. Les Chams sont en principe des Malayo-Polynésiens.

En résumé, et quoi qu'il en soit des origines premières toujours très discutables, faute de documents probants, on peut admettre



Fig. 90. — Maison d'un chef canaque Nouvelle-Calédonie.

que tous les peuples de l'Indo-Chine, sauf le Tonkin, ont reçu, dans les premiers siècles de notre ère, leur civilisation de l'Inde. Cette formule, on en conviendra, n'engage pas beaucoup les découvertes futures.

Nous allons maintenant esquisser à grands traits l'histoire du Fou-Nan, du Champa, du Siam, de la Birmanie, de Java et de Ceylan,

1. Voyages du capitaine Cook. Atlas, pl. 39. Ile de Rotterdam.

tous ces pays ayant été compris dans le mouvement immédiat d'expansion de la civilisation hindoue en Extrême-Orient. Nous ferons suivre chacun de ces historiques d'un exposé comparatif de l'architecture en nous cantonnant le plus possible dans l'archéologie civile trop souvent négligée jusqu'ici. — Nous ne ferons qu'un seul groupe du Cambodge et du Champa à cause de la similitude de leur civilisation et de leur art.

FOU-NAN ET CAMBODGE

Les seuls renseignements que nous possédions jusqu'au VIe siècle de notre ère, sur le Fou-Nan dont faisait partie le pays khmèr (Cambodge), nous sont parvenus par les récits des Chinois.

Au IIe siècle de notre ère, un certain Houen-Tien, probablement hindou, venu du sud, débarqua au Fou-Nan après un combat naval heureux, s'empara du pouvoir, épousa la reine, et tout en agrandissant ses nouveaux états, fit œuvre de législateur et de civilisateur dans le sens hindou[1].

Au IIIe siècle, il y a déjà échange d'ambassadeurs entre le roi du Fou-Nan et le roi des Murundas, qui régnait sur le Gange. Des ambassadeurs chinois rencontrent, à la cour du Fou-Nan, l'ambassadeur indien[2].

Au IVe siècle, le brahmane Kaundinya arrive des Indes en réformateur de la religion et des mœurs.

A cette époque, les habitants du Fou-Nan étaient nus, laids, noirs, disent les Chinois, mais ils savaient ciseler les métaux précieux,

1. Maspero. *L'Empire Khmèr*, p. 23. — Pelliot. *Le Fou-Nan (Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient)*, III, p. 249 et suivantes. — Aymonier. *Le Cambodge*, III, p. 325 et suivantes.

2. S. Lévi, *Deux peuples méconnus*, extrait des *Mélanges. Charles de Harlez*, p. 176.

avaient des bibliothèques et des palais et suivaient les mêmes usages que les Chams.

Le manque de costume ne constitue pas du reste nécessairement un manque de civilisation sous les tropiques, et nous savons, par Marco-Polo, qu'au XIIIe siècle les populations du Coromandel qui ont édifié les magnifiques monuments couverts de sculptures que nous admirons encore de Madras au Cap Comorin, n'avaient pour tout costume que des bijoux. Il eût été singulier, dans ces conditions, que les Indo-Chinois aient cru nécessaire de se vêtir plus lourdement que leurs maîtres et professeurs en civilisation. La peau noire, ou plutôt foncée, que l'on rencontre encore fréquemment au Cambodge, surtout chez les cultivateurs, provenait tout naturellement d'une prédominance plus marquée qu'aujourd'hui du sang aborigène sur le sang hindou chez les métis.

Au VIe siècle, les stèles gravées viennent enfin en aide à l'histoire et complètent les Annales et les rapports des ambassades chinoises que nous avons uniquement, et par nécessité, mises à profit jusqu'ici. Un certain Bhavavarman, seigneur de la principauté Khmère de Çambhupura (Sambor, sur le Mékong), vassal de la maison royale de Vyâdhapura (Angkor-Borei au nord de Chaudoc), se révolte, chasse ses anciens maîtres et crée le royaume du Cambodge (Tchen-la, pour les Chinois). La dynastie de Kaundinya et le royaume du Fou-Nan disparaissent définitivement.

La langue officielle et religieuse était le sanskrit ; la religion officielle était le brahmanisme çivaïte et vichnouite.

La chronologie des rois Khmèrs[1] nous est connue désormais par les stèles, jusqu'au XIIIe siècle, époque de la décadence de la race et de l'invasion du pays par les Thaï venus, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des plateaux du Yunnan et du Setchouen.

1. Le nom de tous les rois se termine en Varman qui signifie : « Protégé par ». Ainsi Indravarman veut dire protégé par Indra (littéralement : « qui a pour cuirasse Indra »).

Cette période de huit siècles, du VIe au XIIIe siècle, est remplie par les alliances et les guerres, généralement fructueuses, avec les *cousins* du Champa, c'est aussi l'époque des grandes constructions des temples et des palais qui épuisèrent le pays malgré sa prodigieuse richesse célèbre dans tout l'Extrême-Orient.

Le royaume à son apogée comprenait, croyons-nous, avec le Cambodge actuel, la Cochinchine, le Laos jusqu'à Vieng-Chan et une partie du Siam actuel. Le nord de la Péninsule malaise (sud du Siam actuel), le Pégou (le Martaban, le Tavoy et le Tenasserim) faisaient probablement partie de sa zone immédiate d'influence. La capitale correspondant à cette ère de prospérité fut, à partir du Xe siècle, Angkor Thom.

L'invasion thaï, au XIIIe siècle, dans la vallée du Ménam, réduisit l'empire de moitié et coupa du Cambodge les Pégouans qui parlaient une langue étroitement apparentée au Khmèr, mais déjà, depuis le XIe siècle, le contact avec le Pégou avait été singulièrement amoindri par suite de la conquête de ce dernier pays par les Birmans.

Du XIIIe au XIVe siècle, époque de troubles, de révolutions et de luttes désastreuses avec le Siam, l'histoire reste muette pour reprendre ensuite, jusqu'à nos jours, grâce aux Annales royales cambodgiennes qui n'ont été constituées, à vrai dire, qu'à la fin du XVIIIe siècle — exactement de 1794 à 1797 [1] — à l'aide de traditions et d'archives ayant plus ou moins de valeur.

Les rois de ce malheureux pays abandonnèrent la capitale historique d'Angkor-Thom dès le XVe siècle, après sa prise par les Siamois en 1462, et furent réduits à occuper successivement [2] Lovek, Oudong et enfin Phnom-Penh, capitale actuelle.

Le royaume était sur le point de disparaître sous les coups répétés du Siam à l'ouest, et des Annamites à l'est, lorsque notre interven-

1. Lajonquière. *Revue Indo-Chinoise* du 15 juin 1904, p. 737.
2. Aymonier. *Le Cambodge*, III, p. 744.

tion en 1863 plaça le Cambodge sous notre protectorat et lui sauva la vie.

L'histoire du grand art monumental hindou-khmèr n'en avait pas moins pris fin dès le XIV[e] siècle, faute de ressources et faute de bras, et avait cédé la place à l'art actuel du genre chinois, lequel existait déjà depuis longtemps, mais n'était employé que dans les constructions légères. Enfin, la religion officielle de brahmanique était devenue bouddhique, mais du rite de Ceylan, c'est-à-dire du Petit Véhicule. Le pâli remplaça alors le sanscrit comme langue religieuse.

CHAMPA OU LIN-YI

(Ancien Annam.)

Nous avons déjà dit qu'au point de vue ethnographique nous ne savions rien des origines du peuple cham qui occupait autrefois le pays d'Annam ; nous pensons que les Chams sont des Indo-Chinois métissés de Malais et d'Hindous, mais ce n'est là qu'une simple impression[2].

La langue chame est une langue mixte dont le fond, surtout malais, est rempli de mots qui se retrouvent dans les langues malayo-polynésiennes, et foisonne d'éléments communs aux langues khmère, annamite et chinoise, sans compter un fort contingent de mots sanscrits et arabes ; mais l'écriture en usage chez les Khmers et chez les Chams est originaire du sud de l'Inde et peut être rattachée au vattelutu. La langue religieuse dans les deux cas a été le sanscrit.

1. Cabaton. *Nouvelles recherches sur les Chams*, 1901.
2. *Idem. Les Chams de l'Indo-Chine*, 1905.

La religion était un brahmanisme çivaïte, devenu aujourd'hui un hindouisme complètement dégénéré. Le culte le plus répandu était celui du linga. Le Bouddhisme n'eut que peu de succès, mais, d'après le témoignage du pèlerin chinois Yi-tsing, dès le VIIe siècle, deux sectes du Hînayâna y avaient des adeptes[1].

A partir du XIIIe siècle, peut-être même un peu avant, l'islamisme chiite, le même que celui qui est pratiqué par les Persans et les Musulmans de l'Inde, prit pied au Champa, mais aujourd'hui il est très défiguré et n'a plus que des rapports très lointains avec la religion primitive. Les Chams réfugiés au Cambodge, sont au contraire sunnites[2] ; ils représentent actuellement la presque totalité de la nation chame, sont assez pratiquants, font parfois le voyage de La Mecque et se tiennent en relations suivies avec les Arabes de Java, originaires de l'Hadramaout (non loin de La Mecque), lesquels forment un groupe important de 17000 à 20000 âmes, au milieu de la population javanaise.

Les Annales chinoises mentionnent les rois chams à partir de la première moitié du IIe siècle de notre ère ; puis vient l'inscription du rocher de Nhatrang (sud de l'Annam) (IIIe siècle), les inscriptions du Ve au XIVe siècle, traduites par MM. BERGAIGNE, FINOT et AYMONIER[3], enfin les annales annamites et les très pauvres annales des Chams.

Le Champa (Annam actuel) n'a probablement jamais dépassé le Quang-binh au nord[4], le Mékong à l'ouest et la Cochinchine au

1. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, I, page 12.

2. Aymonier. *Les Tchams*. — Durand. *Les Chams Bani* (*Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, III, p. 55).

3. A. Bergaigne. *Inscriptions sanscrites de Campâ*, dans *Notices et extraits des manuscrits*, t. 27. — L. Finot. *Notes d'épigraphie*, dans *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, t. II-IV. — E. Aymonier. *Première étude sur les inscriptions tchames* (J. A., 1891). *Légendes historiques des Chams* (Excurs. et Reconn. XIV). — Trüong-Vinh-Ky. *Cours d'histoire annamite*, Saïgon, 1875-1879.

4. Pelliot. *Deux itinéraires de Chine en Inde*. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, IV, p. 190.

sud-ouest. Il fut presque toujours en guerre avec ses voisins Annamites ou Chinois, quelquefois avec les Khmers, ses cousins germains, plus rarement avec les Javanais et volontiers avec lui-même.

Dès le IVe siècle, il se heurte au Tonkin, alors soumis à la Chine, et commence cette série interminable de guerres qui se terminent au XVe siècle par la conquête définitive du royaume par les Annamites.

Le IVe siècle marque donc la fin de l'expansion du peuple cham vers le Nord.

Au Ve siècle, les choses vont encore à peu près, et une stèle de Mi-son, ce Saint-Denis des rois Chams, nous raconte que Gangârâja quitta le trône « qu'on ne quitte pas sans regrets » pour faire un pèlerinage sur les bords du Gange et se retremper à la source de la civilisation brahmanique [1].

Aux VIIe et VIIIe siècles, le Champa est contraint de payer tribut à la Chine, ce qui ne l'empêche pas, en 774 (d'après la stèle de Nhatrang), de voir ses côtes ravagées par une expédition maritime malaise [2] venue de la presqu'île de Malacca et des îles malaises.

Au IXe siècle, la capitale se trouve encore à Dong-Duong, dans le Quang-nam [3], mais au Xe siècle elle est établie à Binh-dinh, non loin du port de Qui-nhon, à 200 kilomètres au Nord du siège primitif de la puissance chame. Les spécialistes ne sont pas d'accord sur l'emplacement de ces diverses capitales. Aymonier, se basant sur les Annales annamites, cite trois capitales successives : 1° dans le Quang-binh ; 2° à Hué : 3° à Binh-Dinh [4].

A la fin du XIIe siècle, des troubles intérieurs amènent l'intervention des Khmèrs, lesquels s'emparent du roi des Chams et établis-

1. Finot. *Le cirque de Mi-Son*, p. 96.
2. Aymonier. *Les Tchams*, p. 11.
3. Pelliot. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, IV, p. 209.
4. Aymonier. *Les Tchams*, p. 9. Mais cf. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, IV, p. 185-210 et V, p. 380 ss.

sent pendant quelques années leur domination sur une partie du pays[1].

Au XIII[e] siècle, il semble que le souverain de Champa, à en croire les Annales javanaises, est plus ou moins vassal du roi de Madjahapit à Java ; il en épouse la fille[2].

En 1280, Marco-Polo, à son retour de Chine, fait escale à Quinhon, visite le roi de Champa à Binh-Dinh, et s'extasie sur la richesse du royaume qui était cependant à la veille de disparaître.

En 1380, le roi de Champa cède la province de Hué aux Annamites.

Enfin, en 1471, la ville de Cha-Ban (Binh-Dinh), dernière capitale du royaume, tombe sous les coups des Annamites. La population est massacrée ; les princes de la famille royale prennent la fuite. L'un d'eux fonde le royaume d'Atchin à Sumatra, un autre se réfugie dans la principauté musulmane de Malacca où il entra tout prosaïquement dans l'administration[3]. Les débris des Chams se dispersèrent dans les montagnes en pays Moï, mais le plus grand nombre alla chercher un asile au Cambodge, et se mêla aux Chams émigrés antérieurement ou anciens prisonniers de guerre. Les uns et les autres formèrent des agglomérations qui portent encore aujourd'hui des noms rappelant leur origine grâce à la désinence « Cham ». Nous citerons « Kompong-Cham » comme exemple. Ils sont tous musulmans et sont considérés, bien à tort, comme Malais. Beaucoup de Chams, nécessairement, se fondirent avec les Annamites, dont ils ne sauraient plus être distingués de nos jours. L'exode, pour les irréconciliables, continua du reste jusqu'au milieu du XIX[e] siècle.

Au XVII[e] siècle, il y eut une telle quantité de réfugiés Chams au Cambodge que le roi khmèr d'alors jugea utile, pour s'attirer l'appui de ses nouveaux sujets, de se faire musulman lui-même. Il prit le

1. Finot. *Cirque de Mi-son*. B. E. F. E. O., IV, 1907.
2. Marre. *Centenaire de l'École des langues orientales*, p. 102, *Madjahapit et Champa*.
3. Moura. *Le Cambodge*.

nom d'Ibrahim [1], et fut surnommé par son peuple « Rama l'Apostat ». Les Chams se considèrent comme chez eux, au Cambodge, et de fait, leurs longues guerres depuis treize siècles, leurs alliances de familles, leurs relations commerciales, leur civilisation de même origine ont amené une pénétration complète et établi un véritable cousinage. Il se produisit même, au sujet de cette parenté, des incidents assez curieux. En 1898, le feu roi du Cambodge, Norodom, rendit une ordonnance par laquelle tous les étrangers, y compris les métis de Chinois et de Cambodgiens, devaient être jugés par les tribunaux européens. Des difficultés surgirent immédiatement pour l'application de cette ordonnance, les autorités cambodgiennes réclamant les Chams comme compatriotes, les tribunaux français, au contraire, les réclamant comme étrangers. Lors de notre dernier séjour à Saïgon, en 1903-1904, un Cham jugé en première instance à Phnom-Penh par un tribunal européen, s'était pourvu en appel devant la cour de Saïgon parce que, disait-il, sa qualité de Cham le faisait Cambodgien et non Annamite ou étranger. La cour, nous l'avons su depuis, lui donna raison. De nos fours, il reste encore environ 30 000 Chams en Annam, aux environs de Phanrang et de Phanri.

L'ART KHMÈR ET L'ART CHAM

Nous avons dit que les Khmèrs et les Chams ayant reçu la même éducation hindoue, et ayant vécu côte à côte pendant treize siècles et plus, en étaient arrivés à un état de fusion correspondant à un véritable cousinage. L'art de ces deux peuples de même civilisation et sensiblement de même origine devait nécessairement se ressentir de ce contact permanent et avoir de nombreux points de ressem-

1. Aymonier. *Le Cambodge*, III, p. 772.

blance. Pendant longtemps on a confondu l'art khmèr et l'art cham, et ce n'est que depuis la création de l'École française d'Extrême-Orient que la différence technique entre les deux arts a commencé à s'établir. Le terrain, hâtons-nous de le dire, avait été largement préparé par M. Aymonier, qui le premier a donné la traduction des anciennes stèles khmères et chames et a créé, à la suite de ses nombreuses explorations, la science qui sert de base aujourd'hui aux études d'une nouvelle génération de savants dont on rencontrera les noms à chaque instant dans cet ouvrage [1].

L'ARCHITECTURE KHMÈRE

L'architecture khmère, à en juger par les ruines actuelles, a surtout été une architecture religieuse ; les palais ou ruines de palais encore debout, si tant est que ce soient des palais, sont du reste toujours compris dans l'enceinte des temples, et en constituent les dépendances.

Les plus anciens monuments sont des ruines informes d'édicules en brique, à base carrée, et d'époque indéterminée ; puis viennent quelques cellules cubiques de 4 à 5 mètres de côté, et de 2 à 3 mètres de haut, sans aucun ornement ni sculpture.

Au commencement du VIIe siècle, apparaissent les premiers édifices ayant un caractère réellement architectural, ce sont les sanctuaires de Han-Chei (commencement du VIIe siècle) [2] ; de Sambor (VIIe

1. Ce sont les explorations et les savantes recherches du capitaine de frégate Doudart de Lagrée et du lieutenant de vaisseau Delaporte qui ont révélé pratiquement les monuments de l'architecture khmère au Cambodge et ont servi de base aux études archéologiques ultérieures.

2. Aymonier. *Le Cambodge*, I, p. 337.

siècle)[1] et de l'ancienne capitale de Banteai Preï Angkor (fin du VIe siècle ou commencement du VIIe)[2].

Les sanctuaires de Han-Chei comprennent une tour en briques avec ornements et un sanctuaire cubique avec linteau sculpté. Ces sculptures sur pierre indiquent déjà un art très avancé, résultat probable



Fig. 91. — Entrée de la cellule de Han-Chei (VIe et VIe ou VIIe siècle).
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.*)

d'une longue pratique obtenue dans la sculpture sur bois (fig. 91 et 92).

A *Sambor*, ancienne capitale de la seigneurie khmère qui a détrôné la maison suzeraine d'Angkor Borei au VIe siècle, on trouve des sanctuaires du même genre, mais déjà plus ornés, ayant des soubassements à moulures et des cariatides aux angles. Le même groupe comprend une tour en brique à base carrée avec voûte en encorbellement et toit pyramidal à étages. En principe, les moulures et

1. *Ibidem*, p. 304 et suivantes.
2. *Ibidem*, p. 289.

sculptures sont faites sur la brique déjà en place, comme chez les Chams ; aux époques suivantes, les sculptures sont faites sur grès et apparaissent surtout sur les linteaux et encadrements des portes et fenêtres. Il n'y a pas, du reste, de règle absolue.

L'ancienne capitale de Banteai-Prei-Angkor[1] comprenait une enceinte en terre avec palanques précédée d'un fossé sans revêtement



Fig. 92. — Linteau décoratif de la porte du sanctuaire de Han-Chei (VIe ou VIIe siècle).
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.*)

de 2 500 mètres de côté. A l'intérieur se trouvent quelques tours en brique qui datent de la fin du VIe siècle de notre ère, ou du commencement du VIIe. La tour principale est en brique, de base carrée, avec pilastres sur les faces, comme beaucoup de tours chames, sans sculptures. La partie voûtée est à six étages, chaque étage reproduisant en plus petit la décoration des faces du corps principal du monument. Il n'y a qu'une porte sans avant-corps. Le soubassement est mouluré, l'entablement est surmonté d'antéfixes à ogives.

D'autres tours ont des encadrements de porte et des frontons en grès, mais le commandant de Lajonquière les croit d'une époque

1. *Ibidem*, p. 289. — Lajonquière. *Monuments du Cambodge*, p. 135.

postérieure. Il ne reste aucune habitation dans l'enceinte. On y remarque de grands bassins qui étaient probablement entourés de galeries en bois et d'habitations en matériaux légers pour les rois et leur suite, habitations qui ont nécessairement disparu depuis longtemps.

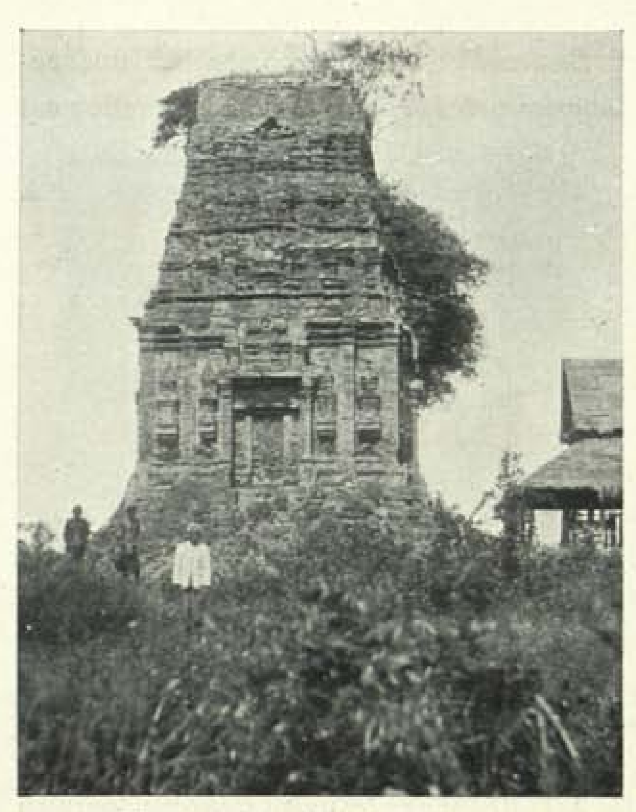


Fig. 93. — Prasat Prah Srei (VIIe siècle).
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.*)

En résumé, à la fin du VI[e] siècle et très certainement au VII[e], il existait déjà des tours en brique au toit pyramidal voûté à l'intérieur en encorbellement, présentant tous les caractères des monuments datés qui ont précédé immédiatement la grande époque khmère du IX[e] au XIII[e] siècle (fig. 93)[1].

Les tours khmères, soit funéraires, soit commémoratives, sont toujours des sanctuaires dédiés à une divinité brahmanique, généralement Çiva ou Vichnou, dont la statue occupe le centre de la salle unique du monument. Cette salle est munie d'un plancher et couverte d'un plafond en bois, qui masque la voûte à encorbellement. La porte, dans les tours les plus anciennes, est unique et fait face à l'est.

1. La tour de Prasat Prah Srei serait du VI[e] siècle çaka d'après Aymonier, *Le Cambodge*, I, p. 361.

Les tours moins anciennes sont ordinairement cruciformes ou à base polygonale, mais toujours en brique, jusqu'au IXe siècle, avec les encadrements des portes en grès sculpté. Elles ont aussi très fréquemment des fausses portes ou même des portes réelles sur les faces autres que la façade principale. Ces portes vraies ou fausses sont



Fig. 94. — Tour de Bakong (IXe siècle A. D.).
(Aymonier. — *Le Cambodge*, 2e vol., p. 427).

souvent précédées d'un avant-corps et même d'un vestibule quelquefois jointif. Au IXe siècle seulement nous voyons apparaître les grands monuments en pierre (fig. 94, 96).

Les tours ont généralement 3 à 8 mètres de côté et 15 à 20 mètres de hauteur. Elles sont toujours groupées par 3 ou 5.

Elles étaient en principe, croyons-nous, surmontées d'une hampe en bois.

Avec le sanctuaire, et dans la même enceinte se trouvaient les bâtiments annexes, c'est-à-dire : les salles de réunion, la bibliothè-



Fig. 95. — Loleï (IXe siècle A. D.), d'après Fournereau.

que et parfois les maisons des prêtres. Ces habitations, de même que les habitations de tous les indigènes, étaient ce qu'elles sont encore

aujourd'hui, des paillottes en bambou construites sur pilotis. Les princes seuls avaient droit aux toits en tuiles. Nous ne dirons rien du palais pour le moment, nous réservant d'en faire une étude plus



Fig. 96. — Sanctuaire de Phimaie (XIe ou XIIe siècle).
(Aymonier. — *Le Cambodge*, 2e vol., p. 123.)

complète à la fin du présent chapitre. Les ruines d'habitations royales sont rares et très discutées.

A partir du IXe siècle et jusqu'au XIIIe, les rois khmèrs arrivés à l'apogée de leur puissance, donnent un essor immense à leurs constructions de temples et de palais. Les architectes hindous char-

gés des travaux emploient non seulement le peuple khmèr, mais des populations entières : Chames, Laotiennes ou Thaï, emmenées en captivité à la suite de guerres heureuses.

Les temples de la grande époque sont en grès ou en limonite et comprennent plusieurs enceintes de galeries concentriques s'étageant en amphithéâtre (voir les vues cavalières et le plan d'Angkor Vat et de Beng Meala, fig. 125 et fig. 137).

Des galeries médianes conduisent du milieu de ces façades à une tour centrale qui constitue le principal sanctuaire. Ces tours atteignent parfois 25 mètres de hauteur ; elles sont à base cruciforme ou polygonale, et sont chargées de sculptures. Les angles de chaque étage sont ornés d'acrotères qui sont des adaptations du makara indien. Les portes centrales de chaque enceinte sont surmontées d'une tour appelée gopura (voir gopura de la fig. 103). Dans ces cours formées par les enceintes se trouvaient de rares bâtiments en pierre, tels que les bibliothèques ou sacristies (fig. 138). Les autres édifices étaient soit des abris de circonstance, soit des habitations et salles en matériaux légers. Les grands monuments peuvent avoir été inspirés par des monuments dravidiens de même genre construits en matériaux légers, lesquels auraient précédé les monuments du xe et xie siècle, en pierres, du genre de ceux de Tanjore (voir fig. 5, page 14. — Temple de Tanjore).

Les ouvertures de ces édifices sont dans la plupart des cas ogivales et trilobées de style flamboyant et formées par les replis d'un dragon à l'épine dorsale flammée dont la gueule relevée s'appuie sur les chapiteaux des pilastres (voir fig. 30, page 36).

Les fenêtres sont toujours fermées par des balustres tournés faisant office de barreaux dont la forme rappelle les balustres assyriens (voir fig. 14, page 26).

Les galeries étant voûtées à encorbellement sont toujours très étroites et dépassent rarement 3 ou 4 mètres de largeur. Le procédé des encorbellements ne permet guère d'obtenir davantage. Avec des

bas côtés à demi-voûte, on peut obtenir des salles à trois nefs de 6 à 8 mètres de large. Il résulte de ce fait que les Khmèrs se sont presque toujours trouvés dans l'obligation de doter de toits en bois, leurs salles de réunion ou de fêtes.

D'autres temples sont des montagnes artificielles carrées ou rectangulaires, à terrasses successives, ornées de statues et d'édicules, et surmontées d'un tour centrale. On accédait au sanctuaire supérieur par un escalier, situé au centre de chaque face (voir



Phot. Pestel.

Fig. 97. — Pyramide de Bakong (IXe siècle).
(Aymonier. — *Le Cambodge*, 2e vol., p. 411.)

fig. 97). C'est un peu le principe du Boro Boudour de Java (fig. 98).

Temples et palais de cette brillante époque sont du plus magnifique effet et d'infiniment meilleur goût que les temples similaires des Indes. On peut toutefois reprocher aux architectes des négligences fâcheuses dans les procédés de construction. Les briques, au lieu d'être placées en boutisses et panneresses pour couvrir les joints, sont toutes placées les unes au-dessus des autres, de telle sorte que les joints se trouvent parfois sur la même verticale. Il est vrai de dire que l'ajustage des matériaux est très soigné, les briques ou pierres ont leur surface de jonction parfaitement polie, et c'est à peine s'il y a place pour une couche invisible d'un ciment très léger.

Les linteaux de certaines portes de deux mètres d'ouverture sont de simples madriers en bois, sur lesquels on a entassé pierres sur pierres sans se préoccuper suffisamment de la capacité de résistance du bois. Nous verrons plus tard le même procédé employé dans deux ou trois temples de Birmanie, à Pagan, aux XIe et XIIe siècles de notre ère.

La période des grands monuments dont les plus célèbres sont Beng Mealea, le Baïon, le Pimeanakas et Angkor Vat (voir à la fin

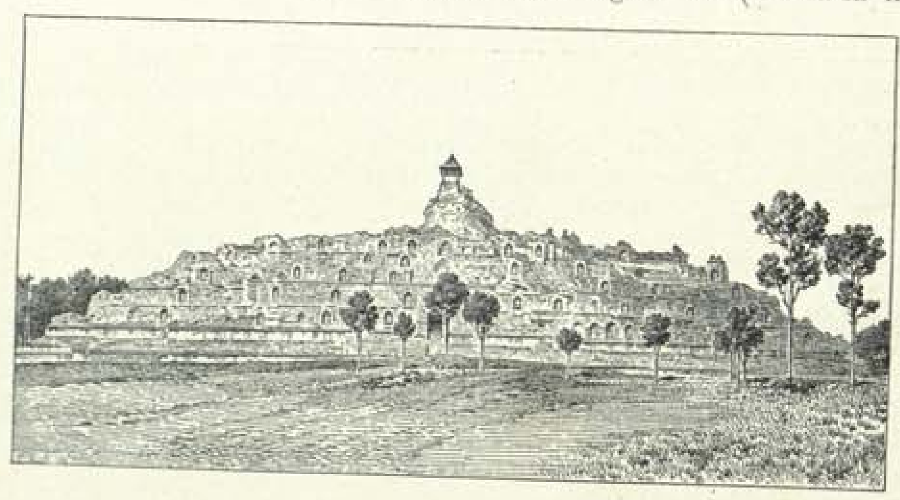


Fig. 98. — Boro Boudour (IXe siècle).

du chapitre) prend fin aux XIIIe et XIVe siècles. A partir de ce moment, le Cambodge épuisé perd ses provinces thaï de la vallée du Ménam et recule jusque dans la région des grands lacs devant les Siamois définitivement constitués. Le bouddhisme qui n'avait cessé de gagner du terrain prend décidément le dessus et remplace le brahmanisme officiel. L'exemple des conquérants siamois qui étaient bouddhistes fut certainement pour beaucoup dans cette évolution qui se fit du reste assez pacifiquement ; certains sanctuaires et beaucoup de stèles qui établissaient les listes de redevances et de corvées dues aux brahmanes des temples eurent particulièrement à souffrir. En tous les cas la réaction ne dut pas être trop brusque, car le célèbre ambas-

sadeur chinois Tcheou-Takouan nous dit[1], dans son mémoire, que le Cambodge était presque en entier bouddhiste en 1295. Le bouddhisme du début était le bouddhisme du Nord, mais à partir du XIV[e] siècle ce fut le bouddhisme du Sud, c'est-à-dire du petit Véhicule, qui prédomina. Aymonier pense qu'il s'était introduit dès le VII[e] siècle, par le Pégou, mais cette hypothèse n'est généralement pas admise. Peut-être fut-il surtout répandu par les Siamois, qui semblent l'avoir adopté dès la fin du XIII[e] siècle, à en croire la célèbre stèle de Sokhotay, due au grand roi libérateur des Thaï, Râma Khomhëng. Cette stèle a été traduite pour la première fois par le Père Schmitt[2]. Nous donnons la traduction du passage auquel il est fait allusion : « Autrefois les Thaï n'avaient pas d'autre écriture, c'est en l'an Çaka 1205[3] (1283 A. D.), année cyclique de la Chèvre, que le roi Râma-Khomhëng fit venir un maître qui sut créer l'écriture thaï. C'est à lui que nous en sommes redevables aujourd'hui. Le roi Râma Khomhëng l'a fait venir comme maître et guru de tous les Thaï, comme âcârya pour instruire tous les Thaï et leur enseigner *les vrais mérites et le vrai dharma*[4]. »

Une stèle de 1347 et 1361 A. D. de Sukhodaya[4], écrite en khmèr et traduite par le Père Schmitt, donne un texte définitif : « Le prince régnait à Çrî-Sajjanâlaya-Sukhodaya, depuis 22 ans, quand en Çaka 1283, année du cycle du Bœuf, il envoya un lettré de la cour pour aller inviter un chef des bonzes qui possédait à fond les préceptes du Canon bouddhique, et qui demeurait en l'île de Ceylan où tous les précepteurs religieux avaient une connaissance complète

1. Tcheou-Takouan. *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, traduction Pelliot, 1902.

2. Mission Pavie. Études diverses II. Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam, pp. 167-449. — Fournereau. *Le Siam ancien*, p. 239.

3. Cette stèle fait mention de trois dates : 1283, 1287, 1292. Mais elle a été érigée au moins neuf ans après 1287, soit dans les dernières années du XIII[e] siècle.

4. Mission Pavie. *Études diverses*. II. *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*.

des Kaçinas. » Suit le détail de l'arrivée du saint personnage. Ici, il n'y a plus de doute, le bouddhisme du Sud a donc été introduit officiellement au Siam soit à la fin du XIIIe siècle, soit au milieu du XIVe. De là, le bouddhisme se serait introduit au Cambodge, où il existait déjà, mais non à titre officiel. A la même époque, les Khmèrs (XIVe siècle) abandonnèrent le sanscrit dans leurs inscriptions et le remplacèrent par le *pâli*, cette marque de fabrique du bouddhisme du Sud, et par l'écriture vulgaire. Au Siam comme au Cambodge, les chapelains royaux restèrent brahmanistes ; ce sont eux qui, dans les deux maisons royales, ont encore de nos jours le monopole de certaines cérémonies.



Fig. 99. — Stûpa de Vat-Sithor (Xe siècle) (?).
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.*)

Cela n'empêche pas les rois du Siam et du Cambodge d'être de fervents bouddhistes.

Une fois bouddhistes, les Khmèrs modifièrent complètement leur

1. Fournereau. *Le Siam ancien*, p. 171.

architecture. Le nouveau culte acheva de prendre possession des temples brahmaniques qu'il avait déjà partiellement envahis depuis



Fig. 100. — Gopura à toits télescopiques.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome I, fig. 16.)

plusieurs siècles. Les nouveaux temples furent construits suivant la

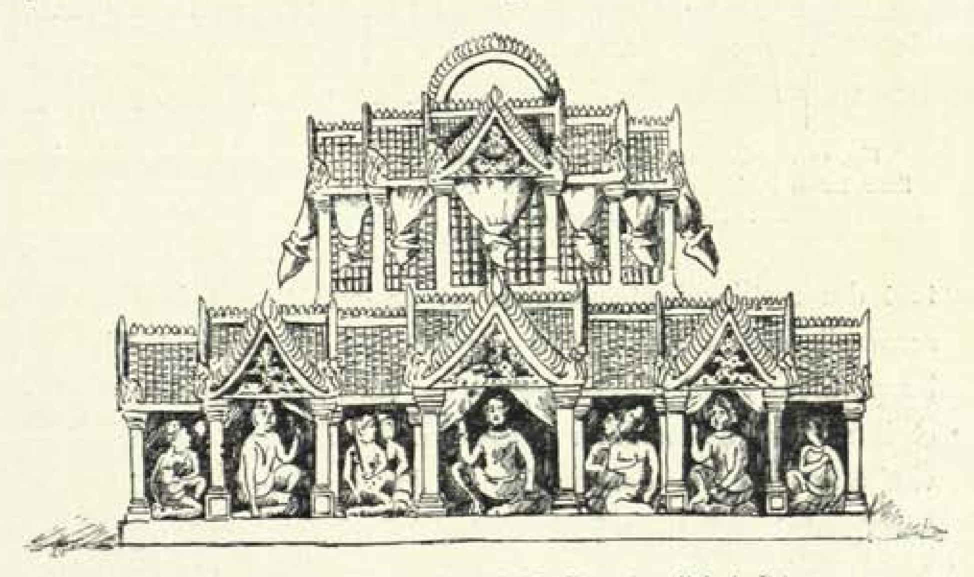


Fig. 101. — Palais aérien. Bas-relief du Baïon (IXe siècle A. D.).
Musée khmèr du Trocadéro.

mode siamoise et birmane, avec une inspiration inégalement dosée de style hindou primitif et de style chinois.

Le style hindou donna le stûpa en forme de cloche qui existait

déjà dans certains centres bouddhistes, dès le x[e] siècle, ainsi qu'on peut le constater à Vat-Sithor[1] et qui était d'importation talaine ou pégouane, lorsque le Pégou se trouvait encore dans la zone d'influence du Cambodge (fig 99). Phnom Penh est dans le même cas, bien que d'époque postérieure. Ce sont des modèles courants, en Birmanie. Mais ces stûpas diffèrent de ceux du nord de l'Inde et de Ceylan par l'absence d'entablement carré au-dessus du dôme. Le style hindou donna également — théoriquement du moins — les toits superposés avec crochets dits à la chinoise, qui caractérisaient déjà en Indo-Chine et spécialement en Birmanie (après que la Chine en eut probablement vulgarisé l'usage) les constructions légères, ou constructions civiles, de la cour et des grands seigneurs. Les bariolages et les incrustations de verroteries des façades sont aussi d'origine indienne.

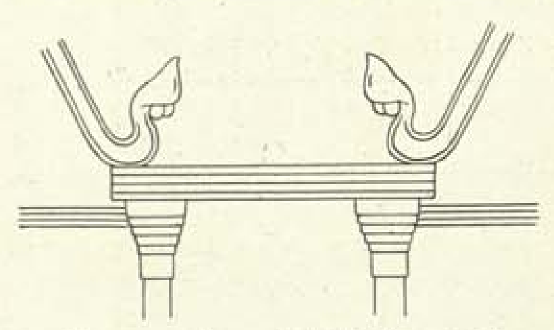


Fig. 102. — Fragment de toits d'un marché. Bas-relief de Baphoum (x[e] ou xi[e] siècle A. D.) (?) Musée khmèr du Trocadéro.

La Chine donna surtout des motifs d'ornementation et de sculpture. L'effort pour accomplir cette transformation ne dut pas être considérable, car les pavillons à toits télescopiques (fig. 100) sont d'essence khmère et il suffisait de modifier légèrement l'inclinaison des acrotères verticaux pour leur donner l'aspect des crochets chinois. Le lecteur peut transformer facilement dans ce sens, en imagination, le palais aérien d'un bas-relief du Baïon (fig. 101) et le petit palais (fig. 107) du linteau de porte de Prah Khur. On trouvera de nombreux exemples de ce genre dans les bas-reliefs du palais du Baïon (ix[e] siècle) dont les photographies de la mission Dufour ont

1. De Lajonquière. *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, I, p. 167.

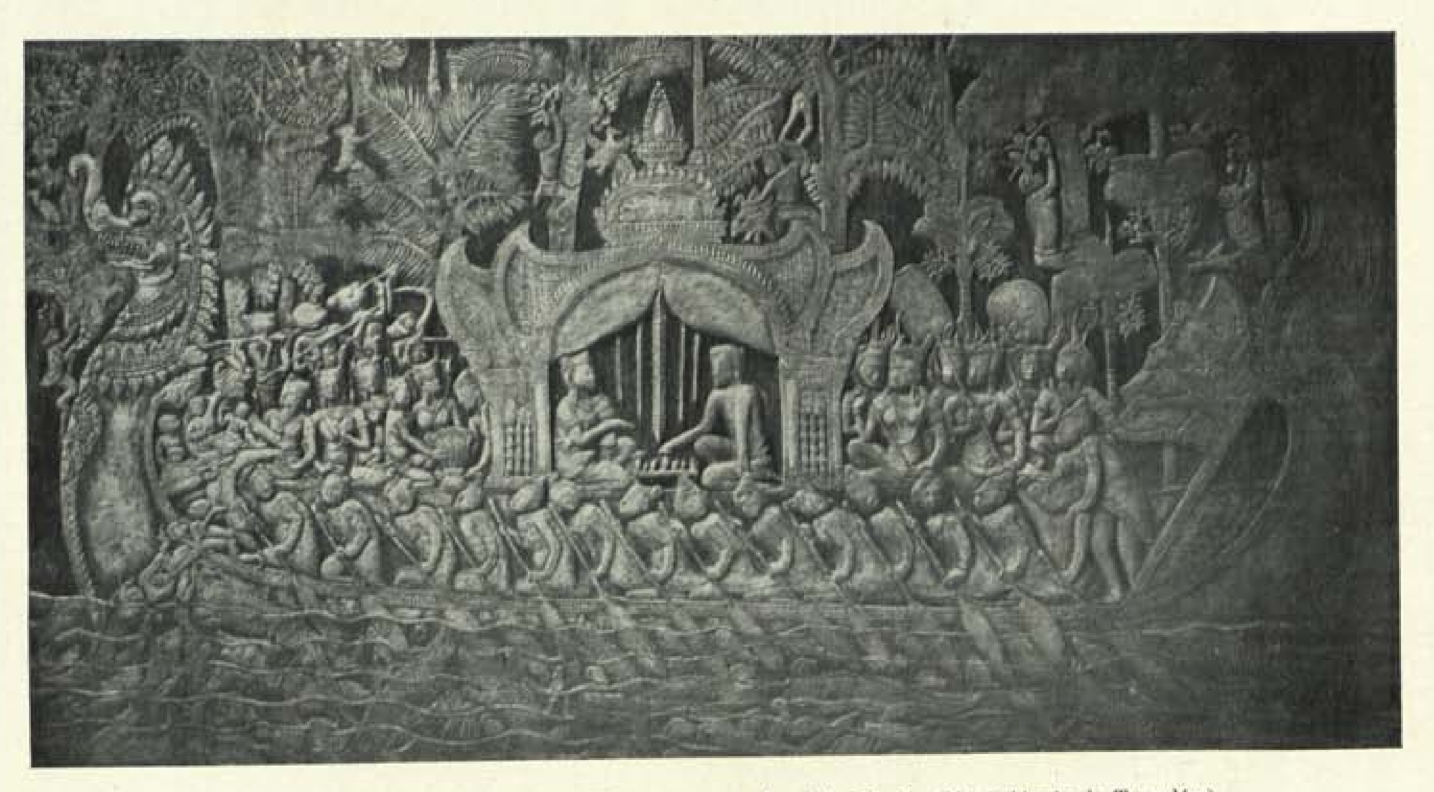


Fig. 103. — Angkor Vat (XIIe siècle). Kiosque avec crochets à la chinoise (Musée khmèr du Trocadéro).

été exposées à Marseille en 1906[1], dans ceux de Baphoum (fig. 102) et dans ceux d'Angkor-Vat (fig. 103, 104, 105). Nous ferons remarquer à ce sujet que les toitures des kiosques sont courbes, de forme entièrement chinoise, et qu'ils diffèrent par suite des toits indiens à crochets, lesquels, ainsi que nous l'avons vu dans le premier chapitre, ont des lignes de faîte rigides.

Les toits en bois, déjà très fréquents par raison d'économie, dans



Fig. 104. — Angkor Vat (XII[e] siècle). Kiosque avec crochets à la chinoise. Musée khmèr au Trocadéro.

beaucoup de galeries et de temples en maçonnerie, devinrent d'un usage courant avec la nouvelle mode et permirent de couvrir à peu de frais de grandes salles de réunion.

Résumons-nous : avant le VI[e] siècle, les temples khmèrs en maçonnerie étaient, à en juger par ce qui reste, de simples chambres cubiques en pierre ou briques, sans sculptures, ce qui n'excluait pas, bien entendu, des temples plus compliqués de construction légère en bois et briques. A partir du VI[e] siècle, ces chambres cubiques reçoivent parfois une décoration extérieure d'un art très avancé, qui ne peut être le fait que de copistes ayant sous les yeux des modèles

1. Les résultats de la mission de l'architecte Dufour au Baïon (Documents sur l'art ancien et moderne en Indo-Chine) sont à l'impression. S'adresser à l'auteur, 17, rue Denfert-Rochereau, à Paris. Les photographies, dont une partie a été exécutée par le regretté Carpeaux, adjoint à M. Dufour, se trouvent à la *Bibliothèque de l'Institut*.

en bois, copistes probablement hindous. A partir du VIIe siècle, peut-être même dès la fin du VIe siècle, apparaissent les tours en brique

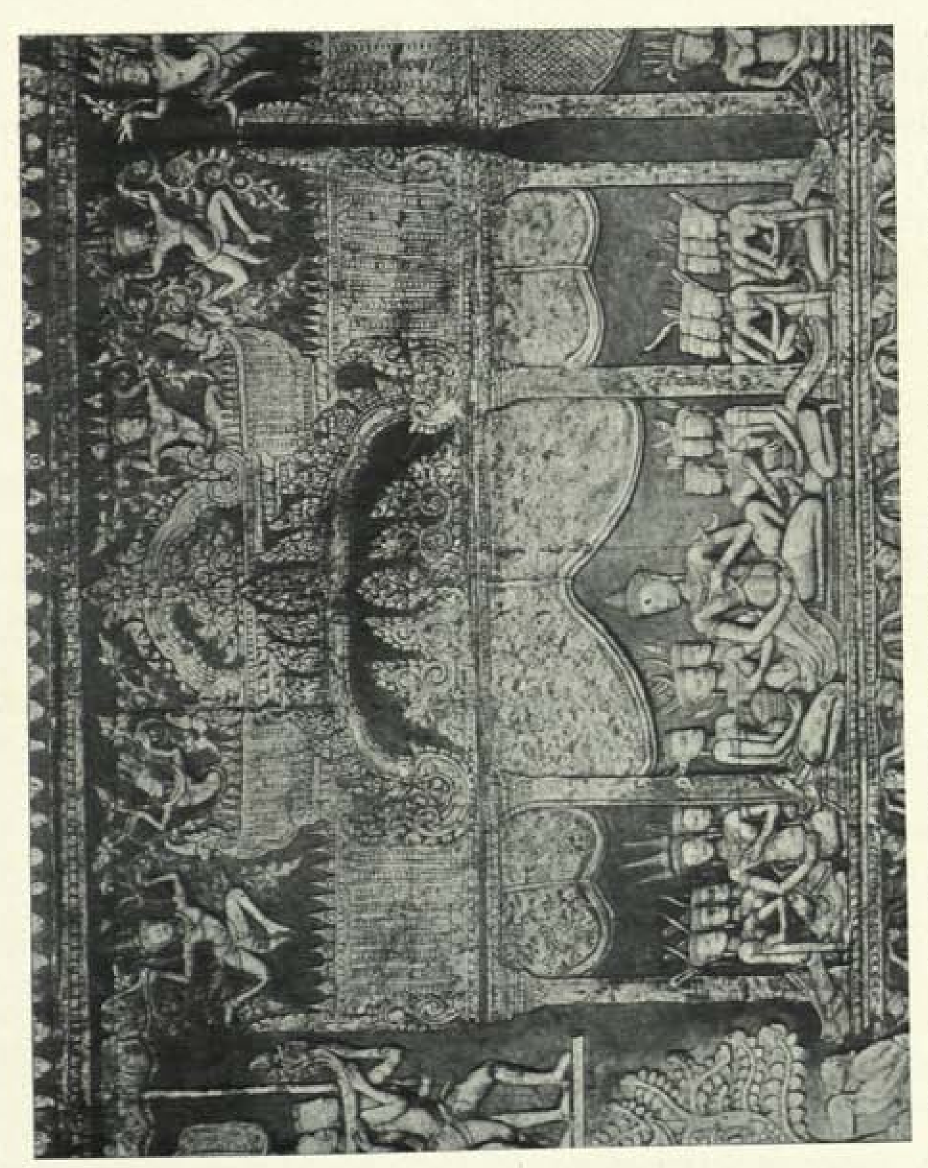


Fig. 105. — Angkor Vat (XIIe siècle). Pavillon d'un palais. Crochet à la chinoise. Musée khmèr du Trocadéro.

avec des toits pyramidaux ; à partir du IXe siècle, l'art arrive à son apogée avec les grands temples en pierre avec tours et galeries concentriques. A partir du XIVe siècle, jusqu'à nos jours, la religion

devient bouddhique et les nouveaux temples sont de style chinois ou plutôt siamois, avec des toits télescopiques en bois à crochets et beaucoup de clinquant. C'est le style économique et un retour aux constructions en bois employées de tout temps en Indo-Chine, mais avec une accentuation plus chinoise des crochets. Les sanctuaires sont entourés de petits stûpas en briques, en forme de cloche (reliquaires ou monuments commémoratifs) qui constituent un des signes caractéristiques du bouddhisme.

LES PALAIS HINDOUS DU CAMBODGE

Nous avons préféré parler de l'art khmèr en général et liquider de suite la question de principe avant d'entreprendre l'étude détaillée des palais du Cambodge, étude qui forme un tout complet et mérite d'être traitée séparément.

On croit généralement qu'il n'existe plus de palais hindous anciens en Indo-Chine et cela par la raison péremptoire que les rois ont toujours construit leurs palais avec des matériaux légers, briques, bois et stucs, ne réservant la pierre que pour les édifices religieux, temples ou monastères.

La fragilité des matériaux serait cause que tous les palais ont disparu. Cette règle formulée par M. Foucher n'est pourtant pas absolue, car Tchao-Jou-Koua[1] dit en parlant du Cambodge : « Les Mandarins et le peuple construisent leurs maisons en entrelaçant des bambous et en les couvrant de chaume ; seul le roi fait faire son habitation en pierres taillées. »

Un édifice en brique et bois peut du reste vivre très longtemps à condition d'être entretenu, mais il est rare que les souverains

1. *Tchou fan tche*, ch. 1. p. 4. r°, texte communiqué par M. Pelliot.

d'Orient ou d'Extrême-Orient consentent à habiter les palais de leur prédécesseur et songent par suite à les entretenir[1], Dans l'histoire

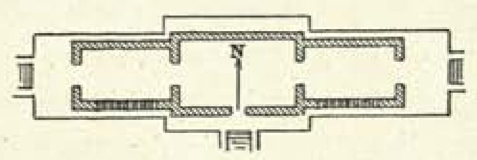


Fig. 106. — Maison près de Spean Komeng. Échelle 1/500.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, 1er vol.)

cambodgienne, la plupart des rois ont construit de nouveaux palais et aussi, devons-nous dire, de nouveaux sanctuaires, auprès desquels

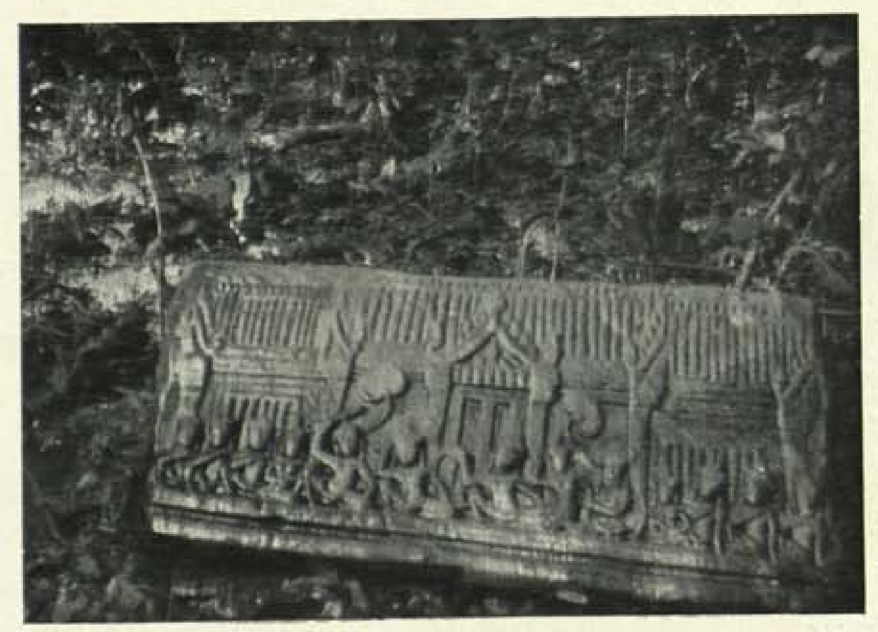


Fig. 107. — Linteau décoratif de Prah khpur représentant une habitation princière.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, 1er vol.)

ils établissaient des résidences plus ou moins provisoires, surtout des résidences d'été. Les temples célèbres étaient (et sont encore

1. Voyages d'Ibn Batoutah, traduction Defremery et Sanguinetti. Tome III, p. 271 : « Il faut savoir que l'usage est dans l'Inde de laisser le château du sultan mort avec tout ce qu'il contient ; on n'y touche pas. Le successeur fait bâtir pour lui un autre palais. »

aujourd'hui) des lieux de pèlerinage très fréquentés où les princes et les gens du peuple se rendaient en foule à certaines époques de l'année. Les princes se sont toujours réservé des appartements dans les temples ou dans les monastères voisins. C'est grâce à cette particularité que nous pouvons quelquefois rencontrer des habitations royales dans les dépendances des sanctuaires, habitations construites avec les mêmes matériaux que les temples et qui, par ce fait, ont pu résister au climat et parvenir jusqu'à nous.

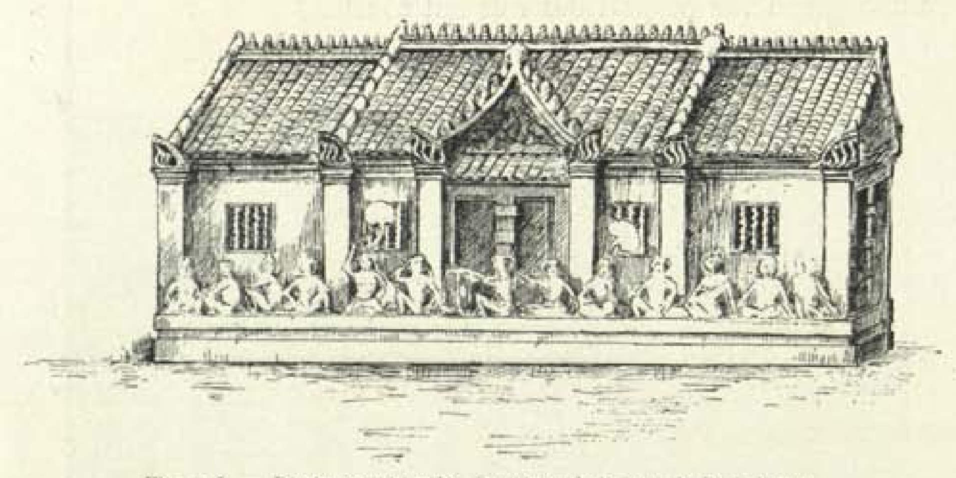


Fig. 108. — Restitution du palais figuré sur le linteau de Prah khpur.

Les palais ou édifices en ruines, que la tradition et la science considèrent comme ayant été des résidences royales, se trouvent tous dans le voisinage des temples ou de pèlerinages célèbres. Ce sont des bâtiments à simple rez-de-chaussée, voûtés ou non, entourant presque toujours une cour rectangulaire. Il en existe du reste un très petit nombre ; ils ont été étudiés par le commandant de Lajonquière, auquel nous empruntons les détails très résumés qui vont suivre :

1° Edifice près du Spean Komeng[1]. — Cet édifice, du IXe siècle probablement, ne comprend qu'un seul corps de bâtiment et se trouve par exception isolé et près d'une ancienne chaussée. Il comprend trois salles

1. De Lajonquière. *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, p. 256.

étagées et voûtées, chacune des salles latérales est éclairée par une fenêtre à 7 barreaux, sur la face sud. La terrasse qui supporte le bâtiment est en limonite (fig. 106).

Un linteau décoratif[1], dont nous donnons un dessin rectifié, d'après une photographie de Lajonquière, permet de se faire une

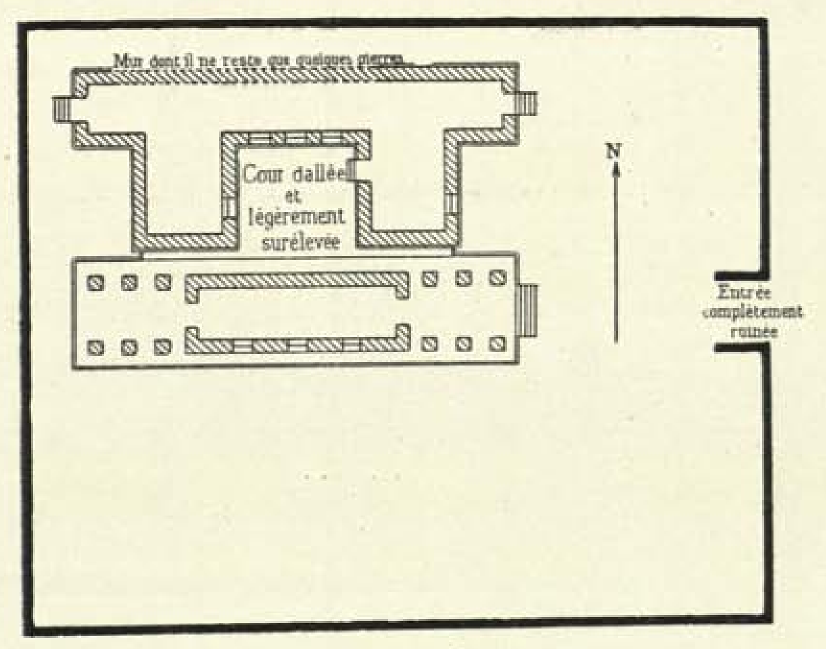


Fig. 109. — Kuk-Toch. Échelle 1/500.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.*)

idée exacte de ce genre d'édifice. La scène représentée est la réception d'un grand personnage (fig. 107, 108).

2° PRAH THEAT PRAH SREI[2]. — Deux groupes de bâtiments complètement ruinés se font face près de l'extrémité du temple, à droite et à gauche de la chaussée d'accès. Chaque groupe comprend 4 corps de bâtiments entourant une cour rectangulaire. La façade est divisée en 3 salles étagées. La porte de la salle centrale est précédée d'un

1. De Lajonquière. *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, 1er vol. Introduction, p. LI.
2. *Ibidem*, p. 143.



Fig. 110. — Plan de Vat Phou (XIIe siècle). Échelle 100m = 0m,02. Équidistance 2m.

péristyle. Les murs sont en limonite, les linteaux des portes et fenêtres en grès (voir les édifices similaires de Vat Phou, fig. 111).

3° Prasat Thom[1]. — Deux groupes de bâtiments de même genre dans le voisinage d'un temple. Les bâtiments sont éclairés par des fenêtres à barreaux.

4° Kuk Toch[2]. — Le groupe de bâtiments se trouve à 300 mètres

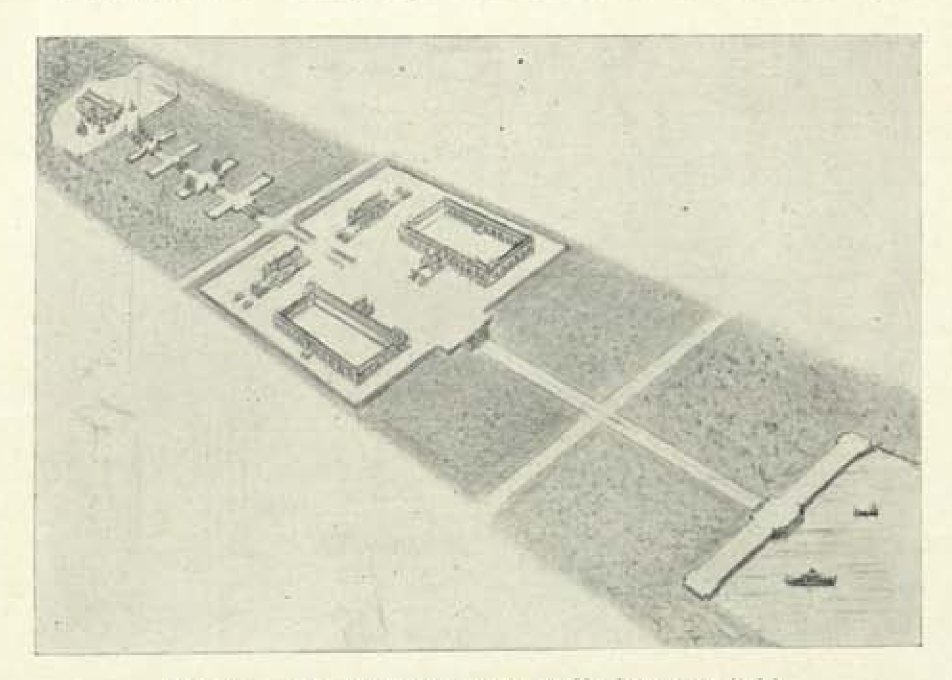


Fig. 111. — Vue générale des édifices de Vat-Phou (XIIe siècle) d'après un dessin fait par un Annamite.

du sanctuaire du Prah Non. Nous en donnons un croquis d'après l'ouvrage du commandant de Lajonquière (fig. 109). La cour intérieure est au niveau du soubassement ; elle ne formait donc pas bassin comme dans d'autres édifices similaires.

La façade comprend une seule salle centrale à 3 fenêtres et deux galeries d'ailes avec piliers carrés. Ce groupe de bâtiments serait du commencement du XIe siècle, d'après Aymonier.

1. *Ibidem*, p. 373.
2. *Ibidem*, p. 105.

5° Palais de Vat Phou. — Le temple et les palais de Vat Phou sont situés sur la rive droite du Mékong près de Bassak, à moitié route à peu près des chutes de Kong et du confluent de la Sémoun. Le temple principal s'élève sur un petit plateau de 50 mètres d'altitude, adossé à une montagne boisée. Les palais qui formaient probablement la partie centrale d'une ancienne résidence royale, comprenaient deux groupes de bâtiments de 50 mètres de façade,

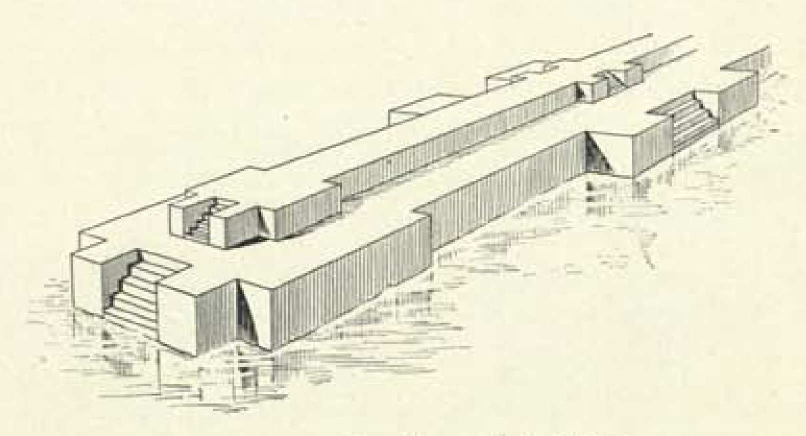


Fig. 112. — Vat Phou. Terrasse du bord de l'eau d'après un dessin schématique du commandant de Lajonquière.

entourant chacun, comme dans les palais déjà étudiés, une cour rectangulaire (voir la carte topographique et la vue cavalière (fig. 110, 111).

Ces groupes de bâtiments sont placés symétriquement de chaque côté d'une voie monumentale de 600 mètres de long allant du grand bassin creusé dans la plaine au temple principal. Ils sont à mi-distance des bassins et du temple.

La voie monumentale est dallée et coupée d'escaliers et de paliers ornés de lions et d'édicules aujourd'hui ruinés.

Le bassin ou *sra* a 600 mètres de long sur 200 de large; il est fermé du côté du temple par une superbe terrasse à gradins en limonite.

Les croquis et cartes que nous donnons ici montreront mieux que toute description, ce qu'étaient ces palais.

Nous avons rétabli la terrasse du bassin, dans la vue cavalière, d'après le croquis de M. Klieber et d'après les indications d'un ingénieur de la localité, mais nous ne l'avons pas visitée, car nous ne disposions pas, au moment de notre voyage, d'un nombre de coolies

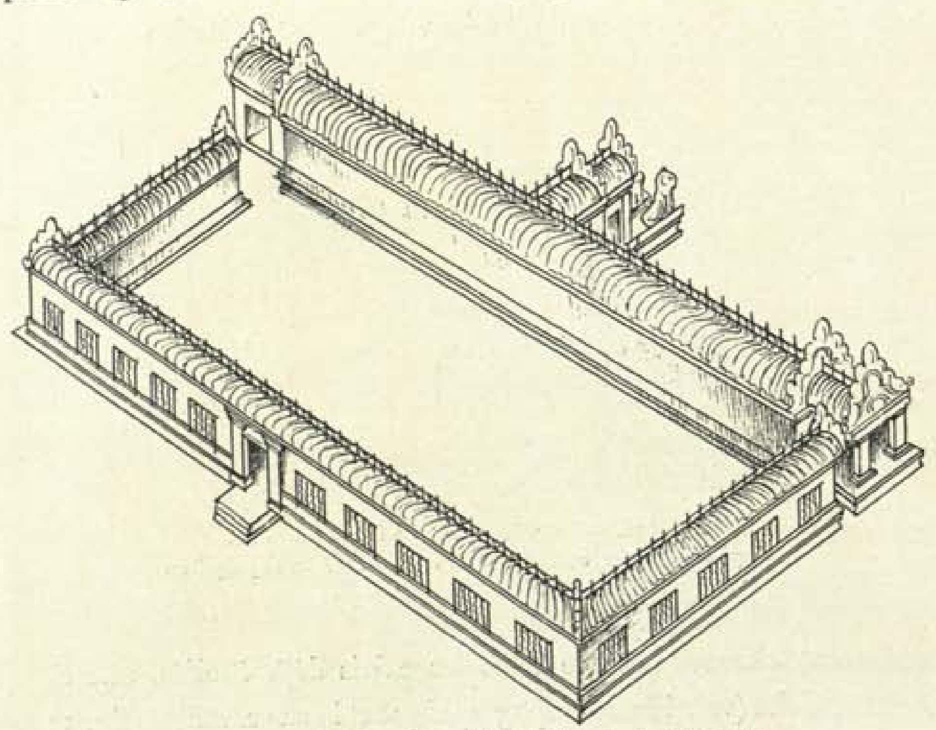


Fig. 113. — Vat Phou (XIIe siècle). Palais du Sud dit *du roi* d'après un dessin fait par un annamite.

suffisant pour nous frayer un passage dans la brousse très intense qui recouvrait cette partie du parc. De fait, le dessin est inexact. M. de Lajonquière, qui a exploré ces ruines après nous, a bien voulu nous indiquer une rectification que nous donnons ci-jointe (fig. 112).

Les deux palais, situés sur un méplat, sont en limonite, mais la façade du palais du Sud, le seul que nous décrirons, est en grès (fig. 113).

Le croquis de M. Klieber donne une inclinaison anormale à l'une des galeries de ce bâtiment. Bien que nous n'ayons pas remarqué cette singulière disposition architecturale, lors de notre visite, nous pensons qu'il convient de respecter le dessin du topographe très com-



Phot. du père Jude.

Fig. 114. — Vat Phou (XIIe siècle).
Pignon ouest de la façade du palais du sud dit *du roi*.

pétent, qui disposait d'instruments spéciaux[1]. Cette aile, qui a été construite après coup, est en briques. Les cours intérieures étaient des bassins dont l'écoulement se faisait, paraît-il (nous n'avons pas pu vérifier le fait) au-dessous de la face arrière. Les fouilles que le

1. Toutefois cette irrégularité n'a pas été maintenue dans la restitution.

8

père Couasnon, directeur de la Mission catholique de Bassak, a bien voulu faire exécuter sur notre demande, dans la cour, sur une profondeur de 2 mètres, n'ont donné aucun résultat; on a trouvé des tuiles brisées et une pierre qui a pu servir de socle à une statue. L'ornementation du monument est la même qu'à Angkor Vat; les quatre galeries étaient couvertes d'une charpente en bois et tuiles, actuellement effondrée. Les fenêtres sont carrées, à balustres, et ont $1^{m},50$ de large; les tympans des portes et des fausses portes sont couverts de sculptures représentant des divinités brahmaniques (fig. 114). Les murs de façade de chaque bâtiment ont $7^{m},50$ de hauteur environ; ils comprennent en partant du bas, un soubassement de deux mètres de haut, en pierre de taille, couronné d'un entablement débordant de $0^{m},50$ sur lequel on peut, au besoin, circuler. La corniche débordante de cet entablement se retrouve également du côté de la cour intérieure, c'est-à-dire du bassin, comme un chemin de ronde.

Puis viennent dans le sens de la hauteur les moulures semblables à celles d'Angkor, puis le mur percé de fenêtres, puis une corniche semblable à celle d'Angkor, avec des moulures, des oves, des feuilles de lotus, et une sorte de crénelage de feuilles stylisées.

On pénètre dans la galerie principale, qui fait face à l'avenue par un porche spacieux, éclairé de chaque côté par 2 fenêtres; au fond un escalier de 5 marches conduit à une porte ornée. Chaque pied droit de cette porte est formé d'une colonnette octogonale engagée et d'un pilastre à feuillage; le linteau représente Vichnou armé de la massue, assis sur un garuda.

La galerie a quatre mètres de large; elle se termine aux deux extrémités par deux petites pièces de 6 mètres de long, en contre-bas de 1 mètre. On y descend par 3 marches. Elles sont séparées de la galerie principale par un mur de refend, indiquant la direction d'un toit à double rampant.

La galerie principale a 8 fenêtres de façade. Les deux pièces d'ailes

ont chacune deux fenêtres, ce qui fait 12 fenêtres pour toute la façade. Le mur intérieur qui fait face sur la cour, est plein. Les deux pignons de la galerie de façade sont ornés de fausses portes. Deux petites portes latérales que l'on voit sur l'essai de restitution de Vat-Phou, permettent de sortir des deux pièces d'aile du bâtiment de la façade principale, pour pénétrer, sans passer par l'extérieur, dans les autres galeries qui entourent la cour. Ces galeries sont un peu plus

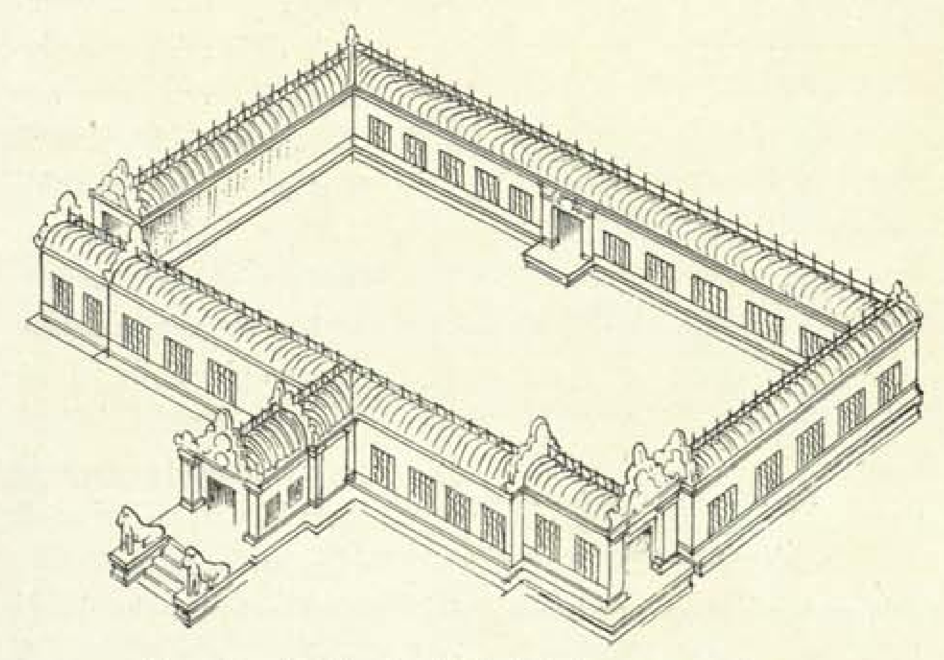


Fig. 115. — Vat Phou (XIIe siècle). Palais du nord dit *de la reine*, d'après un dessin fait par un annamite.

basses et plus étroites que la galerie de façade ; elles ont des fenêtres extérieures, mais les murs intérieurs sont pleins. La galerie du sud est munie d'une poterne sans ornement, donnant sur une petite terrasse de 3 mètres de côté avec 4 marches.

Les fenêtres de la galerie Ouest, en briques, sont moitié moins hautes que larges et sont percées au sommet du mur près du toit, de façon à ne pas permettre de voir à l'extérieur.

Disons à ce propos, que la galerie Est, opposée à la galerie

Ouest, est également en briques, mais que ses fenêtres sont de forme normale.

Comme toujours, les galeries ne sont pas absolument d'équerre, les assises sont mal établies, et ce palais n'a jamais été achevé. Les façades Nord et Sud sont d'une époque postérieure à celle des façades Est et Ouest.

La légende veut que le palais du Sud ait été la demeure du roi, et que le palais Nord ait été celle de la reine et du harem. On remarque que dans le palais Nord, attribué au harem (fig. 115), la façade Nord a des fenêtres sur la cour intérieure.

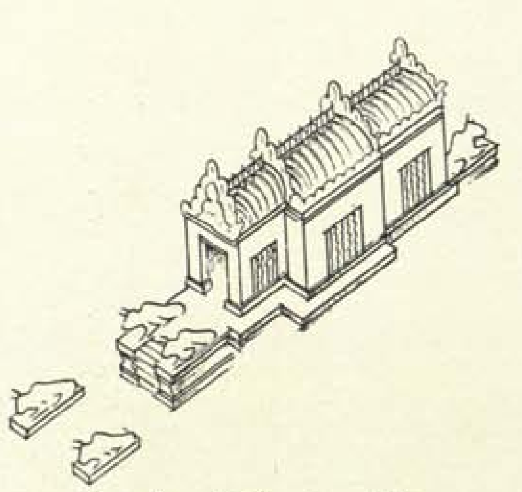


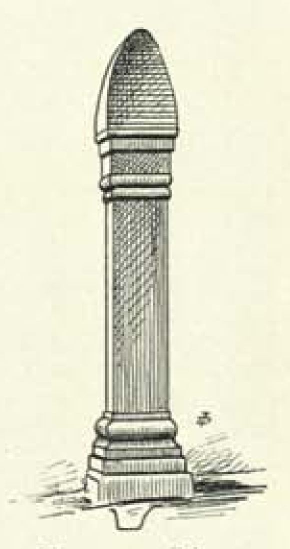
Fig. 116. — Vat Phou (XII[e] siècle). Édicule dit *du bœuf*, d'après un dessin fait par un annamite.

Une élégante construction en pierre, de 20 mètres de façade, à trois compartiments, fait suite vers l'Ouest au palais du roi, sur le même palier. Elle ressemble aux nombreux spécimens encore existants, des bibliothèques des grands temples du Cambodge. Les gens du pays l'appellent : *Maison du bœuf*, parce que des statues du bœuf Nandin ornaient les perrons d'entrée (fig. 116). L'une des statues est encore en place. Nos guides laotiens en ont conclu que le bâtiment avait été une étable. Nous avons fait observer inutilement à ces braves indigènes, qu'un bœuf, après avoir franchi majestueusement le perron, n'aurait plus pu se retourner, étant donnée l'étroitesse de la galerie ; rien n'y a fait.

Les murs de cet édifice sont pleins du côté Ouest, c'est-à-dire du côté de l'extérieur ; ils sont percés d'une fenêtre par salle du côté Est, c'est-à-dire du côté du palais.

Dans l'essai de restitution que nous donnons, l'artiste annamite qui a fait le dessin a tenu à indiquer pour une raison de symétrie, un bâtiment semblable à celui du bœuf, de l'autre côté de l'avenue principale face à l'aile Ouest du palais de la reine, mais cet édifice n'a jamais été construit, le palais n'ayant pas été achevé. Nous avons tenu à respecter le dessin original de l'auteur.

Ce groupe d'habitations est situé sur une terrasse artificielle bordée de gradins sur les côtés Nord, Est et Sud ; ils sont en parfait état sur le côté Sud, le seul que nous ayons vérifié.


Fig. 117. — Colonne de pierre formant clôture.

La pente devient plus raide de l'esplanade du Palais au temple principal, et nécessite des escaliers avec de nombreux paliers ornés de lions stylisés et d'édicules. L'un de ces petits édicules ou Prasat contenait la statue du roi Kramata, prétendu fondateur du groupe du Vat Phou, et de sa femme. Les statues gisent sur le sol. L'entrée de l'avenue, dans la partie comprise dans l'esplanade du Palais est bordée d'un mur en limonite, et de colonnes de pierres dont la forme encore usitée de nos jours dans les clôtures et barrières en bois des temples, semble se rapprocher, très fortuitement peut-être, de la forme générale du linga (fig. 117).

Au milieu de chaque palier se remarque un socle creusé d'une mortaise.

Le Temple de l'esplanade supérieure est en grès, et se compose de trois nefs voûtées en encorbellement. La façade a trois entrées sculptées et décorées, correspondant chacune à une nef. Les sculptures des tympans et linteaux des portes sont supérieures comme exécution à tout ce que nous avons vu au Cambodge (fig. 118, 119, 120, 121).

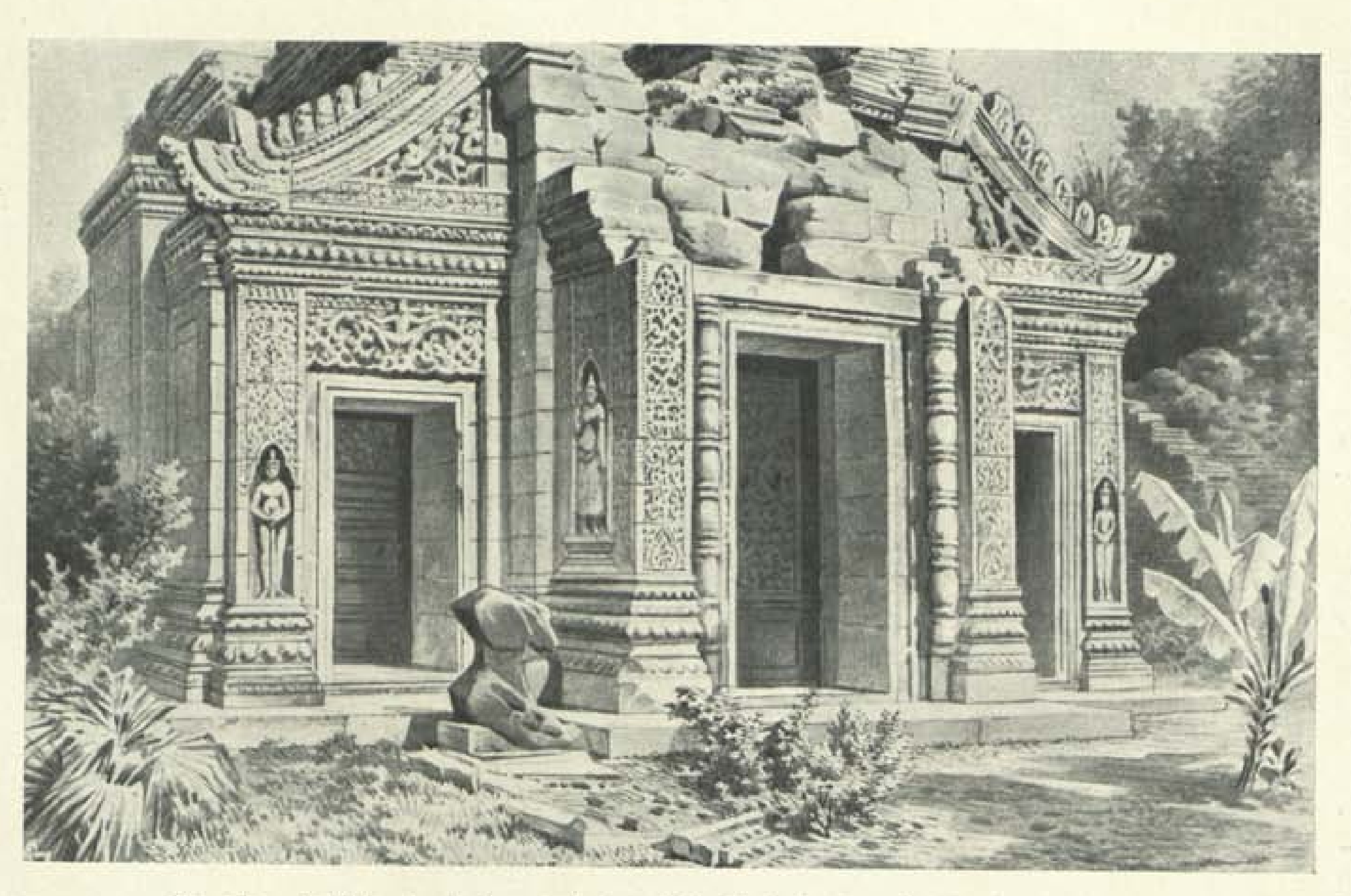
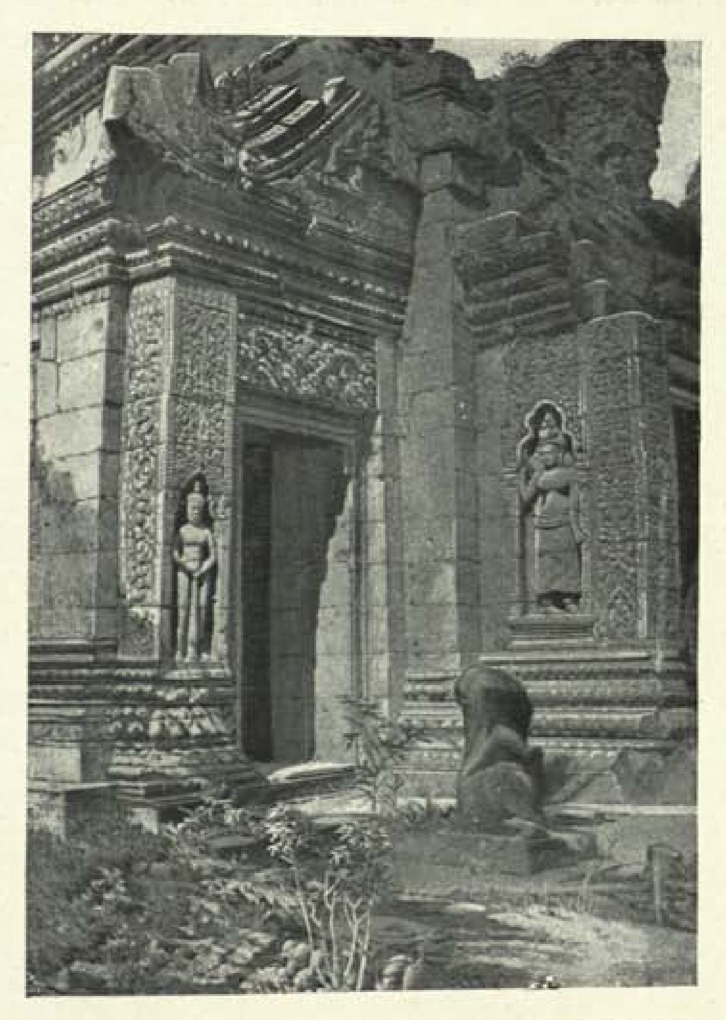


Fig. 118. — Vat Phou. Façade du sanctuaire (XIIe siècle), d'après les photos des pères Cousnon et Jude.

La façade a un vague aspect des façades à frontons Renaissance si répandues en Italie et en France aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.



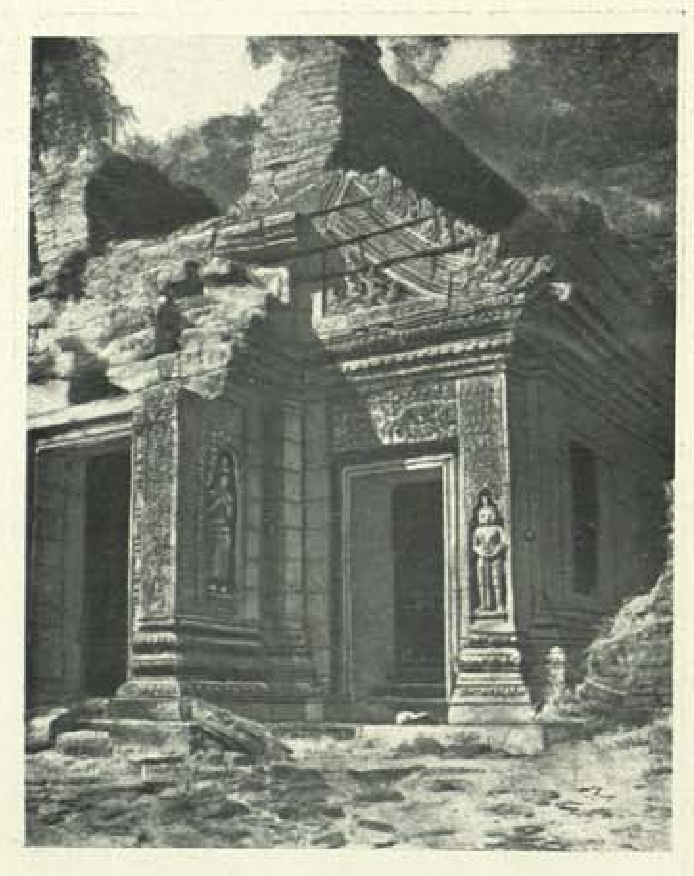
Phot. du père Jude.

Fig. 119. — Vat Phou (XIIe siècle).
Côté gauche de la façade du sanctuaire.

Cette forme singulière est à noter car nous la retrouvons à partir du IXe siècle, à Pagan, en Birmanie (porte de la ville, pagode des Xe, XIe et XIIe siècles, etc...). Il ne semble pas qu'il y ait eu des tours sur l'édifice (fig. 122).

La 4e salle que l'on voit sur le plan est, croyons-nous, une addition postérieure[1].

Le sanctuaire, autrefois brahmanique, est devenu bouddhique ; il



Phot. du père Jude.

Fig. 120. — Vat Phou (XIIe siècle).
Côté droit de la façade du sanctuaire.

est desservi par quelques moines bouddhistes qui habitent des cases voisines en bois.

1. Le commandant de Lajonquière pense que le compartiment en arrière du sanctuaire, que nous croyons moderne et que nous n'avons pas fait figurer dans notre restitution, est au contraire la partie primitive du monument : cette partie aurait été surmontée d'une tour comme le sanctuaire de Prasat teap chei (voir fig. 144). M. de Lajonquière traitera cette question dans son second volume de l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, en préparation.

Deux chedi (tombeaux probablement), relativement modernes, encadrent le temple. Un petit bâtiment, isolé, s'élève à quelques



Phot. du père Jude.

Fig. 121. — Vat Phou (XII[e] siècle). Un linteau de porte du sanctuaire.

pas de la façade Sud. Dans notre dessin nous l'avons surmonté, à tort suivant le commandant de Lajonquière, d'un toit pyramidal.

Un peu au-dessous du plateau sont sculptées dans le rocher les images des trois dieux de la Trimûrti.

Enfin, il existe une dernière galerie adossée à la paroi du rocher, en forme de grotte, abritant de nombreuses statuettes de Bouddha, rangées sans ordre. En réalité ce n'est pas une galerie, mais un simple surplomb du rocher, soutenu par quelques piliers.

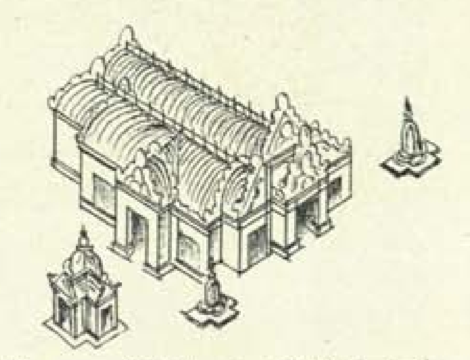


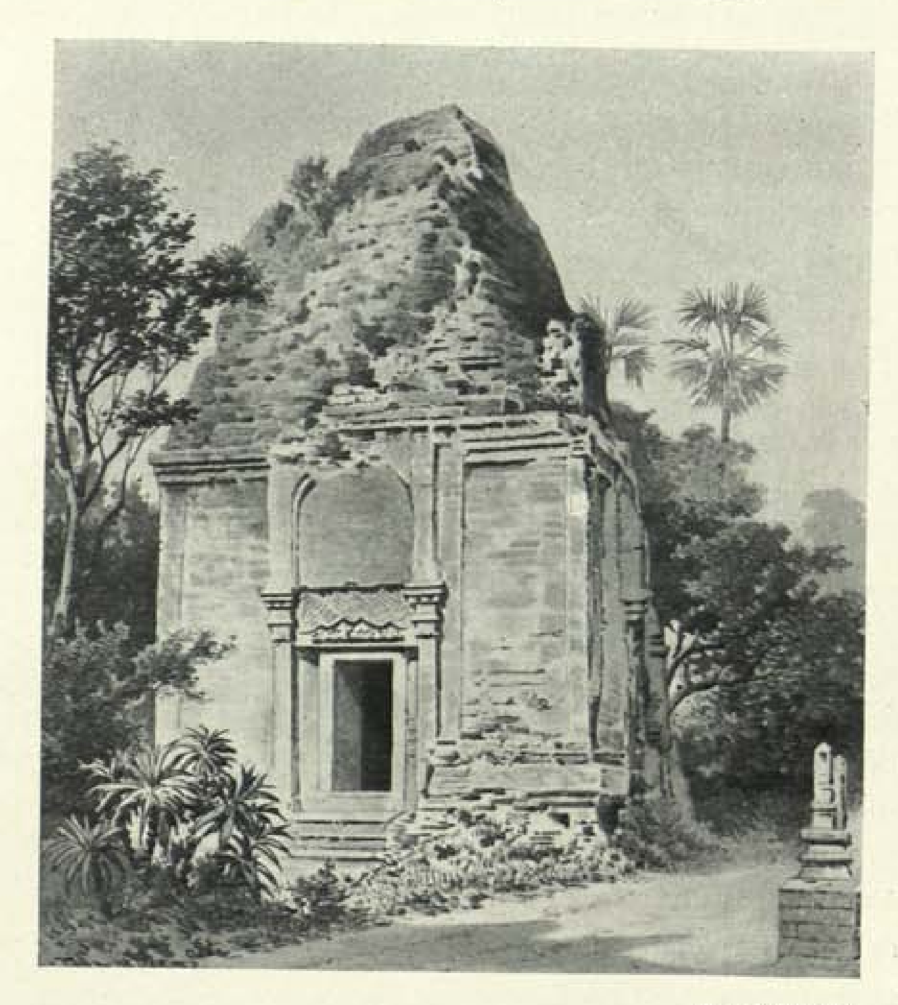
Fig. 122. — Vat Phou (XII[e] siècle). Sanctuaire.

Telle est, en quelques lignes, la description du groupe du Vat Phou (fig. 123). Il nous reste à en déterminer le caractère.

Vat Phou (en cambodgien Vat Phnom) signifie pagode du mont, mais Bassak, qui est à sept ou huit kilomètres plus au Nord, et qui est la capitale bien modeste d'un minuscule royaume, ou plus

exactement d'une petite province, vient du mot laotien : *Champasak*, lequel, traduit syllabe par syllabe, signifie :

Cham = les Chams
pa = abandonné
sak = leurs dignités ou honneurs.



Phot. du père Jude.

Fig. 123. — Tour des environs de Vat Phou.

En d'autres termes, Bassak aurait été occupé autrefois par les Chams. Telle est la tradition du pays. Malheureusement elle ne coïncide guère avec les données de l'histoire. Nous savons en effet

que dès l'époque historique, le Cambodge s'est étendu jusqu'à Vieng-Chan et que, dès le VII[e] siècle de notre ère, Jayavarman[1] a fait la consécration d'un temple ou d'un linga, à l'emplacement actuel du sanctuaire. Une stèle trouvée en 1902 par le père Couasnon et traduite par M. Barth, nous dit que Jayavarman, « après ses longues campagnes, a déposé son arc excellent qu'il banda malgré son double poids, lui, le premier de ceux qui connaissent la science de combattre l'impétuosité des éléphants, les forces de la cavalerie, le vouloir intelligent des hommes, lui, ce maître incomparable dans tous les arts, à commencer par ceux du chant, de la musique instrumentale et de la danse..., lui dont la nuque puissante ressemble à une conque, qui a des cuisses puissantes, des épaules trapues, une large poitrine, un corps replet, etc..., ce maître des maîtres de la terre, Sa Majesté Jayavarman a daigné faire luire la grâce de son commandement comme suit : « En ce saint et excellent Lingaparvata (montagne du Linga), que les êtres vivants qui y demeurent « ne soient mis à mal par personne, eussent-ils même commis des « méfaits ; que ce qui a été offert ici au dieu, or et objets de valeur, « lui reste acquis. »

Cette stèle d'une ineffable platitude se termine par une prosaïque défense de laisser circuler les chiens : « Qu'on ne circule pas à sa fantaisie dans ce séjour du dieu, ni monté sur un char, ni porteur de parasols déployés, ni en agitant de riches chasse-mouches ; qu'on ne nourrisse ni chiens ni coqs dans les enceintes du domaine du dieu. Tel est le commandement de ce maître du monde que nul ne doit transgresser sur cette terre. »

Une autre stèle, citée par Aymonier[2], parle d'érections de statues de Çiva et de Vichnou en 1122, 1127 et 1137 après J.-C., par le roi

1. Barth. *Stèle de Vat Phou. Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, p. 233, 2[e] vol. — Finot. *Vat Phou. Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, p. 241, 2[e] vol.

2. Aymonier. *Le Cambodge*, II, p. 263.

Jayarvarman IV et Sûryavarman II. La stèle énumère les villages et les esclaves qui doivent subvenir aux frais de la fondation, les terres et les bestiaux qui font partie du domaine, etc.

Il y a donc eu de nombreuses réfections ou réédifications du temple, lequel peut être attribué, dans son dernier état, au XIIe siècle de notre ère. C'est du reste l'indication que donne l'étude de son style, qui est franchement cambodgien.

Rien, dans tout ceci, ne rappelle la domination chame. A-t-elle été antérieure à l'avènement des Khmèrs au VIe siècle? A-t-elle été postérieure? Mais dans ce cas elle aurait été bien passagère. Nul ne le sait. Les missionnaires de Bassak pensent que le pays a été habité par les Chams ainsi que le veut la tradition, mais qu'ils ont peut-être abandonné le pays à la suite d'une épidémie; ces exodes hygiéniques de populations entières sont fréquents en Indo-Chine, et au moment même de notre visite, le Bassak siamois se dépeuplait pour des raisons analogues. La contrée est très malsaine. Les missionnaires ajoutent que les Khas, les Djaraï (autochtones de la rive gauche) avaient reçu l'empreinte chame; leur langue est en partie chame, leurs sabres à longue poignée d'argent ciselé sont de style cham et annamite, enfin à Bassak même les indigènes se servent de la numération chame. Nous n'insisterons pas sur ce sujet, car les indianistes, en conformité avec l'indication des stèles, se sont toujours prononcés jusqu'ici contre la prétendue origine chame de Vat Phou; nous attendons de nouvelles découvertes. Nous ferons remarquer simplement que plus le pays est exploré, plus les édifices chams surgissent dans le voisinage du Mékong (rive gauche).

Les palais de Vat Phou sont appelés dans le pays : celui du Sud « Prasat Jaya Kramata » et celui du Nord « Prasat Neang Sîtâ », c'est-à-dire palais de la princesse Sîtâ. M. Aymonier donne une identification inverse, mais nous préférons celle de nos guides indigènes, par la raison que le palais du Nord paraît davantage approprié

aux nécessités du harem ; les fenêtres de la façade Nord du palais Nord étant ouvertes sur la cour ou bassin intérieur.

Nous ne serions pas complet, si nous ne donnions, à titre de curiosité (quelle que soit l'affectation des deux palais[1]), la légende qui a trait, d'après Aymonier, au roi Kramata :

Le Cham Kamathan ou Kramata épouse la fille du roi laotien de Vieng Chan, qui avait été abandonnée sur un radeau sur le Mékong. De cette union naquit la belle princesse Sità, que son père fut contraint de livrer aux ogres. Le prince Khattamam, dont la naissance était miraculeuse, tua les monstres et épousa la princesse. Les deux palais de Vat Phou portent leurs noms.

En dehors des deux palais en pierre, d'autres constructions plus légères destinées à des princes et à des princesses de la famille royale occupaient probablement une partie des espaces libres du plateau.

Il est possible que les deux palais de Vat Phou aient servi de résidence officielle aux petits rois de Bassak, feudataires des rois khmers. Il est en effet en usage à la cour du roi du Cambodge et du roi de Siam d'aller chaque année, pendant la saison d'été, passer quelques jours dans les résidences estivales et dans les parcs des pagodes à la mode. Moura le dit expressément[2] : « Les prea-sats étaient des monuments essentiellement religieux, cependant nous pensons que quelques-uns de ces édifices avaient le triple caractère de temples, de monastères et de palais, ou plutôt de lieux de plaisance pour les grands seigneurs. Au Cambodge, quelques inscriptions indicatrices en fournissent la preuve irrécusable, ainsi, celle de Bachey-Baar porte cette phrase : « Les rois viennent souvent ici s'amuser avec leurs familles et leurs serviteurs ». L'inscription de Vàt Ec témoigne que le temple a été construit au moyen de dons de valeur faits par les habitants, et elle

1. Aymonier. *Le Cambodge*, II, p. 164.
2. Moura. *Histoire du Cambodge*, II, p. 239.

ajoute : « Nous Ocnha..., gouverneur de la province de Chacréam, avons fait construire ce prea-sat pour l'offrir au roi Sôrijôpôr qui aime à venir se promener ici ». Enfin des légendes très accréditées donnent ce même caractère à Angkor Vat, Beng Méaléa, Ponteay Càker, Ponteay-Chhma... Nous avons déjà rappelé que la coutume d'aller passer des journées entières sous les frais ombrages des parcs qui entourent les temples s'est perpétuée jusqu'à nos jours au Cambodge. Les dames y vont en partie de campagne, sous des abris provisoires, déjeuner et prendre des bains. — Des installations spéciales, beaucoup moins importantes que les temples eux-mêmes étaient élevées dans ces parcs pour l'usage de la cour et des familles des princes, des gouverneurs de province... On rencontre encore, en maints endroits, des vestiges de constructions généralement en briques, qui devaient être affectées à cet usage ; d'autres plus petites et plus nombreuses, qui figurent des cellules de religieux, et enfin des vestiges de hangars adossés aux murailles d'enceinte, destinés sans doute à abriter les pèlerins ou les esclaves d'état affectés au service des temples. »

Le traité de 1904 ayant donné la province de Bassak à la France, il n'est pas douteux que les ruines de Vat Phou ne soient bientôt déblayées, mais il ne faudrait pas croire que le passage à la France de ruines historiques soit une cause déterminante de réparations et de mise à jour. Le Cambodge est rempli de ruines superbes de palais et de temples tels que Beng Mealea, etc., dont nous allons parler, et depuis 50 ans que le pays est placé sous notre protectorat, rien n'a été fait.

6° Beng Mealea. — Le célèbre temple ou palais de Beng Mealea est situé à 60 kilomètres au nord du grand lac et à 8 ou 10 kilomètres à l'est de la frontière siamoise. L'édifice est superbe mais singulièrement délabré et d'un accès très difficile, bien qu'en territoire français. Il aurait été construit au IXe siècle de notre ère (810) par

Jayavarman II, d'après l'hypothèse d'Aymonier[1], et aurait constitué, en partie tout au moins, la résidence de ce grand roi. Aucun texte épigraphique n'a été rencontré dans les ruines, pas plus du reste — croyons-nous — que de divinités. M. Tissandier, qui en a fait une étude consciencieuse, raconte que, d'après les annales khmères[2], le dieu Viçvakarma, l'architecte du ciel, ayant terminé le palais d'Angkor Vat destiné au roi légendaire Prea Ket Mealea, avait dû, pour obéir aux ordres d'Indra, créer un deuxième palais du même genre avec tours et bassins. D'après une autre légende citée par Tissandier, le roi Prea Ket Mealea fit construire ce palais pour sa mère ; il ordonna, en conséquence, à son architecte de commencer les travaux et fit aussitôt placer sous ses ordres cinq cents inspecteurs ayant chacun cent ouvriers à diriger, soit au total 50 000 hommes.

Nous rappellerons, à ce sujet, que le roi Prea Ket Mealea n'a jamais existé et que le temple d'Angkor Vat dont nous allons bientôt parler, n'a été construit qu'au XIIe siècle de notre ère.

Nous ne ferons pas la description de Beng Mealea que nous n'avons malheureusement pas eu l'occasion de visiter, mais nous en donnons ci-joint : 1° un plan d'après Tissandier (fig. 124) et 2° une restitution en vue cavalière, d'après Delaporte (fig. 125).

Le *Temple-Palais* est en grès ; le plan général rappelle entièrement Angkor Vat, avec cette différence que la partie centrale est au même niveau que l'enceinte, que l'entrée principale s'ouvre à l'est et que deux palais jumeaux, dans le genre de ceux que nous avons étudiés plus haut, et que nous retrouverons aussi plus tard à Phom Chisor, sont compris entre la 1re et la 2e enceinte, au sud de l'édifice, c'est-à-dire à gauche en entrant. Ces deux palais appelés l'un (celui de l'ouest) palais du roi et l'autre (celui de l'est) palais de la reine, sont des galeries rectangulaires à 2 et 3 travées à colonnades s'ouvrant sur les bassins intérieurs. Ils présentent cette particularité que les

1. Aymonier. *Le Cambodge*, I, p. 466.
2. Tissandier. *Cambodge et Java*, p. 83.

fenêtres à balustres du mur extérieur sont rectangulaires et plus larges que hautes, comme certaines fenêtres que nous avons signalées

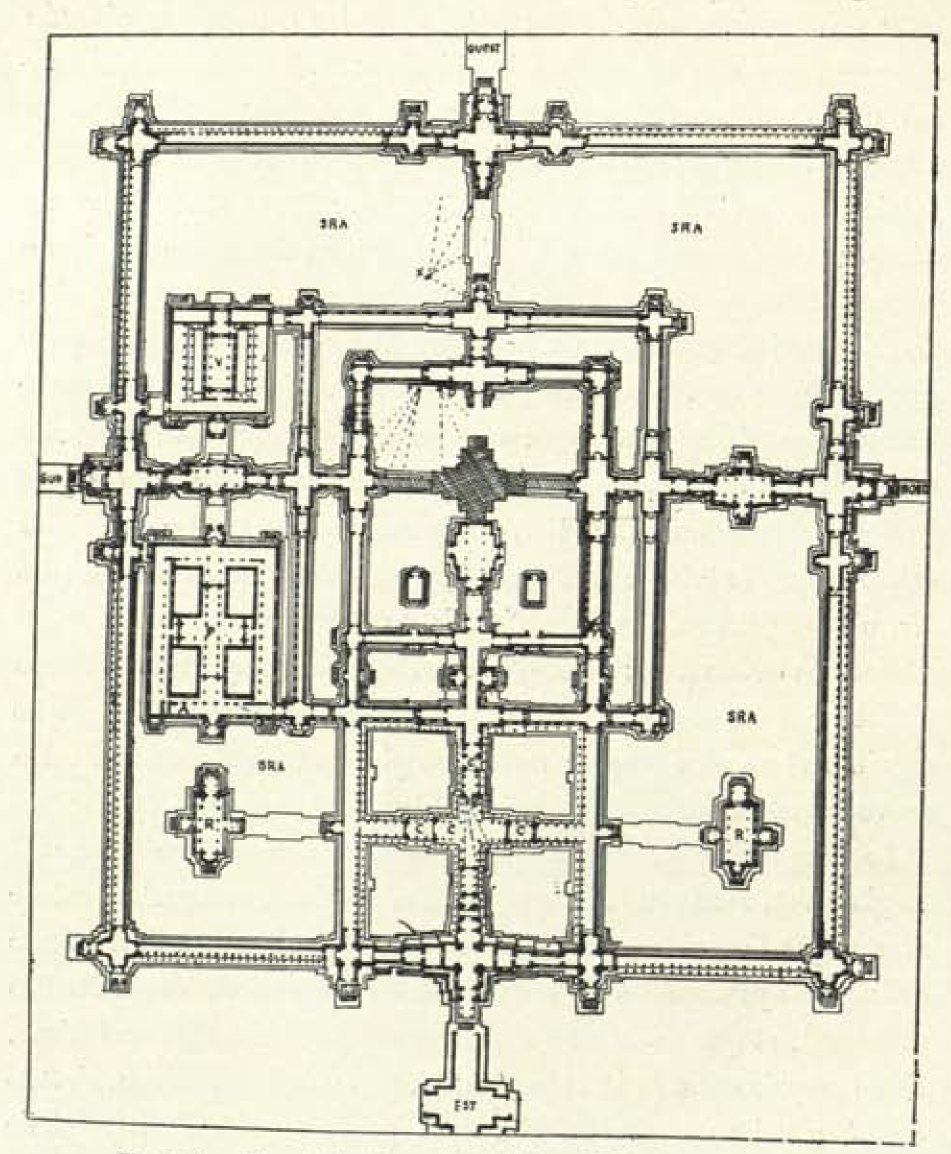


Fig. 124. — Plan du temple ou palais du Beng Mealea (IXe siècle A. D.).
(Tissandier. — *Cambodge et Java*. p. 84.)

à Vat Phou et qu'elles sont comme des soupiraux de prison, hors de portée des habitants; elles n'ont d'autre but que de distribuer l'air et la lumière à l'intérieur.

Le palais de la reine, surélevé de quelques marches, mesure 35 mètres sur 25 mètres ; il est doté de quatre bassins ; celui du roi n'en a que deux. Les bassins étaient pleins d'eau et l'espace compris entre les deux premières enceintes[1] était une sorte de lac.

Les deux palais communiquaient entre eux par un passage construit au-dessus de l'eau. La galerie centrale du Palais de l'ouest, dit palais du roi, est plus élevée de quelques marches que les galeries

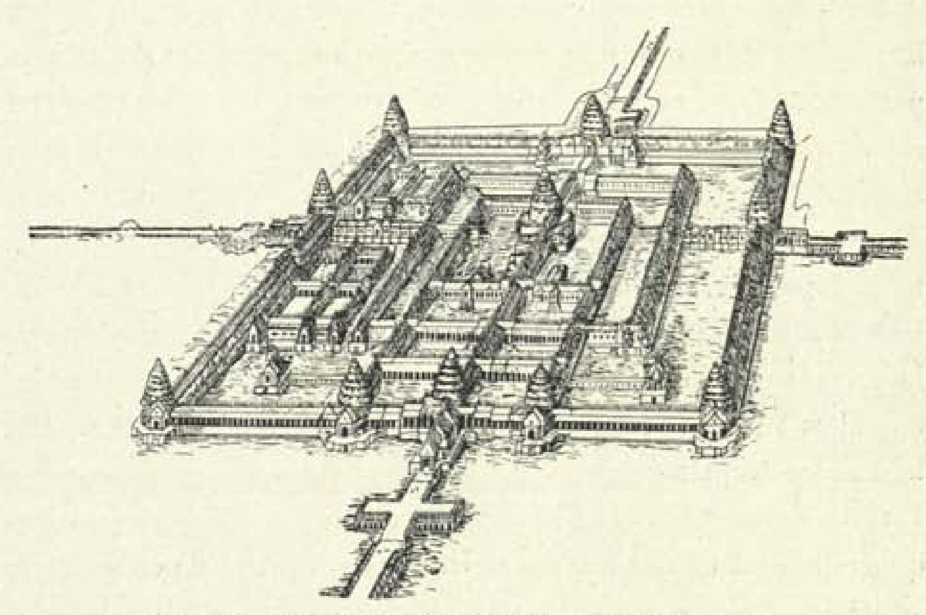


Fig. 125. — Temple ou palais de Beng Mealea (IXe siècle A. D.).
Restitution de Delaporte.

voisines. Tissandier pense que les 4 bassins de la reine étaient couverts d'un velum.

La décoration des palais et du temple comprenait près de 400 frontons sculptés.

A notre avis, les attributions des différentes parties du monument pourraient être les suivantes :

La grande salle à quatre bassins, de l'entrée de l'est, véritable

1. Nous parlons des enceintes portées sur le croquis, car dans la réalité, il existe une enceinte extérieure en terre à 600 mètres plus loin, englobant l'ancienne ville.

vestibule du temple central, pouvait être utilisée comme salle d'apparat et d'audience. L'enceinte centrale et le temple, aujourd'hui détruit, étaient consacrés au culte.

Les deux palais du sud, les galeries voisines et les édicules (voir le plan de Tissandier) servaient d'habitation au roi, au harem et aux serviteurs et formaient un tout fermé entièrement dissimulé aux vues de l'extérieur.

Peut-être le monument tout entier constituait-il un palais dont la 3e enceinte et la pyramide centrale, démolie, n'aurait été que l'appartement d'apparat du roi. Les gardes eussent occupé les enceintes extérieures et les serviteurs les enceintes intérieures. Les harems auraient été localisés dans les deux palais du sud. Malheureusement, dans cette hypothèse, on n'arrive pas à placer le temple qui, de toute façon, dans les idées de l'époque, devait exister dans le voisinage et occuper la situation la plus en vue. De plus, ainsi que nous le verrons plus loin, les palais d'Extrême-Orient ont leurs diverses enceintes à la suite les unes des autres, c'est-à-dire juxtaposées et non concentriques.

Nous croyons toutefois prudent de réserver notre jugement jusqu'au moment où des fouilles sérieuses permettront de connaître la vérité.

7° Phnom Chisor. — Le temple de Phnom Chisor des XIe et XIIe siècles, situé au centre de la province de Bati, peut être cité comme ayant également des galeries d'habitation distinctes pour les hommes et les femmes. Nous en donnons un plan d'après le commandant de Lajonquière. Le temple A est au centre de l'enceinte, les galeries FF du nord et du sud pourraient être des habitations. Les fenêtres de la galerie F du nord sont du type rectangulaire, plus larges que hautes, et hors de portée des curieux, comme à Vat Phou et à Beng-Mealea. Cette galerie serait, dans ces conditions, la galerie des femmes. Les fenêtres de la galerie F du sud sont carrées (fig. 126).

Cet édifice est intéressant, parce qu'il donne un ensemble logique du palais d'habitation avec sanctuaire central, conforme aux idées religieuses des Khmèrs.

8° Prah Vihear. — Ce groupe de temples et de palais a été étu-

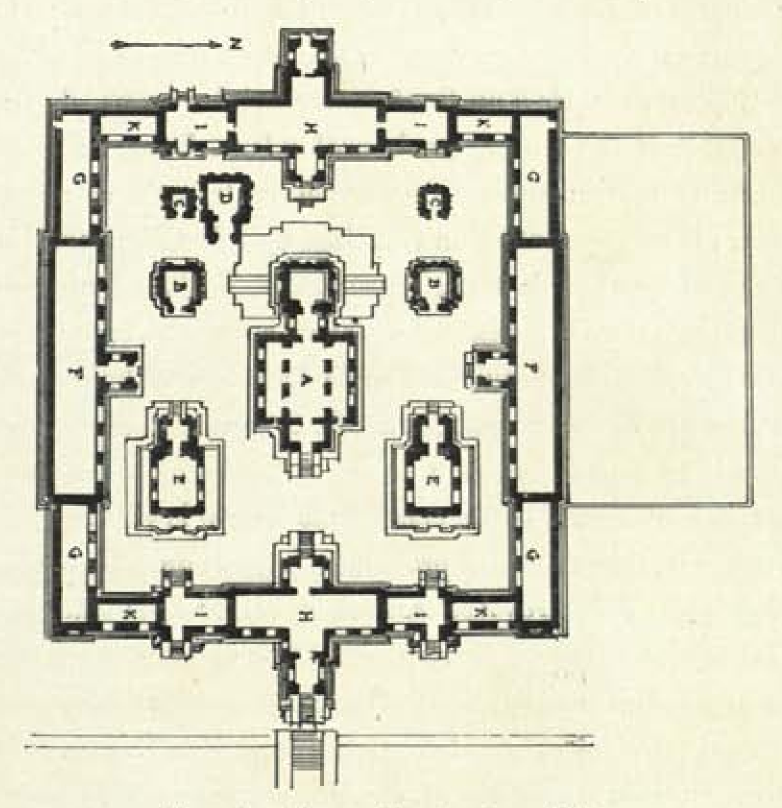


Fig. 126. — Phnom chisor (xie et xiie siècles).
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif du Cambodge*, 1er vol., p. 19.)

dié par le commandant de Lajonquière en 1905, mais il n'a pas encore été publié. Il est situé dans la chaîne des Dangrek et rappelle, en beaucoup plus beau, le groupe de Vat Phou. On y accède de la plaine par des escaliers et une pente douce qui conduit à deux enceintes successives ; deux palais rectangulaires avec cour intérieure occupent un ressaut de terrain à droite et à gauche de la route triomphale. Puis vient le sanctuaire au sommet de la colline et en sur-

plomb de la plaine environnante. Ces deux palais offrent cette particularité que les deux entrées sont sur les petits côtés[1].

9° Palais royal d'Angkor Thom et le Phimeanakas. — La ville d'Angkor Thom, ancienne capitale des Khmèrs, fondée à la fin du IXe siècle, ou plus exactement en l'an 900 d'après Aymonier, et abandonnée au XVe siècle, est de forme carrée et mesure 12 kilomètres de tour. Elle est précédée d'un fossé parementé de pierres, de 100 mètres de large et de 4 à 5 mètres de profondeur. Le mur d'enceinte a 6 mètres de haut, et soutient un parapet en terre de 14 mètres d'épaisseur ; il est surmonté d'un crénelage ogival. Cinq portes monumentales surmontées de tours représentant Brahma à quatre faces, donnent accès dans la capitale. Le plan de ces portes comprend deux courtes galeries qui se coupent à angle droit pour former une croix. Elles sont précédées de ponts bordés de chaque côté d'une immense balustrade en pierre, formée d'un serpent colossal, soutenu par des géants. A l'intérieur de cette enceinte se trouve la ville officielle. La ville commerçante s'étendait probablement, comme à Hué, en dehors des fossés. Le Palais royal se trouvait au centre de la ville officielle. Il n'existe plus, mais on a pu relever très exactement son enceinte et ses principales constructions. Quelques parties de son enceinte, une grande terrasse et le temple central, appelé le Pimeanakas, sont relativement bien conservées. L'enceinte du palais est rectangulaire; elle mesure 580 mètres sur 250 mètres d'après Aymonier, et comprend deux murs parallèles, séparés par un fossé de 2 mètres de large. C'est à peu près le périmètre du palais actuel de Phnom Penh, qui présente du reste beaucoup d'analogie ainsi que nous le verrons plus tard, avec le palais ancestral d'Angkor Thom (fig. 127).

Le mur extérieur, en limonite, de 5 mètres de haut et 0m,70

1. La description de ce palais se trouvera dans le 2e volume de l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, de M. de Lajonquière, actuellement sous presse.

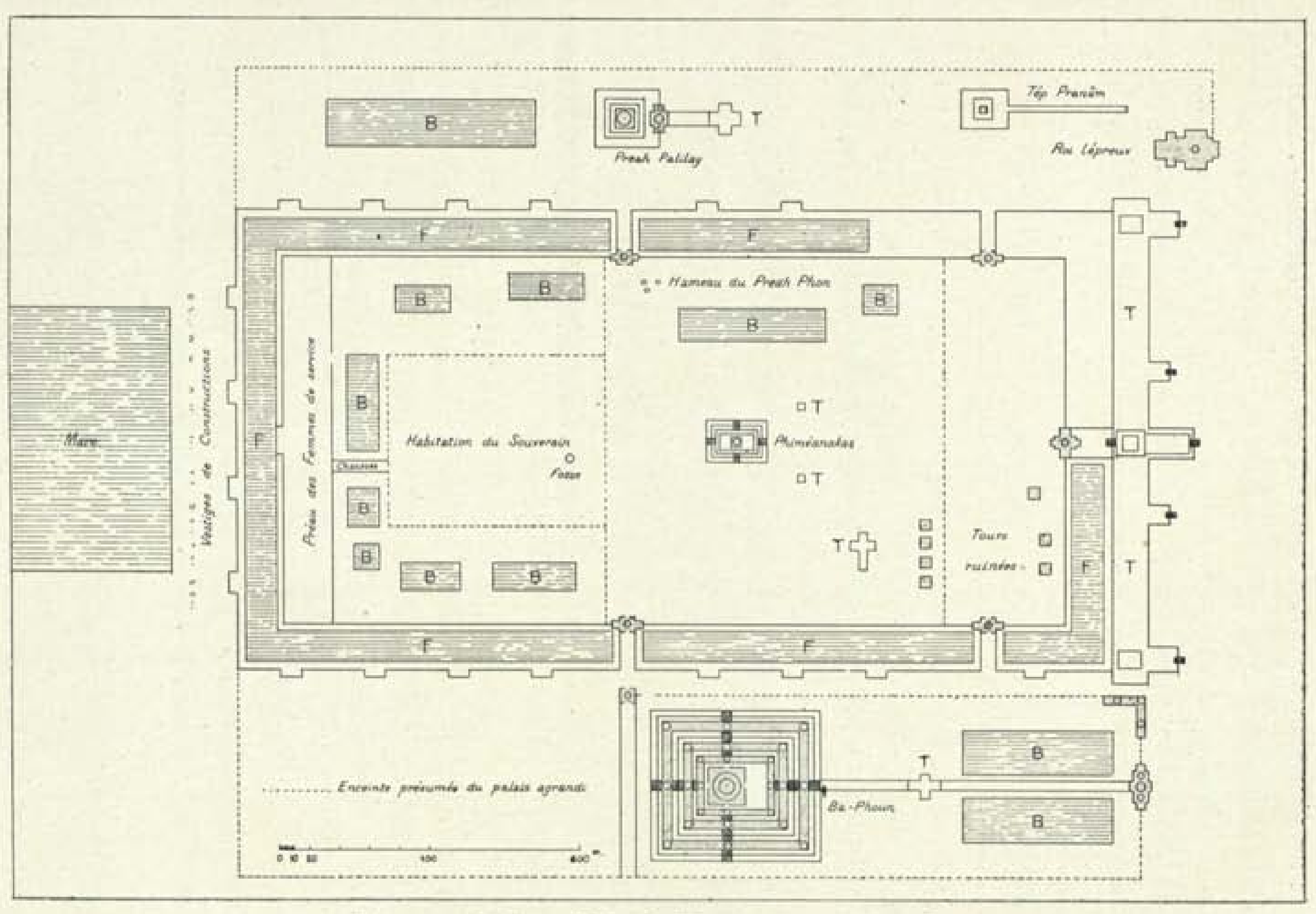


Fig. 127. — Palais royal d'Angkor Thom (IXe et Xe siècles A. D.).
(Aymonier. — *Le Cambodge*, 3e vol., p. 120.)

d'épaisseur, portait un crénelage continu, ogival. Le flanquement des murs était assuré par des saillies rectangulaires formant bastion. Le fossé plein d'eau avait son escarpe et sa contrescarpe maçonnées avec un chemin de ronde dallé, de 5 mètres de large sur chaque côté. Le mur intérieur avait environ 7 mètres de haut. Il y a deux portes monumentales sur chaque face latérale, et une porte sur la face Est qui longe la place publique. Disons de suite que cette façade est précédée par une terrasse parallèle, haute de 4 à 5 mètres, large de 14 à 15 mètres, couverte, sur le mur extérieur, de superbes bas-reliefs représentant des séries d'éléphants, de garudas et de guerriers. Cinq perrons rectangulaires avec escaliers, faisaient saillie sur la terrasse. L'avant-corps central portait un exhaussement pour marquer la place du roi lorsqu'il assistait aux fêtes.

La porte du mur Est de l'enceinte se trouvait dans l'axe du perron central, et à 30 mètres en arrière. C'est un élégant pavillon flanqué de galeries et surmonté d'une tour.

Nous renvoyons, pour le reste de la description, au plan que nous empruntons au *Cambodge* de M. Aymonier. En partant de la porte centrale de l'Est, réservée au roi, et en allant vers l'Ouest, on rencontrait d'abord une cour dans laquelle s'ouvraient deux portes latérales de l'enceinte. C'était en quelque sorte la cour des pas perdus pour les fonctionnaires et pour le public. On y remarque trois édicules en ruines. Il est probable que par analogie avec ce qui se passe à Phnom Penh, cette cour contenait des ateliers de bijouterie, la Monnaie, les logements des gardes et les dépendances de l'administration... (d'après Moura).

Un mur en limonite, dont on retrouve les traces, séparait cette cour de la cour du Phimeanakas qui contenait très probablement les salles d'audience et les appartements d'apparat du roi. Une troisième cour ou parc contenait les appartements privés et le harem proprement dit. Les appartements particuliers du roi étaient compris dans un enclos central. On y remarque des socles de pierre per-

cés de trous pour servir de base aux colonnes de bois qui supportaient la toiture.

Enfin, en arrière de cette partie réservée, et jusqu'au mur Ouest de l'enceinte, se trouvait un espace assez restreint, affecté aux dépendances et aux femmes de service.

Ces modestes ruines ont donné lieu à de nombreuses discussions

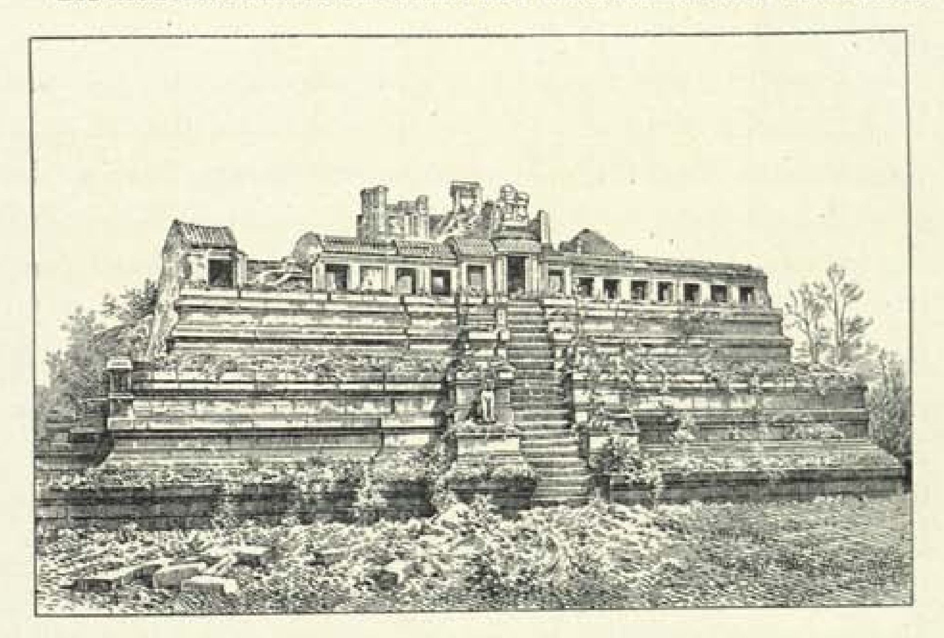


Fig. 128. — Phimeanakas (xe siècle A. D.).

entre savants. En somme, les grandes divisions que venons d'indiquer, et qui sont conformes aux traditions locales, sont les plus plausibles. Nous avons adopté, dans cette description, la manière de voir de M. Aymonier[1].

Reste la question du Phimeanakas ou belvédère central. Il a toujours été admis que cet édifice avait été l'habitation du roi. C'est une pyramide à gradins, surmontée d'une galerie et d'une tour (20 mètres de haut sur 40 mètres de base). La tour s'est effondrée, mais le reste est en parfait état (fig. 128).

1. Aymonier. *Le Cambodge*, III, pages 121 et suivantes.

Phimeanakas signifie « palais aérien » (sanscrit *âkâça-vimâna*).

M. Aymonier pense que la tour centrale était en bois doré. Le Chinois Tcheou-Takouan qui fit partie d'une mission chinoise envoyée au Cambodge, de 1295 à 1297, et qui a écrit la relation de son voyage[1] parle d'une tour d'or. Nous pensons avec M. Delaporte que cette tour était en pierre et à base cruciforme. Le couronnement pyramidal de cette tour devait être doré.

Le caractère religieux de cet édifice est attesté, dit Aymonier[2] par les deux inscriptions relevées sur les parois de la porte orientale du corps de la tour terminale. La première est datée de l'an 910 de notre ère, et relate l'érection d'une statue de Vichnou-Krishna, par Yaçovarman. La deuxième inscription, datée de la même année, relate le nombre d'esclaves et de terres consacrées à l'entretien du sanctuaire du dieu.

Le Phimeanakas avait donc une destination religieuse, et nous partageons à cet égard, la manière de voir de M. Aymonier. Ce n'est pas l'avis, toutefois, de la cour actuelle de Phnom-Penh, ni, semble-t-il, du Chinois Tcheou-Takouan. Voici le passage très curieux que ce dernier consacre à la description du palais : « Les palais, les demeures officielles[3] et les maisons nobles, sont toutes orientées vers l'Est. Le palais est au Nord de la tour d'or et du pont d'or. A compter de la porte extérieure, il y a six li de tour. Les tuiles des appartements privés sont en plomb, celles des autres bâtiments sont en terre et jaunes. Les piles du pont sont énormes : des bouddhas y sont sculptés et peints. Le corps de bâtiment est magnifique. Les longues vérandas, les corridors couverts sont hardis et irréguliers[4] sans grande symétrie. La salle du Conseil a des châssis de

1. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, traduction Pelliot, 1902 (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, II, p. 124).

2. Aymonier. *Cambodge*, III, p. 138.

3. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, traduction Pelliot.

4. Il faut probablement entendre par là les toits télescopiques et en galerie à gradins, précurseurs du style actuel.

fenêtres en or ; à droite et à gauche sont des colonnes carrées portant de 40 à 50 miroirs, rangés sur les côtés des fenêtres[1]. En dessous, sont représentés des éléphants. J'ai entendu dire qu'à l'intérieur du palais il y avait beaucoup d'endroits merveilleux, mais les défenses sont très sévères, et il est impossible d'y pénétrer. Dans ce palais, il y a une tour d'or, au sommet de laquelle couche le roi. Tous les indigènes prétendent que dans la tour il y a l'âme d'un serpent à neuf têtes, maître du sol et de tout le royaume. Il apparaît toutes les nuits sous la forme d'un femme. C'est avec lui que le souverain couche d'abord et s'unit ; même les premières femmes du roi n'oseraient entrer. Il sort à la deuxième veille et peut aussitôt dormir avec ses femmes et ses concubines. Si une nuit l'âme de ce serpent n'apparaît pas, c'est que le moment de la mort du roi est venu. Si le roi manque une seule fois de venir, il arrive quelque malheur. » Il semble bien qu'il est question ici du Phimeanakas. Cette habitation aérienne devait être bien pénible à escalader par le roi qui ne se déplaçait d'habitude qu'en palanquin. Les escaliers hindous sont en effet d'une raideur excessive, et n'ont, d'après Tissandier, que $0^m,10$ de large pour $0^m,30$ de hauteur.

Ceci dit, reprenons le récit de Tcheou-Takouan :

« Les habitations des princes et des grands officiers ont une autre disposition et d'autres dimensions que les maisons du peuple. Tous les communs et logements excentriques sont couverts de chaume ; seuls, le temple de famille et l'appartement privé peuvent être couverts en tuiles, mais jamais le peuple n'oserait imiter la disposition des maisons nobles[2]...

1. La décoration en clinquant et verroterie du style actuel était donc déjà en usage.

2. Des voyageurs chinois du XV[e] siècle trouvèrent encore les mêmes règles en vigueur au Champa ; « Le palais du roi est vaste et élevé, couvert de tuiles ornées et entouré d'un mur de terre. Il est crépi à la chaux. La porte du palais est ornée de figures d'animaux de toutes sortes, sculptées dans un bois très dur. Pour les demeures des

« J'ai passé plus d'une année dans ce pays et j'ai vu sortir le roi quatre ou cinq fois. Quand le prince sort, de la cavalerie est en tête de l'escorte, puis viennent les étendards, les fanions, la musique. Des filles du palais, au nombre de 300 à 500, en étoffes à ramages, des fleurs dans les cheveux, tiennent à la main de grands cierges et forment une troupe ; même en plein jour, leurs cierges sont allumés. Puis viennent des filles du palais tenant la lance et le bouclier et qui sont la garde privée du prince ; elles aussi forment une troupe. Suivent les voitures de chèvres, les voitures à chevaux toutes ornées d'or. Les ministres, les princes sont montés à éléphant et allant en avant, regardent au loin ; leurs parasols rouges sont innombrables, après eux arrivent les épouses et les concubines du roi, en palanquin, en voiture, à éléphant. Elles ont certainement plus de 100 parasols garnis d'or. Derrière elles, c'est le prince, debout sur un éléphant, et tenant à la main la précieuse épée. Les défenses des éléphants sont enveloppées d'or. Il y a plus de 20 parasols blancs garnis d'or et dont les manches sont en or. Si le roi se rend à un endroit voisin, il ne se sert que d'un palanquin d'or porté par quatre filles du palais. Le plus souvent le roi, en sortant, va voir une petite pagode d'or, devant laquelle est un bouddha d'or. Ceux qui aperçoivent le roi doivent se prosterner et toucher la terre du front, sinon ils sont saisis par les maîtres des cérémonies qui ne les relâchent pas sans qu'il leur en coûte.

« Chaque jour le roi tient audience deux fois pour les affaires du gouvernement. Il n'y a pas de liste arrêtée. Ceux des fonctionnaires ou du peuple qui désirent voir le prince s'asseoient à terre pour l'attendre. Au bout de quelque temps on entend dans le palais une musique lointaine et au dehors on souffle dans des conques comme bienvenue au roi. J'ai entendu dire qu'il ne se servait que d'un

fonctionnaires royaux, certaines règles déterminent la hauteur qu'elles peuvent avoir ; et pour le simple peuple, il encourt un châtiment si le larmier de sa demeure dépasse 3 pieds ; le toit est couvert de chaume ». *China Review*, III, 323 (note de M. Pelliot).

palanquin d'or. Il ne vient pas de loin. Un instant après on voit deux filles du palais relever le rideau de leurs doigts menus, et le roi, tenant en main l'épée[1], apparaît à la fenêtre d'or. Ministres et gens du peuple joignent les mains et frappent le sol du front. Quand le bruit des conques a cessé, ils peuvent relever la tête. Suivant le bon plaisir du roi, ils s'approchent aussi pour s'asseoir. Au lieu où l'on s'assied, il y a une peau de lion qu'on regarde comme un objet royal. Quand les affaires sont terminées, le prince se retourne, les deux filles du palais laissent tomber le rideau ; tout le monde se lève. »

Aujourd'hui encore, les cortèges royaux et les usages de la Cour du Siam et du Cambodge rappellent en beaucoup de points les usages anciens[2].

Les bas-reliefs du Baïon et d'Angkor Vat reproduisent du reste toutes ces fêtes et tous ces cortèges, avec une précision amusante. Avant de quitter les mémoires de Tcheou-Takouan, nous ferons encore un court extrait du chapitre relatif aux ustensiles et au mobilier. Nous verrons que le confortable n'existait nulle part ; il s'est du reste maintenu à peu près au même point dans presque toute l'Indo-Chine, sauf dans les milieux européens : « Les gens de classe moyenne ont une maison, mais sans table, banc, bassine ou seau. Pour cuire le riz ils se servent d'une marmite en terre ; pour préparer la sauce, ils emploient une poêle de terre. Ils enterrent trois pierres pour faire leur foyer et se servent d'une noix de coco comme louche. Pour servir le riz ils emploient des assiettes chinoises de terre ou de cuivre. Pour la sauce, ils se servent de feuilles d'arbres dont ils font une petite tasse qui, bien que pleine de jus, n'en laisse pas couler. Ils font aussi avec des feuilles de kiao de petites cuillers pour puiser

1. Cette épée est le palladium de la royauté. Elle existe encore aujourd'hui dans le trésor royal. C'est une riche arme de style hindou avec lame damasquinée d'or et fourreau d'or ciselé.

2. Voir dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, p. 121, la fête de la coupe des cheveux.

le jus et le porter à la bouche. Quand ils ont fini ils la jettent. Il en est de même dans leurs sacrifices aux génies et au Bouddha.

« Ils ont aussi à côté d'eux un bol d'étain ou de terre plein d'eau pour y tremper les mains ; c'est qu'ils n'emploient que les mains pour prendre le riz qui colle aux doigts, et, sans cette eau, ne s'en irait pas. Ils boivent le vin (eau-de-vie de riz) dans des gobelets d'étain ; les pauvres emploient des écuelles de terre. Les maisons nobles ou riches emploient parfois des récipients d'argent, quelquefois même d'or. Dans ce pays on emploie aux anniversaires nombre de vaisseaux en or de dimensions et de formes variées ; à terre on étend des nattes Ming-Tcheou ou des peaux de tigre, de panthère, de cerf, de daim, ou des nattes de rotin. Depuis peu, ils ont adopté des tables basses, hautes d'environ un pied. Pour dormir ils n'emploient que des nattes et couchent sur des planches. Depuis peu, il y en a qui se servent de lits bas, faits en général par des Chinois. Ils recouvrent leurs ustensiles de table avec une pièce d'étoffe ; dans le palais du souverain, on emploie des brocards d'or, cadeaux des marchands étrangers[1]. »

Quant aux costumes, si nous en jugeons par les innombrables spécimens des bas-reliefs d'Angkor, ils étaient les mêmes qu'aujourd'hui et comportaient le pagne et le torse nu. Le pagne toutefois s'est transformé en sampot pour le monde officiel, suivant la mode siamoise.

Les maisons du peuple et des notables n'ont guère varié non plus. Ce sont en général des maisons en bois ou bambou sur pilotis, au toit simple ou double toit couvert en tuiles ou en chaume, avec véranda. Chaque habitation comprend deux corps de bâtiments séparés par une petite cour, le tout sur pilotis. Le premier corps de bâtiment est consacré aux appartements, le deuxième est affecté à la domesticité et la cuisine (fig. 129).

1. *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, traduction Pelliot.

10° Baion. — Le Baïon est un des monuments les plus remarquables de l'ancien Cambodge. Il comprend trois enceintes de galeries et une tour, avec, au centre, une tour pyramidale de grandes dimensions: c'est le sanctuaire[1]. Les tours représentent, ainsi que les tours d'entrée d'Angkor Thom, le Brahma à quatre faces (fig. 130). Nous en donnons deux restitutions dont une très originale que notre ami Dufour, architecte chargé de mission en Indo-Chine, a bien voulu crayonner rapidement à notre intention (fig. 131, 132).

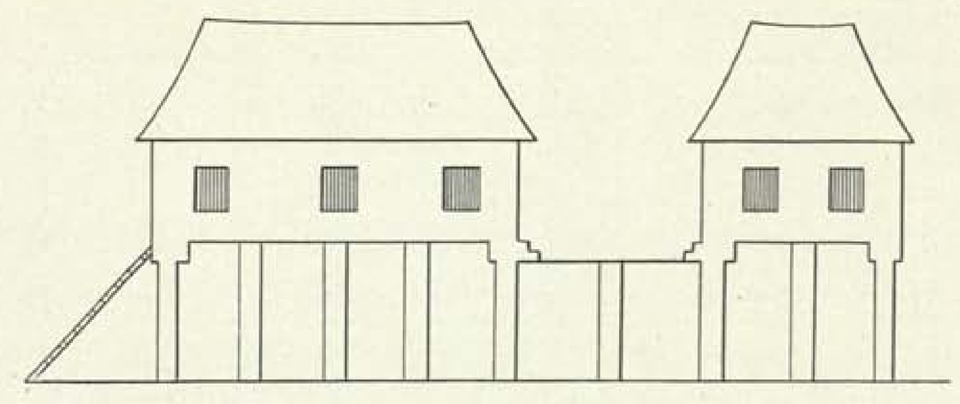


Fig. 129. — Maison de notable cambodgien, sur pilotis.

Le temple, d'après les traditions locales, aurait été un palais; mais cette hypothèse n'est pas admise par le monde savant. On croit que la destination de l'édifice était religieuse, ainsi que l'indiquent du reste ses tours brahmaniques et les anciens emplacements de divinités. Cependant certaines galeries d'angle constituent de véritables appartements voûtés qui pouvaient être habités par des moines. Chaque pièce peut avoir 5 mètres sur 2 mètres (fig. 133).

D'après Aymonier, le temple aurait été construit en même temps que la capitale elle-même de 860 à 900 de notre ère, mais les seules inscriptions encore existantes sont du XII[e] et XIII[e] siècle, à la fin de la période brahmanique. Depuis cette époque, tous les temples ont été désaffectés et consacrés au Bouddha.

1. Il existe un intéressant relief de ce palais, au Musée Khmèr du Trocadéro.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce splendide édifice, parce



Fig. 130. — Un pavillon du Baïon (IXe siècle). Musée khmèr du Trocadéro.

qu'il ne semble pas rentrer dans la catégorie des palais, bien que certaines de ses parties aient pu être habitées. Nous renvoyons, pour



Fig. 131. — Le Baïon (IXe siècle A. D.). Croquis de M. Dufour.

sa description complète, à Francis Garnier, Delaporte, Tissandier et Aymonier, et surtout à M. Dufour, qui doit en donner prochainement une monographie complète.

11° Angkor Vat. — Le temple ou palais d'Angkor Vat, situé à 1500 mètres au Sud d'Angkor Thom, est le monument le plus beau et le mieux conservé de l'ancien Cambodge; il comprend trois



Fig. 132. — Reconstitution du Baïon (ix[e] siècle A. D.), par Delaporte. Musée khmèr du Trocadéro.

enceintes concentriques surmontées de tours, plus une enceinte extérieure, englobant le parc. Son nom veut dire pagode de la capitale. Il est actuellement consacré au Bouddha, mais il aurait été au début, d'après la tradition, un palais, puis un temple brahmanique. Son enceinte extérieure est précédée d'un fossé de 5540 mètres de développement. La première enceinte du temple proprement dit a 223 mètres de côté; c'est une superbe galerie voûtée à colonnade dont le mur de fond est entièrement garni de bas-reliefs représentant des scènes du Râmâyana, des défilés de princes et de guerriers et de peuples tributaires. Les trois enceintes principales sont étagées et le sanctuaire central, qui est une tour de 25 mètres de haut, domine le

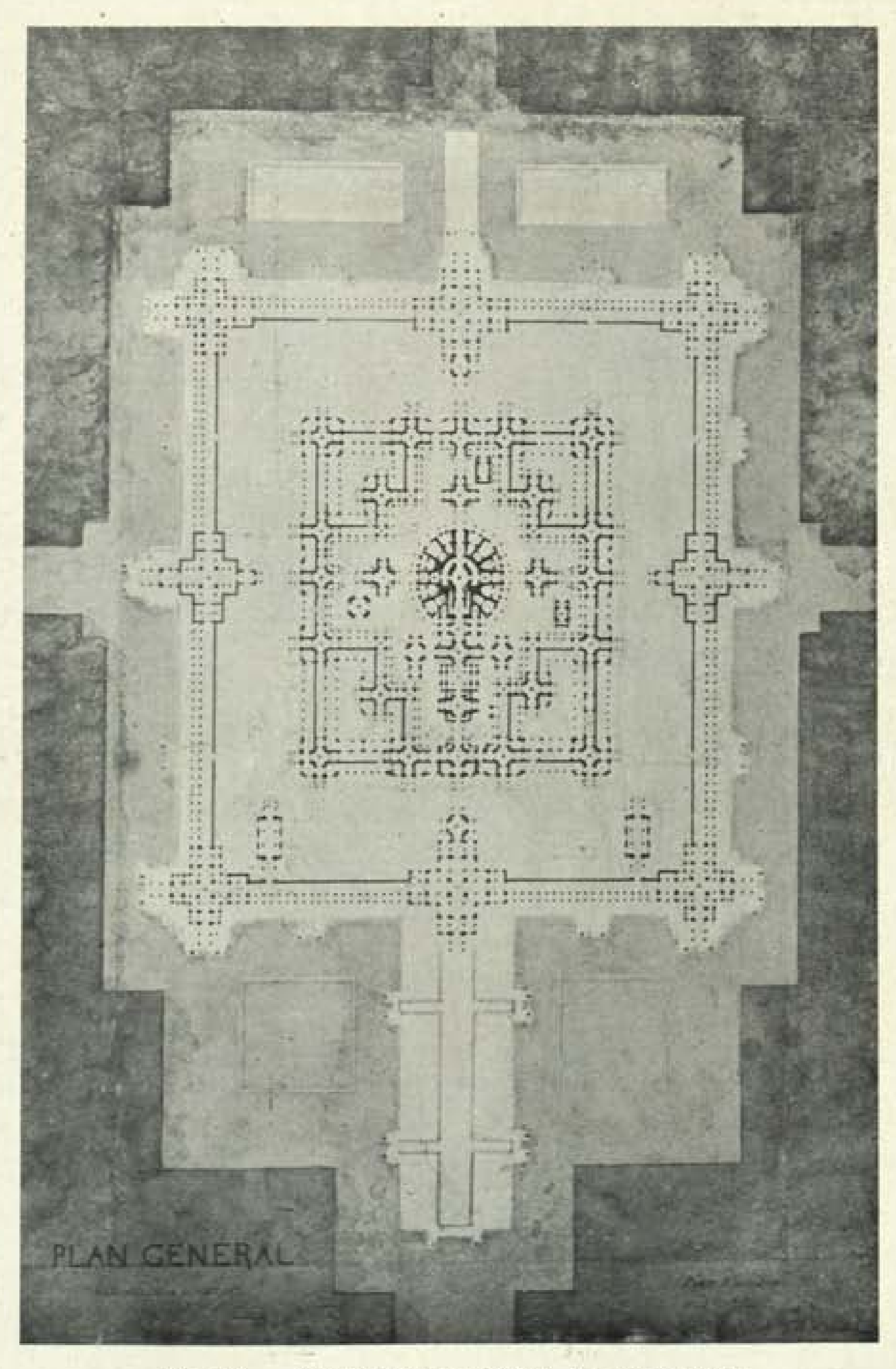


Fig. 133. — Plan du Baïon (IXe siècle A. D.), par Delaporte
Bibliothèque du musée khmèr du Trocadéro.

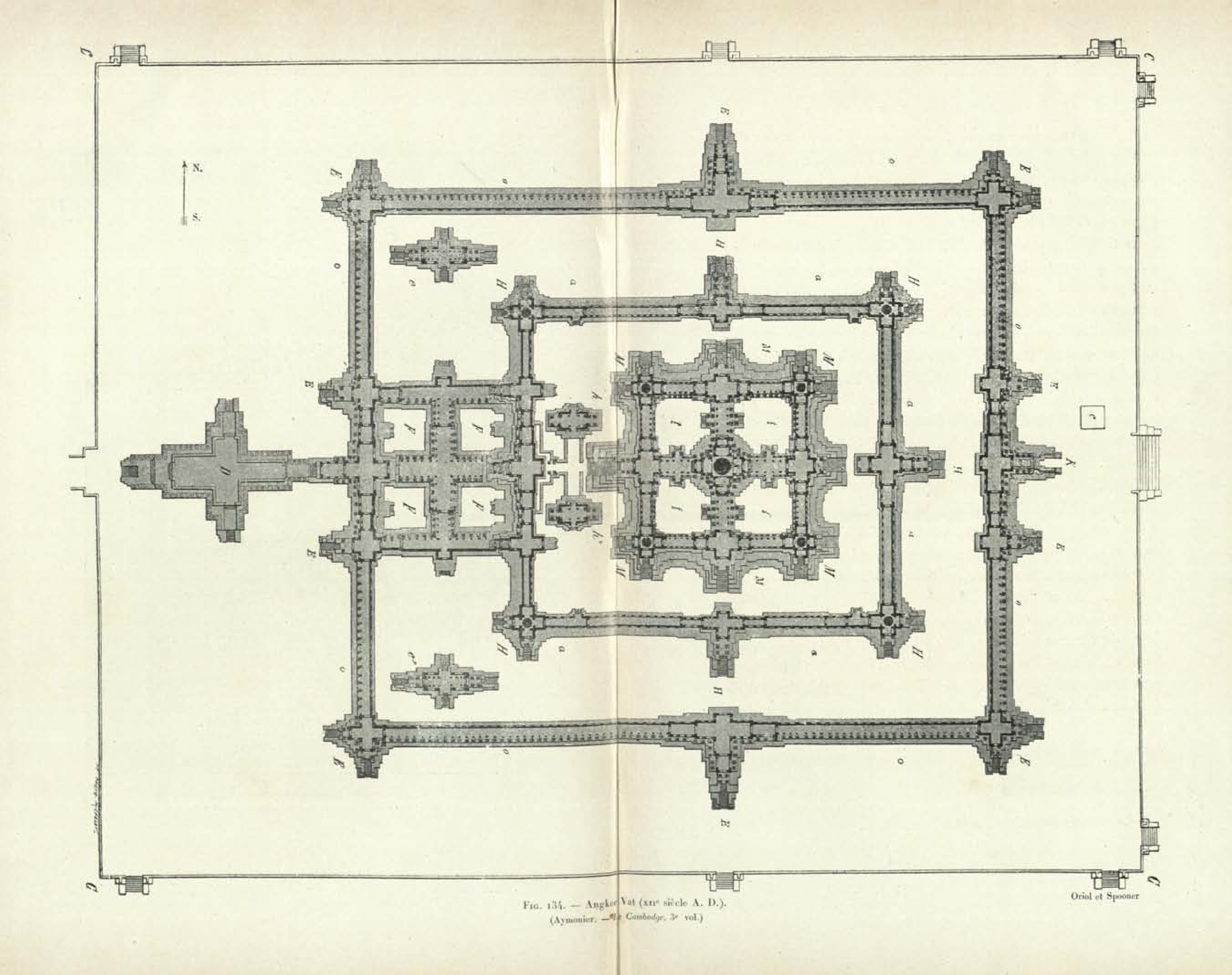


Fig. 134. — Angkor Vat (XIIe siècle A. D.).
(Aymonier. — Le Cambodge, 3e vol.)

tout (voir plan et photographies). Nous renvoyons, pour une description plus détaillée à Moura et surtout à Aymonier, qui a consacré un volume presque entier à cet édifice[1]. Nous insisterons simplement sur la question d'affectation qui est loin d'être résolue (fig. 134, 135 et 137).

Le temple ou palais d'Angkor Vat paraît avoir été construit au XIIe siècle de notre ère, mais les inscriptions trouvées jusqu'ici ne sont pas antérieures à la 2e moitié du XIIIe siècle ; il en existe en revanche de nombreuses du XVIe, XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècle. Les premières inscriptions sont brahmaniques, les autres sont bouddhiques : « Dans ces inscriptions, dit Aymonier[2], il existe une certaine confusion entre Angkor Vat, le temple, et Angkor Thom, l'ancienne capitale voisine... » C'est ce qui explique le doute qui a toujours plané sur l'affectation du temple fortifié d'Angkor Vat, lequel, dans son immense périmètre, pourrait fort bien englober une ville.

Toutes les inscriptions ont trait à des érections de statues ou à des donations pieuses, mais elles n'étaient pas absolument désintéressées. Voilà deux amusants extraits d'une inscription du commencement du XVIIIe siècle (1703-1704), traduction Aymonier[3] :

« Je veux fuir la calvitie, les cheveux blancs, le malheur des ankyloses, la chute des dents, la cécité, la surdité, cette calamité des dartres, lèpres, ulcères, qui envahissent tout le corps... Je veux éviter de renaître misérable et sans joie, avec un corps laid, difforme ou exhalant une odeur nauséabonde... Je renonce à ces maux pour toutes mes vies futures. Je veux éviter les épouses laides et désagréables... Je désire des esclaves hommes et femmes par centaines et par milliers, innombrables, tous beaux et aimables parleurs... *Je demande neuf belles tours, couvertes de dorures, dômées, admirables dans*

1. Aymonier. *Le Cambodge*, III, 182 ss.
2. *Ibidem. Le Cambodge*, p. 288.
3. Aymonier. *Le Cambodge*, III, p. 319.

toutes leurs parties, incrustées de pierreries étincelantes, entourées d'une triple enceinte sculptée que défendraient de mâles lions aux portes, que garderaient aux escaliers des dragons levés et menaçants. Les galeries seraient décorées de portiques à péristyles et les enceintes, formant obstacle autour, enfermeraient, placés à droite et à gauche, les parcs des éléphants et des chevaux, les cadrans solaires, les pavillons, les salles d'abri et les jardins plantés de fleurs de tchampa à l'odeur si suave. »

L'auteur de l'inscription fait évidemment allusion au palais-temple d'Angkor Vat lui-même, qu'il a sous les yeux. Elle montre que la tradition, aux XVIIe et XVIIIe siècles, admettait encore que les palais royaux eussent des tours et des enceintes concentriques comme à Angkor Vat.

Les traditions se déforment si rapidement en Extrême-Orient et en Orient qu'elles ne sauraient jamais constituer une preuve absolue à l'appui d'une thèse quelconque, historique ou archéologique. Nous croyons toutefois intéressant et utile de donner le résumé de ce qui se dit encore au sujet d'Angkor Vat dans les milieux éclairés indigènes, au Cambodge, chez les bonzes et à la cour. Voici ce que nous écrivions en 1903, avec une conviction que nous ne conservons plus guère aujourd'hui, sur l'affectation d'Angkor Vat[1] :

« Au cours d'une récente visite au merveilleux ensemble d'Angkor Vat, je fus appelé à m'entretenir des origines de cette pagode avec le chef de la bonzerie locale, homme sérieux et intelligent, qui tout d'abord m'avait donné automatiquement et par paresse, des indications sommaires conformes à la théorie à la mode. Mon insistance et l'offre faite à propos d'une pendule à musique délièrent cependant la langue du bonhomme, et voici les déclarations curieuses qu'il me fit en présence de mes compagnons de voyage :

1. Le général de Beylié. *Le Palais d'Angkor-Vat, ancienne résidence des rois Khmers*, Hanoï, Schneider, 1903.

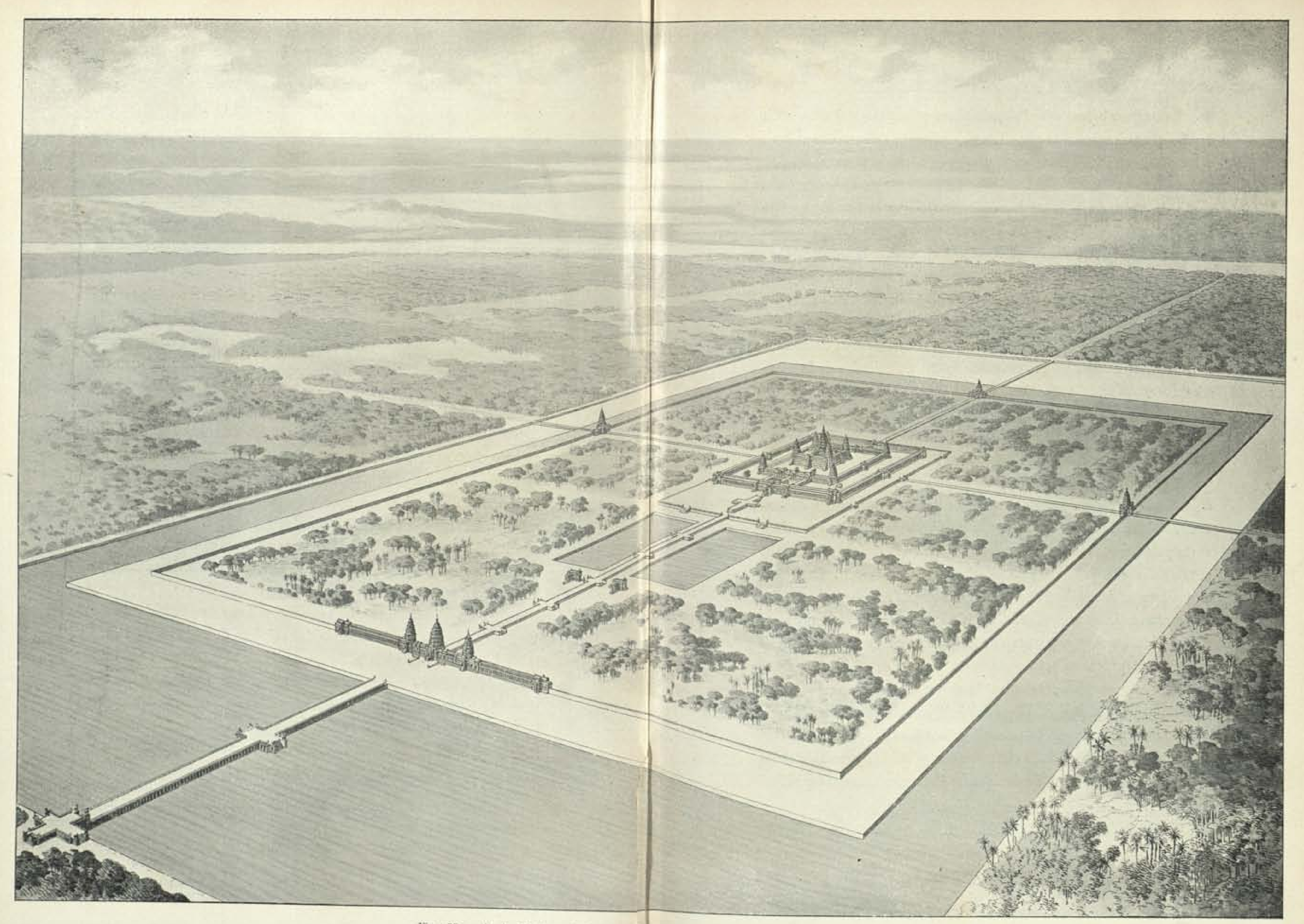


Fig. 135. — Angkor Vat (XIIe siècle A. D.). Vue cavalière du Temple et de l'enceinte extérieure.

« La pagode actuelle a d'abord été un palais. Le roi demeurait « plus généralement à Angkor Thom, au Baïon, avec la reine ; mais « lorsqu'il venait ici, il occupait un pavillon que je vous montrerai. « Je suis seul à connaître l'endroit, mes bonzes ne le connaissent « pas et, après moi, il est bien à craindre que la tradition ne se « perde définitivement. » Là-dessus, le saint personnage appela deux bonzes et nous conduisit vivement au palais. Il traversa d'un pas rapide et sans s'arrêter, comme quelqu'un qui a pris une décision énergique et qui ne veut pas être distrait, les vestibules, les galeries, les cours, les escaliers, et s'arrêta essoufflé au sommet des derniers degrés, devant la pyramide centrale. « Là, dit-il, demeurait « le roi. Les Bouddhas qui ornent les quatre vestibules de la pyra- « mide cruciforme ont été placés après coup. La paroi qui est « derrière chacun d'eux sur chaque face est une porte murée. » (Il l'indiquait d'un beau geste en la frappant de l'extrémité de sa canne et se tournant vers nous.) « En voici les linteaux et les pieds-droits. « Les portes ont été murées le jour où le palais a été désaffecté. De « la chambre centrale partent quatre galeries en croix qui débou- « chent dans la galerie quadrangulaire formant la troisième enceinte « du palais proprement dit. Les galeries en croix étaient strictement « réservées au roi ainsi que les galeries qu'elles enserrent. La galerie « quadrangulaire était affectée au personnel de l'entourage immédiat « du souverain et à son service intime. On y remarque du reste « fort bien les emplacements des lits de camp. Quand le roi avait « besoin de quelqu'un pour son service, et dans ce cas-là seulement, « le serviteur ou plus exactement la servante — car aux Indes, au « Siam et au Cambodge, le service intérieur du roi est confié uni- « quement aux femmes[1] — pouvait entrer dans l'appartement privé « du roi, qui comprenait la chambre centrale de la pyramide et les « quatre vestibules ornés de doubles fenêtres à barreaux aujourd'hui

1. Observation de l'auteur.

« occupés par des statues du Bouddha. La pyramide et les phnoms « de la troisième enceinte étaient entièrement dorés (fig. 136, 138).

« La deuxième enceinte était occupée par le reste du personnel. « Plus loin venait la salle du trône, entre la première et la deuxième « enceinte. C'est la galerie en croix dans laquelle on entre immé- « diatement après avoir franchi la porte et le vestibule de la pre-



Fig. 136. — Angkor Vat. 3e enceinte et une partie de la 2e enceinte.
Cliché Nagadelle, chez Planté, photographe à Saïgon.

« mière enceinte du palais proprement dit. Le trône se trouvait au « centre : on voit encore dans le dallage les encastrements taillés « pour recevoir le pied des échafaudages. Les audiences se donnaient « dans les branches de la croix qui suit immédiatement le vestibule « d'entrée. Les mandarins ou personnages admis à l'audience se « présentaient en rampant. Le roi était sur son trône central, face « à l'extérieur (fig. 139).

« Entre la troisième et la deuxième enceinte se trouvent deux « édicules isolés, de même entre les deuxième et première enceintes.

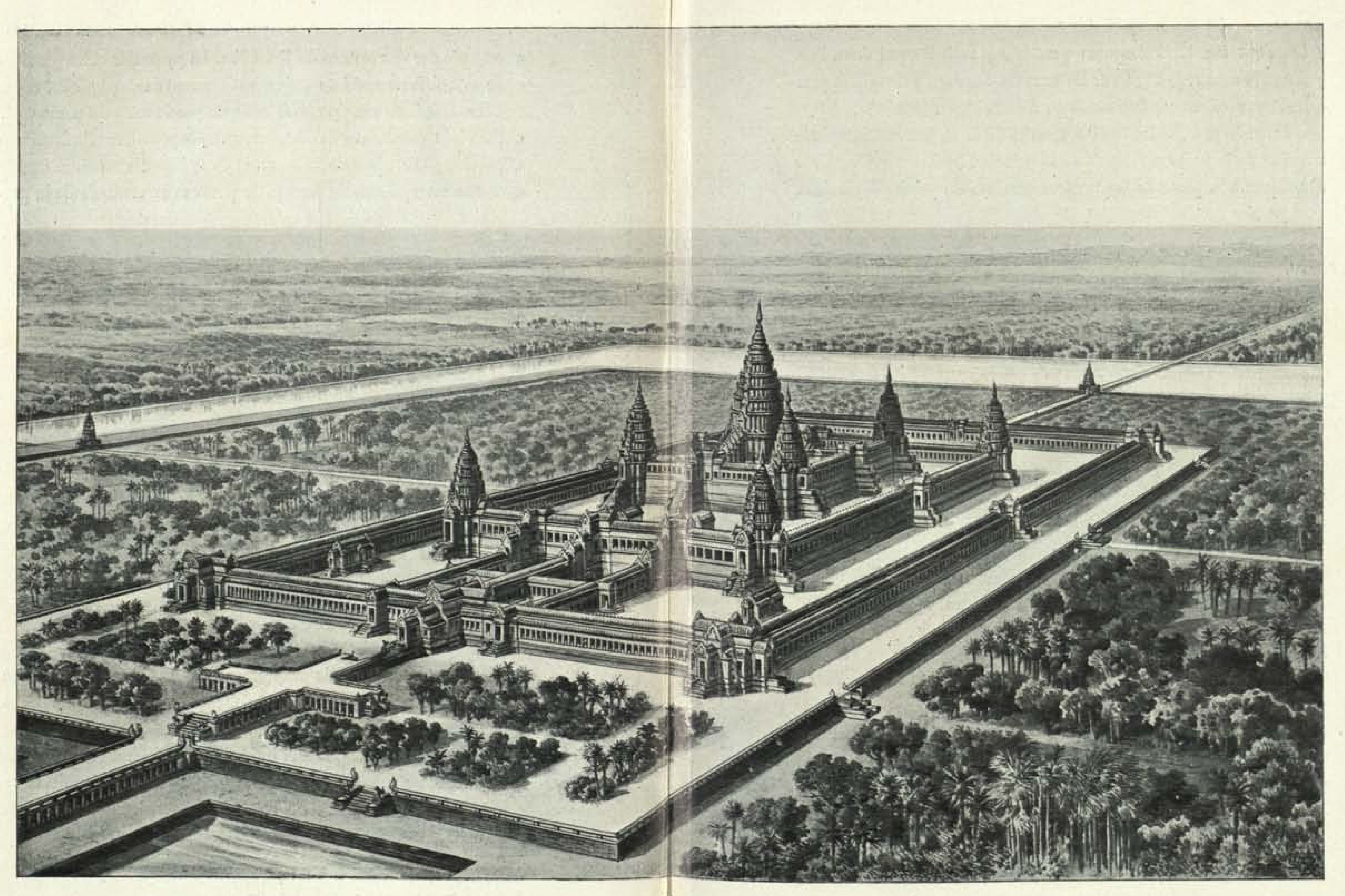


Fig. 137. — Angkor Vat (XIIe siècle A. D.).
Vue cavalière exécutée sur les indications de M. Delaporte.

« C'étaient des bibliothèques; peut-être y avait-il aussi dans l'un « d'eux le trésor, je l'ignore. En tous les cas on n'y travaillait pas, « les satras étaient confectionnés au dehors (fig. 140-141).

« Dans le parc, à droite et à gauche de la chaussée triomphale « qui va de la porte principale de la galerie extérieure qui longe le « rempart à la porte de la première enceinte du palais, il y a deux

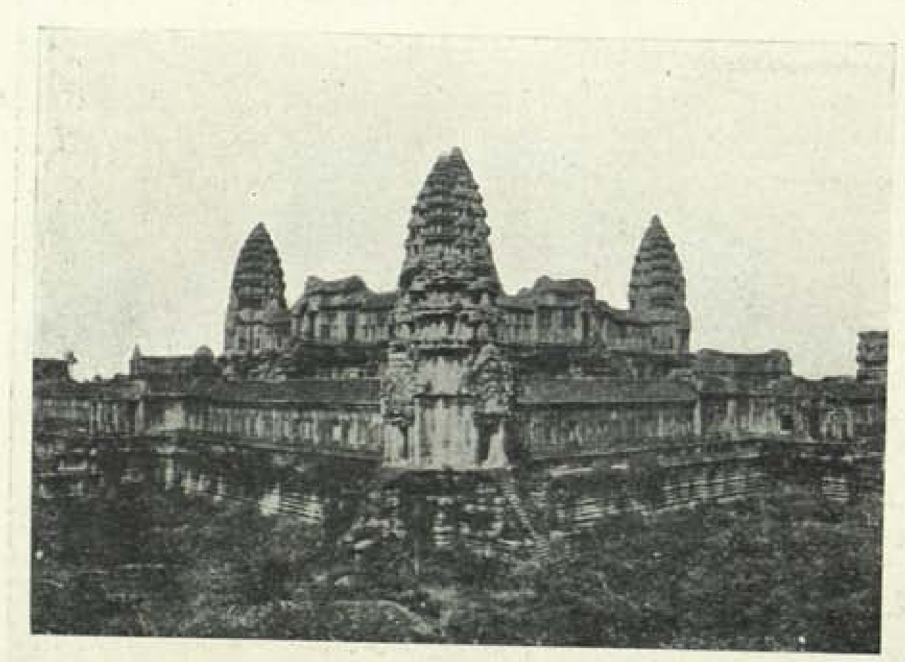


Fig. 138. — Angkor Vat, 2e et 3e enceintes.
Cliché Nagadelle, chez Planté, photographe à Saïgon.

« édifices isolés du même style: c'étaient les cuisines et les offices « (fig. 142-143). »

Il me fut impossible d'obtenir d'autres détails : le brave homme n'en savait probablement pas plus long ; il ne comprenait du reste que faiblement l'intérêt purement archéologique de notre étude ; il riait et avait l'air de dire : « Mon Dieu, que les Européens sont

1. En Orient les cuisines sont généralement éloignées des appartements qu'elles desservent. On porte les plats sur des plateaux à pied, très ornés et couverts d'un couvercle bombé. L'attribution est des plus douteuses.

donc ridicules avec leurs questions oiseuses! » Il ajouta toutefois que les statues bouddhiques que l'on rencontrait dans les galeries étaient de date postérieure à l'édifice, que plusieurs même étaient modernes, et que l'usage était de déposer dans les galeries les

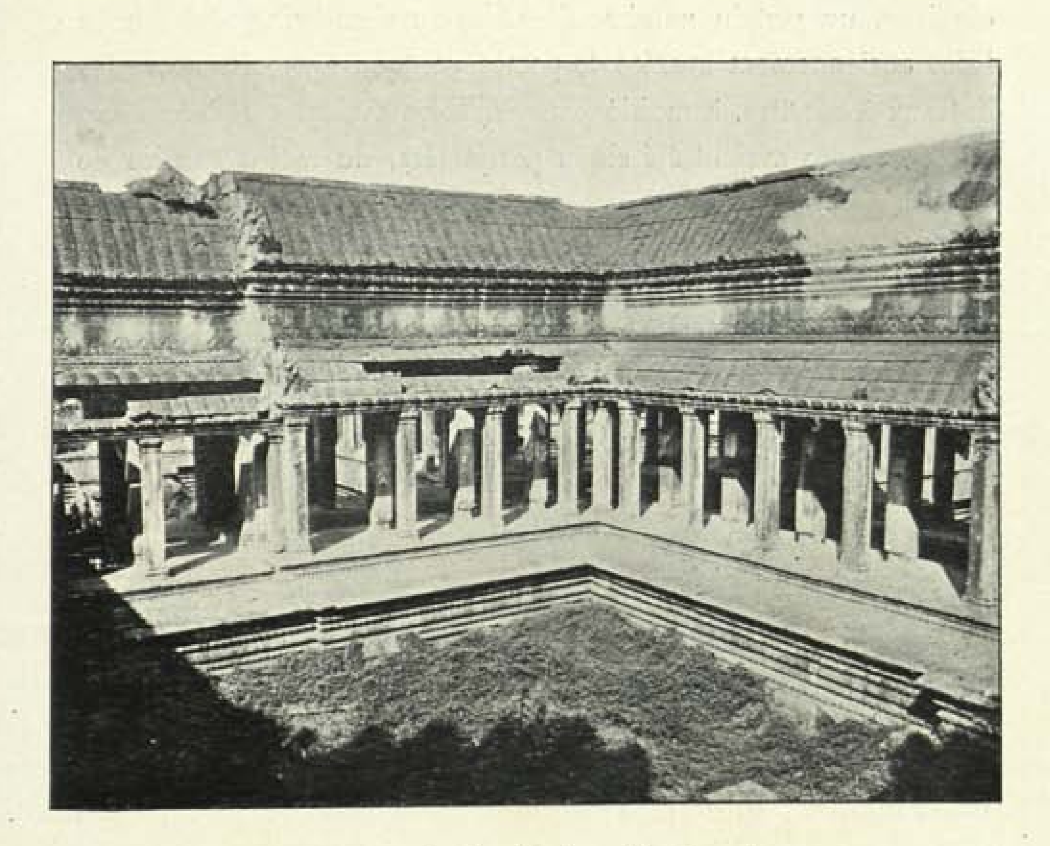


Fig. 139. — Angkor Vat. Galeries croisées du 1er étage.
Cliché Nagadelle, chez Planté à Saïgon.

Bouddhas réformés de la bonzerie et des environs. Il m'a répété plusieurs fois : « Les statues ont toutes été placées plus tard. »

Je fis immédiatement, après cet entretien, une étude minutieuse du palais, qui, suivant les dernières recherches des orientalistes, remonterait au XIIe siècle de notre ère seulement, et je constatai la vraisemblance absolue des déclarations du chef des bonzes.

Je fis tout d'abord une remarque importante déjà signalée par

Fournereau : c'est que l'entrée du palais et sa façade font face à l'Ouest et non à l'Est comme presque tous les monuments khmers.

Les galeries, contrairement à l'assertion de plusieurs auteurs, étaient parfaitement habitables ; elles comprenaient, dans chaque enceinte, un certain nombre de salles ou chambres précédées de baies anciennement munies de portes dont on aperçoit encore les linteaux à rosettes, à moitié pourris. Elles avaient été plafonnées, quelques-unes avaient été sinon parquetées, du moins garnies de

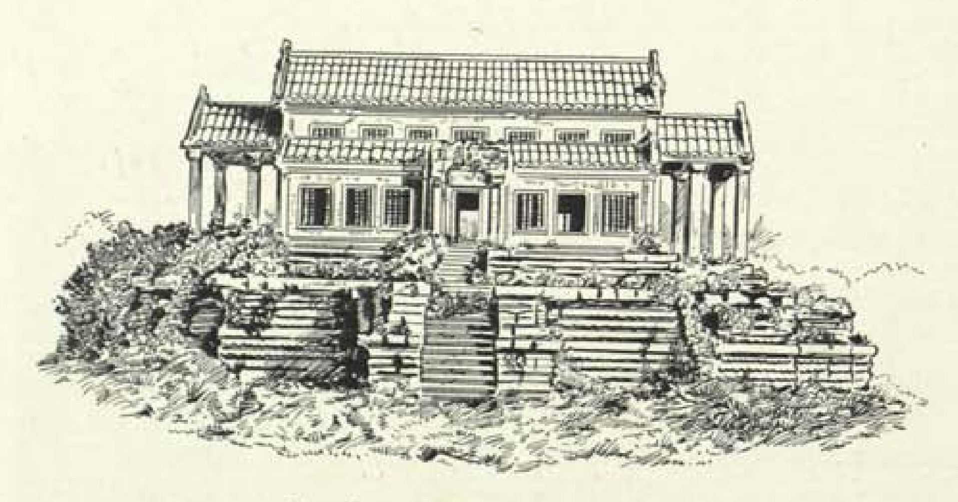


Fig. 140. — Angkor Vat. Bibliothèque.

vastes lits de camp. En plus des salles et des chambres, les galeries elles-mêmes se seraient prêtées très aisément, à l'aide d'un compartimentage en nattes, à l'habitation du menu fretin des employés, ainsi que cela existe encore du reste dans le palais actuel du roi Norodom à Phnom Penh et dans beaucoup de palais des Indes. Je me souviens d'avoir vu, en 1884, dans le palais du mahârâja de Jeypore, au centre de l'Inde, une disposition analogue ; les bureaux du trésor, entre autres, avec tout leur personnel de scribes, étaient installés sous des galeries ouvertes, peintes en rose, et même sur les marches des escaliers. Les fameuses galeries à bas-reliefs (scènes religieuses brahmaniques), de 1 025 mètres de long, de la première

enceinte d'Angkor Vat, pouvaient avoir également une destination profane, si j'en juge par la galerie analogue, aux fresques modernes et criardes, qui entoure la pagode du tombeau de la reine-mère à Phnom Penh. J'y ai vu de mes yeux deux familles de pèlerins de passage, campées dans des compartiments provisoires, à cloisons de nattes [1].

Je complétai, quelques jours après, le récit du chef des bonzes

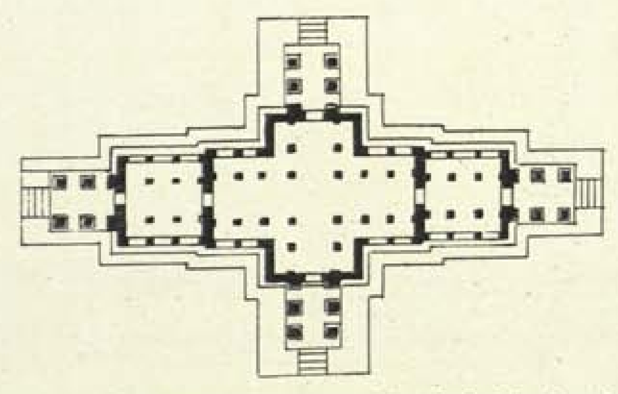


Fig. 141. — Angkor Vat (XIIe siècle). Un édicule de la chaussée.
(F. Garnier. — *Voyage et exploration en Indo-Chine*. Atlas Hachette.)

par une interview prise, en présence de mon ami le Dr Hahn, au principal ministre du roi Norodom. Le roi, trop souffrant pour me recevoir ce jour-là, avait délégué son ministre du palais pour me donner tous les renseignements désirables. Ce personnage, qui parle admirablement le français, me fit très aimablement et patiemment visiter tout le palais en détail et me fit les déclarations suivantes :

1° Angkor Vat a été indubitablement au début une habitation royale ; la tradition est absolue à ce sujet à la cour ;

1. La plupart des temples khmers offraient des galeries comme refuge aux fidèles qui, à l'époque des cérémonies solennelles, venaient y camper une huitaine de jours. Ce fait se produit constamment au Cambodge, mais surtout au Laos, à Vieng-Chan, au That Luong. Les pèlerins s'établissent dans les galeries extérieures et exposent ce qu'ils ont de plus précieux sur de petites tables installées devant chaque compartiment, ainsi que cela se pratique du reste en Cochinchine dans les rues indigènes, les jours de fête (Maspero).

2° Le roi devait habiter sous la pyramide dorée du centre ; mais dans la suite des temps certaines pyramides ont pu changer de destination pour recevoir les urnes funéraires contenant les cendres de rois ou de reines. Les pyramides des autres palais, du Baïon, par exemple, ont dû servir au même usage, suivant le cas. — En d'autres



Fig. 142. — Angkor Vat. Un édicule de la chaussée.
Cliché Nagadelle, chez Planté à Saïgon.

termes, les morts auraient, petit à petit, expulsé les vivants. — L'installation de ces chapelles mortuaires entraînait nécessairement la présence de Bouddhas de divers modèles.

3° Le Baïon, dont la dénomination signifie : *Belle vue*[1], était également au début un palais, et la tradition s'en est si bien conservée à la cour que l'un des pavillons habitables du palais de Norodom

1. La traduction *Belle vue* est inexacte.

porte le nom de Baïon, de même qu'un autre porte le nom de Phiméanakas (palais aérien). Le roi n'aurait jamais consenti à affecter ces noms à des édifices profanes s'il n'avait eu la certitude que les anciens palais, dont ils devaient rappeler le souvenir, avaient été destinés primitivement à la résidence du chef de l'État et non au culte de divinités ;

4° La salle du trône, en croix, a été construite conformément aux rites et aux traditions strictement conservés dans la famille royale depuis la perte de l'ancienne capitale du royaume. La forme est la même que celle de la salle du trône d'Angkor-Vat.

5° Les galeries d'Angkor-Vat, comme les galeries du palais de

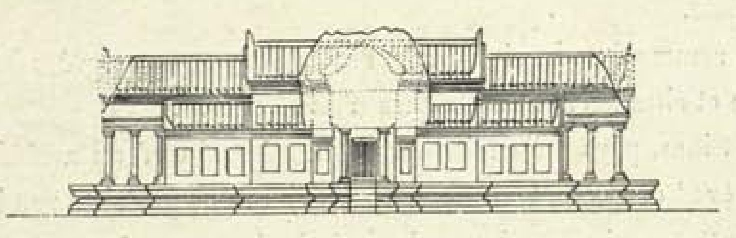


Fig. 143. — Un édicule de la chaussée.
(F. Garnier. — *Voyage et exploration en Indo-Chine*. Atlas, Hachette.)

Phnom-Penh, étaient consacrées au logement des gens du palais. Aujourd'hui encore, le chiffre des serviteurs de tout sexe et de toute sorte entretenus par le roi est de 2 000 environ.

Les corps de garde, les ateliers de menuiserie, tissage, fonderie, bijouterie, etc., etc., sont installés, ainsi que les logements des ouvriers, dans la première galerie.

Les princesses non dotées n'ayant pas de maison spéciale, les danseurs, les femmes de service (le roi ne pouvant être servi que par des femmes) demeurent dans la deuxième enceinte. Le roi habite un bâtiment plus ou moins central.

Il en était de même à Angkor Vat. Quant aux princes, autrefois comme aujourd'hui, ils habitaient le palais jusqu'au jour de leur entrée en ménage ou de la constitution de leur maison ; on les

installait alors au dehors, dans le parc d'Angkor Vat, entre la galerie du rempart et le palais. Les places ne manquaient pas. Les maisons étaient les mêmes qu'aujourd'hui, en bois, sur pilotis, avec toit en chaume ou en tuile suivant le rang.

En général, les habitations princières comportent deux corps de bâtiments parallèles séparés par une petite cour, le tout au même niveau et sur pilotis. La façade est précédée d'un vestibule de quelques centimètres moins élevé.

6° La galerie extérieure qui borde le rempart en dedans du chemin de ronde d'Angkor Vat était occupée par l'artillerie (?)[1]

Telles furent, en résumé, les déclarations du très aimable ministre du palais.

On remarquera la similitude des traditions conservées à la cour royale et chez le chef des bonzes d'Angkor Vat.

Au Siam, pays tributaire du Cambodge, du VIe au XIIIe siècle de notre ère[2] et qui à partir de cette dernière époque s'est rendu indépendant et a mis la main sur la capitale de ses anciens maîtres, les traditions sont les mêmes.

D'après ce que nous venons de dire ou plutôt d'après ce que nous avons dit en 1903, Angkor Vat aurait été un palais. Malheureusement notre argumentation, basée uniquement sur la tradition, n'est pas suffisamment étayée. Voici, exposées avec impartialité, les raisons contraires. Le lecteur jugera : 1° Les monarques hindous, dit M. Foucher, n'ont jamais construit de palais en pierre. Nous avons déjà dit plus haut, d'après Tchao-Jou-Koua, que cette affirmation est peut-être trop absolue : « Le roi fait faire son habitation en pierres taillées. »

M. Foucher va plus loin, et affirme que même les bâtiments carrés, à cour centrale, cités par M. de Lajonquière comme étant des

1. Il faut entendre par cette expression, probablement les troupes de la défense.
2. Le Siam n'a pris son nom actuel que vers le XIIIe siècle, après l'invasion thaï.

palais, étaient de simples caravansérails de pèlerins. C'est possible, mais la question est discutable.

2° Un palais ancien ou moderne comporte toujours au Cambodge, et en pays siamois, une ou plusieurs pagodes dans son enceinte. Or, il n'a jamais été admis parmi ces peuples que les appartements privés fussent plus élevés que le sanctuaire, bien que la dynastie royale soit d'essence divine elle aussi. Nous verrons dans la description des palais du Siam par La Loubère, au XVIIe siècle, que le rang des personnages se manifeste, dans un même palais par l'élévation relative de leurs appartements au-dessus du sol. La partie centrale du palais, qui est aussi la plus élevée, ne pourrait donc pas être affectée au logement du roi.

3° Les palais anciens et modernes de l'Inde, de l'Indo-Chine pour lesquels nous avons des données certaines : c'est-à-dire Ayuthia (XIVe siècle), Louvo (XIVe siècle), Amber (XVe et XVIe siècles), Bangkok (XVIIIe et XIXe siècles), Phnom Penh (XIXe siècle), Mandalay (XIXe siècle) sont tous construits suivant les mêmes principes et comportent à peu près le même nombre d'enceintes, non pas concentriques, mais juxtaposées. La première enceinte ou cour est consacrée aux ministres, aux bureaux, aux ateliers et dépendances ; la cour suivante comprend les palais d'apparat ou salles d'audience. La troisième enceinte ou cour est affectée au harem. Enfin, une quatrième enceinte comprend les locaux de la domesticité féminine. Cette disposition rend plus indépendant le harem des autres enceintes.

4° L'observation que nous avons faite au Phimeanakas s'applique au système des enceintes concentriques. Le passage d'une enceinte à une autre, par le souverain, serait fort pénible par suite de la pente excessive des escaliers et du peu de largeur des degrés, qui exigerait de la part des porteurs de palanquin, une marche latérale.

1. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 4e vol., p. 490.

Bref, la question est à élucider, elle le sera probablemet bientôt lorsque les recherches des pensionnaires de l'école française d'Extrême-Orient auront amené au jour de nouvelles inscriptions.

Le commandant de Lajonquière dans son inventaire descriptif des

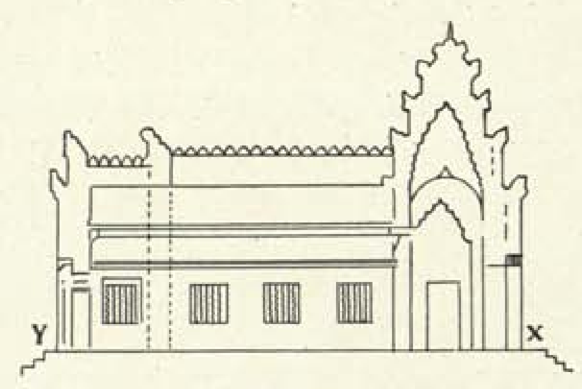


Fig. 144. — Prasat Teap cheï.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif du Cambodge.*)

monuments du Cambodge, si précieux pour les archéologues[1], donne le plan et la coupe d'un monument de *Prasat Teap Chei*, qu'il estime

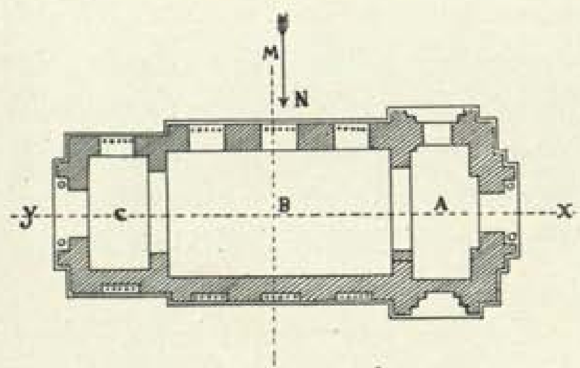


Fig. 145. — Prasat Teap Cheï. Échelle au 1/250.
(De Lajonquière. — *Inventaire descriptif du Cambodge.*)

avoir été une résidence royale. Dans ce cas, la tour (fig. 144-145) aurait abrité le sanctuaire ; la salle du centre et le vestibule auraient servi d'habitation. Des édifices de ce genre se rencontrent parfois aux

1. P. 297.

lieux d'étape, aujourd'hui complètement déserts, situés sur les routes des grands pèlerinages. Nous sommes plutôt portés à considérer ces monuments comme de simples chapelles. Le commandant de Lajonquière s'appuie sur ce fait que l'un des côtés de l'édifice n'a pas de fenêtres. Cette observation n'est pas sans valeur.

PALAIS DU ROI NORODOM

A défaut de palais ancien, authentique, nous allons donner la description du palais moderne des rois Khmèrs actuels, construit à Phnom Penh, suivant les anciennes traditions par le feu roi Norodom en 1864.

L'arrivée au pouvoir d'un nouveau monarque en 1904, plus imbu des idées européennes[1], produira peut-être, ne fût-ce que par des raisons d'économie, d'importants changements dans la disposition des bâtiments affectés au personnel de la cour, à l'intérieur de l'enceinte. Il y a donc intérêt à fixer, maintenant qu'il en est temps encore, la physionomie générale du palais de Phnom-Penh, dernier vestige au xxe siècle des dispositions générales des demeures royales, traditionnelles des anciens rois Khmèrs.

Le roi Norodom avait conservé tout le cérémonial des anciens rois Khmèrs et il continuait à entretenir le même nombre de dignitaires que ses ancêtres, bien que la population du royaume ait diminué depuis le xiiie siècle, de près des trois quarts. L'enceinte du palais renfermait 2 000 serviteurs parmi lesquels se trouvaient de nombreux ouvriers d'art répartis en ateliers, une garde personnelle, des domestiques de toutes sortes des deux sexes et un corps de ballet d'une centaine de danseuses merveilleusement costumées

1. Le roi Sisowath qui est venu à Paris en 1906.

et gardant précieusement le dépôt des anciennes traditions des danseuses d'Angkor Vat dont les curieuses effigies nous ont été conservées dans les bas-reliefs des anciens palais.

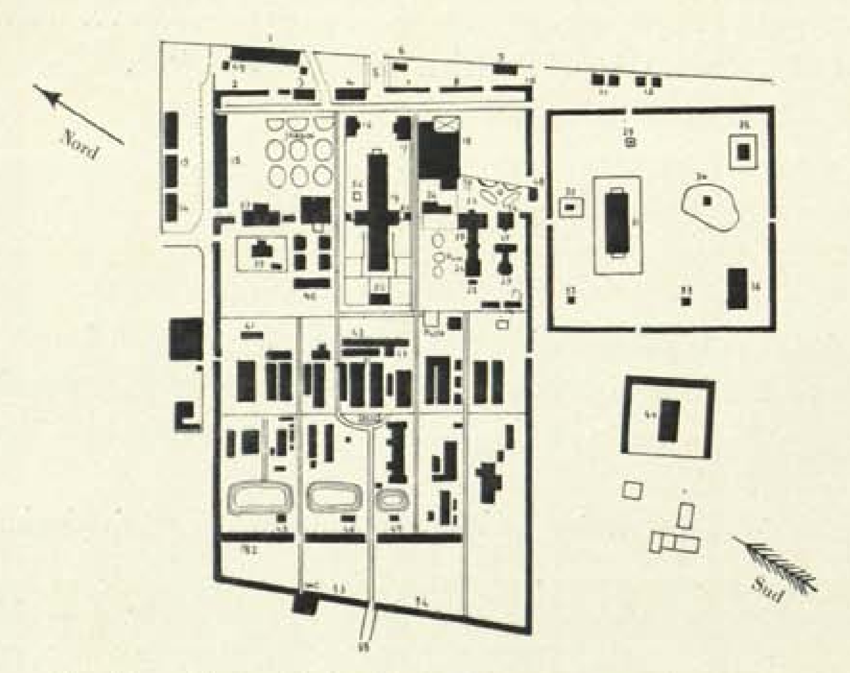


Fig. 146. — Plan du palais du roi du Cambodge à Phnom Penh (XIXe siècle).
Échelle 15mm pour 100 mètres.

1. Tribune et salle des fêtes. — 2. Logement des mécaniciens européens. — 3. Trésor. — 4. Galerie des tableaux d'ancêtres. — 5. Bureau des gardiens du palais. — 6. Magasin à chaux. — 7. Logement des pages. — 8. Bureaux de la comptabilité. — 9. Magasin des parasols royaux. — 10. Salle d'armes. — 11. Salle pour passagers. — 12. Idem. — 13. Magasin. — 14. Bijoutiers. — 15. École professionnelle. — 16. Salle d'attente des pages. — 17. Salle des prières. — 18. Salle des danses. — 19. Salle du trône. — 20. Appartements d'apparat du roi. — 21 à 23. Baion, salle d'audience et salle à manger d'apparat. — 24. Palais en fer provenant de l'Exposition. — 29. Statue de Norodom. — 30. Pagode. — 31. Pagode royale. — 34. 35. Pagodes. — 37. Salle de dépôt des cercueils royaux avant l'incinération et Pimeanakas. — 40. Salle des musiciens. — 41. Tissage. — 42. Salle de danse et hôtels particuliers des femmes. — 44. Remises et écuries. — 46. Prison. — 48. Salle de l'épée royale. — 53. Latrines, etc. (Tous les murs de clôture sont doublés à l'intérieur de logements.)

Nota. — Nous n'avons pas d'autres renseignements sur l'affectation des bâtiments portés sur le plan.

Le palais actuel entouré d'un mur crénelé de 400 mètres de côté [1]

1. Au XVIIe siècle le palais du roi du Cambodge, qui n'était pas alors à Phnom Penh, n'était entouré que d'une palissade en bois. Nous lisons dans « *Les Voyages du Sieur Jean Albert de Mandelslo*, 1er vol., p. 331. « Le roi de Cambodia demeure dans la ville de Cambodia, où il a son palais qui est fortifié d'une bonne palissade, au lieu de muraille » (1639).

est un assemblage peu régulier de maisons de style néo-cambodgien ou siamois et de style européen. Il y a même un pavillon en fer provenant de l'exposition universelle de Paris de 1867.

Le palais comprend cinq parties placées les unes derrière les autres. Dans la première partie se trouvent (pl. 146-147) des hangars, des corps de garde ; les ateliers de la monnaie, de la sculpture sur bois, de la broderie et de la bijouterie ; c'est de ces derniers que sortent les magnifiques objets de style vieux khmèr : aiguières, services à bétel en vermeil et émaux sur argent et or, que l'on trouve de temps en temps dans les monts-de-piété de Phnom Penh, des jardins, divers bureaux, salles d'audience et salles de fêtes dans lesquelles peut avoir accès le public (fig. 148, 149, 150). Au milieu s'élève le bâtiment en croix de la salle du trône, mais la plus longue branche fait seule partie de la première enceinte.

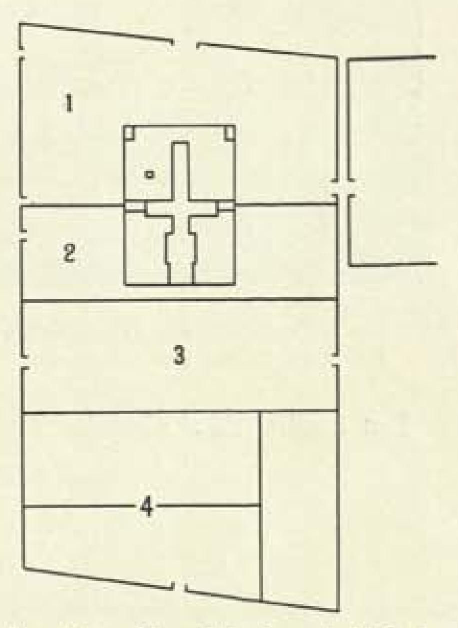


Fig. 147. — Plan schématique du Palais du roi du Cambodge à Phnom Penh.

La deuxième enceinte est réservée à la famille royale, aux audiences privées de la cour et aux appartements d'apparat. Un mur percé d'une porte et de deux fenêtres établit la séparation entre les deux parties du bâtiment de la salle du trône, conformément aux anciennes règles protocolaires de la cour.

La troisième partie du palais comprend les appartements particuliers du roi, les hôtels des reines et des favorites et d'autres édifices

1. On trouvera dans notre brochure sur Angkor Vat le détail de la salle du trône et son rôle protocolaire. Nous ne les répétons pas ici, pour ne pas alourdir notre récit.

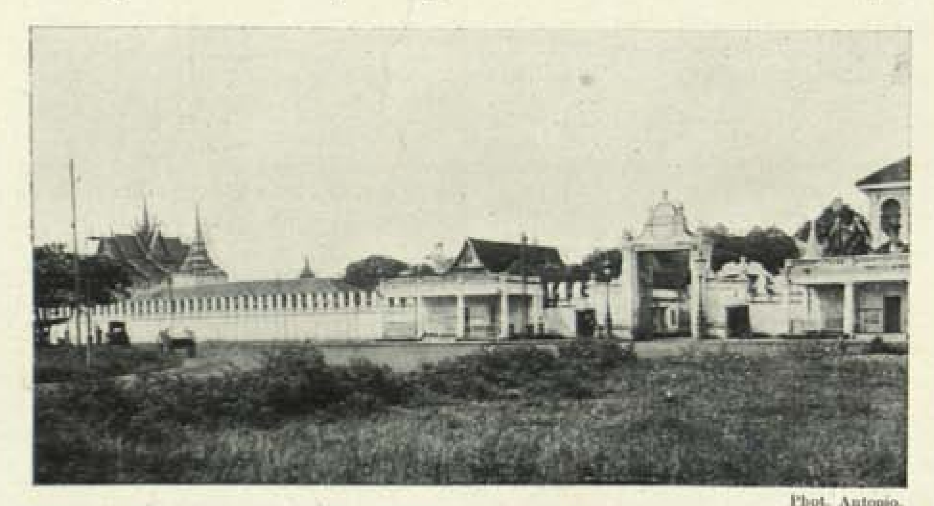
tels que pagodes, salle de musique, etc... C'est à proprement parler le harem.



Phot. Antonio.

Fig. 148. — Palais royal de Phnom Penh.
Enceinte extérieure avec bastionnet d'angle et salle des fêtes (face Est, partie Nord).

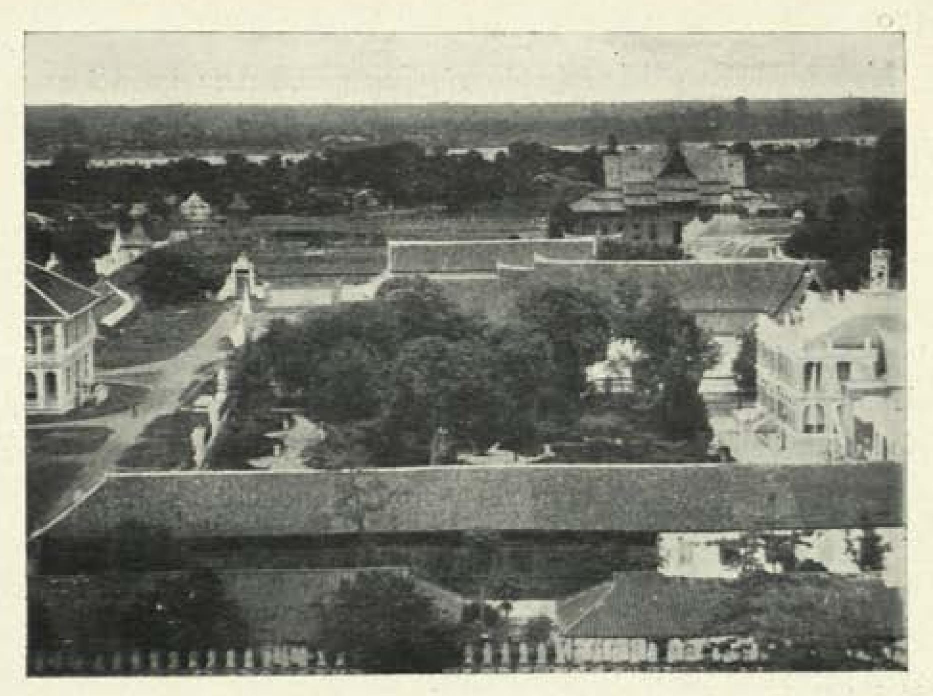
Les quatrième et cinquième parties sont consacrées aux dépen-



Phot. Antonio.

Fig. 149. — Entrée du palais royal de Phnom Penh (XIXe siècle) (face Est, partie Sud).

dances, avec magasins spéciaux et aux domestiques. La cinquième partie est séparée de l'extérieur par une cour d'isolement.



Phot. Antonio.

Fig. 150. — Une cour du palais royal de Phnom Penh (XIXe siècle). Salle des portraits, ateliers, salle du trône.



Phot. Antonio.

Fig. 151. — Palais royal de Phnom Penh (XIXe siècle). Pagode royale.

L'ensemble du palais est entouré d'un grand mur auquel sont adossés à l'intérieur de longs bâtiments occupés par des magasins de serviteurs. Les locaux correspondant aux troisième et quatrième enceintes, dites réservées, sont occupés uniquement par des femmes, soit danseuses, soit servantes.

En dehors du palais, et séparé de sa face Sud par une rue, se trouve la pagode royale (fig. 151), très curieux édifice, genre siamois avec un dallage en argent et de très intéressantes peintures. Ce temple bouddhique est entouré d'une enceinte à portique. On remarquera que la pagode royale se trouve en dehors et sur le flanc du palais, absolument comme à Bangkock. Le roi, en construisant son palais, il y a une cinquantaine d'années, a du reste tenu à copier, dans la mesure du possible, le palais du roi de Siam où il avait passé une partie de sa jeunesse.

En arrière de l'enceinte de la pagode se trouvent les écuries et remises.

En sortant du palais par la porte Est, on traverse un boulevard, on laisse à gauche le hangar de l'éléphant blanc, à droite les bureaux des ministres, et l'on débouche sur le fleuve aux bains du roi qui consistent en une maison en bois flottante, dans le genre des établissements de natation en usage à Paris, sur la Seine. C'est là également que se trouve la flottille du roi.

ARCHITECTURE CHAME

L'architecture du Champa ressemble beaucoup, comme aspect général, à l'architecture khmère de la 2e période, c'est-à-dire de l'époque des tours isolées ou groupées qui a succédé à la période primitive des cellules cubiques ; mais l'art cham était à son apogée dès le VIe siècle de notre ère, à Mi Son (Sud-Ouest de Tourane).

alors que les cellules cubiques battaient encore leur plein au Cambodge. Ceci tendrait peut-être à prouver que la civilisation chame était en avance sur celle des Khmèrs, mais les dates données par les stèles, soit khmères, soit chames, sont trop rares et trop incomplètes pour permettre de se prononcer même approximativement sur ce point.

Les temples du Mi Son, antérieurs au VIe siècle, étaient probablement en bois, car il est dit dans l'une des stèles trouvées dans ces sanctuaires [1] que le premier temple élevé dans ce lieu au Ve siècle par Rudravarman fut détruit par le feu et qu'il fut reconstruit par Çambhuvarman, fils de Rudravarman. Reste à savoir si le temple actuel qui est attribué à Çambhuvarman est bien celui indiqué par la stèle (fig. 153).

Ces mêmes stèles font connaître ce fait curieux, déjà signalé dans le chapitre III de la 2e partie, que le roi Gangârâja quitta le trône au Ve siècle pour faire un pèlerinage aux bords du Gange et se retremper dans la civilisation et la religion brahmaniques. Il semble donc que la mère-patrie n'a pas cessé d'avoir une action efficace et directe sur le peuple cham, malgré ses origines plus ou moins malaises et javanaises. Il est à remarquer, du reste, que l'écriture épigraphique, dans l'Indo-Chine et dans l'Insulinde, a suivi pendant plusieurs siècles les variations de l'écriture du Nord de l'Inde.

A partir du VIIIe siècle, la langue vulgaire remplace de plus en plus la langue sanscrite et donne ainsi la mesure de la décadence des Chams.

Le plan constant des temples chams, d'après Parmentier [2] est le suivant : « Une tour-sanctuaire enfermée dans une enceinte qui

1. Finot. *Notes d'Épigraphie* (*Bulletin de l'École française de l'Extrême-Orient*, t. II, p. 206). — Parmentieret Finot. *Le cirque de Mi-son* (*Ibid.* IV, 891, 900, 917).
2. Bergaigne. *L'ancien royaume de Campâ*, p. 16.
3. Parmentier. *Caractères généraux de l'architecture chame* (*Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, I, p. 246). — Le cirque de Mi-son, p. 86.

s'ouvre à l'extérieur par une tour-porte et que précède une salle longue à deux entrées, éclairée sur l'extérieur et généralement couverte par une charpente. »



Fig. 152. — Po Nagar à Nha trang (IXe siècle), d'après une restitution de Parmentier.

Les façades sont ornées de pilastres. Les soubassements dont les moulures diffèrent des moulures khmères sont entrecoupés de pilettes à ogive, de section bulbeuse spéciales à l'art cham, mais dont l'origine hindoue comme forme n'est pas douteuse (fig. 152). Les tours sont

presque toujours en briques avec encadrement des fenêtres, linteaux et frontons en pierre. Les sculptures sont exécutées sur les briques



Fig. 153. — Mi son (VIe siècle A. D.).
Analogie avec la Tour de Phimaï, au Cambodge (fig. 96).
(Parmentier. — *Le cirque de Mi son.*)

déjà en place. Les toits pyramidaux aux étages successifs en retrait et voûtes en encorbellement ressemblent à ceux des Khmèrs (fig. 153)[1].

1. Le crochet qui figure sur la gauche du monument au 1er étage est une erreur du retoucheur.

Toutefois on rencontre déjà là des acrotères à la chinoise ; Parmentier en donne un exemple[1], pris aux ruines de Phonglé (fig. 154). Nous avons remarqué des acrotères analogues dans les ruines de Mi Son ; elles peuvent être du VIIe siècle. Il en existe du XIIIe à la tour de Po Klong Garai à Phan Rang (fig. 155).

Il nous faudrait entrer dans une étude très technique pour établir les distinctions de détail qui permettent au spécialiste de différencier la tour chame des tours khmères de la période moyenne, et même des tours de Dieng à Java (Xe siècle ?) car toutes les tours présentent le même aspect. Nous renverrons pour une étude plus approfondie aux ouvrages de M. Parmentier qui est le seul architecte qui ait étudié à fond jusqu'ici l'architecture chame et en ait fixé les règles.



Fig. 154. — Acrotère de Phong lé d'après Parmentier.

Les descriptions sans figures sont oiseuses ; nous donnons dans cet ouvrage des croquis et photographies de tours khmères, chames, javanaises et même singalaises, qui permettront au lecteur de se faire une idée des points communs aux divers styles et de constater qu'on se trouve en présence d'un même art ayant subi de simples variations suivant les pays qui l'ont adopté. Nous prions le lecteur de se reporter aux figures suivantes : Bodh-Gayâ (fig. 3, p. 12), Mahavellipur (fig. 2, p. 11), Prasat Prah Srei (fig. 93, p. 90), Bakong (fig. 94, p. 91), Phimaï (fig. 96, p. 93), Po Nagar (fig. 152, p. 172), Mi Son (fig. 153, p. 173), Phan Rang (fig. 155, p. 174), Dieng (fig. 303 et 304, chap. V).

L'influence hindoue s'est en outre manifestée assez curieusement

1. *Idem. Caractères généraux de l'architecture Cham. Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, I, p. 255.

chez les Chinois et chez les Annamites (ces derniers ayant succédé aux Chams) dans certaines particularités de l'architecture des tours. Le Sat mahal Prasada de Ceylan (fig. 356, chap. vi), le schéma de tour khmère (fig. 100, p. 99), la tour bouddhique de Singapour (fig. 156, p. 175) ont certainement un air de famille avec la tour de la vieille déesse (fig. 157), la tour de la pagode des supplices (fig. 158) et la tour du petit lac à Hanoï (fig. 159).

Il résulte de l'examen des figures précédentes que dès le vi^e siècle de notre ère la tour et le sanctuaire chams avaient déjà les apparences des temples du viie siècle khmèr et des ixe et xiie siècles javanais (les temples de Dieng sont probablement des xe et xiie siècles). Nous n'en conclurons pas cependant que l'art cham était en avance sur tous les arts similaires de l'Indo-Chine et de l'Insulinde. Il convient d'attendre de nouvelles recherches. Toutefois, pour Java il y a là une constatation très importante qui a été signalée pour la première fois par M. Parmentier.



Dieulefils phot. à Hanoï.
Fig. 155. — Po klong Garaï (xiiie siècle). Phan Rang.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce qui distingue le style cham du style khmèr de la grande époque, c'est l'absence d'enceintes concentriques à galeries avec tour d'entrée et tours d'angles.

La décadence du Champa, attaqué et vigoureusement pressé par

les Cambodgiens et les Annamites, commença à se dessiner nettement au VIIIe siècle de notre ère, c'est même ce qui explique pourquoi les Chams n'ont pas suivi les Khmèrs dans leur magnifique essor architectural du IXe siècle. Pour construire les immenses palais



Fig. 156. — Tour hindoue à Singapoure moderne. (Bouddhiste).

de pierre du Baïon, d'Angkor Vat et de Beng Mealea, il fallait des populations entières d'ouvriers, c'est-à-dire des esclaves, des prisonniers de guerre, toutes choses qui ne sont à la portée que des peuples conquérants, comme le Cambodge à son apogée. L'art cham s'est arrêté, dans son évolution, à la tour simple, parce que le Champa

était voisin de deux peuples plus vaillants que lui et plus forts : le peuple annamite et le peuple khmèr. Un fait analogue s'est produit



Fig. 157. — Pagode de la vieille déesse à Vin-thé (Cochinchine).

au Cambodge à partir du XIVe siècle : les Khmèrs battus ont renoncé aux grandes constructions et réduit leurs prétentions aux temples en briques, bois et clinquant.

Les ruines chames les plus intéressantes et les mieux conservées sont celles de la côte d'Annam : Phan Rang, Nhatrang, Quinhon, et surtout celles de Mi Son et du Quang-Nam. Les ruines de Nhatrang sont encore consacrées au culte et, fait bizarre, les Annamites



Fig. 158. — Tour de la Pagode des supplices à Hanoï (Époque moderne).

bouddhistes ont si bien adopté la déesse çivaïte à laquelle le temple principal avait été dédié anciennement qu'ils ont maintenu pour son service spécial plusieurs bonzes. Ce temple est devenu un lieu de pèlerinage pour les bouddhistes.

Nous avons négligé de parler des sculptures. Elles sont analogues

aux sculptures khmères et d'une très bonne facture. Les statues khmères et chames laissent souvent beaucoup à désirer, mais les bas-reliefs sont plus intéressants.

En général, les bas-reliefs khmèrs sont d'immenses compositions



Fig. 159. — Gopura du petit lac à Hanoï (Époque moderne).

guerrières et religieuses, qui occupent parfois un kilomètre d'étendue, comme à Angkor Vat. Les bas-reliefs chams sont au contraire tout petits, vrais tableaux de chevalet à deux ou trois personnages, en ronde bosse[1]. Nous signalerons à ce sujet les délicieux bas-reliefs du

1. Cela provient de l'exiguïté même des édifices.

grand socle, mis à jour par Parmentier, dans les ruines de Mi-son, et les bas-reliefs du jardin public de Tourane. Ces bas-reliefs sont, à notre avis, supérieurs aux bas-reliefs khmers. Nous leur reprochons cependant les dimensions excessives des mains et des pieds. On retrouve le même défaut dans l'École de Java.

Nous terminerons ce chapitre en disant quelques mots des fameux trésors des rois chams, qui ont été si curieusement décrits par M. Parmentier et M. Durand[1]. Ce sont des dépôts que les princes chams ont confiés aux tribus Moïs de la région montagneuse, après la conquête du Champa par les Annamites. Ces dépôts ont pris, aux yeux des Moïs, un caractère religieux et sacré. Ils ont été faits à diverses époques au fur et à mesure que l'administration annamite devenait plus rigoureuse. Ils comprennent des kriss javanais, des fusils à mèche montés en argent, des étoffes et armes de parade chinoises ou annamites, et enfin des bols, des vases et de la vaisselle plate de style hindou, encore en honneur aujourd'hui avec quelques variantes à la cour du roi du Cambodge.

Bref, tout cela offre peu d'intérêt et n'est guère ancien.

1. Parmentier et Durand. *Le Trésor des rois Chams* (*Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, V, p. 1 et suivantes).

CHAPITRE III

SIAM ET LAOS

SOMMAIRE

Histoire. — Architecture siamoise. — Palais anciens et modernes du Siam. Laos.

HISTOIRE

Les Siamois sont des Thaï originaires du Setchouen (ainsi que l'indique leur langue), venus dans le bassin du Ménam par les hautes vallées du Yunnan, à une époque indéterminée. Au IXe siècle de notre ère ils occupèrent Lakhon, d'après La Loubère[1], puis Sangkalok (XIe ou XIIe siècle), puis Sokhothay (XIIIe siècle), plus au Sud. C'est là que fut trouvée la plus ancienne stèle (traduite par le Père Schmitt) concernant l'histoire du pays ; elle est datée de 1283-92 et rappelle les hauts faits de Râma Khomheng[2] qui se rendit maître de toute la région comprise entre Vieng-Chan sur le Mékong et Ligor, dans la péninsule malaise. Ce roi célèbre fit venir un savant qui enseigna la vraie religion bouddhique, c'est-à-

1. De Laloubère. *Du royaume de Siam*.
2. Mission Pavie. 2e vol. — Fournereau. *Le Siam ancien*, p. 225.

dire probablement, ainsi que nous l'avons dit dans la deuxième partie (page 97), le bouddhisme du Sud ou du Petit Véhicule, et créa une nouvelle écriture pour remplacer l'alphabet khmèr qui avait été en usage jusque-là. De toutes façons le bouddhisme du Sud devint la religion officielle des pays thaï au milieu du XIVe siècle.

Du coup le sanscrit qui était la langue religieuse aussi bien pour le bouddhisme du Nord (Mahâyâna) que pour le brahmanisme, fut abandonné et dut céder la place au pâli qui correspondait au bouddhisme du Sud (Hînayâna) professé à Ceylan.

L'avènement de Râma Khomheng marqua l'émancipation de toutes les peuplades thaï, qui jusque-là avaient été asservies par les Khmèrs, et détermina par ce fait le premier mouvement de recul du Cambodge. C'est vers la fin du XIIIe siècle que commencent les relations diplomatiques de la Chine avec l'Etat de *Sien* (Sokhothay). Avant leur émancipation, les Siamois figurent dans les bas-reliefs d'Angkor Vat (XIIe siècle) sous le nom de Siâm Kut.

Râma Khomheng, ainsi que le dit la stèle de Sokhothay, vainquit non seulement le Cambodge, mais encore le Pégou. Ses successeurs furent souvent moins heureux, et il semble bien que, du XIVe au XIXe siècle, le jeune royaume eut à subir bien des fois l'influence brutale de son voisin de l'Ouest.

En 1350, la capitale fut portée plus au Sud, à Ayuthia, sur le Ménam, avec résidence d'été à Louvo, ancienne principauté thaï. Ce fait est dû probablement à un déplacement de l'hégémonie politique, qui passa de l'Etat de *Sien* (Sokhotai) à celui de *Lo Hou* (Louvo-Ayuthia)[1].

En 1555, les Pégouans prirent Ayuthia, la livrèrent au pillage et réduisirent même les Siamois, pendant quelques années, au vasselage. En 1767 Ayuthia fut de nouveau pris par les Birmans et détruit.

1. Voir Pelliot, *Deux Itinéraires de Chine en Inde* (*Bulletin de l'Ec. fr. d'Extr. Or.*, IV, 264).

Le gouvernement se transporta alors plus au Sud, à Bangkok, qui devint la capitale en 1772 et qui l'est encore.

Nous ferons grâce au lecteur du récit des guerres interminables qu'eut à soutenir le Siam, du XIII[e] au XIX[e] siècle, contre les Birmans d'une part et les Cambodgiens d'autre part. Elles constituent le fond des annales officielles siamoises, birmanes et cambodgiennes, qui sont aussi inexactes les unes que les autres. Nous signalerons toutefois deux faits curieux[1]: 1° l'intervention de condottières japonais dans les affaires du Siam au commencement du XVII[e] siècle et l'occupation partielle de ce pays par des troupes françaises à la fin de ce même siècle.

En 1615 les Siamois prirent à leur service un condottière japonais, Jama de Nagamasa, qui devint généralissime et attira à lui quelques centaines d'aventuriers nippons. Ceux-ci terrorisèrent le royaume. Jama de Nagamasa ne tarda pas à être assassiné par la population et on se débarrassa ensuite à prix d'or de ses compatriotes.

En 1686, Louis XIV, sollicité par le fameux Constance Faulcon, grec d'origine, premier ministre du roi de Siam, envoya deux ambassades successives à Ayuthia et un petit corps expéditionnaire de 12 compagnies commandé par un maréchal de camp. Constance Faulcon avait fait croire à Louis XIV que le roi de Siam désirait se convertir au catholicisme et se placer sous le protectorat français. En réalité cet aventurier voulait s'assurer une garde personnelle pour conserver le pouvoir. Nos troupes occupèrent quelque temps Mergui et Bangkok.

Constance Faulcon ayant été assassiné, nos troupes durent être rapatriées en 1689[2].

Le reste de l'histoire du Siam offre peu d'intérêt. L'établissement

1. De la Loubère. *Du royaume de Siam*, Amsterdam, 1691.

2. Pallegoix. *Description du royaume Thaï*, 2 vol. — Aymonier. *Le Cambodge*, 3[e] vol., p. 781.

de notre protectorat au Cambodge en 1863, puis la conquête de l'Annam et du Tonkin, nous mirent nécessairement en contact avec le peuple siamois. En 1893 la France dut intervenir pour faire évacuer les provinces du Laos indûment occupées par des postes siamois. Le forcement des passes du Ménam en aval de Bangkok par deux navires de l'escadre française de l'Extrême-Orient mit fin aux hostilités et amena une paix boiteuse qui fut légèrement améliorée par le traité de 1904, lequel fixa la frontière des deux pays du côté du Mékong, d'une façon un peu plus pratique.

ARCHITECTURE SIAMOISE

Il n'existe que très peu de monuments au Siam antérieurs à la création du royaume thaï au XIII[e] siècle. Nous ne parlons pas bien entendu des monuments compris dans les anciennes provinces cambodgiennes d'Angkor, de Battambang et de Korat, mais de ceux des provinces thaï proprement dites.

Quelques tours khmères du X[e] siècle subsistent à Louvo, ancienne principauté thaï, vassale des Khmèrs (fig. 164) ; des copies abâtardies de ces mêmes tours (*prang*) se rencontrent à Sokhothay (fig. 165-166). Elles sont de la basse époque khmère et ont pu être construites par des architectes khmèrs en déplacement. Il semble en effet que les Thaï du XIII[e] siècle étaient des peuples de civilisation artistique peu avancée n'ayant pas d'architecture propre. Le commandant de Lajonquière, qui a été chargé en 1904 et 1905 d'une mission archéologique au Siam, pense que ces peuples migrateurs se laissèrent plus ou moins impressionner en art par les Khmèrs d'alors, puis par les Birmans, qui les avaient précédés de plusieurs siècles dans la voie de la civilisation et qui se montrèrent presque constamment leurs maîtres à la guerre. Dans ce cas la première empreinte

se serait produite pendant le séjour des Thaï dans les États shans, avant la pénétration définitive dans la vallée du Ménam.

Peut-être adoptèrent-ils alors certaines manifestations architecturales bouddhiques telles que le stûpa nettement originaire du Nord de l'Inde et le vihâra (salles de réunions religieuses) aux toits télescopiques à la chinoise, aux parois stuquées et aux frontons incrustés de faïences et de verroteries. Ces deux sortes de monuments ne prirent très probablement leur forme définitive que dans la vallée du Ménam.

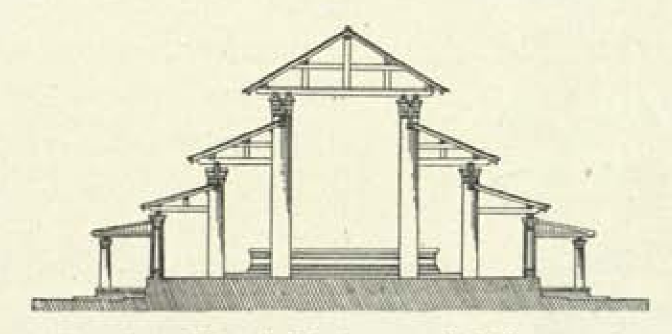


Fig. 160. — Vihara de Sokothaï. XIIIe siècle (Fournereau).

Le stûpa siamois est un compromis entre le stûpa du Népal et le stûpa des Talains du Pégou. Du premier pays, il a conservé l'entablement à pilastre qui surmonte le dôme et sert d'appui au couronnement conique à rondelles; aux Talains, il a emprunté la forme élancée de la cloche. Quant aux vihâra, ils sont en principe népalais et chinois; nous savons en effet par Sylvain Lévi (voir 1er chapitre, page 40) que les pagodes à toits superposés et à crochets à la chinoise existaient au Népal 250 ans avant J.-C. et nous savons aussi (voir page 38) que ce style était devenu le style absolu de la Chine, dès le VIe siècle de notre ère. Nous verrons enfin dans le chapitre relatif à la Birmanie que les constructions en bois à toits à la chinoise existaient couramment en Birmanie dès le Xe siècle, comme elles existaient aussi au Cambodge depuis le IXe siècle (bas-reliefs du Baïon) et probablement plusieurs siècles avant.

Il est donc tout naturel que les Thaï se soient hâtés de se mettre au goût des gens de leur voisinage. Les ruines de Saxanalay et de Sokhotay montrent que les vihâra à toits multiples sinon télescopiques existaient déjà aux XIIIe et XIVe siècles et avaient des piliers stuqués et probablement aussi une ornementation de céramique fabriquée dans les fours bien connus de Saxanalay[1] par des Chinois venus de la côte (fig. 160).

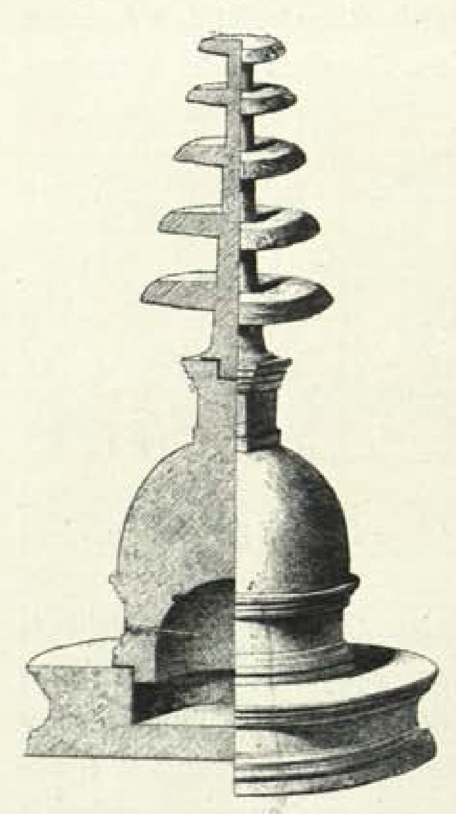


Fig. 161. — Reliquaire en forme de stûpa, d'après le J. A., 3e série, VII, 1839, pl. XIV.

Toutefois il existe une différence entre les toits télescopiques siamois et les toits chinois (1er chap., p. 48). Les toits télescopiques chinois sont courbes et dépassent rarement le nombre de trois tandis qu'ils sont singulièrement multipliés dans les monuments siamois et ont leurs lignes de faîte toutes droites; enfin le plan de ces monuments n'affecte presque jamais, en Chine, la forme en croix qui est encore la règle en Indo-Chine et qui est certainement d'origine hindoue, mais, surtout dans le cas qui nous occupe, hindoue-khmère. Les monuments à toits télescopiques sont en somme la traduction en nouveau style, et avec des matériaux légers, des lourdes tours cruciformes khmères avec 4 avant-corps en maçonnerie télescopiques (Voir les vues d'Angkor Vat dans le 2e chapitre) et des gopuras encadrés de galeries à degrés. En Birmanie ce dernier caractère est beaucoup moins prononcé.

1. Fournereau. *Siam ancien*, p. 239.

Il est à remarquer du reste que les Thaï ou Siamois n'ont pas emprunté aux Birmans les formes classiques des grands monuments de l'ancien style birman dont l'apogée correspond aux XIe, XIIe et XIIIe siècles de notre ère à Pagan ; ce genre de construction était trop onéreux.

Nous allons maintenant donner quelques détails sur les principaux monuments du Siam.

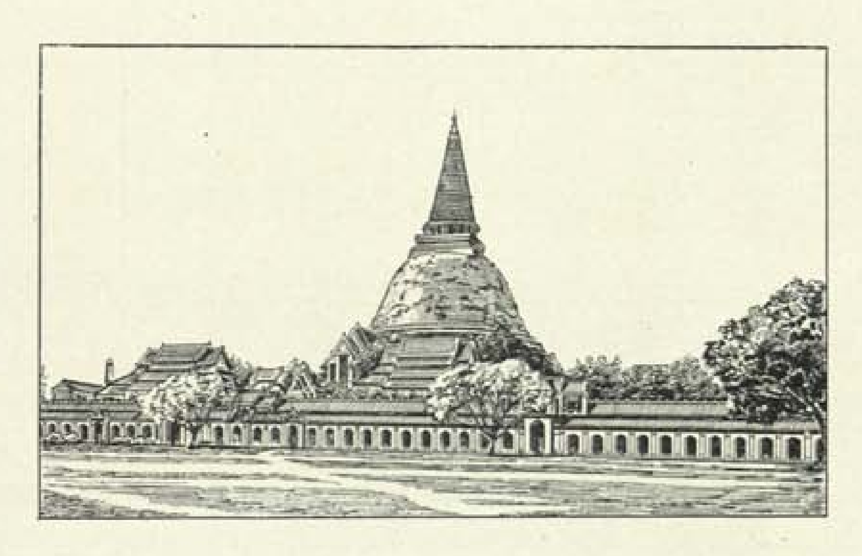


Fig. 162. — Phra Patom (XIIe siècle A. D.) (?).

1° STÛPA. — Les stûpas sont des édifices en forme hémisphérique surmontés d'un édicule supportant une hampe de pierre à parasols étagés plus ou moins stylisés. Les premiers stûpas de l'Inde étaient probablement antérieurs au Bouddha ; c'étaient de simples tumuli hémisphériques recouvrant en général les restes de saints personnages. Le Bouddha lui-même, d'après Hiuan-tsang, recommande l'emploi des stûpas comme œuvre pie et a indiqué la forme qu'ils devraient avoir[1]. Depuis cette date reculée (VIe siècle avant J.-C.) les stûpas se sont modifiés suivant les époques et suivant les pays.

1. Foucher. *L'art Gréco-Bouddhique*, p. 63 et 64.

Les tumuli, primitivement exhaussés sur des soubassements étagés ou gradins, ont d'abord été surmontés de parasols simples ou multiples, indices de la situation sociale du défunt, puis ont pris la forme de cloches dans les pays de l'Indo-Chine, et ont été surmontés,



Phot. Lenz à Bangkok.

Fig. 163. — Stûpas à Ayuthia (XIVe siècle).

— au Siam, et non dans le reste de l'Indo-Chine, — d'un socle carré à colonnettes, sorte de lanterne pleine, sur lequel se dressa la hampe des parasols superposés. Les parasols finirent par se transformer en un cône élancé, avec des bourrelets en saillie ayant la même signification. On a parfois considéré ces bourrelets comme étant la représentation symbolique des divers ciels bouddhiques,

mais dans ce cas, cette interprétation doit aussi s'étendre aux tours brahmaniques du Cambodge, du Champa et du Sud de l'Inde : les deux religions admettant chacune plusieurs ciels.



Fig. 164. — Louvo (xe siècle A. D.).
Tour khmère du bassin du Ménam.

Les stûpa du Siam sont indifféremment des reliquaires ou des monuments commémoratifs. Nous donnons un stûpa de la période gréco-bouddhique, d'après Foucher[1] (fig. 161), le stûpa de Phra Patom, célèbre pèlerinage du Sud du Siam, qui aurait été construit au xiie siècle (?) sur l'emplacement d'un temple brahmanique et a été réfectionné en 1864 (fig. 162) ; enfin un stûpa d'Ayuthia qui nous paraît être du xive siècle (fig. 163).



Fig. 165. — Phra Prang à Saxanalay (xiiie siècle A. D.).
(De Lajonquière.)

Le Phra Patom a 100 mètres de haut et 100 mètres de diamètre; il est plein et entouré d'une galerie concentrique comme les constructions khmères de la grande époque, mais avec des ornements inspirés parfois par la

1. Foucher. *L'art Gréco-Bouddhique du Gandhara*, p. 79.

Renaissance européenne. Ces galeries sont, comme tous les monuments siamois, en brique et en stuc ; elles ne sont pas anciennes. Les stûpa d'Ayuthia ne sont pas entourés de galeries.

Ce genre de monument se décompose de la manière suivante, au point de vue des styles, en commençant par le haut : 1° L'ornement en bronze formé par des tiges divergentes qui termine le monument est bien spécial au pays et d'origine siamoise[1]. 2° La partie

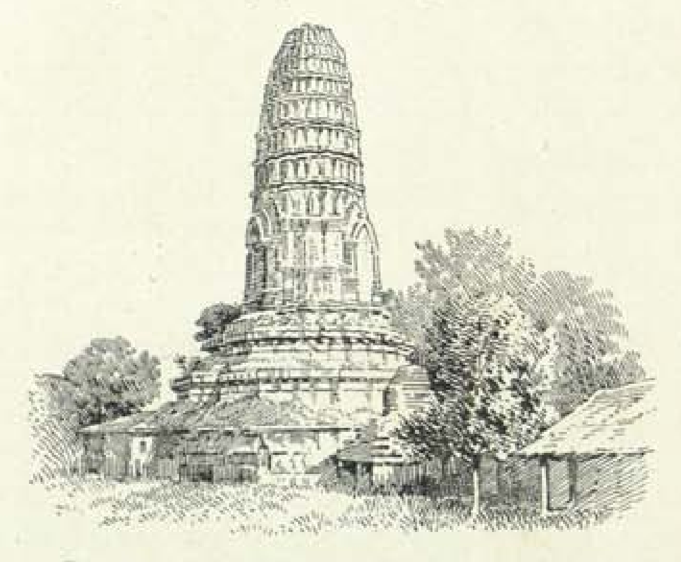


Fig. 166. — Phra Prang à Saxanalay (XIIIe siècle A. D.).

conique à cercles concentriques qui vient au-dessous est népalaise et hindoue et se rencontre dans tous les pays indo-bouddhiques ; Népal[2], Birmanie, Cambodge, Siam, Ceylan. Nous ne l'avons pas rencontré dans l'ancien Java. 3° L'entablement carré du sommet du dôme est népalais et du Nord de l'Inde. Il n'existe ni en Birmanie ni au Cambodge, mais on le trouve au Népal, au Siam, à Java (Boro Boudour) et à Ceylan ; la petite colonnade qui relie le cône à cercles concentriques à l'entablement du sommet du dôme est spéciale au Siam. 4° Le corps du stûpa, en forme de cloche avec

1. C'est un trident peu visible sur le croquis.
2. Et en général dans l'Inde septentrionale.

gradins concentriques circulaires et petite chapelle d'axe, est plus exactement talain et birman mais il existait avec des nuances dans le Nord de l'Inde. Il diffère en revanche par la base des gradins octogonaux de Rangoon et Pégou.

Les galeries concentriques sont franchement khmères.

2° Prang. — Le *prang* a été primitivement une tour côtelée, brahmanique, imitée des tours khmères (fig. 164). Nous donnons une photographie de deux prang de Saxanalay (fig. 165-166) qui peuvent être considérés comme les prototypes du genre.



Fig. 167. — Un édicule moderne (Bangkok).

Les stûpa et les prang[1] apparaissent au Siam à peu près à la même époque, c'est-à-dire vers les XIIIe et XIVe siècles, mais les prang, et spécialement les prang avec avant-corps et chapelle que nous reproduisons, ont passé, peu de temps après leur construction, du culte çivaïte au culte bouddhique.

1. La Jonquière. *Communication verbale.*

On construisit ensuite, indifféremment, des prang ou des stûpa sans grande notion de leur destination primitive.

Ces prang et stûpa occupèrent d'abord la place que les stûpa occupent encore dans les temples de la Birmanie. Considérés comme reliquaires, ils étaient le point central, celui vers lequel convergeaient toutes les constructions. Déjà, cependant, on trouve à Saxanalay

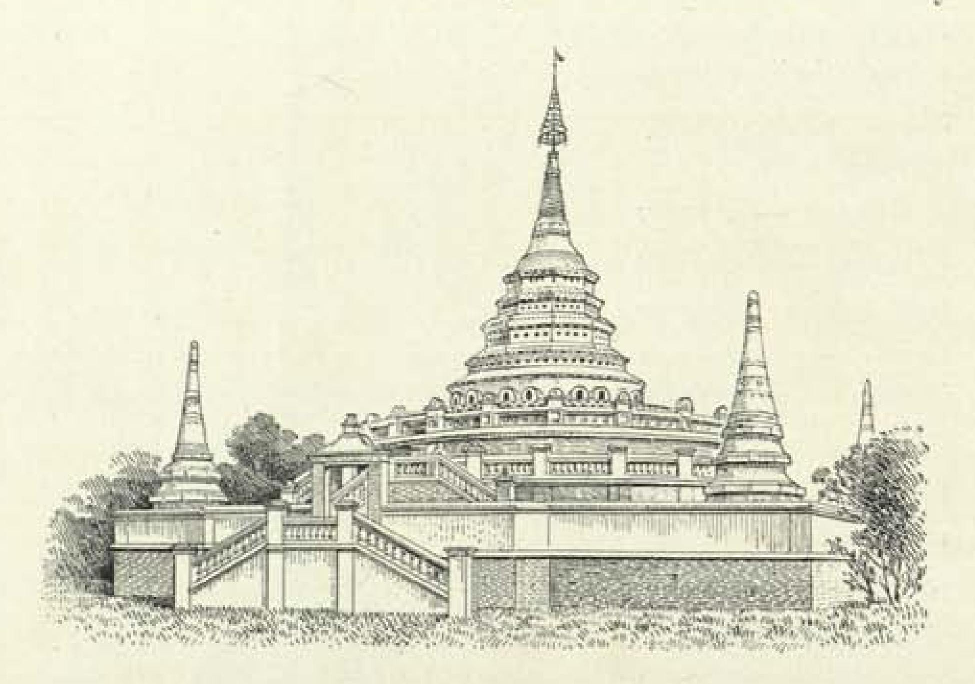


Fig. 168. — Paklat (Siam).

des édifices religieux où la nef et les statues colossales de Gautama ont pris la place de la tour centrale.

La nef centrale est généralement entourée d'une série de petites constructions pleines en forme de stûpa ou de prang. Ces sortes de constructions très variées, destinées surtout à servir de reliquaires ou de tombes pour de saints moines, sont disposées par rangées sur chacune des faces de la nef ou dans les angles des préaux.

Ces petits édifices en forme de cloche ou de prang cotelés sont des « cheddi » (pâli *cetiya*).

Les prang sont très souvent surmontés du trident en métal, comme les stûpas ; c'est un emblème civaïte et bouddhique ou même un symbole des premiers âges de l'humanité, comme le dit Goblet d'Alviella dans sa « Migration des symboles[1] ».

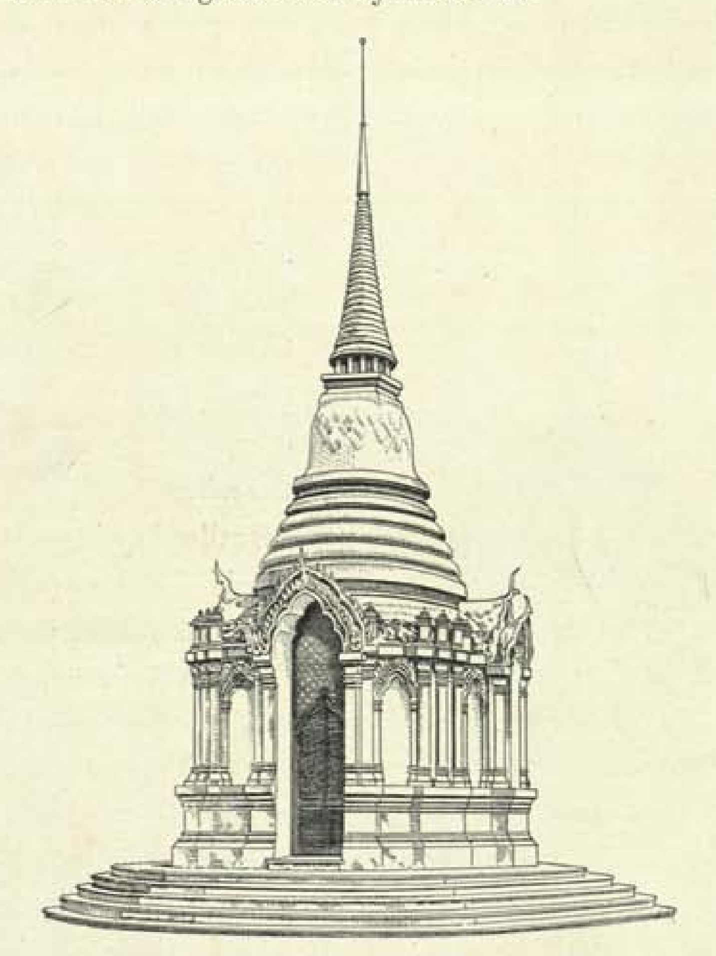


Fig. 169. — Un édicule moderne de Vat Rachab ossit (?). Siam.

Dans le genre stûpa, prang et chedi, il existe une foule d'édifices modernes, reproduction probable d'édifices plus anciens, uniquement inspirés par l'*art birman* qui lui-même dérive de l'art du nord de l'Inde. Nous donnons à cet effet quatre dessins (fig. 167 à 170) que le lec-

1. Goblet d'Alviela. *La Migration des Symboles*, p. 300.

teur pourra comparer avec le mausolée (moderne) du roi Mindon (fig. 171), les édicules des fossés de Mandalay (fig. 172), ceux de Chouè Modo (fig. 288 à 290) et de Chouè Dagon (fig. 173), à un édicule de Pagan (fig. 174) et à deux dessins de Yule (fig. 175-176). Ces édicules sont presque tous modernes, mais ce sont des copies d'édifices beaucoup plus anciens, ainsi que nous le dirons dans le chapitre de la Birmanie. Nous avons choisi ces exemples au hasard et parce que nous les avions sous la main (fig. 177)[1].



Fig. 170. — Vat Phra bat. Bangkok.

3° Bot et Vihâra. — Le temple (le *vat*, suivant l'expression siamoise et khmère) comprend dans son ensemble des salles de réunion ou *bot*, des salles de prières, ou *vihâra*, une bibliothèque (si la pagode est royale) enfin un échafaudage en bois supportant la cloche; celle-ci correspond aux mêmes besoins que dans nos monastères.

Le *bot* (en pâli *uposathaggam*) est une salle rectangulaire à galerie extérieure avec un autel et une statue du Bouddha. Cette salle sert aux ordinations des moines et aux grandes assemblées. C'est un temple.

Le *vihâra* est une salle consacrée aux cérémonies religieuses et aux sermons pour le peuple.

1. Nous avons respecté l'orthographe fantaisiste de nos photographies du Siam. Les monuments étant quelconques cela n'offre pas grand inconvénient. Ils sont tous du XVIII[e] et du XIX[e] siècle.

Toutes ces salles ou temples sont surmontées de toitures télescopiques aux acrotères crochues qui caractérisent la dernière période de l'art hindou au Cambodge et au Siam.

Les frontons et les encadrements des fenêtres et des portes, en bois ou en stuc, avec leurs sculptures aux vives couleurs, leurs verroteries, leurs incrustations de faïence, sont un mélange d'art hindou et d'art chinois vraiment original, car on ne trouve la même décoration ni en Chine ni aux Indes. On le retrouve il est vrai en Birmanie, ce pays initiateur du Siam, mais avec infiniment moins de grâce. Il est difficile de fixer une date à l'importation de ce genre de mosaïque qui existait à Ceylan et dans le nord de l'Inde, dans une certaine mesure, bien avant notre ère[1] ; mais la question est oiseuse pour le Siam, puisque le royaume n'a été créé qu'au XIIIe siècle, c'est-à-dire longtemps après que ce genre d'ornementation eut été introduit au Cambodge et en Birmanie.



Fig. 171. — Mausolée du roi Mindon (XIXe siècle). Birmanie.

L'effet de ce décor est du reste absolument délicieux ; on se prend toutefois à regretter que ces charmants maquillages ne présentent aucune garantie de durée. Au bout de quelques années, les dorures et les verroteries, abîmées par les pluies torrentielles des tropiques, prennent un aspect ruiné et misérable qui fait peine à voir. A notre avis cette ornementation devrait être réservée pour les intérieurs.

De nos jours l'influence chinoise se fait sentir plus que jamais

1. Voir le chapitre consacré à la Birmanie.

dans tous les édifices religieux. Elle n'est combattue dans les palais que par l'influence européenne. Il ne faut pas oublier en effet que la population du Siam comprend un quart de Chinois, et 30 pour 100 seulement de Siamois proprement dits sur une population totale[1]



Fig. 172. — Un édicule de l'enceinte extérieure du palais de Mandalay.

très mêlée de 6 686 846 habitants. Le commerce est presque entièrement chinois, les entrepreneurs le sont aussi, et comme ce sont eux qui construisent la plupart des édifices, il en résulte que le style chinois tend à se généraliser. Les parcs royaux sont remplis d'édifices légers de ce style (fig. 177). L'invasion hindoue qui a apporté

1. Comité de l'Asie Française, 1906, n° 58, p. 33.

pendant les premiers siècles de notre ère la civilisation de l'Inde a été remplacée par l'invasion chinoise. Celle-ci s'est surtout manifestée au point de vue ethnique et architectural, mais l'intervention des Européens et l'évolution unificatrice prochaine des peuples de race jaune, vont probablement modifier de nouveau la civilisation et l'art de ce petit peuple.



Fig. 173. — Chouè Dagon à Rangoon. (Édicule du pourtour du stûpa.)

Palais du Siam. — Il ne reste rien des anciens palais des rois de Siam à Sokhothay et à Ayuthia. Le palais royal actuel de Bangkok est moderne et fortement européanisé ; la ville de Bangkok est du reste elle-même assez récente puisqu'elle n'a été érigée en capitale qu'en 1768 après la prise d'Ayuthia par les Birmans. Il présente cette particularité qu'il a servi de modèle (nous l'avons dit dans le chapitre relatif au Cambodge) au palais de Norodom à Phnom-Penh. Le roi khmèr a mis ainsi à profit les longues années qu'il a passées en exil à la cour de Bangkok. Il aurait pu faire un meilleur emploi de son temps, mais les usages protocolaires, les mœurs et la religion étant identiques dans les deux pays, on s'explique que le jeune prince se soit inspiré, dans des conditions très économiques, il est vrai, des dispositions architecturales du palais de son suzerain.

Nous n'en dirons que peu de mots, mais auparavant, nous croyons utile de donner les curieuses et intéressantes descriptions que nous ont laissées La Loubère, Gervaise, Choisy, de Forbin et le jésuite Tachard sur le palais d'Ayuthia, à la fin du XVII[e] siècle. Commençons par Gervaise. Cet auteur, qui avait passé quatre ans au Siam et qui en parlait la langue, a publié en 1690, une histoire naturelle et politique du royaume de Siam, des plus intéressantes[1].

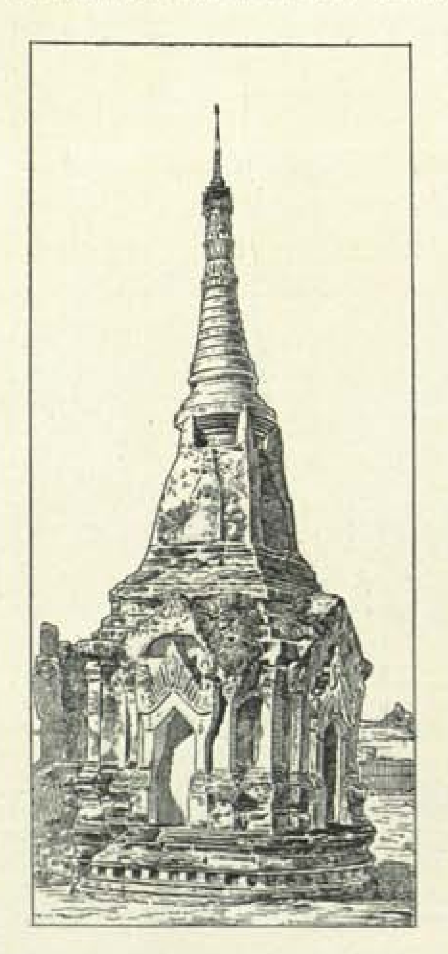


Fig. 174. — Pagan (XV[e] ou XVI[e] siècle).

A cette époque la ville d'Ayuthia, qui aujourd'hui n'existe plus[2] était une capitale florissante.

« Le palais du Roi (page 43) dit Gervaise (fig. 178-179), est bâti dans la partie la plus septentrionale de la ville et fermé d'une double muraille de briques qui est toujours fort bien entretenue ; il peut avoir environ une demi-lieue de circuit ; plusieurs cours de différentes grandeurs le partagent ; dans quelques-unes de ces cours, on voit les écuries des éléphants qui sont plus ou moins belles suivant la différence du rang et de la dignité de ces animaux, car chacun sait qu'ils ne sont pas tous égaux etc... Les officiers de la maison du roi, sont logés dans les deux premières cours, et dans les autres,

1. *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*. A Paris, chez Louis Lucas, M. DC. LXXXX.

2. Elle avait été fondée en 1350.

l'on voit encore quelques vieux appartements des anciens rois qu'on respecte comme des lieux sacrés ; plusieurs rangées d'arbres en rendent le séjour assez agréable : il y a même *quelques pagodes* qui toutes anciennes qu'elles sont ne laissent pas d'y faire un assez bel effet.

« L'appartement du roi est dans la dernière cour ; il est nouvellement bâti et l'or qui y brille en mille endroits le distingue entière-

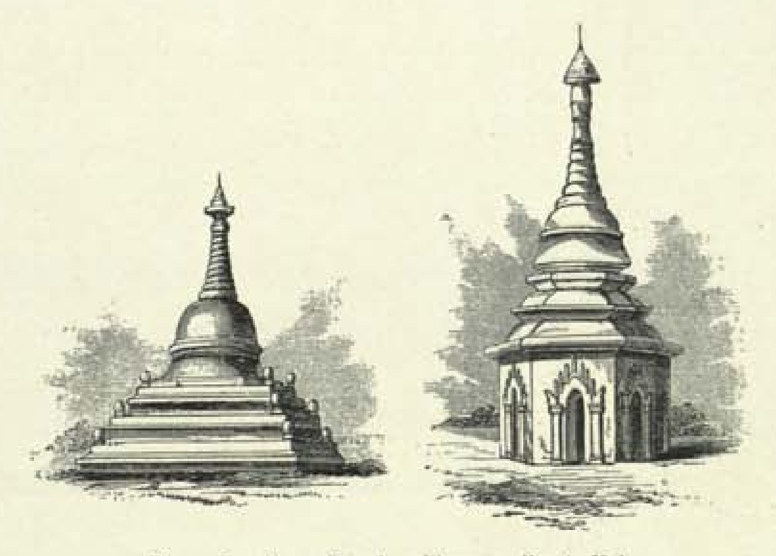


Fig. 175, 176. — Pagodons Birmans, d'après Yule.

ment de tous les autres ; *il est en forme de croix du milieu de laquelle s'élève sur le toit une haute pyramide à divers étages qui est la marque de la maison royale* [1] ; toute la couverture est d'étain, et il n'y a rien de mieux travaillé que la sculpture dont il est orné de tous côtés.

« L'appartement de la princesse reine, de sa fille et de ses femmes, qui en est le plus proche, paraît par le dehors assez magnifique ; il a vue aussi bien que celui du roi sur de grands jardins bien plantés ; les allées y sont entrecoupées par de petits ruisseaux, etc... Hors du palais, on voit à la gauche sur le bord de la rivière de grands maga-

1. Comme la pyramide centrale d'Angkor Vat?

sins où l'on renferme les balons du roi [1]. On y en compte plus de cent-cinquante qui sont tous aussi superbes que ceux qui parurent



Phot. Lenz à Bangkok.

Fig. 177. — Mélange de monuments chinois et siamois, d'inspiration hindoue et khmère à Bangkok.

à l'entrée de l'ambassadeur de France ; à la droite, on voit un grand parc, dans lequel on amenait autrefois les éléphants sauvages pour

1. Grandes pirogues dorées et sculptées avec cabine centrale.

les dompter en présence de la famille royale qui prenait ce plaisir des fenêtres d'un petit château qui n'en est pas éloigné (fig. 180).

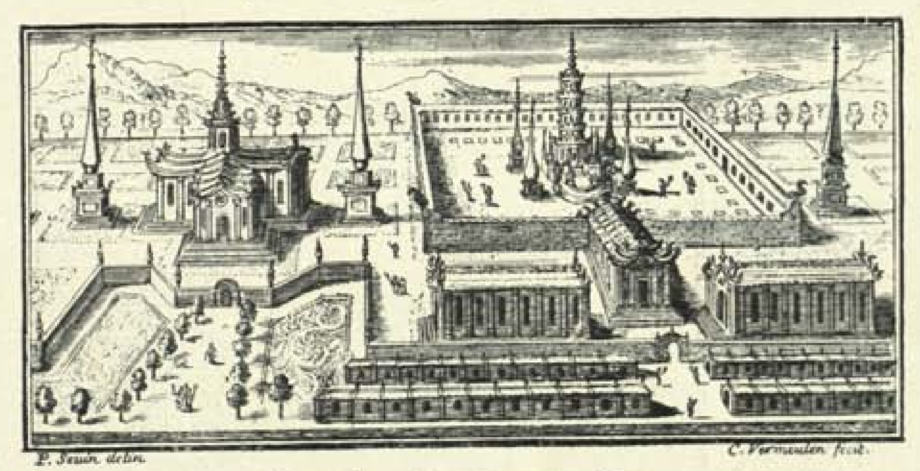


Fig. 178. — Un palais royal au Siam.
(Gervaise. — *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam.*)

« Il y a un autre quartier dans la ville qui est destiné aux étran-

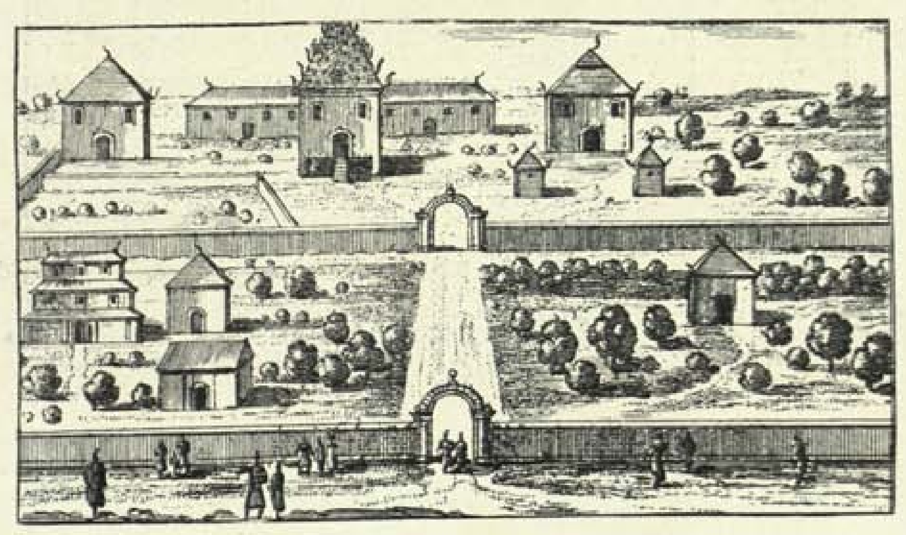


Fig. 179. — Un palais royal au Siam.
(Gervaise. — *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam.*)

gers, où demeurent les Chinois, les Maures et quelques Européens ; on y voit des maisons de briques assez bien bâties ; il y en a même

des rues tout entières ; il est très peuplé et c'est l'endroit du royaume où se fait le plus grand commerce ; tous les vaisseaux y abordent,

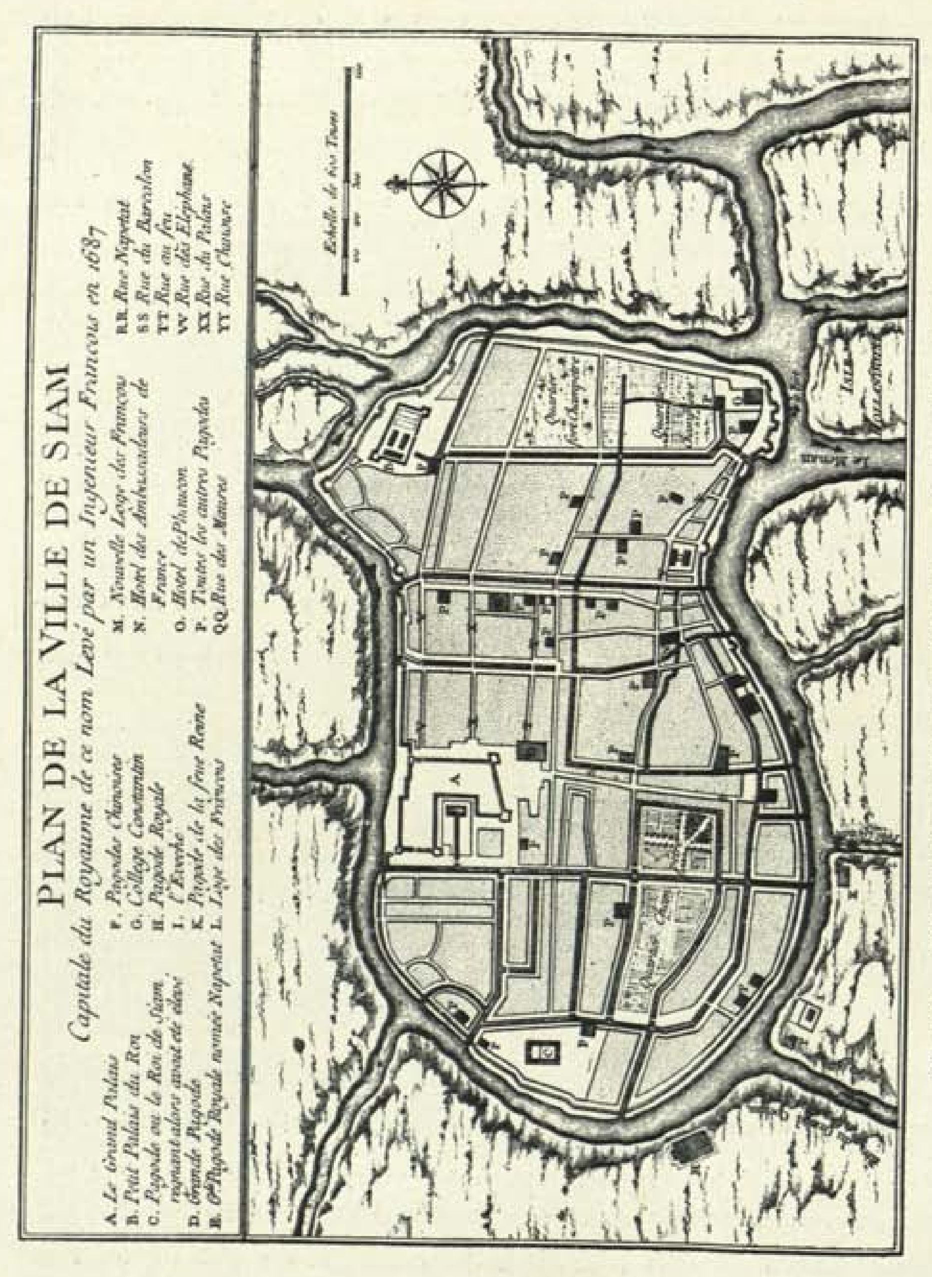


Fig. 180. — Plan d'Ayuthia au XVIIe siècle. Bibliothèque nationale. Cabinet des Estampes.

parce que la rivière y forme un grand bassin très courant pour les radouber, et tous les jours on y en bâtit de nouveaux. Le troisième

quartier, qui est celui des naturels du pays, est le plus grand de tous ; il est habité par quantité d'artisans : on y voit plusieurs grandes rues remplies de boutiques des deux côtés et de grandes places pour les marchés, etc., etc...

« Il y a des rues pavées en briques et d'autres qui ne le sont point. Comme la ville est entrecoupée de plusieurs ruisseaux, il a été nécessaire d'y bâtir des ponts : il y en a cinq ou six de briques faits en arcade qui sont assez beaux et assez commodes, mais il y en a d'autres faits de cannes qui sont si étroits et si peu solides qu'il est difficile d'y passer sans danger ou du moins sans peur de se jeter à l'eau.

« Au reste, elle est si peuplée qu'elle pourrait bien fournir 60.000 hommes d'âge à porter les armes, etc., etc... Mais ce qui contribue le plus à la beauté et à la magnificence de cette ville c'est la vue de plus de cinq cents pagodes que l'on trouve dispersées de tous les côtés et qui par le nombre des statues dorées qu'elles renferment donnent aux étrangers qui n'y sont pas encore accoutumés une fort grande idée de ses richesses.

« De la ville de Louveau et de la maison de plaisance du roi de Siam. — Louveau que les Siamois appellent communément Nocche-boury est une ville qui est pour ainsi dire dans le royaume de Siam ce que Versailles est en France. Les anciens rois y avaient une maison de plaisance, mais il y avait plus de cent ans qu'elle avait été abandonnée lorsque celui qui règne aujourd'hui la fit rebâtir... Le palais que le roi a nouvellement bâti sur le bord de la rivière en fait le plus bel ornement, il n'est pas si magnifique que celui de Sijouthia (Ayuthia) mais il a quelque chose de plus gai ; il est fermé d'assez bons murs, et son plan est beaucoup plus long que large : la partie qui regarde la ville est divisée en trois cours toutes différentes, chacune d'elles a ses beautés particulières. On voit à la droite en entrant dans la première une petite salle où sont jugés les criminels de lèse-majesté, et deux prisons à peu près de même grandeur,

où ils sont renfermés jusqu'à ce que leur procès soit instruit, et leur sentence prononcée. A la gauche, il y a un grand réservoir qui donne de l'eau à tout le palais. Il est l'ouvrage d'un Français et d'un Italien, plus heureux et plus savants dans l'hydraulique que plusieurs étrangers qui y avaient travaillé avec les plus habiles Siamois pendant dix années entières sans avoir pu jamais en venir à bout... A trente pas de là, il y a un jardin divisé en quatre carrés qui font face à un petit salon fort agréable tant par la vue de plusieurs jets d'eau qui l'environnent que par la proximité d'une pagode qui bien qu'elle ne soit pas fort superbe, ne laisse pas néanmoins de contribuer à l'agrément de ce lieu : un petit bocage qui remplit le reste de cette première cour donne entrée à la seconde qui est incomparablement plus belle ; sa porte est entre deux pavillons qui sont destinés à loger quatre éléphants du second ordre ; sa figure est carrée ; les murailles, qui sont d'une blancheur à éblouir, sont ornées d'une sculpture à la mauresque fort délicate et divisées par de petits compartiments qui dans certains jours de cérémonie sont garnis d'un grand nombre de porcelaines de Chine : deux petites salles fort basses se trouvent à l'entrée, vis-à-vis d'un grand corps de logis, qui a deux pavillons à sa droite, où sont logés fort à l'aise les éléphants du premier ordre ; on voit à la gauche un superbe bâtiment au-dessus duquel s'élève une *pyramide à peu près semblable à celle qui se voit sur le palais royal de la ville capitale*. C'est à une des fenêtres de ce bâtiment du milieu, qui est plus large et plus élevé que les autres, que le roi donne audience aux ambassadeurs des princes ses voisins : pendant tout le temps qu'il paraît, ils se tiennent dans les deux petites salles prosternés la face contre terre[1]... Il n'en est pas de même des ambassadeurs de l'empereur de Chine et des premiers souverains, car ils sont conduits en cérémonie à la salle d'audiences qui est sous la pyramide. Cette salle n'a que trois à quatre

1. A rapprocher le détail de la fenêtre du récit de Tcheou Takouan sur les audiences royales au Cambodge en 1295.

toises de long, sur deux de large, elle a trois portes, une grande au milieu et deux des deux côtés ; les murailles sont couvertes de ces belles glaces dont on chargea les deux mandarins qui vinrent en France il y a quatre ans, et le plafond est partagé en quatre quartiers égaux enrichis de fleurons d'or artistement travaillés à jour et garnis de certains cristaux de la Chine qui y font le plus bel effet du monde ; dans le fond de cette salle s'élève de terre à la hauteur de quatre ou cinq coudées, un trône assez magnifique ; le roi y monte par derrière sans qu'il puisse être vu, par l'escalier d'un appartement secret, contre lequel il est adossé ; c'est là, dit-on, que demeure la princesse reine sa fille : comme il n'est permis à qui que ce soit d'y entrer et que même M. l'Ambassadeur de France n'a pas eu la liberté d'en voir le dedans, je puis me dispenser d'en faire ici la description. Un peu plus loin en descendant quinze ou vingt marches, on trouve la troisième cour où est l'appartement du roi. Il donne en un corps de logis d'une assez grande étendue, l'or y brille de tous côtés aussi bien que dans ceux de la seconde cour, et comme il est couvert de tuiles jaunes vernissées dont la couleur est assez approchante de celle de l'or quand le soleil y donne, il faut avoir de bons yeux pour en pouvoir soutenir l'éclat. Il est entouré d'un parapet (lisez terrasse) *qui à ses quatre coins a quatre grands bassins,* remplis d'une *eau très pure* où sa majesté siamoise a coutume de *se laver sous de riches tentes qui les couvrent ;* celui de ces bassins qui est sur la droite est proche d'une petite grotte artificielle couverte d'arbrisseaux toujours verts et d'une infinité de fleurs qui le parfument en tous temps ; il en sort une claire fontaine qui distribue ces eaux à ces quatre bassins [1].

« L'entrée de cet appartement n'est permise qu'aux pages du roi et à quelques seigneurs de la cour qui sont le plus en faveur auprès

1. En somme les rois habitaient des pavillons à toit pyramidal, entourés de quatre bassins ce qui rappelle la légende d'Angkor Vat, mais ces pavillons n'occupaient pas le centre d'enceintes concentriques.

de lui, les autres mandarins demeurent sur le parapet (terrasse) prosternés sur de grands tapis, où le roi leur donne audience, *appuyé sur une fenêtre*, d'où il peut être entendu ; les autres officiers se tiennent au bas du parapet, couchés sur des nattes, la face contre terre et quelquefois même éloignés de plus de cent pas de sa majesté.

« Autour de ce parapet sont bâties de petites chambres assez propres où se retirent les pages et les mandarins qui sont en garde ; et un peu plus loin, sur la gauche, il y a un parterre rempli des fleurs les plus rares et les plus curieuses des Indes, que le roi prend plaisir à cultiver de sa propre main : de là, se découvre un fort grand jardin qui fait face au bâtiment, il est planté de gros orangers, de citronniers et de plusieurs autres arbres du pays si touffus qu'ils donnent de l'ombre et de la fraîcheur en plein midi ; les allées sont bordées d'un petit mur de briques à hauteur d'appui et d'espace à espace, on y voit des fanaux de cuivre doré que l'on a soin d'allumer toutes les nuits quand le roi est au château et, entre deux fanaux, il y a une espèce de foyer ou d'autel où l'on brûle quantité de pastilles et de bois odoriférants qui répandent fort loin leur parfum. Après cela doit-on s'étonner si sa majesté siamoise a tant d'inclination pour cette maison de plaisance. Aussi, *des dames y ont-elles leur plus bel appartement dans une longue galerie* qui règne derrière celui du roi et de la princesse depuis un bout de la cour jusqu'à l'autre, et c'est ce qui en rend l'accès si difficile qu'il est même interdit aux enfants des rois ; il n'y a que les eunuques qui les servent qui aient la liberté d'y entrer et ce n'est que par les dehors que l'on peut juger des dedans ; le plan grossier que j'en ai tracé très à la hâte parce que j'y étais en compagnie de gens qui ne pouvaient point me donner le loisir d'en faire un plus juste ne laissera pas d'en donner quelque idée. »

P. 135. — « L'architecture siamoise est toute différente de la nôtre et il ne faut pas espérer qu'elle soit jamais si belle ni si régulière ; ces peuples n'ont pas cru s'y devoir beaucoup appliquer parce

qu'il n'y a pas de carrières dans tout le royaume ; ils ont trouvé plus de commodité et moins de dépenses à se faire bâtir des petites maisons de bois et de cannes, qu'ils élèvent de terre de sept à huit pieds seulement et qu'ils soutiennent par six gros piliers de bois, qu'à s'en faire de briques qui coûteraient beaucoup et qui ne laisseraient pas d'être exposées au danger d'être renversées par les fréquentes inondations du pays [1]. »

P. 295. — « Des trésors du roi de Siam. — ...Le roi a huit ou dix magasins entre plusieurs autres qui sont d'une richesse inconcevable ; dans les uns il y a un grand nombre de larges urnes entassées les unes sur les autres jusques aux toits qui sont toutes pleines de ticals (monnaie d'argent), de gros morceaux de poudre d'or, mais principalement de tambac, qui est un composé admirable de plusieurs métaux raffinés, lequel est plus estimé dans le Siam que l'or même, quoiqu'il n'ait pas tant d'éclat. Les autres magasins sont remplis de beaux sabres du Japon dont la trempe est si fine que d'un seul coup on en peut couper aisément une grosse barre de fer, etc., etc... »

P. 303. — « Lorsque le roi donne audience dans son palais, c'est toujours dans l'embrasure d'une de ses fenêtres : avant qu'on en ouvre les volets, les trompettes sonnent pour avertir tout le monde que Sa Majesté va paraître ; aussi chacun se prosterne la face contre terre, etc... [2] »

Passons maintenant au « Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686 » par l'abbé de Choisy [3]. L'abbé de Choisy passa une partie de sa jeunesse habillé en femme sous le nom de comtesse des Barres ; il fut même engagé pendant plusieurs mois en qualité d'actrice au théâtre de Bordeaux. Il se convertit et se fit attacher à la mission de M. de Chaumont, envoyé au Siam comme ambassadeur.

1. Il en est encore ainsi au Siam et au Cambodge.
2. Toujours les mêmes coutumes que celles signalées par le Chinois de 1295.
3. L'abbé de Choisy. *Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686*. Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687, in-12.

Il se fit ordonner prêtre pendant le voyage. Le journal de l'abbé n'a aucune valeur, nous en donnons cependant quelques extraits assez curieux : P. 306. — « Nous venons du palais, c'est un curieux terrain, j'en ai aussi le plan. Il y a dans l'enceinte cinq ou six palais avec de grandes cours entourées de corps de logis séparés qui tous sont couverts de calin qui est une espèce d'étain sonnant fort luisant; et en haut de chaque corps de logis est une pyramide dorée. »

P. 411. — « Nous avons été voir une maison de plaisance du roi (à Louvo). Elle est à peu près comme les autres : de grandes cours pleines d'arbres avec des manières de hals où les mandarins sont prosternés quand le roi donne audience : trois ou quatre corps de logis avec des dômes couverts de calin. Nous avons entré dans les cours ; mais pour l'intérieur du palais, tout était barricadé. »

Les mémoires du lieutenant de vaisseau de Forbin[1], attaché à l'ambassade de M. de Chaumont, puis grand amiral et général en chef, bien malgré lui, des armées du roi de Siam, ne donnent pas grand détail sur ce palais. M. de Forbin n'a pas cessé d'être de mauvaise humeur, et de fait il eut toutes sortes d'ennuis avec le fameux Constance Faulcon (Constantin Phaulkon), aventurier grec et premier ministre du roi.

P. 30. « Nous entrâmes d'abord dans une cour assez spacieuse dans laquelle étaient un grand nombre d'éléphants rangés sur deux lignes que nous traversâmes. On y voyait l'éléphant blanc si respecté chez les Siamois, séparé des autres par distinction. De cette cour nous entrâmes dans une seconde, où étaient cinq à six cents hommes assis à terre comme ceux que nous vîmes à la Barre, ayant les bras peints de bandes bleues. Ce sont les bourreaux et en même temps les gardes des rois de Siam. Après avoir passé plusieurs autres cours, nous parvînmes jusqu'à la salle de l'audience : c'est un carré long où on monte par sept à huit degrés.

1. Voyage du Comte de Forbin à Siam. Paris, Hachette, 1853.

« M. l'Ambassadeur fut placé sur un fauteuil, tenant par la queue la coupe où était la lettre du roi. M. de Choisy était à son côté droit, mais plus bas, sur un tabouret et le vicaire apostolique de l'autre côté, à terre, sur un tapis de pied mis exprès et plus propre que le grand tapis dont le plancher était couvert. Toute la suite de l'ambassade était de même assise à terre, ayant les jambes croisées. On nous avait recommandé sur toutes choses de prendre garde que nos pieds ne parussent, n'y ayant pas au Siam un manque de respect plus grand que de les montrer, etc., etc... Lorsque tout fut fait, un gros tambour battit un coup : à ce signal les mandarins, qui n'avaient pour tout vêtement qu'un linge qui les couvrait depuis la ceinture jusqu'à mi-cuisses, une espèce de chemisette de mousseline et un panier sur la tête d'un pied de long, terminé en pyramide et couvert d'une mousseline, se couchèrent tous et demeurèrent à terre, appuyés sur les genoux et sur les coudes. La posture de ces mandarins, avec leurs paniers dans le cul l'un de l'autre, fit rire tous les Français. Le tambour que nous avions ouï d'abord battit encore plusieurs coups en laissant un certain intervalle d'un coup à l'autre et au sixième coup le roi ouvrit et parut à la fenêtre. Il portait sur la tête un chapeau pointu !..., etc., etc. Sa Majesté fit quelques amitiés à M. l'Ambassadeur, etc., etc... Ensuite, le gros tambour battit, le roi ferma sa fenêtre et les mandarins se redressèrent.

« Les audiences finies, on reprit la marche et l'ambassadeur fut conduit dans la maison qui lui était préparée. Elle était de briques, assez mal bâtie, la plus belle pourtant qu'il y eût dans la ville, car on ne doit pas compter de trouver dans le royaume de Siam des palais qui répondent à la magnificence des nôtres. Celui du roi est fort vaste, mais mal bâti, sans proportions et sans goût ; tout le reste de la ville, qui est très malpropre, n'a que des maisons ou de bois ou de cannes, excepté une seule rue d'environ deux cents maisons, assez petite, bâties de briques et à un seul étage. Ce sont les

Maures et les Chinois qui les habitent. Pour les pagodes ou temples des idoles, elles sont bâties de briques et ressemblent assez à nos églises. Les maisons des Talapoins, qui sont les moines du pays, ne sont que de bois, non plus que les autres. »

(P. 49). — « ...Pour achever, le roi me fit donner une maison fort petite: on y mit trente-six esclaves pour me servir et deux éléphants. La nourriture de tout mon domestique ne me coûtait que cinq sous par jour. »

Le comte de Forbin, dégoûté, finit par quitter le pays et rentrer en France, où il avait du reste été précédé par l'ambassade de M. de Chaumont ; celle-ci n'était restée que quelques mois au Siam. M. de Forbin pendant son séjour au Siam avait reçu le commandement de Bangkok, qu'il fut chargé de fortifier avec l'aide d'un ingénieur français. La cour était toujours à Ayuthia.

En mars 1787, partit de France une nouvelle ambassade française avec M. de La Loubère comme chef de mission, et un corps de troupes de six cent cinquante officiers ou soldats sous le commandement du général Desforges ; ces troupes avaient été demandées, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le ministre Constance Faulcon. La Loubère arriva en septembre 1787. Ses mémoires sont des plus instructifs.

P. 92 [1]. — « Les palais de Siam (Bangkok) et de Louvo, et plusieurs pagodes ou temples, sont aussi de briques, mais les palais sont bas parce qu'ils n'ont qu'un étage, comme j'ai dit... Au reste les Siamois ne connaissent aucun ornement extérieur pour les palais ni pour les temples, que dans les combles qu'ils couvrent ou de cet étain bas qu'ils nomment calin, ou de tuiles vernies de jaune, comme il y en a au palais du roi de la Chine. Mais quoiqu'il ne paraisse nul or au palais de Siam par le dehors, et qu'en dedans il

1. *Du royaume de Siam*, par M. de La Loubère. Amsterdam, 1691, 2 vol. in-12 (Nos citations sont toutes prises dans le 1er volume).

n'y ait que peu de dorure, ils ne laissent pas de l'appeler le Palais d'Or, Prassat-Tong, parce qu'ils donnent des noms magnifiques à toutes les choses qu'ils honorent.

« Pour ce qui est des cinq ordres d'architecture composés de colonnes, d'architraves, de frises et d'autres ornements, les Siamois n'en ont aucune connaissance et ce n'est pas en ornements d'architecture que consiste chez eux la véritable dignité des maisons royales et des temples.

« Leurs escaliers sont si peu de chose qu'un escalier de dix ou douze marches par lequel nous montâmes au salon de l'audience du roi de Siam n'avait pas deux pieds de large. Il était en briques tenant à un mur du côté droit et sans aucun appui du côté gauche. La porte du salon, carrée, mais basse et étroite, était digne de l'escalier et placée à gauche à l'extrémité du mur du salon, c'est-à-dire presque au coin. Je ne sais s'ils n'y entendent pas finesse et s'ils ne croient pas qu'une fort petite porte n'est encore que trop grande puisqu'il est censé qu'on doit se prosterner pour y entrer. Il est vrai que l'entrée du salon de Louvo est mieux de notre goût : mais outre que le palais de Louvo est plus moderne, le prince y dépose beaucoup la majesté, laquelle réside principalement dans la capitale, comme je le dirai dans la suite.

« Ce qui fait donc chez eux la véritable dignité des maisons, c'est que, quoiqu'il n'y ait qu'un étage, il n'y a pourtant point de plain-pied. Par exemple, dans le palais, le logement du roi et des dames est plus élevé que tout, et plus une pièce en est proche, plus elle est élevée à l'égard d'une autre qui en est plus loin. De sorte qu'il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre, car elles tiennent toutes l'une à l'autre et tout est bout à bout sur une ligne et c'est ce qui cause de l'inégalité dans les toits. Les toits sont tous en dos d'âne, mais l'un est plus bas que l'autre à mesure qu'il couvre une pièce plus basse qu'une autre : et un toit plus bas semble sortir par devant d'un toit plus haut et le plus haut porter sur le plus

bas, comme une selle dont l'arçon de devant porterait sur l'arçon de derrière d'une autre selle (fig. 181). »

P. 95. — « Au palais du roi de la Chine il en est de même, et cette

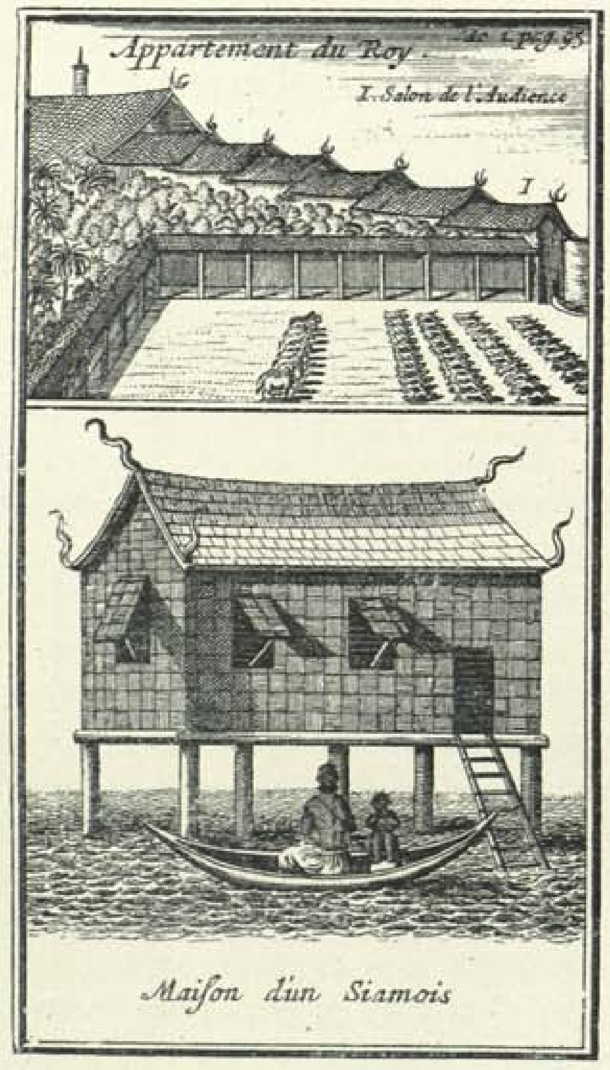


Fig. 181.
(De la Loubère. — *Du royaume de Siam*, p. 95.)

inégalité de toits qui semblent sortir l'un de dessous l'autre, du sens que je viens d'expliquer, marque de la grandeur, en ce qu'elle suppose une inégalité de pièces, qui ne peut se trouver en ces pays-là,

au moins en grand nombre, que chez les rois ; afin que plus on a droit de pénétrer dans cette suite de bâtiments, plus on monte en effet, et plus on reçoive en cela de distinction. Les grands officiers auront jusqu'à trois pièces, l'une plus haute que l'autre, que l'on devine aux trois toits de différente élévation ; mais j'ai vu au palais de la ville de Siam jusqu'à sept toits sortir l'un de dessous l'autre par devant le bâtiment. Je ne sais s'il n'en sortait pas d'autres par derrière. Quelques tours carrées qui sont au palais semblent aussi avoir plusieurs combles, l'une trois, l'autre cinq, l'autre sept, comme si c'étaient des gobelets carrés mis l'un sur l'autre, et dans l'une de ces tours est un fort grand tambour garni de peaux d'éléphant, pour sonner le tocsin en cas de besoin... (Suit la description des pyramides en pointe des pagodes).

P. 97. — « ...Je ne puis dire ce que c'est que les appartements du roi de Siam : je n'en ai vu que la première pièce qui est, à Siam et à Louvo, le salon de l'audience. L'on dit que personne n'entre plus avant, non pas même les domestiques du roi, hormis ses femmes et ses eunuques ; en quoi, si cela est vrai, le prince garde plus de hauteur que ne fait le roi de la Chine. J'ai vu encore le salon du Conseil du palais de Louvo, mais c'était aussi une première pièce d'un autre corps de logis, je veux dire qu'il n'était précédé d'aucune antichambre. Au devant et aux deux côtés de ce salon règne une terrasse qui domine autant sur le jardin qui l'environne qu'elle est dominée par le salon : et c'est sur cette terrasse, et sous un ciel qu'on avait tendu au côté exposé au Nord, qu'étaient les envoyés du roi en une audience particulière, que le roi de Siam leur donna ; et ce prince était dans un fauteuil à l'une des fenêtres du salon. Au milieu du jardin et dans les cours, il y a des halles isolées qu'on appelle des salles ; je veux dire de ces espaces carrés, que j'ai déjà décrits, qui sont entourés d'un mur à hauteur d'appui, et couverts d'un toit qui ne porte que sur des piliers plantés de distance en distance dans le mur. Ces salles sont pour les mandarins importants qui s'y tiennent

assis les jambes croisées, ou pour les fonctions de leurs charges, ou pour faire leur cour, c'est-à-dire le matin assez tard et le soir jusque bien avant dans la nuit, et ils n'en sortent pas sans ordre. Les mandarins moins considérables sont assis à découvert dans les cours ou dans les jardins, et dès qu'ils savent par certains signaux que le roi de Siam les voit, quoiqu'il n'en soit pas vu, tous se prosternent sur les genoux et sur les coudes.

« Quand nous dînâmes dans le palais de Siam, ce fut en un endroit fort agréable, sous de grands arbres et au bord d'un réservoir où l'on dit qu'entre plusieurs sortes de poissons, il y en a qui ressemblent à l'homme et à la femme, mais je n'en vis d'aucune espèce.

« Dans le palais de Louvo, nous dînâmes dans le jardin en une salle isolée, mais dont les murs montent jusqu'au toit et le soutiennent. Ils sont enduits d'un ciment extrêmement blanc poli et luisant à l'occasion duquel on nous dit qu'on en fait de bien plus beau à Surate. La salle a une porte à chaque bout, et elle est entourée d'un fossé de deux ou trois toises de large et profond peut-être d'une toise, dans lequel il y a une vingtaine de petits jets d'eau à distances égales. Ils jaillissent en arrosoir, c'est-à-dire par des ajutages percés de plusieurs trous fort petits, et ils ne jaillissent que jusqu'à la hauteur du bord du fossé, ou à peu près, parce que au lieu d'élever les eaux, ils ont creusé la terre pour abaisser les bassins. »

P. 99. — « Le jardin n'est pas bien spacieux, les compartiments sont fort petits et formés par des briques posées sur le champ. Les sentiers que laissent les compartiments ne peuvent tenir deux personnes de front, et les allées n'en peuvent tenir guère davantage ; mais tout en étant planté de fleurs et de diverses sortes de palmiers et d'autres arbres, le jardin, le salon et les jets d'eau avaient je ne sais quel air de simplicité et de fraîcheur qui faisait plaisir. C'est une chose remarquable que les princes ne se soient jamais portés à mettre de la magnificence dans leurs jardins, quoique de toute ancienneté les Orientaux les aient aimés.

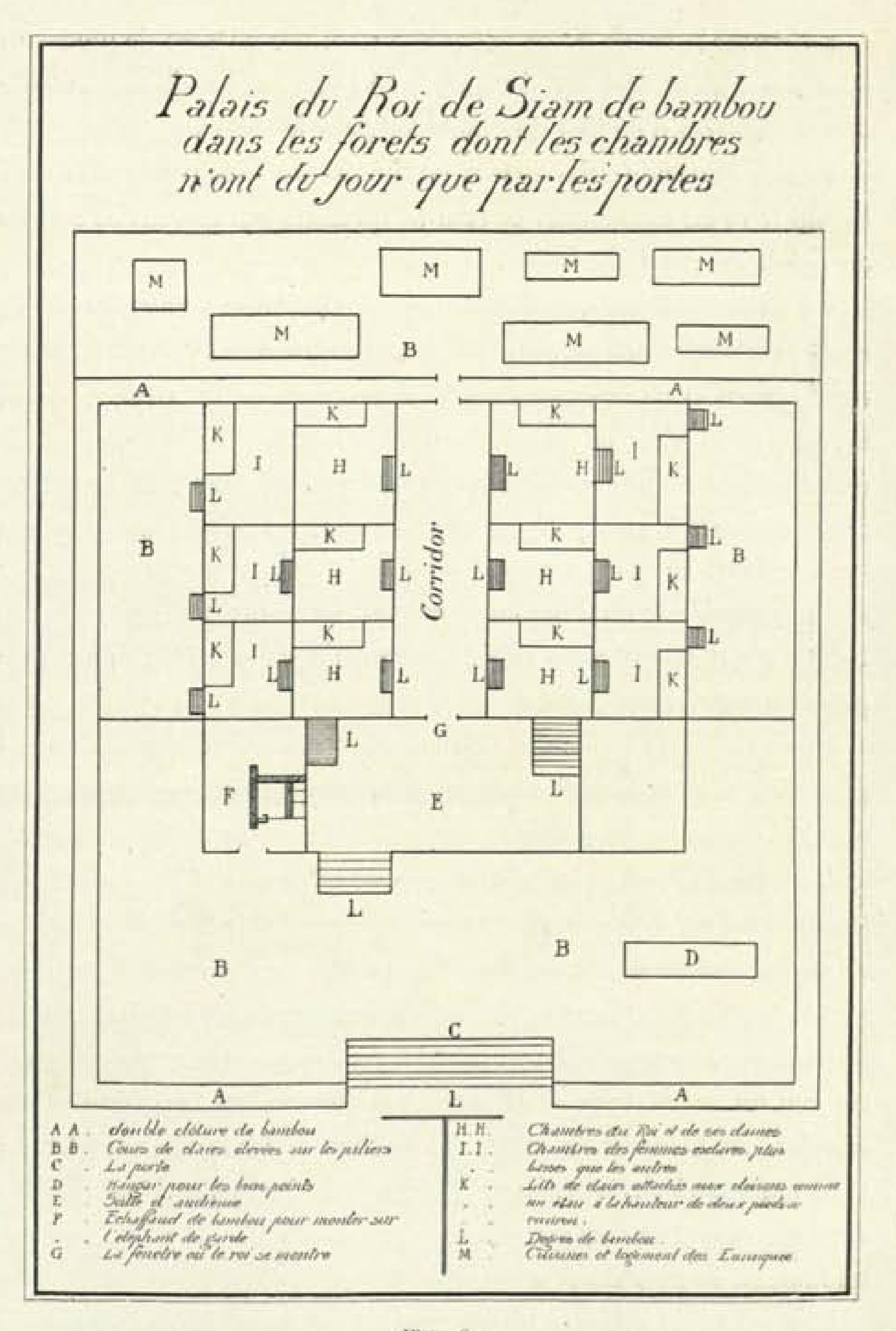


Fig. 182.

(De la Loubère. — *Du royaume de Siam*, p. 120.)

« Comme le roi de Siam fait quelquefois des chasses de plusieurs jours, il a dans la forêt des palais de bambou, ou si l'on veut des tentes fixes, qu'il ne faut que meubler pour le recevoir.

« Elles sont rouges par dehors, comme sont celles du Grand Mogol, quand il va en campagne, et comme les murs qui servent de clôture au palais du roi de la Chine.

« J'en donne le plan, non seulement afin qu'on en voie la simplicité, mais principalement parce que l'on m'a assuré que l'appartement du roi de Siam et de Louvo est sur le même modèle (fig. 182). Ce n'est qu'un petit dortoir où le roi et ses femmes ont chacun une petite cellule. Néanmoins, la vérité de ce que peu de gens voient est toujours malaisée à savoir. Quoi qu'il en soit, on m'a assuré aussi du roi de Siam, ce que j'ai ouï dire de Cromwell, qui est que de peur d'être surpris par quelque conspiration, ce prince a divers appartements où il se renferme la nuit sans qu'il soit possible de deviner précisément dans lequel. »

P. 102. — « Les meubles du roi sont les mêmes à peu près mais plus riches et plus précieux que ceux des particuliers. Les salons que j'ai vus dans les palais de Siam et de Louvo sont tous lambrissés et les lambris sont vernis de rouge avec quelques filets et quelques feuillages d'or. Les planchers étaient couverts de tapis de pied. Le salon de l'audience à Louvo était déjà tout garni des glaces de miroir, que l'escadre du roi avait portées à Siam. Le salon du Conseil y était meublé de cette sorte. Dans le fond il y avait un sofa fait précisément comme un grand bois de lit avec ses quenouilles, un fond et ses tringles, le tout revêtu d'une lame d'or et le fond couvert d'un tapis mais sans ciel ni rideaux, ni aucune sorte de garniture. A l'endroit du chevet étaient en pile les coussins, etc... Il y avait encore un fauteuil de bois doré. »

P. 170. — ... « Le lieu le plus haut est tellement le plus honorable selon eux (les Siamois) qu'ils n'osaient monter au premier étage, même pour le service de la maison quand les envoyés du roi

étaient dans la salle basse. Dans les maisons que les étrangers bâtissent de briques à plus d'un étage, ils observent que le dessous de l'escalier ne serve jamais de passage, de peur que quelqu'un ne passe sous les pieds d'un autre qui montera ; mais les Siamois ne bâtissent qu'à un seul étage, parce que le bas leur serait inutile, personne parmi eux ne voulant ni passer ni loger sous les pieds d'un autre. Par cette raison, quoique les maisons siamoises soient élevées sur des piliers, ils ne se servent jamais du dessous, non pas même chez le roi, dont le palais étant sans plain-pied, a des pièces plus élevées les unes que les autres, dont le dessous pourrait être habité. Il me souvient que quand les ambassadeurs de Siam arrivèrent à une hôtellerie de la Piçote près de Vincennes, comme on avait logé le premier au premier étage et les autres au second, le second ambassadeur s'étant aperçu qu'il était au-dessus de la lettre du roi son maître que le premier ambassadeur avait auprès de lui, sortit bien vite de sa chambre, se lamentant de sa faute et s'arrachant les cheveux de désespoir... »

P. 291. — « Les palais du roi de Siam ont trois enceintes et celui de la ville de Siam les a si distantes l'une de l'autre, que l'entre-deux en paraît de vastes cours. Tout ce que renferme l'enceinte intérieure, savoir le logement du roi, quelques cours et quelques jardins, s'appelle Vang en siamois. Le palais entier avec toutes ses enceintes s'appelle Prassat, quoique Vliet dans le titre de sa relation traduise le mot de Prassat par celui de trône. Les Siamois n'entrent dans le Vang ni n'en sortent sans se prosterner, etc...

« M. de Chaumont et les envoyés du roi mirent pied à terre et abandonnèrent leurs parasols dès la première entrée du Prassat, etc...

« Les portes du palais sont toujours fermées et derrière chacune est un portier qui a des armes, mais qui au lieu de les porter les tient dans sa loge près de la porte, etc...

« Entre les deux premières enceintes et sous un hangar est un petit nombre de soldats désarmés et accroupis, etc...

P. 295. — « Autrefois les rois de Siam avaient une garde japonaise composée de six cents hommes, mais parce que ces six cents hommes seuls faisaient trembler quand ils le voulaient tout le royaume, le roi père du roi d'aujourd'hui, après s'être servi d'eux pour envahir la couronne, trouva le moyen de s'en défaire plus par adresse que par force... »

P. 296. — « Outre cela le roi de Siam a une garde étrangère... Cette garde étrangère consiste premièrement en deux compagnies de trente Maures chacune, gens natifs ou originaires des États du Mogol, de parfaitement bonne mine, mais estimés tout à fait poltrons. Secondement en une compagnie de vingt Tartares-Chinois armés d'arcs et de flèches et redoutés pour leur courage, et enfin en deux compagnies de vingt-cinq hommes chacune de païens de la véritable Inde habillés à la moresque, qu'on appelle Rasbouttes ou Ragibouttes, qui se piquent tous d'être de race royale, et dont le courage est fort célèbre... »

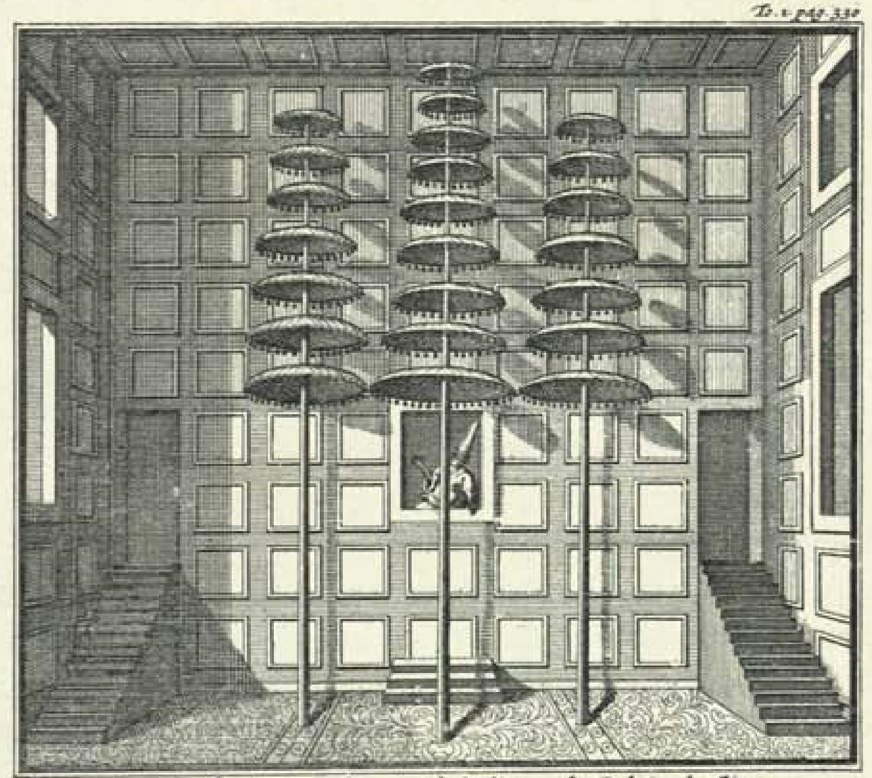
P. 297. — « Dans les premières enceintes sont aussi les loges des éléphants et les écuries des chevaux que le roi de Siam aime le mieux, etc... »

P. 300. — « Dans le Vang, sont quelques-unes de ces salles isolées que j'ai décrites, dans lesquelles les officiers s'assemblent soit pour leurs fonctions, soit pour faire leur cour, c'est-à-dire pour y attendre les ordres du prince.

« Le lieu ordinaire où il se montre à eux est le salon (fig. 183) où il donna audience aux envoyés du roi, et il ne s'y montre que par une fenêtre, comme faisait anciennement le roi de la Chine. Cette fenêtre est d'une chambre plus haute qui a cette vue sur le salon et qu'on dirait être d'un premier étage : elle a neuf pieds de haut ou environ et il fallut mettre trois marches au-dessous pour m'élever à hauteur de donner la lettre du roi de la main à la main au roi de Siam, etc... Aux deux coins du salon qui sont aux côtés de cette fenêtre sont deux portes à hauteur de la fenêtre et deux escaliers fort étroits pour

y monter. Pour tout meuble il n'y a que trois parasols, un devant la fenêtre à neuf ronds, et deux à sept ronds aux deux côtés de la fenêtre[1].

P. 331. — Dans les audiences : « A Siam le parasol qui était devant



Vue du fond du Salon de l'Audience du Palais de Siam.

Fig. 183.

(De la Loubère. — *Du royaume de Siam*, p. 330.)

la fenêtre du roi avait neuf ronds et les deux qui étaient à côté en avaient chacun sept ; à Louvo le roi n'avait point de parasol devant lui ; mais deux de chaque côté qui n'avaient chacun que quatre ronds et qui s'élevaient beaucoup moins que ceux de Siam. Le roi n'était pas à Louvo à une simple fenêtre comme à Siam, il était dans

1. C'est dans ce salon que se tiennent les 44 pages du roi de Siam. Le roi était servi dans ses appartements particuliers uniquement par des femmes.

une tour de bois attachée au fond du salon, dans laquelle il entrait par derrière de plain-pied par une pièce plus haute que le salon. De sorte qu'encore que le prince fût aussi élevé à Louvo qu'à Siam, néanmoins, il était à Louvo dans le salon de l'audience au lieu qu'à Siam il était dans une autre pièce qui avait une vue dans le salon. D'ailleurs la porte du salon de Louvo était grande et au milieu du mur, c'est-à-dire vis-à-vis du roi, au lieu qu'à Siam la porte était basse et étroite et presque au coin du salon, différences qui ont toutes leurs raisons en ce pays-là, où les moindres choses sont mesurées et faites avec attention. »

Nous arrêtons ici nos extraits, peut-être un peu trop étendus, mais qui constituent des documents intéressants sur une ville et des palais entièrement disparus de nos jours.

La narration du chancelier de Chaumont n'offre rien de nouveau et nous conduirait à des redites (Voir Pallegoix).

Nous en dirons de même de l'ouvrage du père jésuite Tachard, « Voyage de Siam des pères jésuites envoyés par le roi aux Indes et à la Chine », 1686. Le père Tachard place la salle d'audience où fut reçu l'ambassadeur de France dans la cinquième cour du palais ; cela ne modifie pas le principe des cours juxtaposées. Nous avons emprunté à cet auteur une curieuse perspective de la ville d'Ayuthia qui appartient au Cabinet des estampes (Bibliothèque nationale) (fig. 184). Elle est très fantaisiste, mais elle doit refléter certainement l'impression qu'elle avait produite sur le père Tachard. Ce dernier en a fait une ville chinoise[1].

Palais royal de Bangkok. — Ainsi que nous l'avons dit le palais du roi de Siam est moderne et, sauf les toits à la chinoise, de style européen. Il est entouré d'un mur crénelé de quatre à cinq mètres d'élévation et d'environ 1 200 mètres de développement formant un

1. La gravure du Cabinet des estampes que nous donnons diffère un peu de la planche de l'ouvrage lui-même.

quadrilatère irrégulier flanqué de petits bastionnets en maçonnerie.

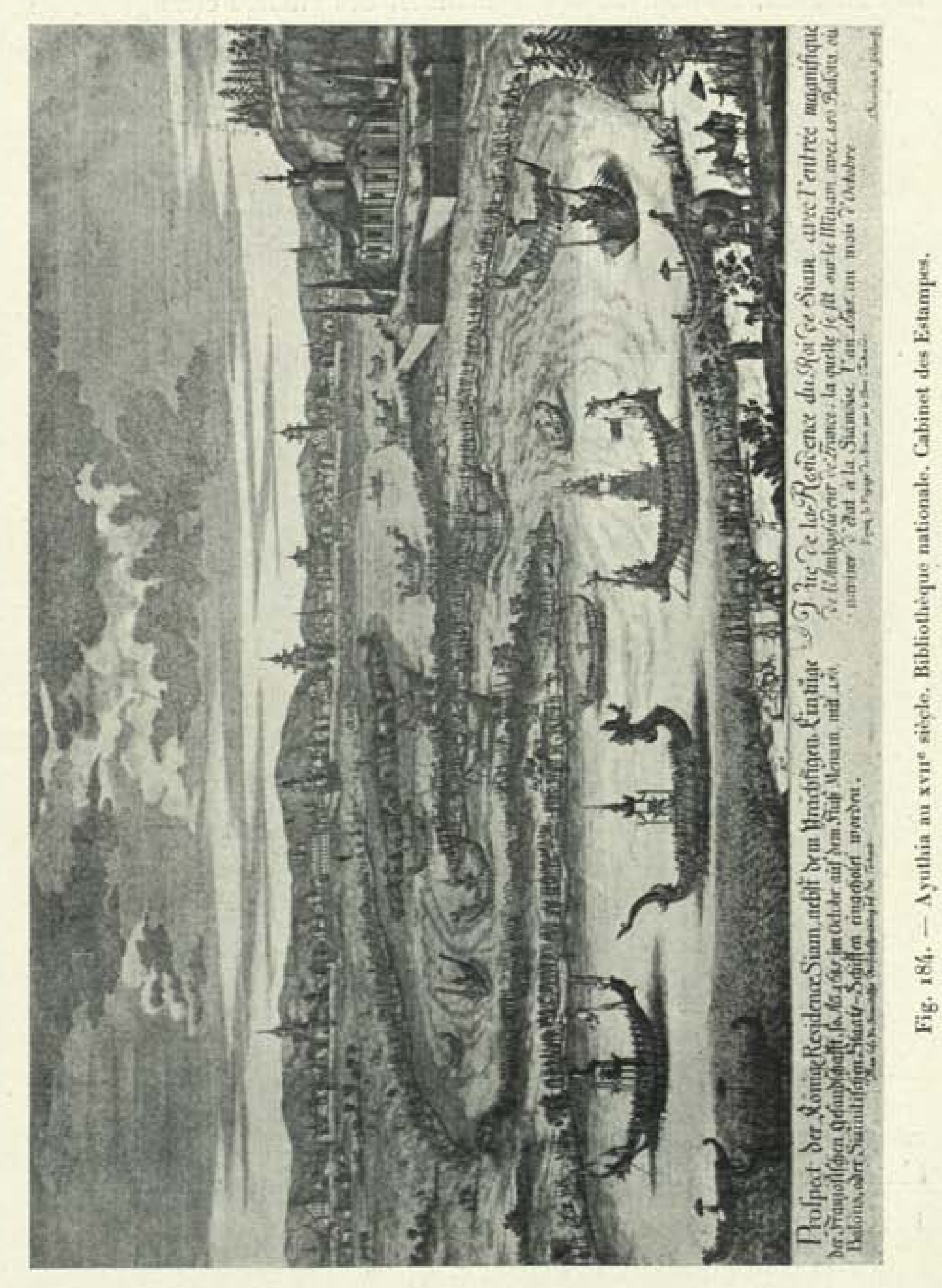


Fig. 184. — Ayuthia au XVII[e] siècle. Bibliothèque nationale. Cabinet des Estampes.

Il comprend quatre cours ou enceintes juxtaposées suivant le principe suivi pour le palais de Phnom-Penh et les anciens palais d'Ayuthia

et de Louvo. La première cour comprend les casernes de la garde, des bureaux, les ministères des finances, des affaires étrangères, de

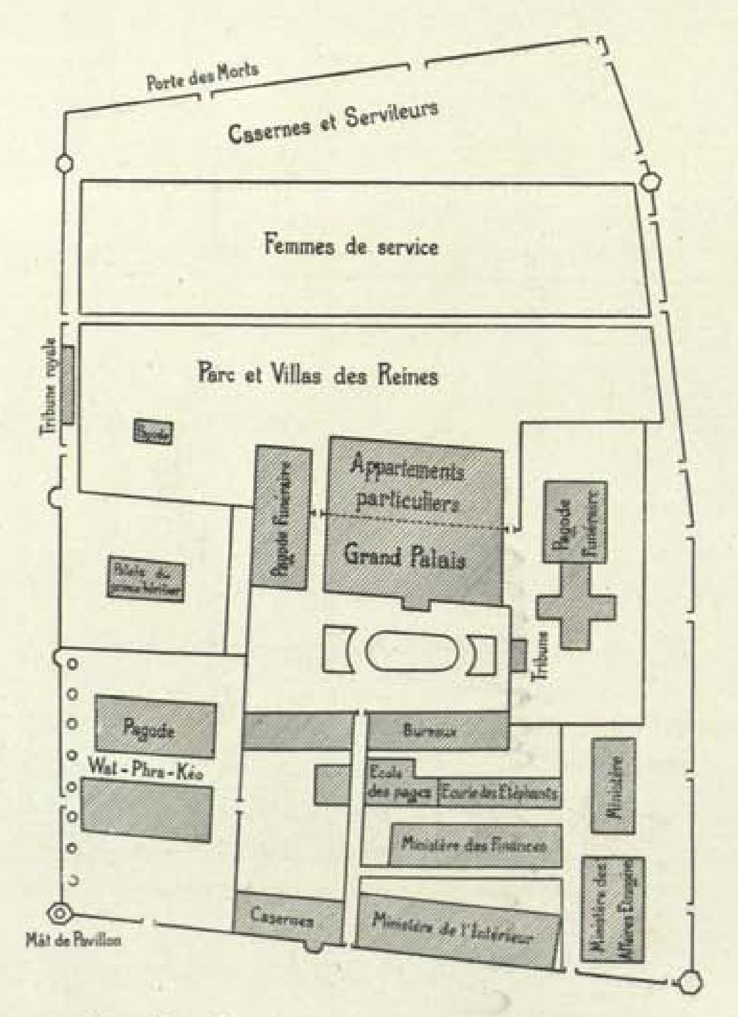


Fig. 185. — Plan sommaire du palais actuel de Bangkok.
Échelle approximative : $1^{m} = 0^{m},0003$.

l'intérieur ; l'école des pages et les écuries des éléphants (fig. 185, 186, 187).

Sur le côté gauche de la cour, et séparée par un mur, s'élève la pagode royale, Vat Phra Keo (fig. 188).

La deuxième cour contient le grand palais, qui chevauche sur

les deuxième et troisième enceintes, et deux pagodes funéraires où l'on dépose les morts de la famille royale (fig. 189).

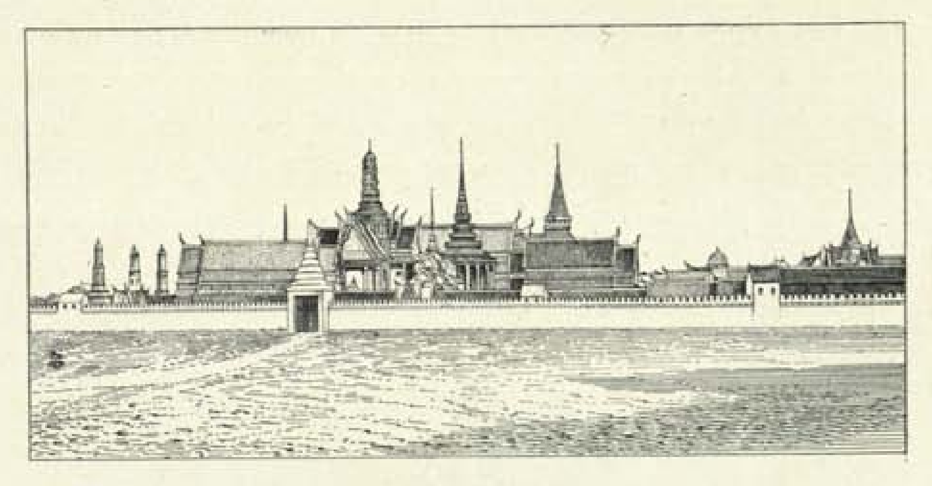


Fig. 186. — Palais-royal de Bangkok (XIXe siècle). Entrée Nord, côté du champ de manœuvres, 1re cour. D'après une phot. d'Antonio.

Le grand palais, de style italo-anglais [1], comprend une antichambre

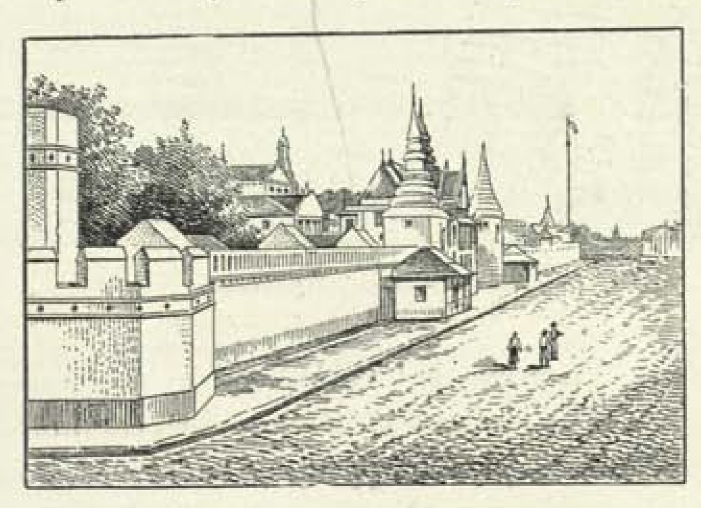


Fig. 187. — Palais royal de Bangkok, enceinte extérieure et bastionnet d'angle, face Est.

et à droite et à gauche de celle-ci, des salons d'attente ; au fond la

1. Les toits du palais sont de style siamois. Le roi, au dire de Fournereau, eût préféré que l'on fit usage de dômes à la mode européenne.

salle du trône ; en arrière de la salle du trône et dans la partie qui empiète sur la troisième enceinte, les appartements particuliers du roi... Les salons d'attente sont bondés de meubles et de bibelots hétéroclites de tous les pays.

Dans la salle du trône il n'y a qu'un seul fauteuil exhaussé sur une estrade et abrité par un immense parasol à neuf étages qui est l'insigne du pouvoir royal. Au mur sont des panoplies et deux



Fig. 188. — Pagode Vat Phra Keo.

tableaux (copies) représentant les réceptions des ambassadeurs siamois par Louis XIV et Napoléon III. Le plafond est vitré afin d'indiquer qu'il ne saurait y avoir d'appartement au-dessus. Un immense lustre de Baccarat provenant de l'Exposition de 1878 est suspendu au milieu du plafond.

Le harem occupe la troisième enceinte et comprend un parc et des habitations particulières pour les reines et les concubines, un théâtre, etc.

Dans la quatrième enceinte se trouvent les femmes de service et.

dans une arrière-cour, des magasins ou dépendances, des gardes et des serviteurs.

Sur le côté gauche de la deuxième cour (à la gauche du spectateur) se dresse le palais du prince héritier ; il est nettement séparé du palais du roi et du Vat Phra Keo, par une enceinte spéciale. Ces deux groupes d'édifices disposent d'entrées particulières.



Fig. 189. — Palais royal de Bangkok (XIXe siècle), d'après Lenz phot. à Bangkok.

Le palais royal touche au fleuve et constitue, avec ses diverses enceintes et son port, le noyau de la ville royale proprement dite, qui est entourée d'un mur crénelé avec chemin de ronde et comprend les palais des princes, des fonctionnaires, les casernes et des arsenaux. Cette cité commence toutefois à être envahie par le commerce. Le peuple et les étrangers devraient, d'après les usages, n'occuper que les faubourgs au delà des glacis du mur d'enceinte. Il en était ainsi dans les anciennes villes cambodgiennes.

Nous reproduisons une photographie assez curieuse d'un palais

du deuxième roi dont la façade donne sur le champ de manœuvres et se trouve d'équerre avec l'un des côtés de la première enceinte du palais royal (fig. 190). Cette façade comprend une galerie analogue aux galeries des grands temples et palais khmèrs et surtout à celle d'Angkor Vat dont elle est une imitation voulue. La galerie de façade, actuellement en état de réfection est organisée en chambres, en bureaux à l'européenne et montre que dans les idées siamoises



Photo. Antonio. Bangkok.

Fig. 190. — Palais du second roi à Bangkok.

et khmères les galeries constituent bien des appartements ainsi que nous l'avons indiqué plus haut.

D'autres palais royaux existent à titre de palais d'été soit dans la banlieue de Bangkok soit sur les voies ferrées. Ce sont de beaux parcs dont une partie est ouverte au public, remplie de kiosques chinois et d'édifices de tous styles, de préférence européens ou chinois.

Le Versailles siamois se trouve provisoirement à Bang Pha In en attendant qu'il revienne à Chantaboun. L'ancienne résidence de Chantaboun consistait en cases de bois sur pilotis, échelonnées le long d'une plage de sable sur le bord de la mer. Nos soldats pendant les quelques années d'occupation (qui ont pris fin en 1904), y

étaient fort mal logés. Les trois officiers du détachement occupaient la case royale qui consistait en un bâtiment en bois avec un salon central, deux vestibules et quatre chambres. Le groupe d'habitations était à vrai dire une simple station balnéaire, mais la ville de Chantaboun elle-même, sorte de ville sainte située à plusieurs heures de navigation fluviale à l'intérieur, ne contenait et ne contient encore aucun palais. Il semble donc que les déplacements royaux anciens et modernes, lorsqu'il s'agissait de villégiature, étaient assez modestes. Le palais de Louvo au XVII[e] siècle en est un exemple, les groupes de cases de Chantaboun (à Paknam) en est un autre.

LAOS

Il est difficile de parler du Cambodge, du Champa et du Siam sans dire quelques mots du Laos situé dans le voisinage de ces trois pays, et qui est aujourd'hui en partie sous la domination de la France.

Les Laotiens sont des Thaï [1]; ils occupent le bassin du moyen et du haut Mékong, où ils ont formé autrefois de petits royaumes relativement indépendants : Vieng-Chan, Luang-Prabang, Xieng-Maï, dont l'histoire officielle ne commence qu'au milieu du XIV[e] siècle, au moment de l'introduction du bouddhisme, avec l'apparition des stèles gravées [2].

Les principautés de Luang-Prabang et de Vieng-Chan ont été tantôt indépendantes, tantôt soumises à leurs voisins. Au XII[e] siècle la ville de Saifong, située au sud du Vieng-Chan actuel, dépendait des

1. Les tribus thaï se rencontrent encore aujourd'hui, en grand nombre, dans le haut Tonkin, le Kouei-tcheou, la frontière sud de la Chine et, chose singulière, dans l'île d'Hainan où ils forment la majorité de la population.

2. Mission Pavie, Études diverses, t. II. Ce volume contient les inscriptions siamoises et laotiennes, publiées et traduites par le P. Schmitt.

Khmèrs, et l'empereur Jayavarman VII y construisit même un hôpital, ainsi que le constate une curieuse stèle signalée par M. Maspero, administrateur colonial, et traduite par M. Finot[1].

Au XVIIe siècle, le royaume de Vieng Chan passait pour être le plus riche de l'Indo-Chine. C'est au point que le hollandais Van Wusthoff, y fut envoyé spécialement en mission diplomatique et commerciale en 1641 par le gouvernement de Java[2]. Au XVIIIe siècle les deux principautés payaient tribut à la Chine et à l'Annam. Enfin, au XIXe siècle (en 1827) la ville de Vieng Chan qui n'avait cessé d'être en guerre depuis le XIVe siècle avec tous ses voisins y compris les Birmans, fut prise et détruite par une armée siamoise. Les habitants furent emmenés en esclavage au Siam. Le Laos tout entier, fut désormais ouvert aux incursions des Siamois, et en 1893, époque de notre intervention au Siam et au Laos, des postes militaires du Siam occupaient déjà le versant Ouest de la chaîne annamitique, bien au delà de la rive gauche du Mékong et des débouchés Sud du Tonkin. Les traités de 1893 et de 1904 ont remis les choses en ordre.

Aujourd'hui Vieng Chan se relève de ses cendres et est devenu le chef-lieu administratif du Laos français. Le royaume de Luang-Prabang est placé en partie sous notre protectorat.

Le Laos ne possède aucun monument ancien et les stèles elles-mêmes n'apparaissent qu'au milieu du XIVe siècle. L'architecture actuelle est la même qu'au Siam et au Cambodge ; ce sont des stûpas voisinant avec des temples en bois et en briques stuquées.

Francis Garnier dans son voyage d'exploration en Indo-Chine, donne le dessin d'une pagode de Luang-Prabang dont les parois ont la forme d'un tronc de pyramide renversé. Le commandant de La-

1. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, III, p. 1 ss.

2. Geeraert Van Wusthoff. *Vremde geschiedenissen in de Koninckrijcken van Cambodia en Louwen-lant in Oost-Indien, zedert den jare 1635 tot den jare 1644*. Haarlem, 1669. Traduit en français par P. Voelkel et publié par Francis Garnier sous le titre de : *Voyage lointain aux royaumes de Cambodge et de Louwen par les Néerlandais*, dans le Bulletin de la Société de Géographie, 1871.

jonquière dit avoir vu des édicules de cette forme dans les monastères de l'ancien Vieng Chan [1]. Enfin M. de Pouvourville dans son *Art indo-chinois* donne le dessin d'un mausolée de Xieng-Tong du même genre (fig. 191). De notre côté nous avons remarqué que dans le Bas Laos, dans le Cambodge, à Java et surtout à Sumatra, les bibliothèques de pagode et les petits magasins à riz sur pilotis avaient souvent cette forme qui garantit mieux l'intérieur contre les pluies

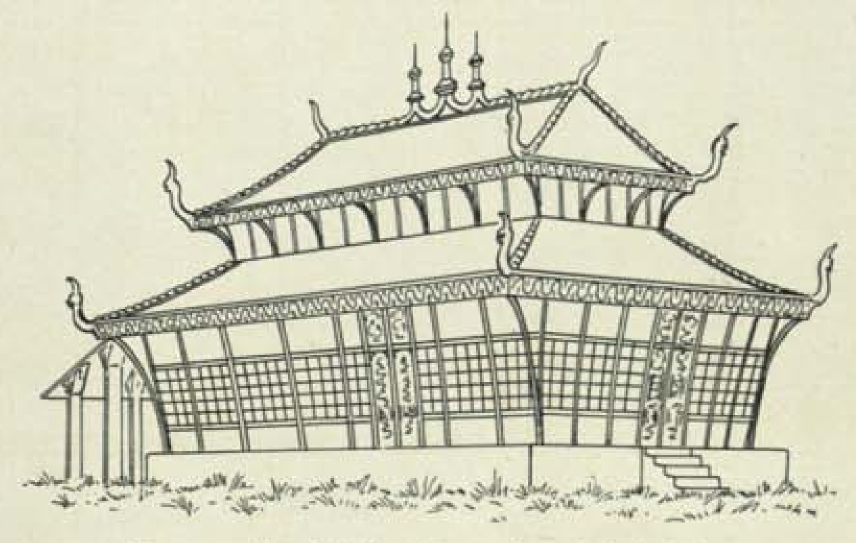


Fig. 191. — Pagode de Xieng-Tong en forme de huche à pain.
(De Pouvourville. — *Art indo-chinois*, p. 104.)

et le vent et surtout contre les rats. Nous avons d'abord pensé que les cases en forme de pyramide renversée et de huche à pain étaient d'origine malaise et que les modèles en étaient parvenus dans le Laos, pendant la période d'occupation de l'Annam et de la Cochinchine actuels (jusqu'à la rive gauche du Mékong) par les peuples chams en partie malayo-polynésiens. L'influence malaise n'a du reste jamais cessé de se faire sentir, dans cette région, d'une manière ou d'une autre. Nous savons en effet par Maçoudi, historien arabe qui fit un voyage en Extrême-Orient, en 915, que

1. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, I, p. 103.

le roi de Java[1] débarqua au IX[e] siècle dans le pays de Comar (Cambodge) à la tête d'une flotte nombreuse, battit le roi du Cambodge et lui coupa la tête. Nous avons vu plus haut en parlant des Khmèrs et des Chams que les relations entre l'Indo-Chine et Java étaient constantes ; enfin la mission commerciale de Van Wusthoff



Fig. 192. — Une pagode népalaise (1[er] étage en forme de huche à pain).
(Lebon. — *Les Civilisations de l'Inde.*)

au XVII[e] siècle à Vieng Chan[2] nous est une preuve que le commerce de Java pénétrait dans le moyen et le haut Mékong, malgré les rapides qui coupent les biefs navigables. Aujourd'hui encore, de nombreuses colonies malaises peuplent les villages riverains du Mékong[3] en territoire cambodgien. La probabilité de la pénétration d'une mode malaise dans le Laos est donc établie, mais nous croyons prudent cependant de réserver notre jugement en la

1. Maçoudi. *Les Prairies d'or*. Traduction Barbier de Meynard, t. I, p. 171.
2. Aymonier. *Le Cambodge*, III, p. 771.
3. Elles ne dépassent pas les rapides de Kong.

matière. Nous connaissons en effet beaucoup d'édifices du même genre au Népal (fig. 192) et en Birmanie (voir Pagan), et il semble probable, ainsi que nous le verrons plus loin (chapitre de la Birmanie), que le Nord de l'Indo-Chine uniquement habité par des populations d'origine chinoise et thibétaine, a été influencé à beaucoup de points de vue par le Népal. Nous ne nions pas du reste que l'usage des magasins en huche à pain dans le bas Mékong ne soit venu de l'Insulinde. A notre avis les deux influences ont pu se produire simultanément, l'une au Nord, l'autre au Sud.

En tous les cas, la mode des huches à pain n'a pénétré ni au Yunnan, ni au Tonkin, ni en Annam, ni en général dans la Chine proprement dite. On la rencontre à Java, dans les magasins à riz des villages de l'intérieur et jamais dans les habitations. On la voit très souvent à Sumatra dans les magasins à riz et très rarement dans les habitations, spécialement dans le « pays haut de Padang », au centre de l'Ile, sur le territoire de l'ancien royaume de Menang-Kabau, et chez les Bataks. Il en est de même dans tout l'archipel asiatique.

Le plan des grands édifices est souvent en croix comme celui des édifices hindous, les toits sont télescopiques comme les toits birmans et siamois, l'encadrement des fenêtres est volontiers hindou. Enfin beaucoup de détails sont chinois. Dans cette dernière catégorie paraissent rentrer les pignons en forme de châteaux de jonques chinoises (Voir les illustrations du chapitre 5).

En réalité, les Malais, ces Phéniciens de l'Extrême-Orient, n'ont pas inventé grand'chose ; leur art est un mélange des arts des pays voisins, mélange qui ne manque pas d'originalité, il est vrai, mais qui ne s'est imposé nulle part. C'est un art de seconde main.

1. Dans son *Ethnographie du Tonkin septentrional*, Paris, 1906, le commandant de Lajonquière rappelle dans ses conclusions, p. 361, que la partie nord de l'Indo-Chine a été envahie (à son avis) par deux courants ethniques, l'un venu du sud-ouest chinois, c'est-à-dire du Setchouen (les Thaï et leurs dérivés), l'autre venu de l'ouest, c'est-à-dire de l'Himalaya (les Lolo, apparentés aux Gurkas de la vallée du Brahmapoutra)

CHAPITRE IV

BIRMANIE

SOMMAIRE

Histoire. — Architecture. — Ruines de Prome. — Ruines de Pagan. — Pagodes de Pégou et de Rangoon. — Palais. — Conclusion.

HISTOIRE

Les Birmans sont des Tibétains plus ou moins mâtinés d'Hindous ; leur type est franchement mongolique. Au Nord-Est de la Birmanie et sous la domination anglaise se trouvent des tribus shans qui sont Thaï comme les Siamois ; enfin au Sud et au Sud-Est se rencontrent les débris du peuple Môn ou Talain, apparenté aux Khmèrs, qui a occupé le Pégou jusqu'au milieu du XVIIIe siècle et qui était sur le point de disparaître au point de vue ethnique, lorsque les Anglais ont fait la conquête du pays.

La langue birmane est d'origine tibétaine ; beaucoup de mots usuels sont purement tibétains ; l'écriture est à base hindoue comme le tibétain. Quant aux Talains, leur langue et leur écriture se rapprochent beaucoup du khmèr.

La religion primitive consistait dans le culte des esprits, le culte du serpent et la sorcellerie. Il y eut ensuite un mélange de brahmanisme et de bouddhisme avec prédominance marquée, dans la Birmanie proprement dite et jusqu'au XIe siècle, du bouddhisme du

Nord. Le bouddhisme du Sud était au contraire la religion de tout le Pégou et par suite de tout le sud de la Birmanie actuelle.

On pense que le bouddhisme du Nord avait été introduit en Birmanie par les migrations indiennes venues par l'Assam et Manipur à Tagoung. Les preuves de sa présence ne sont pas très nombreuses, on en trouve paraît-il à Tagoung; M. Duroiselle[1] a en outre rencontré à Pagan une inscription en sanscrit provenant de Nat Laong Kyaong (xe siècle).

Au xie siècle le grand roi Anoratha, après la conquête du Pégou, introduisit à Pagan le bouddhisme du Sud, il semblerait donc que les quatre ou cinq temples *bouddhiques* de cette capitale qui existent encore et *qui sont antérieurs à cette époque* avaient dû primitivement appartenir au bouddhisme du Nord.

Le schamanisme (ou la sorcellerie) dont les prêtres avaient conservé à la cour un rang protocolaire et qui était resté pour ainsi dire la religion intime des souverains, fut officiellement aboli au xve siècle. On verra dans l'appendice de M. Duroiselle sur l'histoire de la Birmanie, que les prêtres schamanistes avaient conservé, jusqu'à cette époque, le droit de jambage même à l'égard de la reine. Il est curieux de constater, d'après le Chinois Tchéou Ta Kouan qui écrivait au xiiie siècle, que les mêmes usages existaient autrefois chez les Cambodgiens. Ces privautés auraient été l'apanage des prêtres bouddhistes eux-mêmes.

Malgré l'abolition de la sorcellerie, les idoles anciennes restèrent toujours vénérées en Birmanie. On conserve encore précieusement, sous des abris, dans le voisinage des temples de Pagan, les idoles en bois de cette époque ; on les appelle des Nats.

Le culte du serpent survécut longtemps également. Nous avons rencontré dans des fresques du xiie siècle, à Thabbaññu, une pein-

1. M. Duroiselle, professeur de pali au collège de Rangoon, a bien voulu nous accompagner pendant notre voyage en Birmanie et nous faire bénéficier de sa connaissance de l'histoire du pays et des langues locales.

ture représentant le serpent avec une tête de dragon qui ne laisse aucun doute à ce sujet. Les longues banderolles qui flottent au sommet des mâts de prières et qui sont d'origine tibétaine, pourraient bien, ainsi que le pense M. Duroiselle, n'être que des stylisations du serpent.

L'histoire de la Birmanie, telle qu'on l'a écrite jusqu'ici, n'est pas exacte, elle repose presque en entier sur les annales birmanes, lesquelles ne sont le plus souvent qu'un tissu de fables copiées sur les légendes hindoues. M. Duroiselle a bien voulu rédiger à ce sujet, sur notre demande, un précis historique que le lecteur trouvera à la fin de notre ouvrage et auquel nous avons fait les plus larges emprunts. M. Duroiselle a utilisé dans cette étude les annales talaines trouvées récemment à Moulmein, les inscriptions du xe au xiiie siècle, enfin les annales birmanes et surtout les traditions populaires.

Aux environs du i^er siècle de notre ère, les villes côtières de la Birmanie étaient occupées par des colonies indiennes venues de la côte orientale de l'Inde et spécialement de la côte d'Orissa. La ville de Rangoon, capitale actuelle de la Birmanie, portait alors le nom de Utkalâpa, qui n'est autre que le vieux nom d'Orissa (Utkala). Les provinces de Martaban, de Tavoy et de Tenasserim étaient habitées par les Môn ou Talains apparentés aux Khmèrs.

Le Nord de la Birmanie était au pouvoir d'une colonie indienne venue par l'Assam et Manipur. La capitale de cette région était Tagoung, dont les ruines subsistent encore. Le pays situé entre Tagoung et la côte, c'est-à-dire toute la vallée de l'Iraouaddy, était parcouru par trois tribus d'origine tibétaine : les Pius, les Kamrans et les Saks, noyau des Birmans actuels. Au i^er siècle de notre ère les Indiens de Tagoung, qui avaient apporté la civilisation dans le Nord, furent refoulés par des tribus shans, c'est-à-dire par des Thaïs ; Tagoung fut pris et brûlé et les Indiens se retirèrent à Kalé, vers le Sud-Ouest, où ils s'amalgamèrent plus ou moins avec les tribus voisines ; leurs restes se réfugièrent ensuite en Arakan.

Vers le VIe siècle de notre ère les Môn ou Talains (nous n'emploierons désormais que la dénomination de talain), cousins des Khmèrs, qui venaient de conquérir l'ancien Fou Nan et de créer l'empire khmèr au Cambodge, de Baria au Ménam, s'emparèrent de la côte de Birmanie et de Prome[1] qui était alors séparée par un large bras de mer de la rive droite de l'Iraouaddy et refoulèrent vers le Nord les Pius qui occupaient déjà l'hinterland. Mais l'occupation de Prome ne paraît avoir été que passagère, car en 802, d'après les annales chinoises, la capitale des Pius ou Piao était encore à Prome[2].

A la suite de longues guerres entre les Talains et les *trois* tribus birmanes et aussi à la suite de luttes intestines entre ces mêmes tribus birmanes qui tenaient le pays de Bhamo à Prome, la ville de Pagan fut fondée vers les VIIe et VIIIe siècles et devint la capitale de la nouvelle nation unifiée.

Les annales talaines sembleraient indiquer, paraît-il, que les colonies indiennes reprirent leur indépendance vers cette époque et rejetèrent les Talains vers l'est jusqu'au Martaban. Toujours est-il qu'au XIe siècle (et ici nous entrons dans l'histoire épigraphique) le grand roi birman Anoratha fit la conquête des villes indiennes, puis des provinces talaines. La capitale Thatôn fut prise, le roi Manouha fut amené à Pagan avec sa cour, ses artistes, ses architectes, ses bonzes et ses livres sacrés; il vécut dans un palais dont la salle d'audience (ou la chapelle) existe encore. C'est à cette époque que le bouddhisme du Sud qui régnait au Pégou fut officiellement introduit à Pagan.

Le Pégou resta tributaire de Pagan pendant deux cent cinquante ans environ, puis les Talains se révoltèrent et reprirent leur indépendance. Peu de temps après, en 1284, les armées mongoles de Koubilaï-Khan envahirent la Birmanie et enlevèrent Pagan qui fut

1. Prome veut dire [ville de] Brahmâ, en talain et en khmèr.

2. Voir l'itinéraire de Kia-Tan, par Pelliot. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome IV, pages 171, 175 et 371.

définitivement abandonné comme siège du gouvernement. Les hordes mongoles ne firent qu'un court séjour dans le pays, puis se retirèrent.

Les monarques birmans établirent leur capitale successivement à Sagaing en 1322, à Ava de 1364 à 1783, à Amarapoura de 1783 à 1822, à Ava de nouveau de 1822 à 1837, à Amarapoura de 1837 à 1860, enfin à Mandalay de 1860 à 1885.

Les Pégouans tentèrent la conquête de la Birmanie au xve siècle, mais après trente ans de guerre, ils furent contraints de rentrer dans leurs anciennes frontières. C'est pendant cette période et le siècle suivant qu'ils construisirent leurs grandes pagodes de Rangoon, de Pégou, de Prome, etc. Les choses restèrent en l'état jusqu'au xviiie siècle, époque à laquelle le grand roi birman Alompra fit la conquête du Pégou et de toute la Birmanie actuelle. Ce roi conquérant mourut en 1760 au siège d'Ayuthia, capitale du Siam.

En 1826, les Anglais firent la conquête de l'Arakan et du Pégou et en 1885 de la Birmanie tout entière.

Les relations du Pégou avec les Européens datent de 1519. Ce furent les Portugais qui se présentèrent les premiers pour faire le commerce, puis vinrent les Hollandais. Enfin au xviie siècle les Anglais et les Français établirent des factoreries sur la côte, mais la Birmanie proprement dite, fermée du côté de la mer par le Pégou n'entra en relations avec l'Europe qu'au xviiie siècle.

ARCHITECTURE

L'architecture birmane, bien qu'elle présente un caractère très spécial, n'en est pas moins, dans beaucoup de ses parties, tributaire des Indes, spécialement du Népal et de la côte d'Orissa, de la Chine et enfin du Cambodge.

Pour conserver un peu d'ordre dans cette étude, nous commencerons par décrire les principales ruines ou les édifices marquants du pays en réservant pour la fin du chapitre les considérations plus générales et les conclusions.

Les édifices les plus intéressants de Birmanie se trouvent au vieux Prome (du Ier au VIIIe siècle), à Pagan (IXe au XIIIe siècle), à Sagaing, Pégou, Rangoon et au Prome moderne (XIVe, XVe et XVIe siècles). Nous ne parlerons pas de Tagoung (Ier siècle) parce que cette ville n'a pas encore été étudiée et que nous n'y avons pas été. Il s'y trouve, dit-on, des amas de briques qui pourraient bien être des restes de tours ou de stûpas. Nous dirons peu de chose de Moulmein et des territoires talains pour des raisons à peu près identiques.

Prome. — Il y a deux Prome : le vieux Prome et le Prome moderne, le seul connu. Le vieux Prome se trouve au Sud de la station de Mosa, sur la voie ferrée de Rangoon à Prome. Ces ruines s'étendent sur un espace immense. Le Prome moderne est le port le plus important de l'Iraouaddy, il ne contient aucun monument antérieur au XVIe siècle ; ses pagodes sont toutes du style de Rangoon et de Pégou. Nous ne parlerons ici que du vieux Prome. C'était, ainsi que nous l'avons dit dans le sommaire historique, une ancienne colonie indienne. Elle s'appela d'abord Çrîkshetra, Pissanumyo, la ville de Vichnou ; Rsimyo, la ville de l'Ermite, enfin en langage talain : Prome, la ville de Brahma.

La ville de Prome aurait été fondée, d'après la légende, 454 ans avant J.-C. par les rois indiens de Tagoung, de la dynastie royale de Kapilavastu (de la vallée du Gange), et abandonnée au IIe siècle pour la ville de Pagan. Mais ces légendes, établies uniquement dans le but de faire remonter l'origine des rois de Birmanie à une antiquité reculée, et de relier leur dynastie aux dynasties royales de l'Inde, n'ont aucune valeur historique.

Suivant M. Duroiselle, Prome aurait été détruit vers le VIe siècle

par une armée talaine[1]. Quant à la ville de Pagan qui, d'après les Annales, aurait pris le rang de capitale treize ans seulement après la prise de Prome, elle n'aurait été fondée que deux siècles plus tard, c'est-à-dire vers les VII[e] ou VIII[e] siècles, à la suite de longues guerres entre les tribus birmanes non unifiées. Nous croyons toutefois que les Pius sont restés maîtres de Prome jusqu'au IX[e] siècle au moins, puisque les Annales chinoises citées par M. Pelliot parlent encore d'une ambassade birmane qui serait partie de Prome, capitale des *Pius*, pour aller en Chine en 802 A. D.[2].

Prome semble ensuite être restée colonie *indienne*, ou talaine, jusqu'au XI[e] siècle, époque à laquelle Anoratha, roi de Birmanie, fit la conquête de toute la côte.

Du XIII[e] au XVIII[e] siècle, la ville appartint au Pégou, c'est-à-dire aux Talains. Lors de notre exploration sommaire de 1906, M. Parlett, Deputy commissioner de Prome, nous a montré dans son jardin une stèle trouvée dans la localité, portant une inscription bilingue en birman et en talain, dont les caractères, au dire de M. Duroiselle, pourraient bien être du X[e] siècle.

Nous admettrons provisoirement et jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient été faites, que l'ancienne ville de Prome a été fondée à une époque indéterminée avant notre ère et qu'elle est restée birmane jusqu'au IX[e] siècle, époque à laquelle Pagan semble entrer officiellement dans l'histoire.

Les murailles de la ville, si l'on en croit la légende, auraient eu 40 milles anglais de tour et auraient été percées de 32 grandes portes et de 22 petites ; la ville aurait contenu trois palais couronnés de flèches, etc... De tout cela, il ne reste pas grand chose. La muraille d'enceinte est encore visible en plusieurs endroits, par tronçons : ce sont de longues levées de terre, de véritables digues sur lesquelles circule parfois la grande route. Il suffit de gratter la terre pour

1. Le peuple talain occupait les provinces de Martaban, Tavoy et Ténassérim.
2. Pelliot, B.E.F.E.O., tome IV, pages 171, 175, 372.

Dans les débris de sculptures, qui jonchent le sol autour du petit monument, nous trouvons un bout de trident en pierre provenant d'un bas-relief, puis les quatre bras d'une statue de Çivâ dans le voisinage d'un fragment de statue de Bouddha. Les deux cultes avaient donc des fidèles à Jakandagon. De simples fouilles superficielles donneraient ici certainement des résultats fort intéressants.



Fig. 194. — Jakandagon. — Niches avec bas-reliefs.

L'édicule est tellement informe et tellement recouvert de végétation que nos photographies ne donnent aucun résultat pratique.

Nous estimons que l'édicule de forme oblongue était recouvert primitivement d'un toit pyramidal en briques, comme les deux autres édicules que nous allons signaler dans les pages qui suivent.

Bobodgy. — Un kilomètre environ plus loin et après avoir longé sous bois un petit étang servant de bauge à des sangliers, nous rencontrons un stûpa en briques de forme cylindrique (fig 195), recouvert de stuc qui s'effrite par places ; il est surmonté d'un *ti* en métal doré, moderne, que les habitants du pays ont soin de renouveler de temps en temps. Cette tour s'élève sur un soubassement à gradins couvert de végétation que nous n'avons pu déterminer exactement dans notre visite rapide.

Le forme de cette tour est absolument inusitée.

Le stûpa de Bobodgy paraît avoir 25 à 30 mètres de hauteur. Il serait, au dire des gens du pays et d'après les légendes, antérieur au premier siècle de notre ère ; il nous paraît en tous les cas antérieur au VIe siècle de notre ère. Trois autres stûpas que nous visi-

terons plus loin seraient de la même époque, ils marquaient, paraît-il, les quatre coins de la ville.

— Tout près de Bobodgy se trouve, sur un petit monticule,



Fig. 195. — Bododgy (VIe siècle A. D. ?)

un petit édifice en briques, quadrangulaire, au toit pyramidal absolument semblable à certains édifices de Pagan. L'ouverture se fait à l'est. Les fausses portes des trois autres faces sont surmontées d'une arcade à makara ; le stuc en a disparu, mais on reconnaît le dessin à la disposition des briques (fig. 196).

Les voûtes sont semblables à celles que nous verrons à Pagan ; elles ne sont pas à encorbellement, mais les briques, très minces, sont pour ainsi dire collées les unes sur les autres, suivant les procédés de la Perse ancienne et du Turkestan chinois, et n'ont pas

nécessité l'établissement d'un cintrage en bois pour la construc-



Fig. 196. — Édicule du VIIIe siècle à Prome.

tion[1]. A l'intérieur se trouve un bas-relief représentant le Bouddha



Fig. 197. — Lémiétna.

assis entre deux orants. Au-dessous se voit une inscription en pali archaïque peu lisible mais qu'il serait certainement possible de déchiffrer[2].

1. Voir Choisy, *Histoire de l'Architecture*, 1er vol., p. 90, et Grünwedel, *Bericht über archäologische Arbeiten in Idskutshari und Umgebung im Winter 1902-1903*. Planche 18.

2. Nous comptons faire relever l'inscription prochainement.

Ce petit édifice est probablement postérieur aux stûpas de Prome, mais nous ne pensons pas qu'il dépasse beaucoup le VIIIe siècle.

LÉMIÉTNA. — A quelques centaines de mètres plus loin, vers le Nord-Est, on rencontre une petite chapelle en briques, du même genre que l'édifice précédent. Il est carré et percé de quatre ouver-



Fig. 198. — Brique votive de Lémiétna (grandeur naturelle).

tures donnant accès dans une gaine étroite, voûtée, suivant le procédé persan de Pagan et faisant le tour du massif central lequel contient quatre niches à Bouddha faisant face à chacune des ouvertures (fig. 197). Nous retrouverons ce procédé couramment employé dans les grands édifices de Pagan. Grünwedel, dans ses fouilles de Turfan, signale des temples bouddhiques se composant de même essentiellement d'un massif central, à quatre autels,

entouré d'une gaine[1]. Le massif central de Lémiétna, ou tout au moins le fond des niches, est constitué en partie par des briques ogivales de 10 centimètres de long sur 7 de large, empilées horizontalement les unes sur les autres, sortes d'ex-voto avec le Bouddha asssis du même modèle que celles que nous avions déjà trouvées au couvent du village. Le musée de Pagan contient aussi plusieurs



Fig. 199. — Brique votive de Lémiétna (grandeur naturelle).

échantillons de même style. M. Duroiselle a cru reconnaître sur l'une d'elles des caractères sanscrits, mais ils sont tellement effacés qu'il sera bien difficile, pensons-nous, d'en faire l'identification. Nous en donnons les photographies les plus curieuses. Ce sont des modèles courants de l'Inde ancienne. On remarquera que l'ornementation

1. Grünwedel, *Bericht über archäologische arbeiten in Idikuschari und Umgebung* p. 47.

architecturale qui supporte le Bouddha central a tout à fait le caractère des sikras d'Orissa, avec leur singulier couronnement en pastille (fig. 198, 199, 200).

L'édifice était surmonté d'une pyramide dont on distingue encore les traces. La décoration des murs et des ouvertures a disparu, toutefois la porte que l'on voit dans la photographie était probablement



Fig. 200. — Lémiétna. Brique votive (grandeur naturelle).

coiffée d'une ornementation pyramidale du même genre qu'à Nam Paya à Pagan (XIe siècle); Gotapallin (XIIe siècle) à Pagan; Loley (Xe siècle), au Cambodge. L'inspiration est indienne et vient certainement de la côte d'Orissa.

Un bas-relief en grès, qui se trouve à l'entrée, représente un Bouddha ayant à droite et à gauche un stûpa de forme assez intéressante qui pourrait bien être un lotus stylisé.

Nous pensons que la pagode de Lémiétna est de la même époque que la précédente, c'est-à-dire du VIIIe siècle.

Débris de colonnes. — De singulières ruines, situées en dehors de l'ancienne enceinte, à plusieurs centaines de mètres plus loin, dans la forêt, sur un petit tertre, nous ont été signalées par M. Parlett et par les gens du pays comme les restes d'un monument funéraire des Pius, fondateurs de la nation birmane. Il reste encore les débris de quatre colonnes rondes, creuses, en pierre, de 1m,50 de diamètre, marquant les extrémités d'un carré de 8 mètres de côté. Les bases de chaque colonne comprennent deux ou trois rondelles de pierres, de 0m,50 de hauteur (fig. 201) évidés au milieu, s'emboîtant les unes dans les autres, suivant la coupe que nous indiquons.

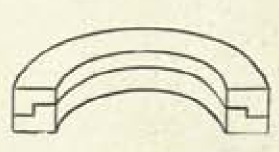


Fig. 201. — Débris de colonne.

Elles reposent sur un lit de briques ; il y aurait un grand intérêt à faire des fouilles en ce point et à deux ou trois cents mètres plus loin, dans la forêt voisine, où de grandes pierres avec bas-reliefs, émergent du sol, au milieu de débris de briques et surtout de tuiles à rainures pour toits en bois. Ces bas-reliefs sont très usés. L'un d'eux représente un Bouddha assis dans une niche à makara. D'autres personnages se trouvent sur les côtés. Les costumes sont indiens ; dans l'angle supérieur une petite divinité semble danser dans les nuages. Il y avait certainement là un groupe de temples.

Couvent de Payatan. — En retournant au village de Mosa (vieux Prome) et tout près de celui-ci, on rencontre un couvent en briques, de forme cubique, de 10 mètres de côté sur 8 mètres de hauteur (fig. 202). Les portes ont été murées ; elles étaient surmontées de l'ornement pyramidal que nous avons signalé à Lémiétna, mais tout le stuc est tombé. Il y avait une porte de chaque côté. L'intérieur comprend une gaine et un sanctuaire central comme tous les tem-

ples-couvents de Pagan. Le prieur du couvent résidait probablement dans cet édifice à l'instar de ce que nous avons constaté à Pagan. Les voûtes sont du type de la Perse et du Turkestan chinois. Le toit était surmonté d'une pyramide dont il reste encore trois gradins. Un clocheton se dresse sur le toit, à chaque angle de l'édifice. Ces clochetons sont modernes, mais ils ont certainement remplacé des clochetons plus anciens. Ils sont de style talain. Nous

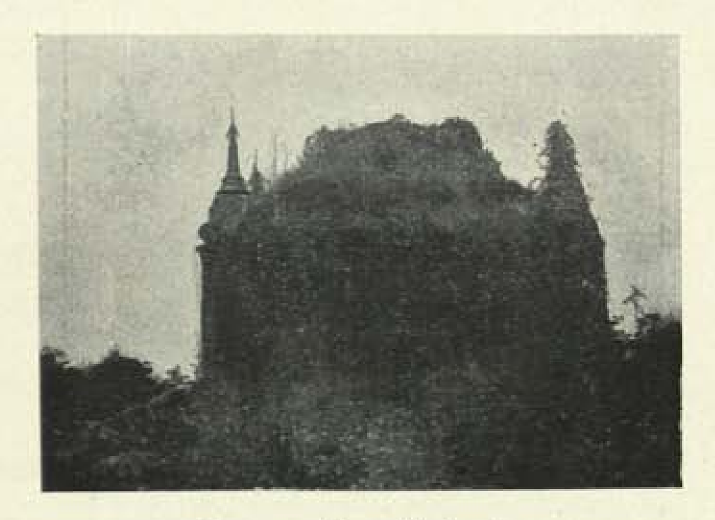


Fig. 202. — Couvent de Payatan.

ignorons absolument la date de ce monument qui est conçu dans le même esprit que certains temples de Pagan lesquels sont constitués par une pyramide perchée sur un soubassement massif ; il diffère en tous les cas sensiblement des couvents de Pagan par la toiture. Les couvents similaires de Pagan ont une toiture plate.

Les trois stûpas qui marquent avec le stûpa de Bobodgy les quatre extrémités de la ville, se trouvent à plusieurs kilomètres les uns des autres, ont tous la même forme en pain de sucre et sont couverts en stuc (fig. 203, 204, 205). On pourra comparer cette forme à celle des lotus stylisés (?) de l'ex-voto en brique de Lémiétna (fig. 200). Les gradins de stûpa de Pagagy sont ornés de pilastres

qu'on ne peut malheureusement pas distinguer sur la photographie et qui sont analogues à ceux de certains stûpas du Nord de l'Inde[1].

Cet édifice n'est pas très éloigné du Prome moderne où l'on rencontre ainsi que nous l'avons dit au début de ce chapitre des pagodes très intéressantes des xve, xvie et xviie siècles, du style talain dont les spécimens les plus célèbres se trouvent à



Fig. 203. — Bébé Paya (vi^{e} siècle A. D. ?).

Rangoon et à Pégou. On voit aussi dans le jardin du Deputy commissionner, en plus de l'inscription bilingue dont nous avons déjà parlé, un bas-relief de 0^{m},80 de hauteur environ représentant Vichnou sur un garuda ; cette sculpture qui nous a paru un peu

1. Voir Foucher, *Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 66 et 90.

grêle, provient de l'ancien Prome ; elle montre, ainsi que nous l'avons déjà vu à propos de Jakandagon, que les cultes bouddhiques et brahmaniques se coudoyaient dans le Pégou avant le VIII[e] siècle.

Nous terminerons ici notre rapide inventaire du vieux Prome. Il suffirait de gratter un peu la terre pour faire surgir du sol toute l'histoire des premiers temps du Pégou et de la Birmanie.

Malheureusement les seules fouilles qui aient été entreprises jusqu'ici ont eu pour but la recherche du ballast pour la voie ferrée.

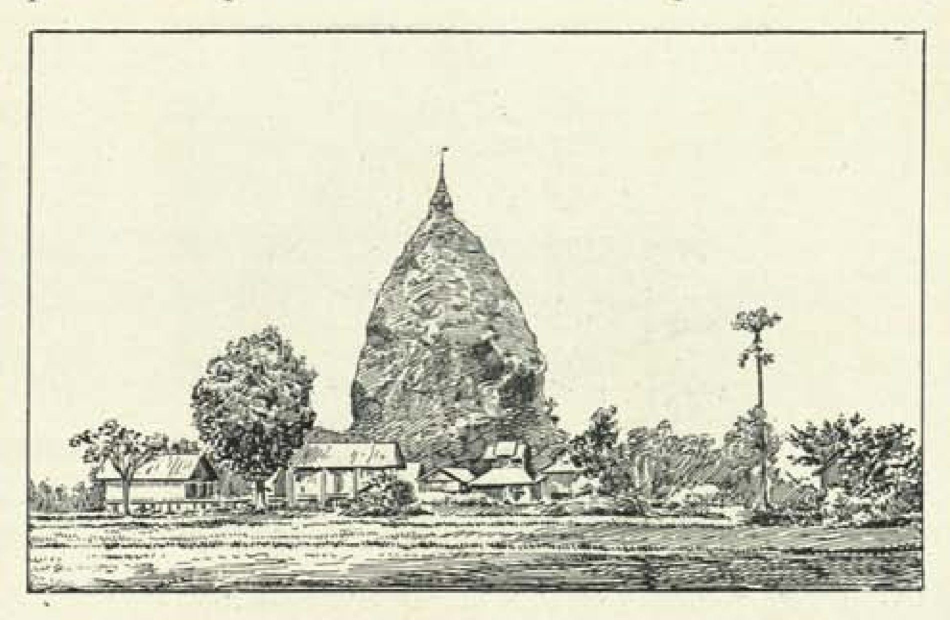


Fig. 204. — Payama (VI[e] siècle A. D. ?).

Ainsi se perdent, page par page, dans les talus du chemin de fer toutes les annales vraies de ce pays. Nous avons signalé cet état de choses au très distingué lieutenant-gouverneur de Birmanie qui nous a donné l'assurance qu'il fera commencer des fouilles méthodiques dès qu'il disposera d'un personnel suffisant[1].

On trouvera dans le vieux Prome les débuts de l'art birman de

1. Le présent ouvrage était sous presse lorsque nous avons reçu du gouvernement des Indes l'autorisation que nous avions demandée de faire des fouilles à nos frais. Nous prions Sir Herbert White de vouloir bien agréer ici l'expression de notre reconnaissance.

Pagan et les premiers emprunts faits par cet art aux monuments de la côte d'Orissa et du Nord de l'Inde. On y verra aussi jusqu'à quel

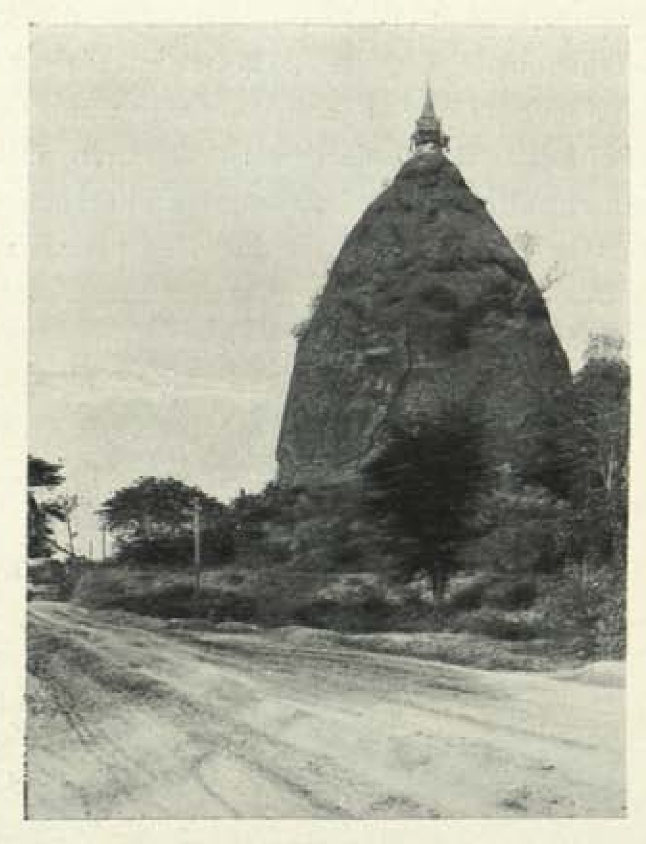


Fig. 205. — Papagy (VIe siècle A. D. ?). — Photographie faite par M. Parlett.

degré l'hindouisme avait pénétré dans cette capitale indienne, mais on n'y rencontrera aucun vestige de l'architecture de Ceylan : les stûpas eux-mêmes sont d'un modèle très différent de ceux d'Anuràdhapura et de Polonnaruwa.

RUINES DE PAGAN[1]

L'ancienne ville de Pagan se trouve sur la rive gauche de

1. Pour les noms et pour les dates nous nous sommes en général conformés aux indications données par M. Duroiselle, lequel a tenu compte des traditions locales et des renseignements fournis par la lecture des stèles.

l'Iraouaddy aux deux tiers de la distance qui sépare Prome de Mandalay et à deux kilomètres de Nyaungu, l'une des stations de la compagnie fluviale de l'Iraouaddy.

Nous admettrons que la ville a été fondée entre le VIIe et le VIIIe siècle par les Birmans, un peu avant qu'ils ne fussent chassés de Prome, et qu'elle était déjà importante au VIIIe siècle ; toutefois les inscriptions ne commencent qu'au Xe siècle.

Pagan a été détruit à la fin du XIIIe siècle par les armées de Koubilaï-Khan, mais la ville n'a jamais été complètement abandonnée et il ne manque pas de monuments des siècles suivants. Tous les monuments que nous allons étudier, ont été édifiés du Xe au XIIIe siècle. Nous pensons cependant que les portes de la ville sont du IXe siècle, comme le veut la tradition, et que Bou Paya est au moins du VIIIe siècle.



Fig. 206. — Choué Zigon (1059 A. D.).

Les ruines couvrent une surface de près de 12 kilomètres de long sur 5 à 6 de large. Des milliers de pagodes ont disparu, mais il en reste encore plus de 800. Plusieurs d'entre elles ont été restaurées et sont encore l'objet d'un culte très suivi des populations voisines.

Les monuments de Pagan peuvent être ramenés pour la plupart à 8 types principaux : 1° le stûpa en forme de cloche, genre Choué Zigon avec ses dérivés : les chedis (Voir fig. 206).

2° Le pagodon en briques sur plan carré, ou en croix, avec un toit pyramidal à gradins se terminant en pointe. Cet édifice,

qui n'apparaît qu'après le XVe siècle, est la copie d'anciens édifices en bois. Ils sont encore en usage aujourd'hui (Voir fig. 231 et 298).

3° Le même pagodon terminé par un sikra emprunté à l'architecture de la côte d'Orissa. Par sikra, il faut entendre le petit dôme côtelé qui couronne le toit pyramidal et qui est surmonté par une partie conique à cercles concentriques et un *ti*. Le ti est un baldaquin à plusieurs étages en métal doré, finissant en pointe.

Ce pagodon est tantôt isolé, tantôt placé sur un bâtiment élevé formant terrasse. Ce dernier modèle est le plus répandu et c'est aussi celui qui est représenté par les plus beaux édifices : Ananda, 1085 à 1107 A. D. (fig. 221) : Gotapallin, 1160 A. D. (fig. 235) ; Culâmani, XIIe siècle (fig. 241) ; Thabbaññu, 1100 A. D. (fig. 245), etc...

4° Le Pagodon précédé d'une salle plus basse, du style de la côte d'Orissa. Ce sanctuaire est tantôt simple, tantôt placé sur un haut bâtiment formant terrasse. Ce type est fréquent (fig. 248 et fig. 255).

5° Pagode à base carrée ou en croix surmontée d'un édicule en forme de huche à pain de style népalais (fig. 256).

6° Pagodon à base carrée ou en croix, genre khmèr mais surmonté du sikra d'Orissa (fig. 257).

7° Le stûpa bulbeux, genre Bou Paya, VIIe ou VIIIe siècle, assez rare (fig. 258).

8° La pyramide ronde à étages, genre talain, n'apparaît qu'aux XVe et XVIe siècles à Pagan (fig. 260).

9° Monuments divers ne rentrant pas exactement dans les types précédents.

10° Monastères du Xe siècle jusqu'à nos jours.

1° STÛPA EN FORME DE CLOCHE AVEC SES DÉRIVÉS : LES CHÉDIS. — Le

temple de Choué Zigon[1] (1059 A. D.) peut être considéré comme le type des stûpas à terrasses successives de Birmanie (fig. 206). Il diffère absolument des stûpas de l'Inde, de Ceylan, du Pégou et du Siam, en revanche il se rapproche par sa base à gradins du type du Boro Bordour à Java. Dans les deux édifices, les terrasses successives formant gradins servent de promenoirs ; on y accède par des escaliers extérieurs à ciel ouvert. Des bas-reliefs racontant les vies successives du Bouddha ornent les terrasses. Au Boro Boudour, ces bas-reliefs sont en pierre ; à Chouè Zigon ils sont en terre cuite émaillée de couleur vert foncé, de 30 centimètres de côté environ.

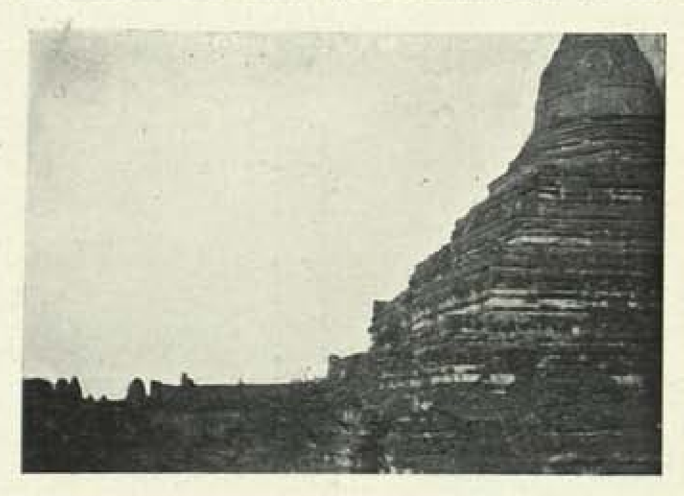


Fig. 207. — Choué San Dau (1017-1057).

Les édifices qui sont figurés dans ces bas-reliefs (voir fig. 215 et 216) et qui sont du même genre que ceux de Sun Min Dgy, sont des kiosques avec toits à la chinoise et crochets.

Au Boro Boudour, le stûpa proprement dit diffère franchement du stûpa de Choué Zigon. Ce dernier est surmonté d'un cône à cercles concentriques, puis d'une sorte de linga (?), enfin d'un *ti*. Il n'en est pas de même au Boro Boudour, dont la partie supérieure de la cloche est arrondie et couronnée d'un entablement carré sur-

1. Ce temple est situé près de la station fluviale de Nyaungu.

monté d'une sorte de tronc de pyramide hexagonal. C'est du moins la forme des petits stûpas des terrasses et probablement du stûpa central aujourd'hui ruiné. Dans l'Inde, le stûpa est hémisphérique et la forme de cloche est beaucoup moins prononcée. L'entablement carré qui surmonte l'édifice est également très différent de celui de Choué Zigon. Les stûpas du Pégou et du Siam diffèrent aussi beaucoup du type qui nous occupe ; ils lui sont du reste postérieurs de plusieurs siècles.

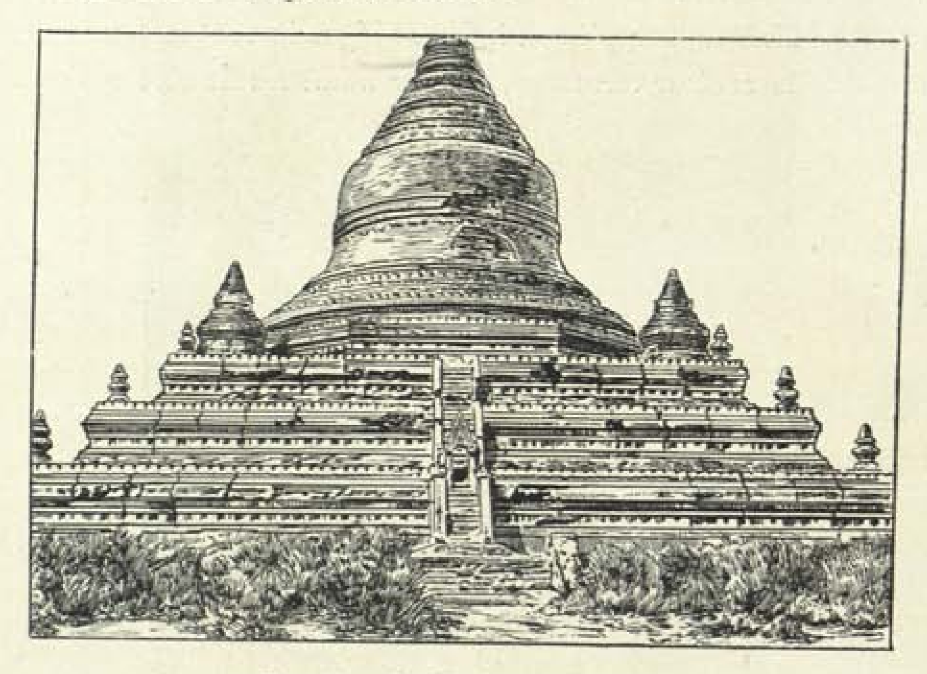


Fig. 208. — Sun Min Dgy (1200 A. D.).

Choué Zigon a 66 mètres de haut. L'édifice central est entouré d'édicules de diverses époques et de plusieurs pagodons népalais dont nous parlerons plus tard (fig. 256).

Les bonzes d'un couvent voisin veillent à l'entretien du temple. Un groupe de Nats, c'est-à-dire d'idoles en bois de l'ancien culte, figurines grossières bariolées de couleurs et ornées parfois d'incrustations de verroteries probablement assez récentes, sont placées sous un abri près du sanctuaire principal et sont l'objet d'un culte assidu.

L'ensemble des monuments et des pagodons est compris dans un mur d'enceinte en briques, de 200 mètres environ de côté, de 2 à



Fig. 209. — Sun Min Dgy (1200 A. D.).

3 mètres de haut, flanqué à chaque angle par une guérite en maçonnerie. L'une des entrées est gardée par deux statues de Çiva à



Fig. 210. — Sun Min Dgy (1200 A. D.).

dix bras, qui sont vraiment bien à leur place dans le voisinage de ce capharnaüm de divinités.

Le vieux Choué Zigon (1002 à 1022 A. D.), du même modèle que le précédent édifice, mais sans terrasses, promenoirs, se trouve au milieu de Pagan. Nous citerons encore *Choué San Dau* (1017-

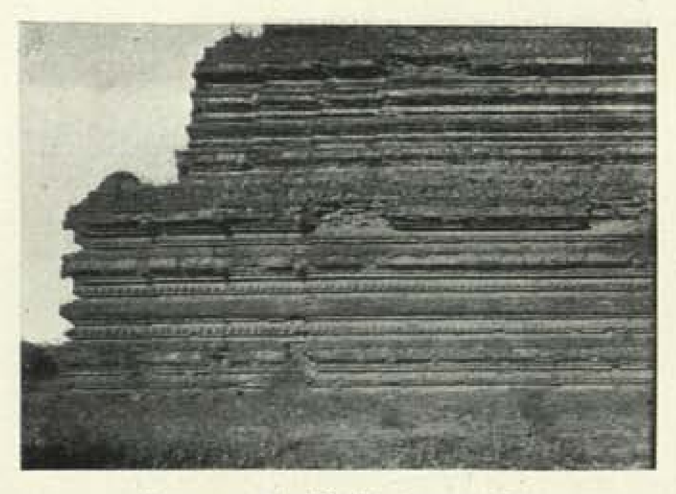


Fig. 211. — Sun Min Dgy (1200 A. D.).

1057 A. D.) (fig. 207) sans terrasses-promenoirs ; aux angles des cinq gradins de la pyramide on trouve encore en quelques places des stèles avec bas-relief représentant la trimûrti brahmanique, ce qui fait un singulier contraste avec le principe même de l'édifice, dont les gradins symbolisent les quatre Bouddhas déjà venus et le cinquième qui est annoncé.

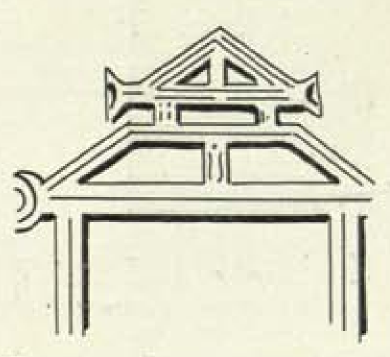


Fig. 212. — Brique émaillée. Toit à la chinoise à Sun Min Dgy (1200 A. D.).

Dans l'enceinte se trouve un bâtiment en briques de 25 mètres de long, à un seul étage, que l'on voit à gauche dans la photographie, et dont le pignon sud se détache avec peine des nombreux stûpas de petites dimensions du voisinage. Ce bâtiment est percé sur la face est qui est celle que l'on voit en partie sur la photographie, de trois portes et de trois fenêtres inter-

médiaires, et, sur la face opposée, de cinq fenêtres seulement ; ces portes et fenêtres ne sont pas percées régulièrement. La voûte est ogivale ; à l'intérieur se trouve un grand Bouddha couché, adossé

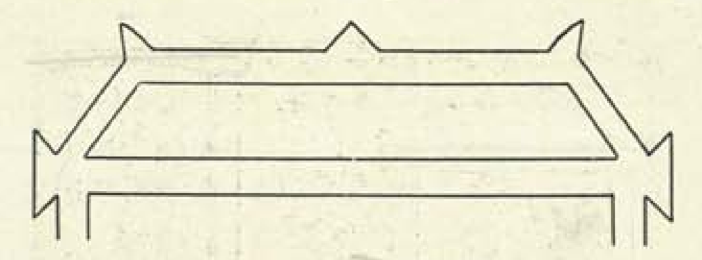


Fig. 213. — Toit à la chinoise. Brique émaillée de Sun Min Dgy (1200 A. D.).

à un mur couvert de fresques décoratives représentant de grandes fougères stylisées avec des fleurs symboliques à chaque feuille. Ce bâtiment est du XII[e] siècle, au dire de M. Taw Sein Ko, directeur du service archéologique de Birmanie.



Fig. 214. — Toit à la chinoise. Brique émaillée de Sun Min Dgy (1200 A. D.).



Fig. 215. — Toit à la chinoise. Brique émaillée de Sun Min Dgy (1200 A. D.).

Sun Min Dgy (1200 A. D.). — Est fort intéressant, nous dirons même qu'il est trop intéressant, puisqu'il a éveillé les convoitises d'archéologues peu scrupuleux qui en ont arraché de nombreux bas-

reliefs en faïence. Nous en donnons quatre photographies. La première est une vue d'ensemble qui donne une bonne indication de

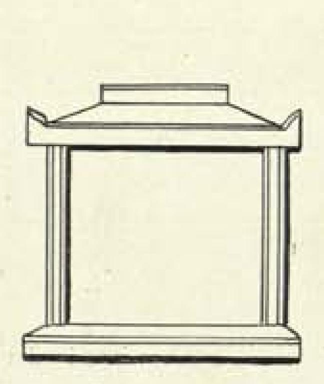


Fig. 216. — Toit à la chinoise. Brique émaillée de Sun Min Dgy (XIIe s. A. D.).



Fig. 217. — Toit à la chinoise. Brique émaillée de Sun Min Dgy (1200 A. D.).

l'escalier (fig. 208) ; la deuxième met en relief des moulures du soubassement en faïence jaune et bleue (fig. 209) ; la troisième est une



Fig. 218. — Myin Ka Ba (1020 A. D.).

vue d'une terrasse avec quelques bas-reliefs en faïence encore en place et d'autres arrachés (fig. 210). dans le fond se détache un côté de l'escalier qui coupe toutes les terrasses. Les moulures du bas, dans la

quatrième, rappellent un peu le style khmèr, mais les reliefs des angles en forme d'applique caractérisent bien le style indien (fig. 211).

Nous donnons, en outre, six croquis de toits à la Chinoise (fig. 212 à 217) prélevés sur les bas-reliefs de Sun Min Dgy (1200),[1] et qui ont le même caractère que ceux de Chouè Zigon (1019). Ils prouvent que les toits à crochets existaient aux XIe et XIIIe siècles. Nous reprendrons cette question plus loin (voir Ananda,).

Myin Ka Ba (1020)(?) (fig. 218). — Ce stûpa n'a pas de bas-relief.

Il existe de nombreux édifices du même genre, moins importants et moins connus que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire.



Fig. 219. — Pagan (XVe ou XVIe siècle).

2° PAGODON EN BRIQUES, SUR PLAN CARRÉ OU EN CROIX, AVEC TOIT PYRAMIDAL A GRADINS SE TERMINANT EN POINTE. — Les monuments de cette espèce abondent en Birmanie et au Pégou, mais nous n'en connaissons pas d'antérieurs au XVe siècle ; cela tient probablement à la fragilité de leur construction. En tous les cas ils n'ont été que la copie de monuments similaires, en bois, existant depuis fort longtemps. Nous donnons comme exemple de prototype en bois un bas-relief en bois du XIe siècle du temple d'Ananda (fig. 231), puis comme type

1. Ces briques se trouvent au musée ethnographique de Berlin.

moderne en bois un pavillon en bois du monastère de Mandalay (fig. 235). Enfin comme traduction en briques et en stuc du type en bois, le tombeau moderne du roi Mindoun (fig. 171, page 195). Il en existe beaucoup d'autres plus anciens du même genre. Nous donnons, en outre, un modèle un peu différent (fig. 219) (restauré) datant probablement du XV[e] ou du XVI[e] siècle, dont la partie supérieure, soutenue par trois griffes dégagées de la maçonnerie, est d'une forme analogue à celles usitées sur la côte d'Orissa et dans l'Inde septentrionale, à Khajurao (X[e] siècle), par exemple.



Fig. 220. — Pathothâmya (932 A. D.).

3° Même pagodon terminé par un sikra emprunté a l'architecture d'Orissa et de l'Inde septentrionale. Le pagodon est tantôt isolé, tantôt placé sur un batiment élevé formant terrasse. — Nous commencerons par la description du temple de *Pathothâmya* (932 A. D.), le plus ancien en date connu. Nous en donnons une photographie (fig. 220). C'est un sanctuaire carré, précédé d'un vestibule peu profond, surmonté d'une pyramide à sikra plein. Le portique rappelle le style de la Renaissance italienne ; il comprend un fronton central et deux demi-frontons plus petits accolés de chaque côté de sa base. Nous verrons cette disposition

dans les portes de Pagan (IXe siècle) au temple de Cûlâmani..., etc. Nous l'avons rencontré au Cambodge au IXe siècle, au temple de Baïon, où le principe a été souvent maladroitement appliqué et où les deux demi-frontons accolés sont parfois des trois quarts de frontons... Enfin, au XIIe siècle, à Vat Phou et à Angkor Vat.

On remarquera l'ornementation en clochetons du premier étage

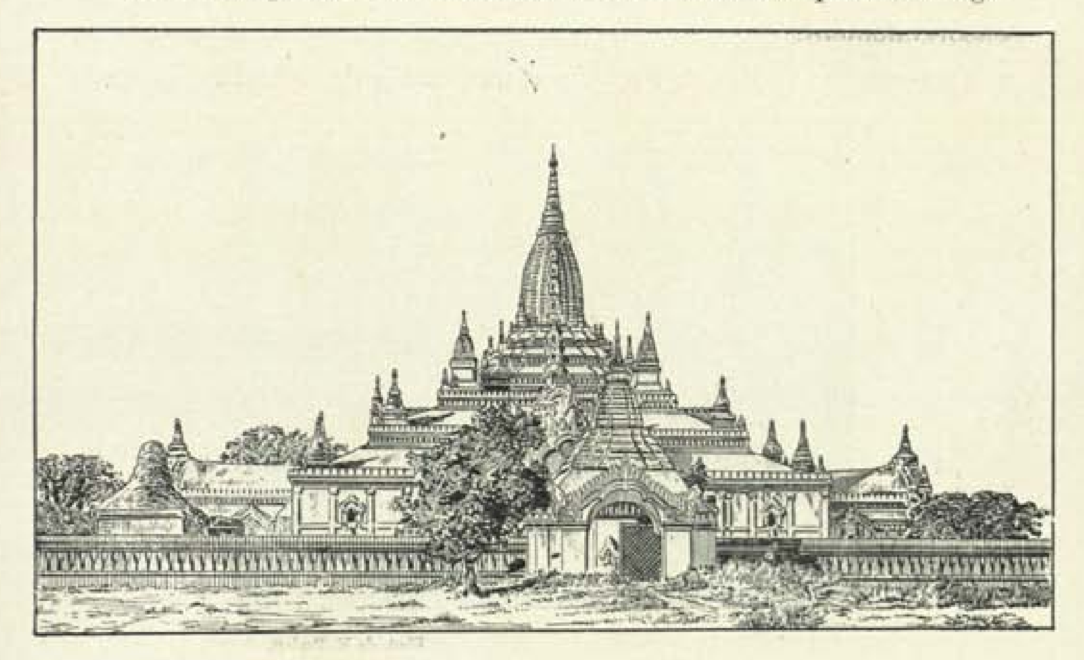


Fig. 221. — Temple d'Ananda. Vue générale (1085-1107 A. D.).

qui rappelle la forme des stûpas de l'époque. Cette même ornementation se voit sur le mur d'enceinte du célèbre temple d'Ananda dont nous allons parler dans un instant.

A l'intérieur se trouve une cella centrale ogivale abritant un Bouddha éclairé par de petites fenêtres pratiquées dans chaque face du sommet de la voûte. Nous retrouverons la même disposition dans le temple d'Ananda, elle a pour but de répandre un jour mystérieux sur la partie supérieure de la statue. Une gaine éclairée par des fenêtres d'angle — qui ne peuvent être vues sur la photographie — fait le tour de la cella. Ces fenêtres, en briques, sont

pleines et percées d'ouvertures en losange disposées par rangées de trois. La voûte de la cella est plus élevée que celle de la gaine : l'ogive prend naissance sur le sol même, ce qui lui donne un aspect lourd que nous ne retrouvons plus à Ananda. La portée de cette voûte est d'environ 8 mètres. Toutes les voûtes sont construites suivant les procédés de la Perse ancienne et du Turkestan chinois sans encorbellement.

Les murs et voûtes de l'intérieur sont ornés de fresques d'appa-



Phot. de M. Parlett.

Fig. 222. — Ananda (1085-1107). Vue prise à l'intérieur de l'enceinte.

rence grisâtre et très effacées. On distingue encore dans l'embrasure de l'une des fenêtres du mur du fond (ouest), des représentations de kiosques à étage avec toits à la chinoise. Nous avons donc ici la preuve que les constructions légères à la chinoise existaient déjà couramment au xᵉ siècle. Nous reviendrons sur ce sujet dans la description du temple d'Ananda.

Les figures des statues de Bouddha qui se trouvent dans les niches de l'extérieur de la cella sont franchement indiennes.

Le temple de Pathothamya a été le modeste précurseur du temple d'Ananda : c'est à lui que l'on doit, jusqu'à plus ample informé,

le principe, à Pagan, de la pyramide à sikra surmontant un sanctuaire de rez-de-chaussée. C'est l'extension du principe déjà consacré à Prome (du VIe au VIIIe siècle) (?) dans le pagodon du genre *Lémiétna*. Le temple d'Ananda sera l'apogée de cet art ; dans les autres temples du groupe la pyramide pleine se transformera en chapelle. Il est à remarquer toutefois que le temple d'Ananda ne possède pas de cella. Le massif central est plein comme dans certains temples du Turkestan chinois signalés par Grünwedel dans ses fouilles de Turfan.

Temple d'Ananda (1085 à 1107). — Le célèbre temple d'Ananda a été construit cent cinquante-trois ans au moins après celui de Pathothamya. Il a soixante mètres de haut ; son plan est une croix grecque (voir fig. 221, 222, 223, 224).

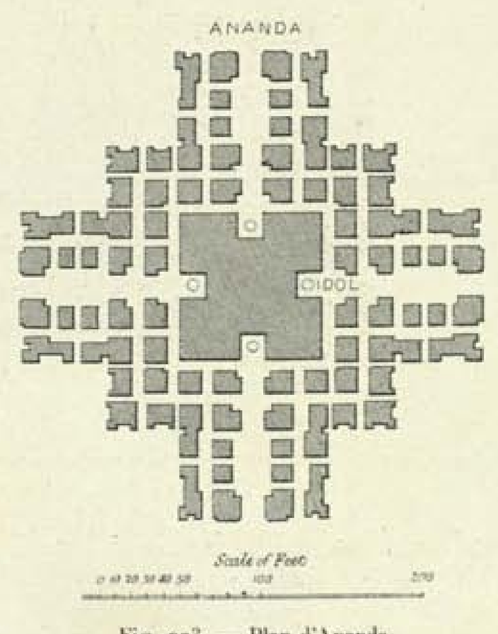


Fig. 223. — Plan d'Ananda.
(Yule. — *Une mission à la cour d'Ava.*)

« La tradition raconte, dit Phayr[1], que cinq Rahandas ou saints qui ne sont inférieurs qu'à un Bouddha, arrivèrent de Hema-Woonda ou de la région de l'Himalaya à Pagan. Ils dirent qu'ils habitaient dans des cavernes sur le mont Nanda-Moola (probablement le pic de Nanda Devi) ; le roi leur demanda de lui donner un modèle de leur demeure d'après lequel il pourrait construire un temple. Les Rahandas firent ce qu'on leur demandait, et le temple une fois construit fut appelé

1. H. Yule, *A Narrative of the mission... to the court of Ava*, p. 36.

Nanda-tsee goon, « Cavernes de Nanda ». Le non d'Ananda, sous lequel le temple est connu aujourd'hui, est une corruption causée par la popularité du nom d'Ananda, cousin et disciple favori de Gautama. L'imitation d'une caverne constitue un genre de construction en faveur chez les Birmans pour les sanctuaires d'idoles. Cela n'a rien d'extraordinaire pour des peuples professant une religion qui considère une vie ascétique dans le désert sauvage comme la vie la plus sublime qu'un mortel puisse mener. » Il est certain que les édifices du genre d'Ananda semblent d'énormes masses de briques

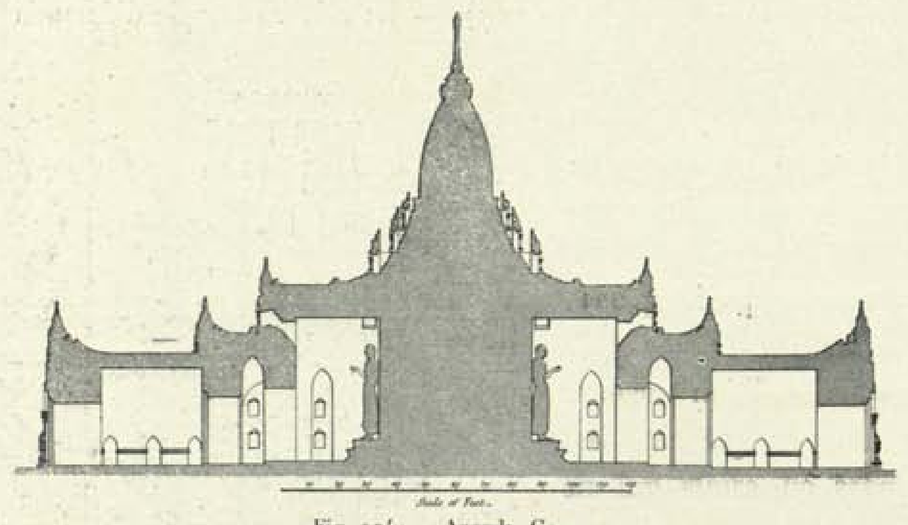


Fig. 224. — Ananda. Coupe.
(Yule. — *Une mission à la cour d'Ava.*)

dans lesquelles on aurait creusé des chapelles et des couloirs comme dans les anciens temples souterrains de l'Inde. Mais la légende que nous venons de citer pourrait s'appliquer avec autant de raison aux pagodons de Prome et à Pathothamya.

Le temple d'Ananda a été l'objet de restaurations successives et pieuses qui l'ont un peu alourdi. La plus fâcheuse de toutes ces restaurations a consisté à recouvrir les fresques intérieures, nécessairement défraîchies, du terrible badigeon de chaux qui semble particulièrement apprécié des populations locales et surtout des bonzes. Ce même badigeon a été disposé sur d'intéressants bas-re-

liefs en terre cuite émaillée qui garnissent le bas de l'édifice et toutes les terrasses supérieures. Le gouvernement anglais devrait bien interdire, si cela est possible, toutes ces réparations déplorables dues au zèle outré de quelques bonzes *fanatiques*.

Le temple d'Ananda est un monument de transition qui a servi de type aux temples de Gotapallin, de Thabbaññu, etc..., mais les architectes de ces derniers édifices ont accusé de plus en plus le principe de la superposition des sanctuaires.



Photo Parlett.

Fig. 225. — Statue du fondateur d'Ananda (1085-1107).

Il semble qu'à Ananda, on ait voulu simplement couronner le sanctuaire d'une pyramide à étages surmontée d'un sikra, et que dans les temples suivants on ait soulevé cette pyramide pour intercaler entre elle et le sanctuaire du rez-de-chaussée un deuxième sanctuaire.

Plusieurs particularités sont à noter : 1° Les terrasses successives du bâtiment de base épousent les formes de la voûte et sont arrondies, il est donc difficile de circuler sur ce toit d'autant plus que les surfaces sont cimentées et lisses. Aucun escalier ne permet d'y accéder. Il faut se servir d'une échelle placée

à l'extérieur. Ces terrasses sont ornées de bas-reliefs en terre cuite émaillée du même modèle que dans le bas. 2° Les quatre gradins qui précèdent immédiatement le sikra à l'étage supérieur sont ornés aux angles de lions assis. Ce fait est unique à Pagan, du moins à

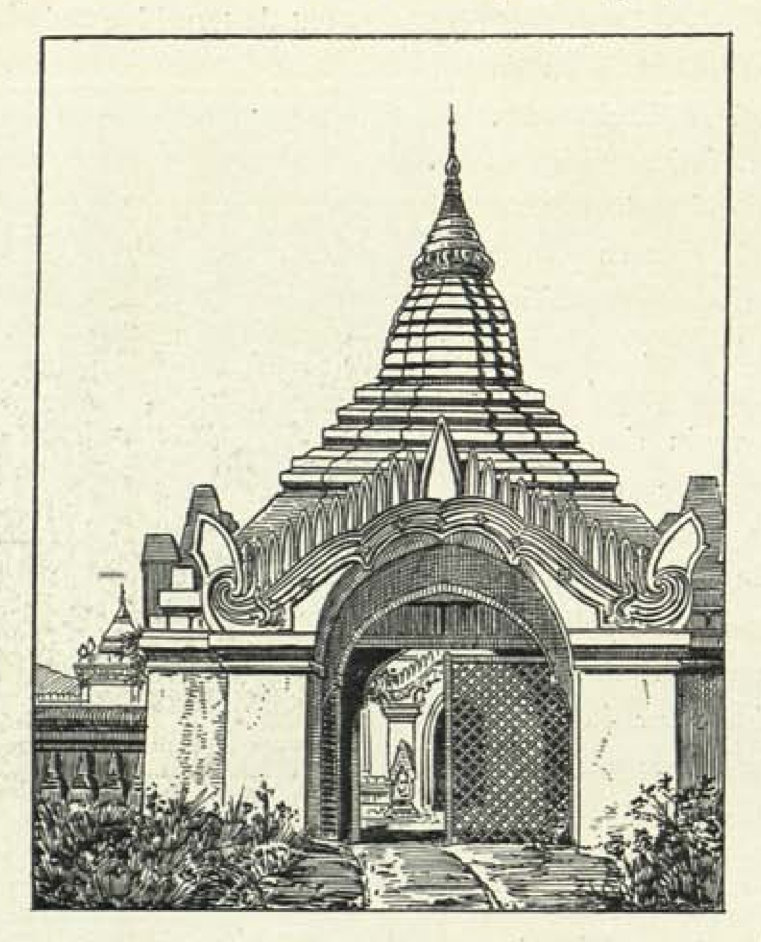


Fig. 226. — Ananda. Porte de l'enceinte extérieure (XIe siècle A. D.).

notre connaissance. 3° Les quatre statues colossales de Bouddha du rez-de-chaussée sont éclairées par le haut au moyen de fenêtres dissimulées dans les terrasses supérieures. L'effet produit par cette disposition est très heureux[1] (fig. 225).

1. Les statues actuelles sauf celle du roi fondateur de l'édifice, ont été refaites il y quarante ou cinquante ans à la suite d'un incendie.

La décoration intérieure et extérieure sans être absolument nouvelle, car elle était déjà annoncée par des monuments antérieurs, marque cependant une étape importante dans le style birman (fig. 226, 227, 228, 229).

Une série considérable de bas-reliefs en bois peint et doré de 1 mètre sur 0m,60 environ, représentant la vie du Bouddha, se trouve encastrée de distance en distance dans les murs de la galerie principale du sanctuaire. Ces bas-reliefs, dont nous donnons quatre spécimens photographiques, offrent un grand intérêt, parce qu'ils confirment ce que nous avions déjà dit au sujet de kiosques à la chinoise, des fresques de Pathothamya. Les constructions en matériaux légers des xe et xie siècles étaient identiques aux constructions actuelles à la chinoise (fig. 230 à 234), de la Birmanie, du Siam et du Cambodge (voir aussi Sun Min Dgy).



Fig. 227. — Ananda. Une entrée principale du temple (xie siècle A. D.).

Il était admis jusqu'ici que les constructions de ce genre n'étaient apparues en Indo-Chine qu'au xive siècle au moment de la constitution de la nation siamoise. Or, les indices que nous avons relevés au Baïon (ixe siècle), à Angkor Vat (xiie siècle) et en Birmanie, à partir du xe siècle, montrent à n'en pas douter que les palais ou édifices de l'Indo-Chine en bois, de style chinois, ou plutôt de style indien ancien, *retour de Chine*, étaient en usage bien longtemps avant cette période. Peut-même ont-ils apparu dès le vie siècle au moment de leur adoption définitive et absolue en Chine et au

Japon. Ils ont en tous les cas précédé les monuments de briques de la grande époque et leur ont survécu. Nous croyons aussi que ces constructions ont été ornées dès le début de véritables incrustations de verroterie, au nord comme au sud de l'Inde. Nous voyons en effet dans les annales de Ceylan que le fameux couvent de bronze aux mille chambres, édifié par le roi Dutthagâmani au IIe siècle avant notre ère, était couvert d'incrustations de pierreries

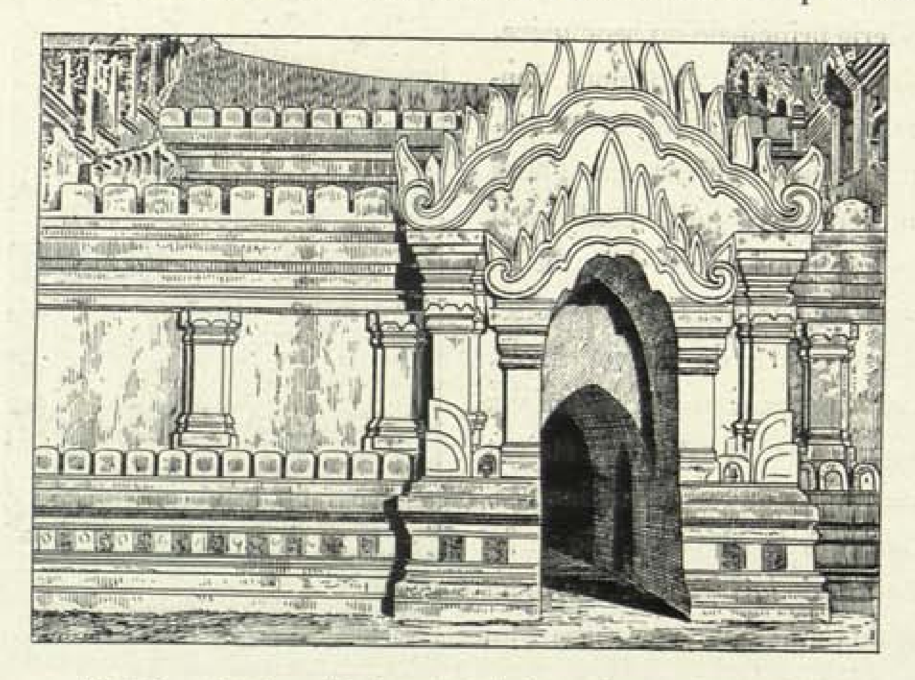


Fig. 228. — Ananda. — Une des portes latérales. — Carreaux de faïence dans le soubassement représentant la vie du Bouddha.

(verroteries) et de perles; nous savons en outre par les annales des T'ang (Xe siècle), qui ne sont que la réédition des renseignements donnés au VIIe siècle sur le Népal par Hiuen-Tsé[1], que: « au milieu du palais (royal) se trouvait une tour de sept étages couverte de tuiles en cuivre. Balustrades, grilles, colonnes, fenêtres, tout y était orné de pierres et de pierreries ». Enfin nous avons déjà eu l'occa-

1. Sylvain Lévi. *Le Népal*, 1er vol., p. 165.

sion de dire qu'à Angkor Thom au Cambodge une ornementation du même genre avait été signalée au XIIIe siècle par le Chinois Tchéou-Takouan.

Les bas-reliefs dont nous donnons la photographie font partie d'une série représentant les divers palais de Bouddha. Le toit de l'un d'eux que nous n'avons pas reproduit est à neuf étages. Nous attirons l'attention sur le bas-relief de la figure 232.

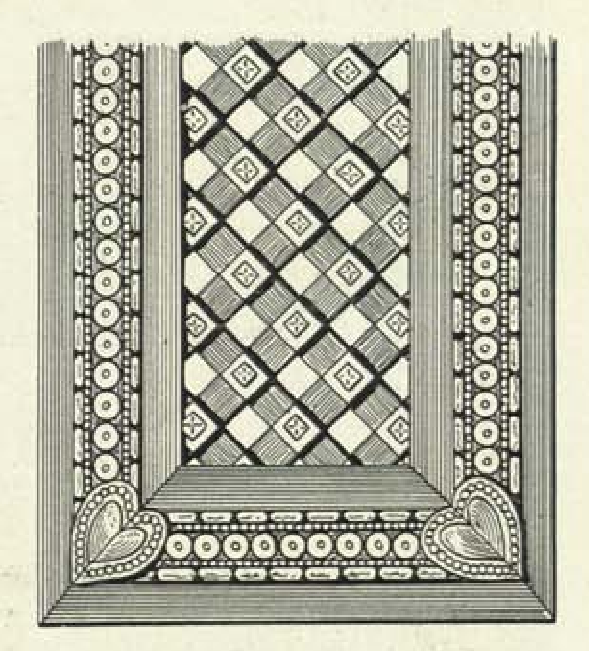


Fig. 229. — Ananda (XIe siècle A. D.) Porte en bois et bronze. La partie treillissée est à jour.

Le bâtiment en forme de huche à pain qui y est représenté est certainement d'origine népalaise; il est du même style que certains édifices qui se trouvent dans l'enceinte de Choué Zigon. Nous retrouvons du reste cette forme un peu partout à Pagan (fig. 256).

Tous ces bas-reliefs sont peints; les personnages sont dorés, les édifices en bois sont de couleur brune.

Gotapallin (1160 A. D.) et *Cûlâmani* (XIIe siècle A. D.). — Ces deux temples ont de nombreux points de ressemblance avec le temple d'Ananda, mais le pagodon supérieur, dans Gotapallin et Cûlâmani, forme lui-même un deuxième sanctuaire qui se détache nettement du bâtiment de la base. Ces deux édifices restaurés récemment et largement badigeonnés de chaux sont d'une blancheur aveuglante. On remarquera la décoration en dent de scie de Gotapallin, qui est une des marques distinctives du style birman et que



Fig. 230. — Ananda (xie siècle A. D.). Panneau en bois sculpté. (Édifice analogue aux édifices modernes.)



Fig. 231. — Ananda (xie siècle A. D.). Panneau en bois sculpté.



Fig. 232. — Ananda (XIe siècle A. D.).
Panneau en bois sculpté (genre népalais).



Fig. 233. — Ananda (XIe siècle).
Panneau en bois sculpté. Genre khmèr.

nous retrouvons dans les sarongs birmans et malais. Nous sommes assez enclin à penser que pour les vêtements, comme en beaucoup d'autres choses, les Malais ont simplement copié les Birmans.



Fig. 234. — Ananda (XIe siècle A. D.). Panneau en bois sculpté.

Nous croyons que ce dessin ornemental remonte à l'antiquité la plus reculée et qu'il constituait un modèle courant en Mésopotamie 1500 avant J.-C. La reine Napir Asou (fouilles de Morgan à Suze, Musée du Louvre) porte une ceinture et une écharpe de ce genre ; on rencontre la même particularité sur le personnage d'une borne

limitative de 1228 av. J.-C., dans les fouilles Dieulafoy [1]. La célèbre frise des archers du palais d'Artaxercès et la rampe d'esca-

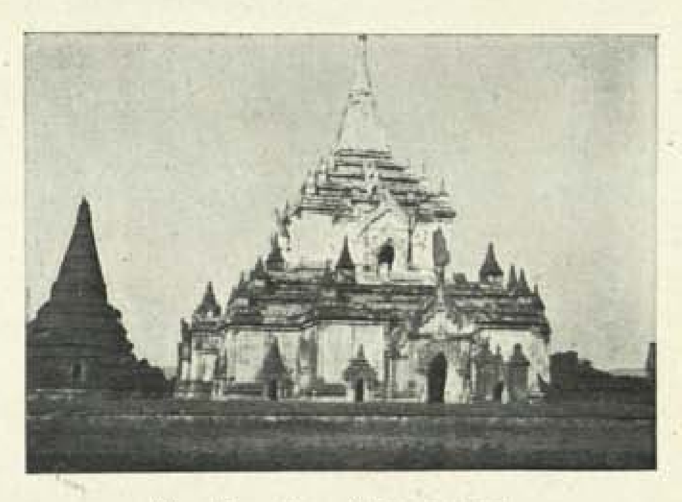


Fig. 235. — Gotapallin (1160 A. D.).

lier du même palais, en briques émaillées, qui se trouvent au Louvre dans les salles de la Mission Dieulafoy, sont encadrées entre deux bandes de briques émaillées en dents de scie. Les anciennes poteries chaldéennes présentent le même dessin. Le soubassement du palais de Machita (époque sassanide, VIIe siècle) sur les confins de la Syrie et de l'Arabie (fig. 240) est décoré de la même façon, enfin M. Grünwedel dans ses fouilles récentes près de Turfan, dans l'ouest du Turkestan chinois, a mis au jour des tablettes à bas-reliefs décorées de dents de scie [2].

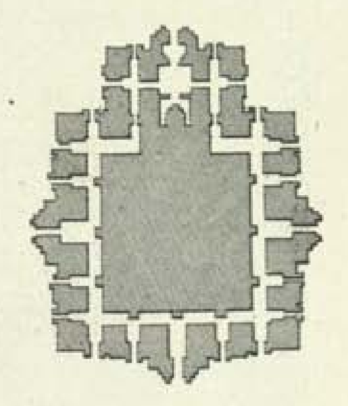


Fig. 236. — Plan de Gotapallin d'après Yule.

Les photographies que nous donnons de Gotapallin (fig. 235 à

1. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse* ; vol. 1 et 2, pl. IX.

2. Grunwedel. *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikutschari und Umgebung im Winter, 1902-1903.* Tafel XVIII.

239) valent mieux qu'une description du monument et suffiront pour



Fig. 237. — Gotapallin (1160 A. D.).

en donner une idée générale. Nous parlerons un peu plus en détail de Cûlâmani (fig. 241). La porte est, avec son fronton central et ses deux demi-frontons, du style de la renaissance italienne. L'édifice était orné de fresques intéressantes dont une partie subsiste encore dans le sanctuaire du bas. M. Taw Sein Ko, Directeur du service archéologique, a veillé à ce que les parties encore intactes des fresques ne fussent pas atteintes par le badigeon de chaux. Les voûtes étaient couvertes de rosaces jointives comme dans la plupart des temples de l'Inde, le bas des voûtes est souligné par des



Fig. 238. — Gotapallin (1160 A. D.). Une des portes.

boutons d'où pendent des feuilles de ficus indica ; les tons sont

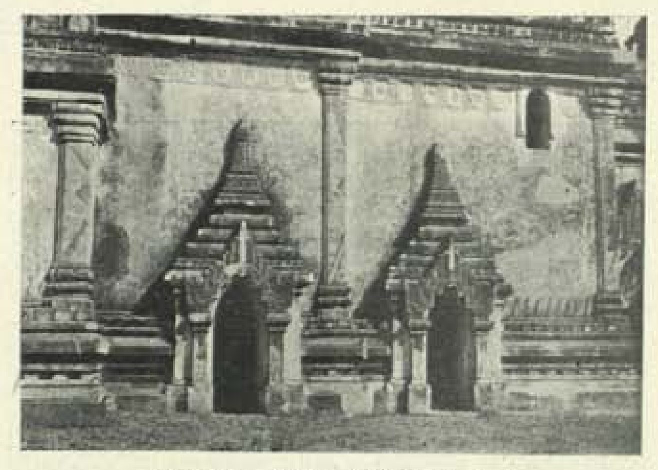


Fig. 239. — Gotapallin (1160 A. D.).

généralement neutres, gris, jaunes, bruns ; sur certains murs sont peints des personnages et des Apsaras. Au milieu de fresques indiennes sont intercalées des fresques franchement chinoises du XVIIIe siècle.

Un nâga colossal est peint sur le mur du fond du vestibule, le long du pied-droit de la porte d'entrée ; il indique bien, ainsi que dans de nombreux temples de l'Inde, une des survivances de l'ancien culte du serpent.



Fig. 240. — Soubassement du palais de Machita (Époque sassanide) d'après Dieulafoy.

Les voûtes ne sont pas construites suivant la méthode indienne à encorbellement, mais suivant les procédés de la Perse ancienne, par briques minces appliquées sans cintrage. Des pierres de couleur grise viennent en outre renforcer par intervalles

réguliers les murailles et l'extrados des voûtes en briques (fig. 242 et 243), ce qui leur donne l'aspect des appareillages en usage dans l'architecture musulmane.



Fig. 241. — Cûlâmani (XII[e] siècle A. D.).

Ces diverses influences ont pu se faire sentir par l'intermédiaire du Turkestan chinois.

Nous donnons un croquis sommaire de l'escalier qui conduit de la terrasse du premier étage au sanctuaire supérieur. Le procédé de construction est tout à fait moderne (fig. 244).

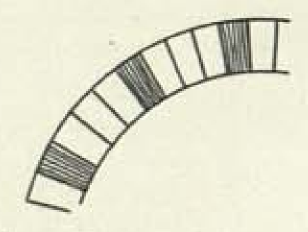


Fig. 242. — Cûlâmani. Appareil des voûtes.

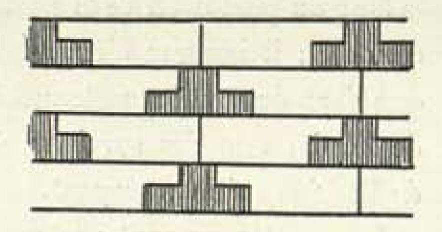


Fig. 243. — Cûlâmani. Appareil des murs.

Un couvent est adossé au mur d'enceinte du temple. Trois des côtés de cette cour sont garnis de cellules ogivales aujourd'hui ruinées. A l'intérieur se trouvent un bassin et deux édifices, l'un de ces deux édifices a deux étages.

Thabbaññu (1100 A. D.). — Le bâtiment de base a deux étages

(fig. 245, 246, 247). C'était à proprement parler un temple monas-

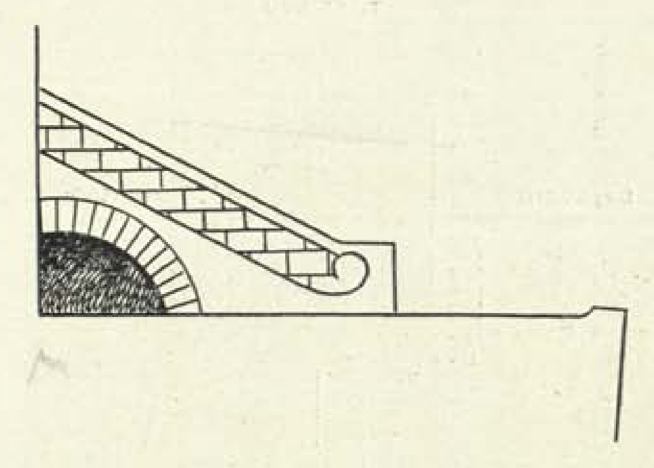


Fig. 244. — Cûlâmani. Rampe d'escalier au 1er étage.

tère. Les moines couchaient, paraît-il, dans les couloirs, comme

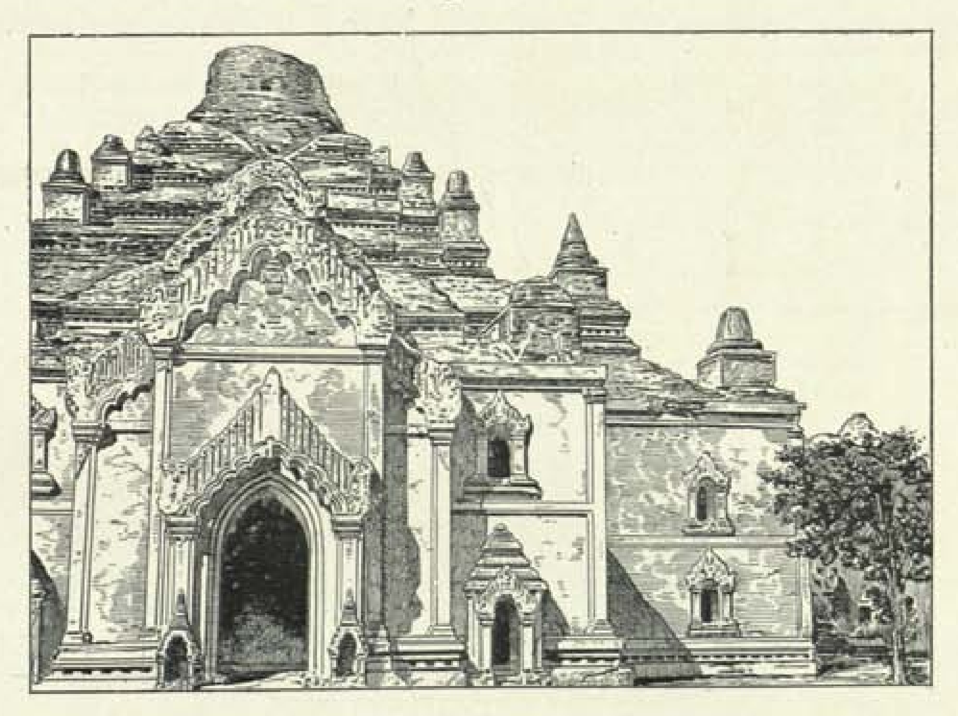


Fig. 245. — Thabbaññu (1100 A. D.).

dans les anciens monastères souterrains. Il est fâcheux que les bon-

zes et les gens du pays aient barbouillé de chaux les fresques qui

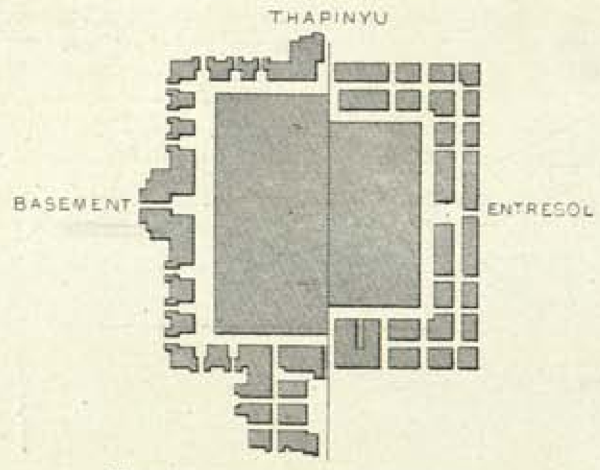


Fig. 246. — Thabbaññu, d'après Yule.

garnissaient les murs. Aujourd'hui il n'en reste plus rien.

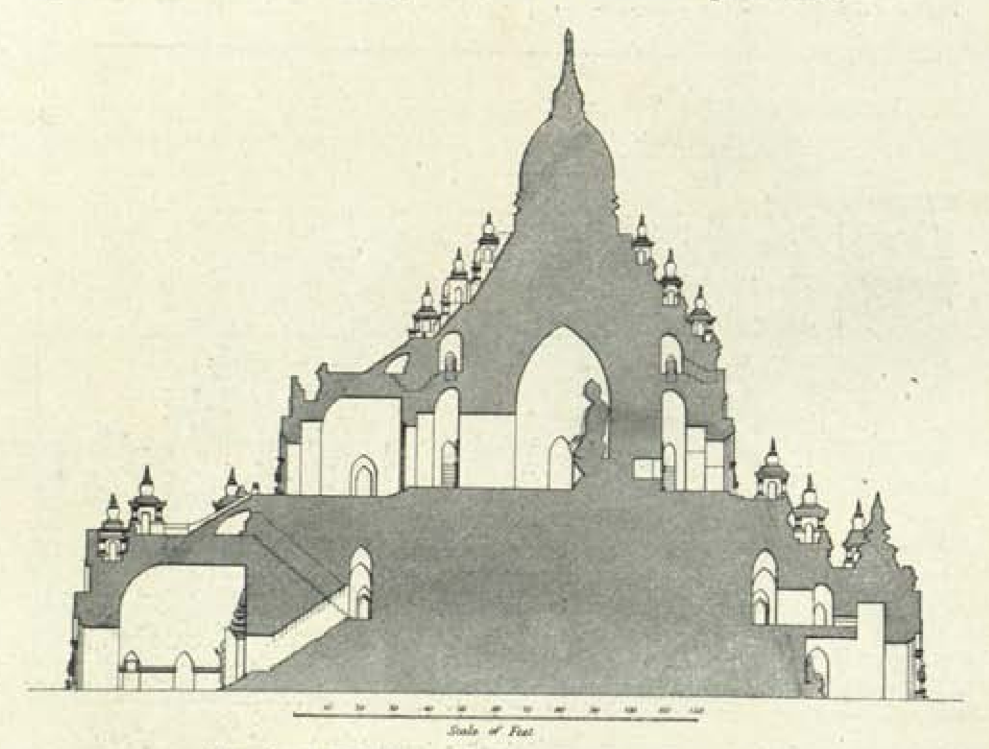
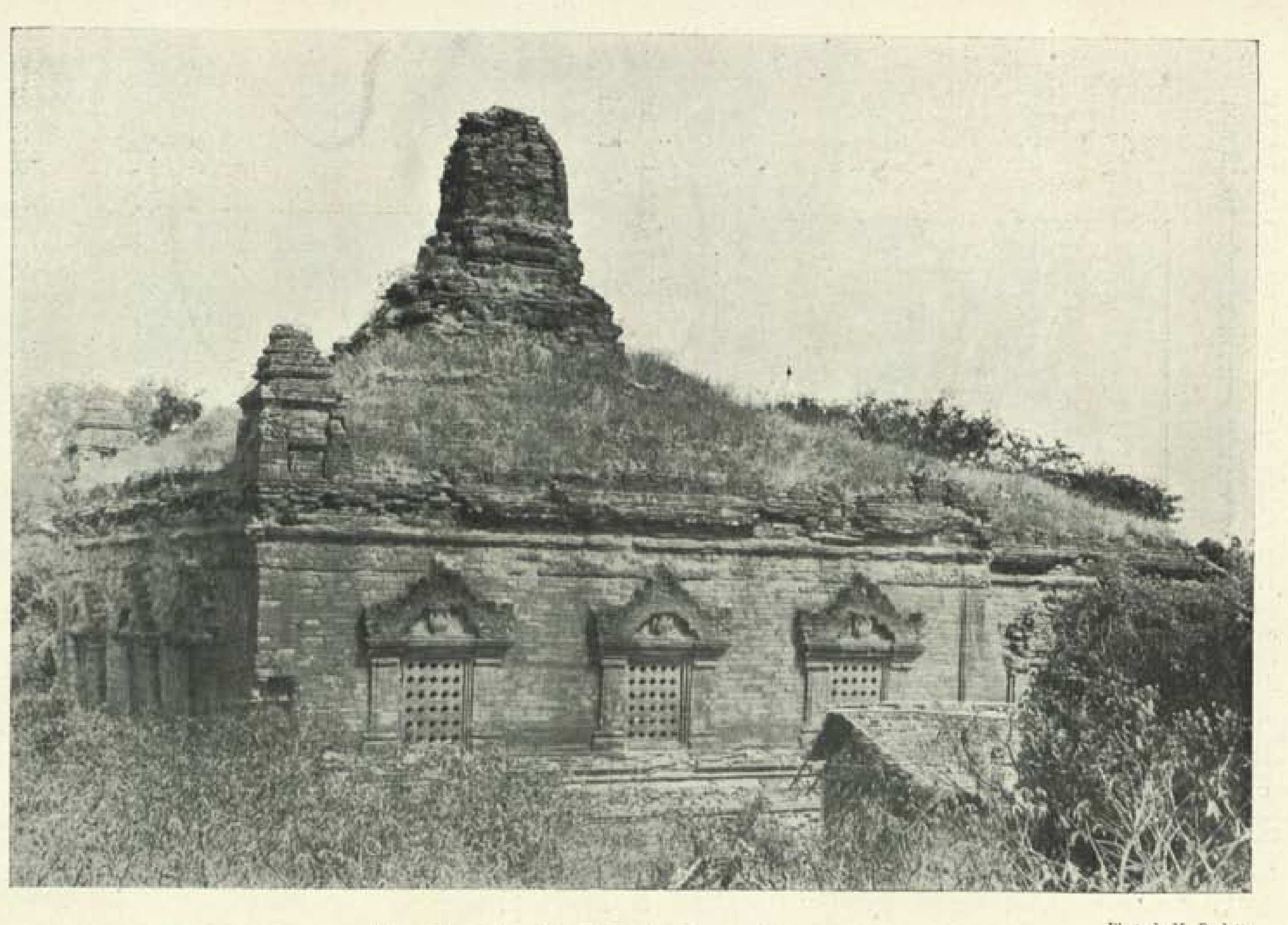


Fig. 247. — Thabbaññu (1100 A. D.). Coupe d'après Yule.

Le temple a environ 70 mètres de haut. C'est le plus élevé de Pagan.



Phot. de M. Parlett.

Fig. 248. — Nam Paya (1057 A. D.) avant la restauration.

4° Pagodon précédé d'une salle plus basse du style de la côte d'Orissa. Ce sanctuaire est tantôt simple, tantôt placé sur

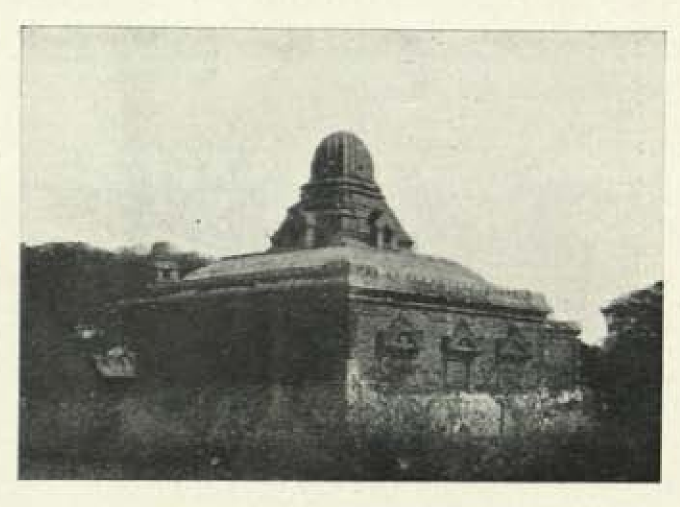


Fig. 249. — Nam Paya (1057 A. D.) après la restauration.

un haut bâtiment formant terrasse. — Les exemples de ces deux types sont nombreux. Nous ne parlerons que du temple de Nam

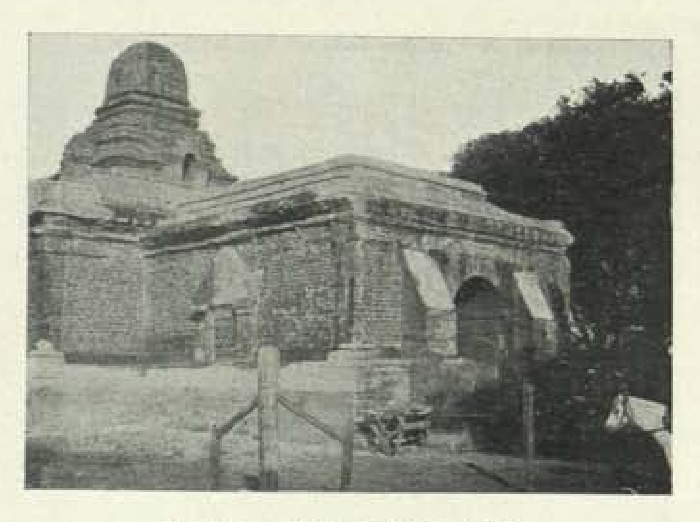


Fig. 250. — Nam Paya (1057 A. D.).

Paya qui faisait partie de l'ancien palais du roi talain Manouha; ce temple très curieux peut se rattacher au premier type. Nous donnons

aussi la photographie d'un temple à deux étages qui ne nécessitera aucune description.

Nam Paya (1057 A.D.). — Cet édifice est souvent appelé : « Palais de Manouha ». Il a certainement fait partie du palais du roi Manouha, soit à titre de temple, soit à titre de salle d'audience, lorsque le roi talain eut été amené en captivité à Pagan par le célèbre roi birman Anoratha, après la prise de Thatôn, capitale du Pégou. Ce monument dont nous donnons trois vues et un plan sommaire (fig. 248 à 251) est entièrement en pierre (ce qui est une rareté à Pagan dont tous les monuments sont en briques) et dédié au culte brahmanique. Il vient d'être restauré par le Service archéologique de Birmanie. En comparant l'état actuel du monument et l'état ancien, on constatera que le restaurateur a supprimé sans raison un petit édicule du toit et des moulures du rez-de-chaussée. On a surtout voulu faire propre. Heureusement qu'il n'a rien été ajouté ; en France certains architectes n'y eussent pas manqué, et c'eût été pis.

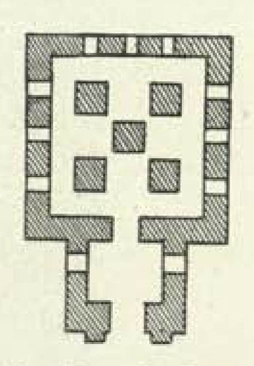


Fig. 251. — Nam Paya (XIe siècle A. D.). Plan approximatif. Échelle : $1^{m2} = 0^{m},002$.

Le temple proprement dit, qui est extérieurement du type d'Orissa, ainsi que l'indiquent sa forme générale et le sikra central, en diffère cependant par des détails assez importants. Le mur Est du vestibule d'entrée est soutenu à droite et à gauche de la porte par des contreforts que l'on peut distinguer dans les photographies (fig. 250). Ces deux contreforts faisaient partie de la construction primitive, ainsi que nous l'ont montré sur place les ouvriers chargés de la restauration. Le vestibule est voûté et éclairé par deux fenêtres.

La cella est éclairée par trois fenêtres sur chaque face et par quatre petites fenêtres du dôme central. Les fenêtres des faces ont une ornementation dans le goût javanais (fig. 252). Le dôme, en bonnet

de prêtre, est soutenu à l'intérieur par des piliers massifs de 2 mètres 06 de côté (fig. 253, 254) sur chacun desquels sont sculptés tantôt des fleurs décoratives tantôt un Brahmâ assis. Le style des bas-reliefs est également dans le goût javanais.



Phot. de M. Parlett.

Fig. 252. — Nam Paya. (XIe siècle A. D.). Une fenêtre.

Les piliers sont reliés l'un à l'autre par une voûte ogivale ; l'espace libre entre les piliers et le mur forme cloître et est voûté en demi-berceau. Dans l'espace compris entre les quatre piliers existe un piédestal en pierre, sans ornements, qui, d'après les vieilles légendes et les renseignements recueillis par M. Duroiselle, supportait un trône orné de lions.

A première vue, il semble que cet édifice était un temple. Quel-

ques archéologues, s'appuyant sur la tradition, font remarquer que les salles à quatre colonnes sont toujours, en principe, des salles d'audiences royales (?), que d'autre part le mur du fond contre lequel il est d'usage de dresser la statue de la divinité du lieu est

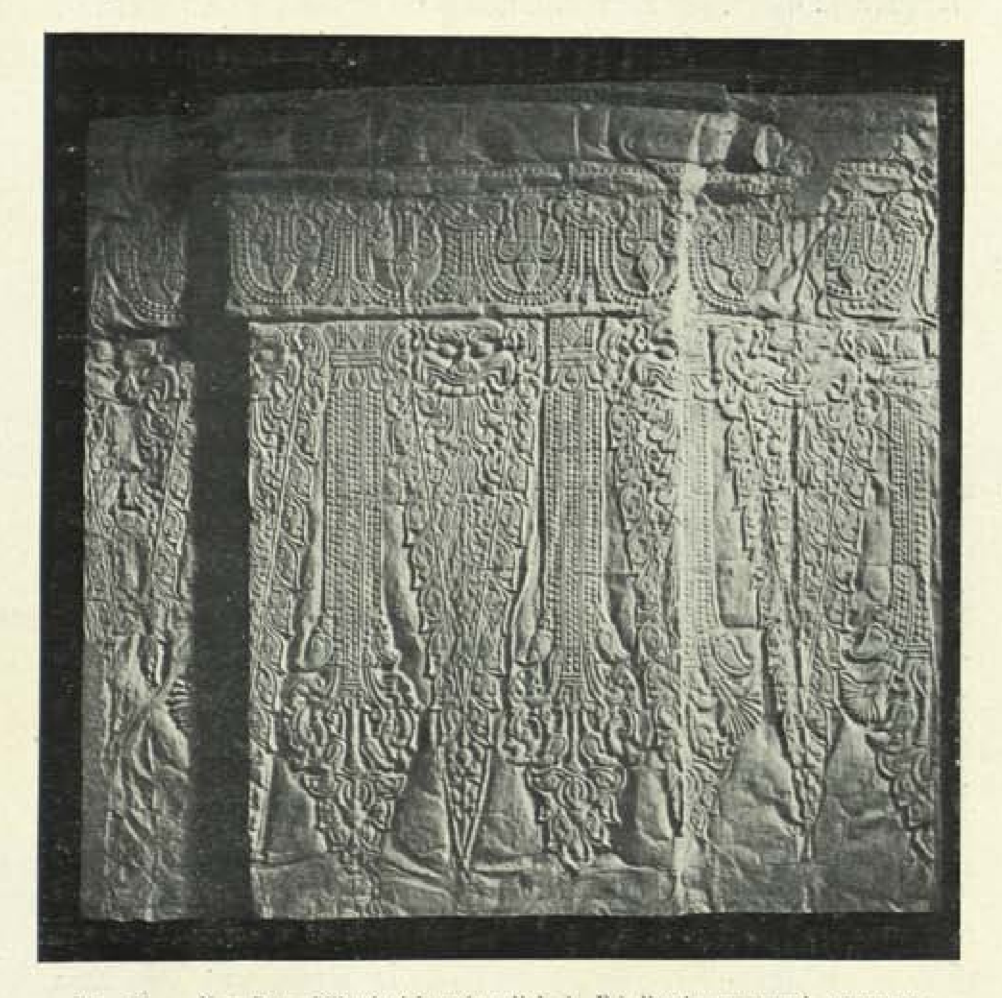


Fig. 253. — Nam Paya. Pilier intérieur (XIe siècle A. D.) d'après un mauvais estampage.

percé en son milieu d'une fenêtre, ce qui exclut l'idée d'une représentation d'une divinité ; qu'enfin, il n'y a pas de représentation de divinités dans le temple, ailleurs que dans les bas-reliefs des piliers. Ces raisons sont plausibles et semblent militer en faveur d'une

affectation purement laïque, mais elles ne sont pas absolues, car beaucoup de temples de Pagan ont des cellas centrales, massives il est vrai, où les divinités des niches font toujours face au spectateur. Un Brahmâ à quatre faces, sur le siège central, éclairé par les fenêtres du dôme, eût satisfait à toutes les exigences protocolaires.



Phot. de M. Parlett.

Fig. 254. — Nam Paya. — Un pilier intérieur (XIe siècle A. D.).

Nous pensons que l'édifice servait en même temps de temple et de salle d'audiences. Nos anciennes églises gothiques servaient bien de salles de spectacle, de salles de délibérations pour les conseillers municipaux et même de marché. Le temple pouvait aussi servir provisoirement de dortoir, comme beaucoup de temples bouddhiques et birmans, anciens et modernes ; nous citerons à cet égard Thabbañũu déjà vu et le couvent d'Ananda dont nous parlerons plus tard.

Mais nous le répétons, le monument de Nam Paya a dû être primitivement et en principe, un temple. On voit encore à quelques pas de là une belle bonzerie en bois sur pilotis, avec de curieuses sculptures, qui a dû succéder à d'autres habitations du même genre appartenant au palais lui-même. Les descendants du pauvre roi Manouha existent, paraît-il, encore à Pagan. M. Parlett nous a dit avoir connu il y a quelques années le dernier

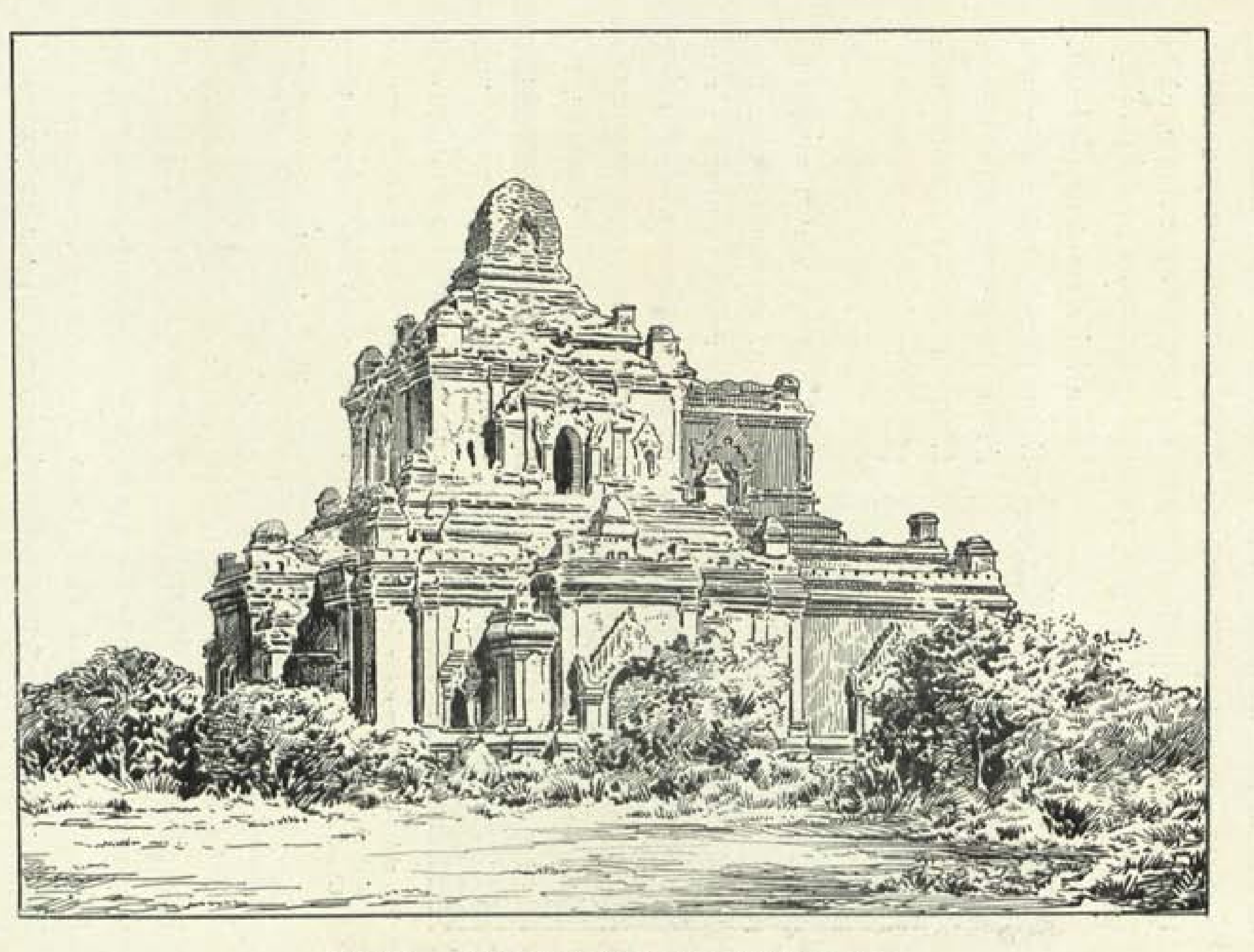


Fig. 255. — Pagode située dans le voisinage de Damayangy.

descendant ou le descendant principal de la famille ; il était maire de Pagan, mais ne possédait aucun document intéressant.

Nous donnons, pour terminer ce qui concerne les pagodes du type numéro 4, les photographies d'un temple à deux étages, où la pagode simple du genre Nam Paya est placée sur un premier sanctuaire lui servant de piédestal. Cette pagode est située près de la pagode de Damayangy. C'est un modèle assez répandu (fig. 255).



Fig. 256. — Pagode avec édicule en forme de huche à pain de style népalais (enceinte de Choué Zigon).

5° Pagode a base carrée ou en croix, surmontée d'un édicule en forme de huche a pain de style népalais. — Il existe un grand nombre de pagodes de ce genre. Nous donnons un exemple pris dans l'enceinte de Choué Zigon (fig. 256), puis une porte cochère d'un couvent du XVIe siècle (?) aux environs de Pagan, dans le même style (fig. 274), enfin un bas-relief en bois sculpté d'Ananda (XIe siècle) (fig. 232).

Cette forme d'édifice est très commune et d'origine népalaise. Elle pénétra tout naturellement en Birmanie où les peuples sont d'origine tibétaine. Nous l'avons trouvée également sur le Mékong (Xieng Ton, Xien Maï, Vieng Chan...) où elle est venue des États Shans, mais elle a presque toujours été réservée pour les tombeaux, les pagodes, les bibliothèques et les magasins à riz. Elle joue le même rôle dans les pays malais, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre du Laos, mais elle est employée également dans les habi-

tations particulières de certains villages de Sumatra. Nous avons rencontré des pagodons en huche à pain un peu partout et à toutes les époques en Birmanie. Nous citerons encore la pagode de Prome du XVI[e] siècle, où une série d'édicules de ce genre, mais de petites dimensions, entoure la base de la pagode centrale.

6° PAGODON EN CROIX, GENRE KHMÈR, SURMONTÉ DU SIKRA D'ORISSA. — Nous en donnons un seul exemple. Il se trouve dans le voisinage du temple élevé par le roi talain Manouha (1057 A. D.) (fig. 257).



Fig. 257. — Mè Daw Rat Paya (1064 A. D.).

Le sanctuaire de Mé Đaw Rat Paya est bien nettement de style kmèr, déduction faite du sikra d'Orissa. Quant au plan en croix, il n'est pas seulement kmèr, il est indien. Nous avons fait estamper un fragment de frise et de pilastre de ce temple pour le Musée du

Trocadéro. Les ornements sont en stuc, comme du reste tous les ornements de Pagan.

7° LE STÛPA-BULBEUX GENRE BOU PAYA, VIIe SIÈCLE. — Nous n'avons rencontré que deux stûpas de ce genre, celui de Bou Paya (Bouddha de la Citrouille) (fig. 258) qui caractérise le type, et la pagode de Mgnakywenadamag (oreille de buffle) (fig. 259)[1];



Fig. 258. — Bou Paya (VIIe siècle A. D.?).

La pagode de Bou Paya est située sur le bord de l'Iraouaddy ; elle est fort bien entretenue par les fervents bouddhistes de Pagan. Les indigènes et les légendes fixent sa construction à l'an 67 de notre ère, mais, pour la raison historique exposée plus haut, nous préférons l'attribuer au VIIe siècle. Dans un abri en bois accolé à la pa-

1. La forme en citrouille n'est pas inconnue aux Indes, à Ellora et à Ajantâ.

gode principale, se trouvent des Nats qui sont l'objet d'une vénération toute spéciale de la part des habitants.

La pagode de Mgnakywenadamag est abandonnée. Elle aurait été construite au XIIe siècle. Elle est recouverte de briques émaillées de couleur verte, dans le goût persan.



Fig. 259. — Mgnakywenadamag (oreille de buffle) (XIIe siècle A. D.).

8° La pyramide ronde a étage de style talain. — La pyramide à étage de forme ronde est essentiellement talaine. L'exemple que nous donnons (fig. 260), et qui est croyons-nous du XVe ou du XVIe siècle, se trouve dans l'enceinte du temple de Gotapallin. Nous en verrons de nombreux exemples un peu plus loin lorsque nous parlerons de Pégou et de Rangoon (fig. 288 et suivantes).

9° Monuments divers. — Ces monuments qui sont assez difficiles à classer mais qui offrent un grand intérêt au point de vue archéologique sont :

A. Nat Laong Kiaong, xe siècle, A. D.
B. Naga Run, 1064 A. D.
C. Aberatana, 1020 A. D.
D. Kyauk Ku Uhmin, xiie siècle, A. D.
E. Bodh Gayâ (1200 A. D.).
F. Porte de la ville de Pagan, ixe siècle, A. D.

A. *Nat Laong Kiaong* (xe siècle, A. D.) ce qui signifie « monastère où sont enfermés les Nats », appartient au style de la côte d'Orissa



Fig. 260. — Pyramide talaine (xve ou xvie siècle) dans l'enceinte de Godapallin.

et de l'Inde septentrionale. Les statues qui ornent les niches extérieures sont des divinités de caractère hindou. A l'intérieur se trouve une cella entourée d'une gaine. Les voûtes ne sont pas à encorbellement, elles sont appareillées à la mode de Perse comme dans la plupart des édifices de Pagan (fig. 261 et 262).

B. *Naga Run* (1064 A. D.) — Ce temple, de forme originale et qui rappelle assez bien, comme aspect général, nos églises d'Europe et certains édifices khmèrs (fig. 122, p. 121), se trouve dans le voisinage du temple de Nam Paya, construit par le roi talain Manouha (fig. 263). Il est du reste de la même époque et présente quelques particularités khmères ; ainsi les linteaux des portes d'entrée de



Fig. 261. — Nat laong kyaong (xe siècle A. D.) Façade et côté.

l'enceinte, de la porte du vestibule et de celle du sanctuaire sont en bois de teck. Les deux derniers sont ornés de fleurons et de rosaces sculptés. Dans les rosaces qui sont quadrilobées comme des croix grecques, se trouvent des divinités volantes. Ces linteaux, dont nous avons pris des estampages pour le musée du Trocadéro, supportent la maçonnerie du mur placée au-dessus. Ce mode de construction est franchement khmèr et se rencontre dans les mêmes conditions à Angkor Vat.

La pagode a été restaurée par le Gouvernement anglais. Les terrasses supérieures épousent la forme des voûtes, comme à Ananda, et ne peuvent servir de promenoirs. La façade est du style de la renaissance italienne ; elle porte l'ornementation flammée khmère, mais plus raidie, suivant la variante birmane.

C. *Aberatana* (1026). — Ce temple dont nous n'avons malheureusement retrouvé ni la photographie ni le dessin, est de dimension



Fig. 262. — Nat laong kyaong (xe siècle A. D.). Façade.

modeste et comprend une gaine et une cella centrale ; les linteaux des portes sont en bois comme dans le temple précédent, dont il n'est du reste pas éloigné. Les niches qui ornent les murs de la cella rappellent un peu le style khmèr, mais les dents de scie des pilastres sont bien birmanes. Nous avons pris l'estampage de l'une de ces niches pour le musée du Trocadéro. Ces niches jointives (1 m, 40 de hauteur environ) sont supportées par une sorte de socle à mul-

tiples cordons et ressauts qui constitue le bas du mur (fig. 264). Ce profil se rencontre souvent au Cambodge, mais il est surtout indien. C'est peut-être le seul temple de Pagan où les lions qui entrent dans l'ornementation soient indiens et non chinois. L'ouverture ogivale de la cella comporte des lions assis sur les gradins de l'ornementation supérieure de l'ogive, et des lions debout avec crinière, de pose hiératique, les pattes de devant repliées comme ceux que l'on voit dans les briques votives de Prome et dans les monuments les plus anciens des Indes.



Fig. 263. — Naga Run (1064 A. D.).

D. Pagode de *Kyank Ku U Hmin* (XIIe siècle A. D). — Ce temple se trouve à quelques kilomètres au nord de Nyaungu, sur le flanc d'une petite vallée qui débouche sur l'Iraouaddy. C'est un édifice carré à toit pyramidal, dont les terrasses peuvent servir de promenoirs. Les gradins supérieurs recouvrent des corridors à voûtes ogivales construites suivant la mode de la Perse ancienne. Ils formaient des gaines autour d'un massif central en maçonnerie. Plus loin se trouvent de nombreuses grottes de moines. Cet édifice étant en partie engagé dans la berge nord de la vallée ne possède qu'une façade principale sud et deux façades latérales.

Les photographies sur lesquelles nous comptions ne nous ayant pas été envoyées, nous ne pouvons donner qu'un mauvais croquis de la façade (fig. 265), dont on remarquera les curieux stucages du bas ; ils sont d'inspiration assyrienne mais rappellent les modèles khmèrs (fig. 266). Nous en avons pris un estampage pour le Trocadéro. L'ornementation stuquée et la frise avec des têtes de lions stylisés ou de garudas tenant dans leurs bouches des guirlandes en

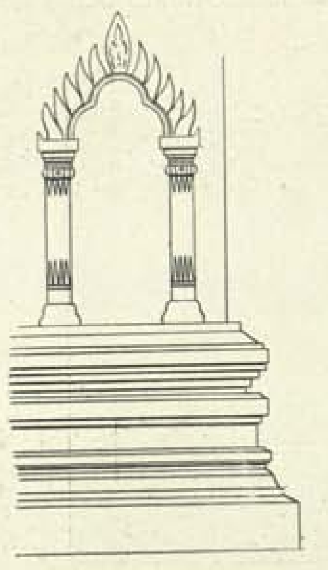


Fig. 264. — Aberatana (1026 A. D.). Paroi de la Cella.

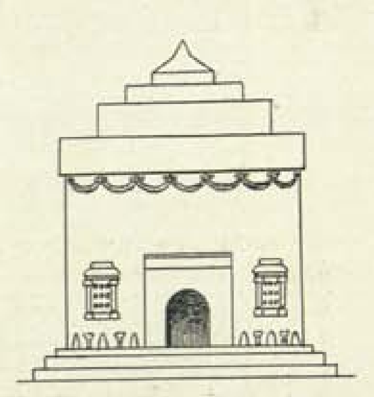


Fig. 265. — Kyank Ku U Hmin (XIIe siècle).

forme de chapelets, est de style purement indien. Nous retrouvons ce dessin un peu partout, avec des variantes. Il est possible que l'Inde l'ait emprunté à l'art gréco-romain. A défaut des frises du temple lui-même, nous donnons celles de la pagode de Kubiaoudgy qui sont à peu près similaires et de la même époque (fig. 265 et 266). Le temple de Kyank Ku U Hmin est en voie de réparations ; il paraît déjà tout neuf et nous craignons bien qu'il ne le devienne vraiment trop. Pour juger de la valeur de la restauration, il importerait d'avoir sous les yeux une photographie de l'état ancien de l'édifice.

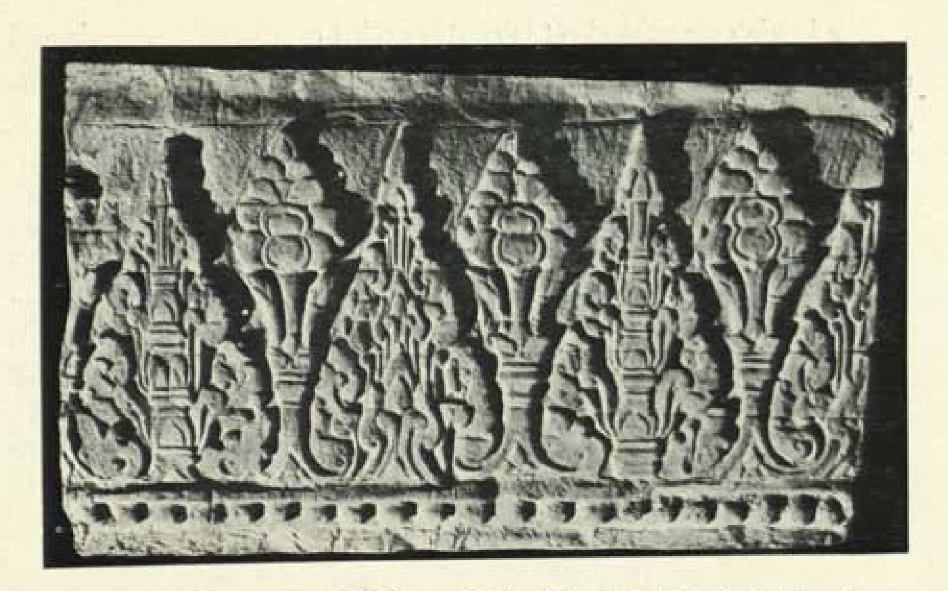


Fig. 266. — Kyank Ku U Kmin (XIIe siècle A. D.). — Musée khmèr du Trocadéro.

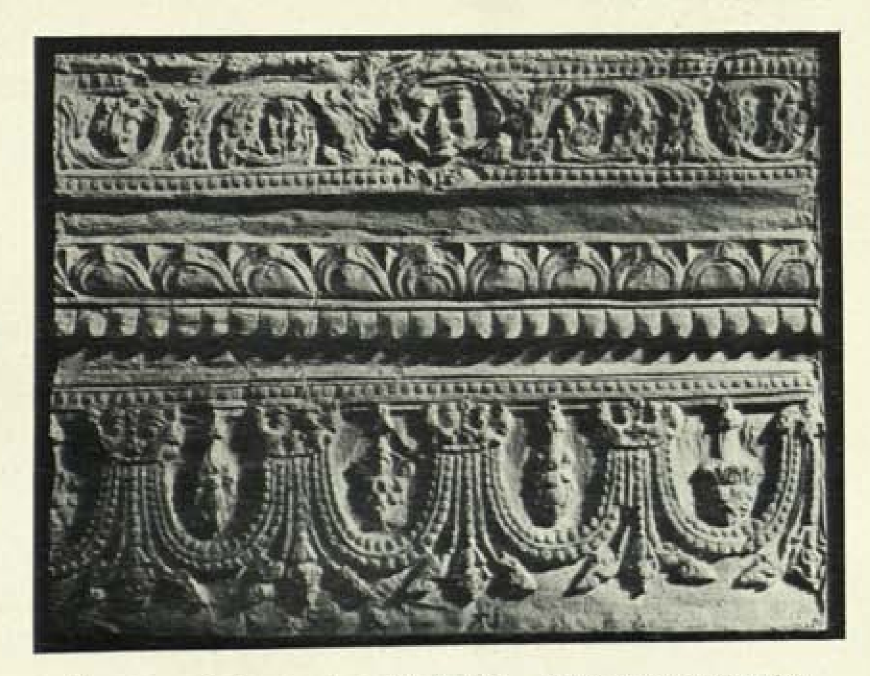


Fig. 267. — Kubiaoudgy (XIIe siècle A. D.). — Musée hkmèr du Trocadéro.

Sur le plateau auquel est adossé, ou plus exactement, dans lequel est enclavé, le temple de Kyank Ku U Hmin, on voit à une centaine de mètres plus loin une intéressante chapelle bouddhique du style

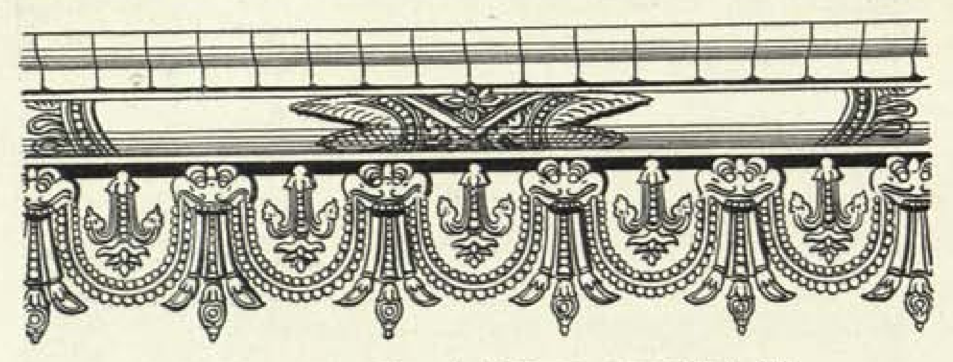


Fig. 268. — Frise extérieure de Kubiaoudgy. (XIIe siècle A. D.)

d'Orissa avec sikra et vestibule avancé (fig. 269) mais avec ornementation flammée khmère. L'intérieur est couvert de fresques en bon état de conservation, on peut y lire une inscription votive de *1210*, qui donne la date de la construction. Au fond, se trouve un grand Bouddha assis au centre d'une niche avec makara et flammes du genre kmèr. Ce pagodon attire peu l'attention ; espérons qu'il échappera au traitement au lait de chaux et que les fidèles le laisseront intact. — Nous donnons à cette occasion un autre pagodon de date intermédiaire qui se trouve à Pagan et dont les stucages de la base rappellent un peu le style khmèr (fig. 270).

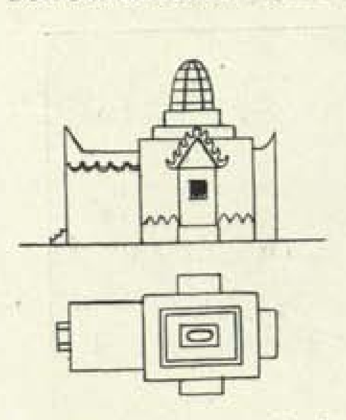


Fig. 269. — Chapelle voisine de Kyank ku U Hmin (1210 A. D.).

A quelques centaines de mètres à l'Est de Kyank Ku U Hmin on rencontre une grande quantité de petites cellules et de chapelles creusées dans les flancs de la vallée. Certaines de ces cellules sont habitées par des moines bouddhistes. D'après l'Upper Burma Gazetteer (Pt. I, vol. 2, p. 178) citant Forchammer, ces grottes

auraient servi d'habitation aux moines de la secte de Chapada, un moine talain qui fit schisme à la fin du XIIe siècle.

On nous a signalé depuis une chapelle de style khmèr qui se trouverait dans la même région. Nous regrettons de n'avoir pas été amené à la visiter, mais nous comptons compléter ces études plus tard.



Fig. 270. — Pagan. — Style khmèr.

E. *Bodh Gayâ* (1200 A. D.). — Cet édifice est une copie un peu libre, faite au début du XIIIe siècle du célèbre temple de Bodh Gayâ de la vallée du Gange (fig. 271). On remarquera les pagodons qui s'élèvent à chaque angle de la terrasse qui supporte la pyramide.

Ces pagodons existent également dans une copie du même genre qui a été faite anciennement au Népal (temple de Mahâbuddha)[1]. Il semblerait résulter de ce fait que la restauration du monument initial de Bodh Gayâ qui a été tentée par Cumingham et qui a été tant critiquée, est conforme à la vérité. Une photographie ancienne de Bodh Gayâ, de la vallée du Gange, antérieure à la restauration (fig. 3, p. 12) montre cependant qu'il ne restait pas trace des pagodons au moment où la restauration a été entreprise.

Le sanctuaire de base du Bodh Gayâ de Pagan est beaucoup plus élevé que dans le monument original ; il est déjà dans le goût bir-

1. Sylvain Lévi. *Le Népal*, 1er vol., p. 194.

man des pagodes d'Ananda, Cûlâmani, etc., et il ne serait pas impossible que ces divers temples aient influé sur la copie... à moins toutefois que ce soit l'original du Bengale qui ait donné l'idée des pyramides superposées sur un sanctuaire de base. Cette réédition de Bodh Gayâ à Pagan montre une fois de plus la grande influence

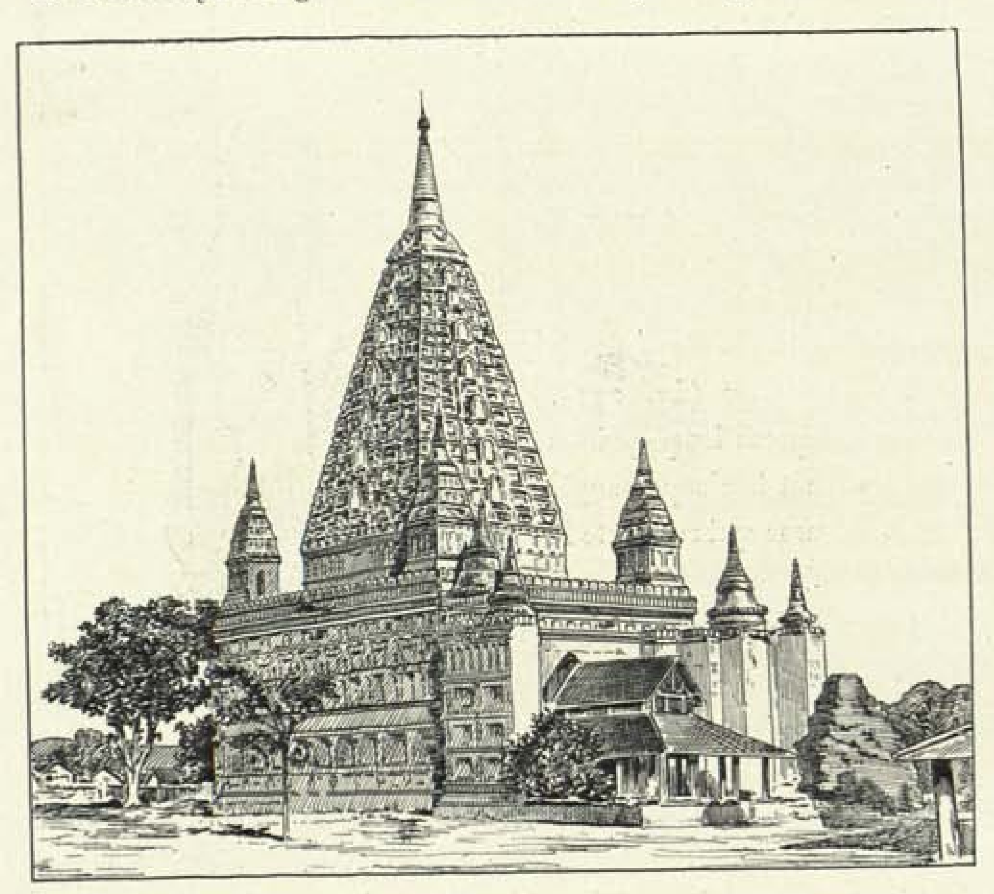


Fig. 271. — Bodh Gayâ (XIIe et XIIIe siècles A. D.).

que l'édifice primitif, dont la construction est, croyons-nous, du Ve siècle de notre ère, a dû avoir sur l'architecture hindoue en général. Les tours et gopuras du sud de l'Inde, du Cambodge et du Tchampa ont probablement été inspirés par la tour pyramidale de Bodh Gayâ qui succédait elle-même à bien des tours en bois du même genre.

Le Bodh Gayâ de Pagan a été restauré comme son aïeul. Il en diffère toutefois par la couleur. Le Bodh Gayâ du Bengale est badigeonné en jaune, celui de Pagan l'est en blanc, suivant le goût bien marqué qui semble décidément régner dans les bonzeries birmanes anciennes et modernes.

F. *Porte Est de la ville de Pagan* (850 A. D.). (?) — Par un heureux hasard la porte Est de la ville de Pagan subsiste encore. Quant aux remparts eux-mêmes qui étaient en briques, comme les portes,



Fig. 272. — Portes de la ville de Pagan (850. A. D.).

ils n'existent plus que par places, sous forme de levées de terre recouvertes de végétation.

La vue de la porte Est de Pagan, dont nous donnons une photographie, est absolument défigurée par l'adjonction de deux guérites fort laides, probablement modernes[1], destinées à servir d'abris aux statues des gardiens symboliques de la ville. Toutefois on peut encore se rendre un compte très exact de la forme générale de la porte et même de son ornementation en stuc qui n'a pas entièrement dis-

1. Yule les considère comme modernes.

paru et dont l'ossature en briques est en partie visible. C'est ainsi que l'on peut constater que la façade du portique d'entrée, dont la voûte a disparu, était du style que nous avons qualifié de Renaissance italienne (fig. 272). Ces détails ne ressortent malheureusement pas sur la photographie. — Au-dessous de la corniche court la décoration en forme de chapelet formant guirlande, que nous avons déjà rencontrée et qui est, croyons-nous, d'origine gréco-romaine.

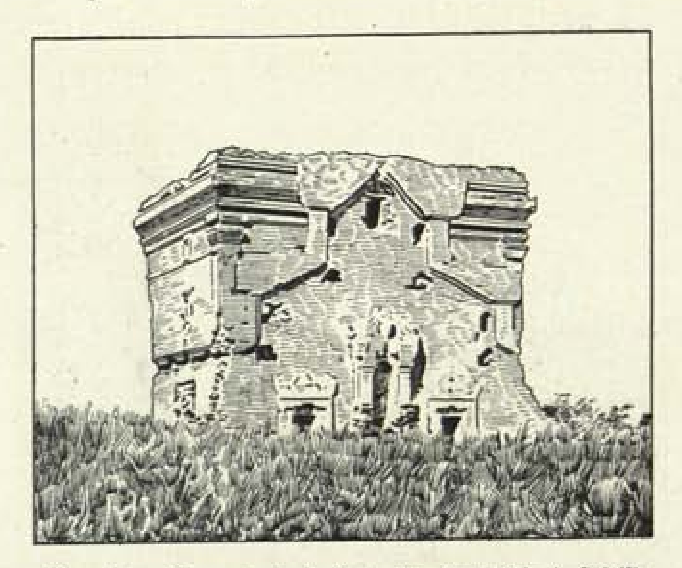


Fig. 273. — Couvent près de Gotapallin (XIIe siècle A. D.)(?)

10° Monastères. — Nombreux sont les anciens couvents de Pagan. Ce sont des bâtiments carrés comportant une cella intérieure à deux étages, entourée d'une gaine voûtée en demi-berceau. A ces bâtiments étaient adossés d'un seul côté deux autres édifices en bois se faisant suite, dont on voit encore très bien sur les photographies la ligne de soudure. C'est le modèle courant ; il existait cependant un autre modèle tout en briques ne formant qu'un seul corps de bâtiment. Nous n'avons rencontré qu'un seul édifice de ce genre.

Couvent à base carrée. — Ces couvents se rencontrent dans le voisinage des principaux temples ; ils appartiennent à toutes les époques, les plus anciens sont du Xe siècle.

Nous donnons la photographie d'un temple voisin de Gotapallin (XIIᵉ siècle). Ce bâtiment servait évidemment de centre à une agglomération d'habitations en bois. A l'intérieur se trouve une cella à étage et une gaine (fig. 273).

Un autre couvent beaucoup plus intéressant et plus complet,



Fig. 274. — Couvent du XVIᵉ siècle à Pagan. — Face est. Porte nord de l'enceinte.

mais dont nous ignorons le nom, se trouve entre Choué Zigon et le vieux Pagan. M. Taw Sein Ko, chef du service archéologique, estime que le couvent peut être du XVIᵉ siècle, mais qu'il a été construit sur le modèle de tous les couvents anciens. C'est aussi notre avis. Il est précédé à l'est par une cour dont la porte est dans le genre des édifices népalais, en forme de huche à pain, dont nous avons déjà parlé.

Nous donnons deux photographies des faces est et nord (fig. 274 et 275), un croquis de la face nord (fig. 276), plus un plan et une coupe très sommaire. Un édifice de bois était adossé à la face nord et servait probablement de couvent aux moines; c'est pour cette raison que cette façade a moins de fenêtres. La porte centrale qui apparaît sur la figure 276 est une niche plus ou moins démolie.

A l'intérieur se trouve une cella à deux étages et une gaine de deux mètres de large voûtée en demi-berceau (fig. 277 et 278). Le

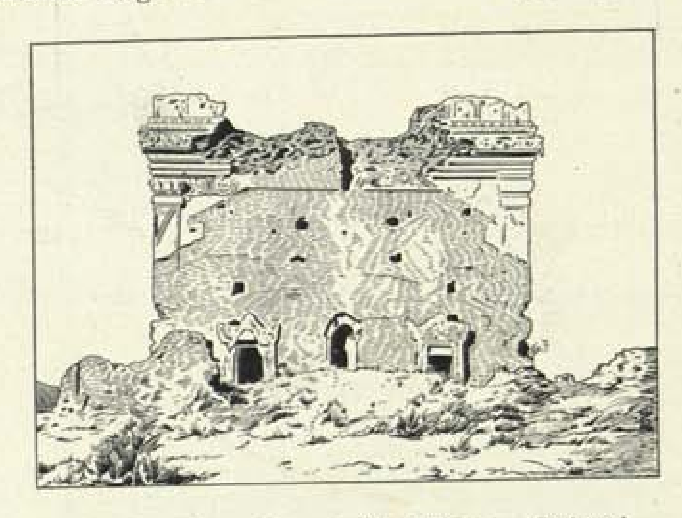


Fig. 275. — Couvent du XVIe siècle à Pagan. — Côté nord.

rez-de-chaussée de la gaine était séparé de l'étage supérieur par un plafond en bois aujourd'hui disparu.

Le prieur du couvent demeurait probablement dans la gaine, à l'instar des prieurs actuels du couvent de Pagan. D'autres moines demeuraient dans l'édifice en bois (disparu) servant aussi de salle de réunion et de repos dont on voit la trace sur le mur nord; puis devait venir la salle d'école pour les novices. La demeure du prieur était seule en briques parce qu'elle servait de chapelle au monastère. Cette disposition se retrouve dans les monastères modernes; autour de ce groupe central se voyaient symétriquement disposées d'autres maisonnettes de moines.

L'édifice était couronné par des créneaux jointifs ogivaux stuqués ; il n'en subsiste que trois ou quatre. Au-dessous de la corniche régnait une frise de chapelets à trois rangs de grains formant guirlande suivant le système indien ; chaque feston étant soutenu

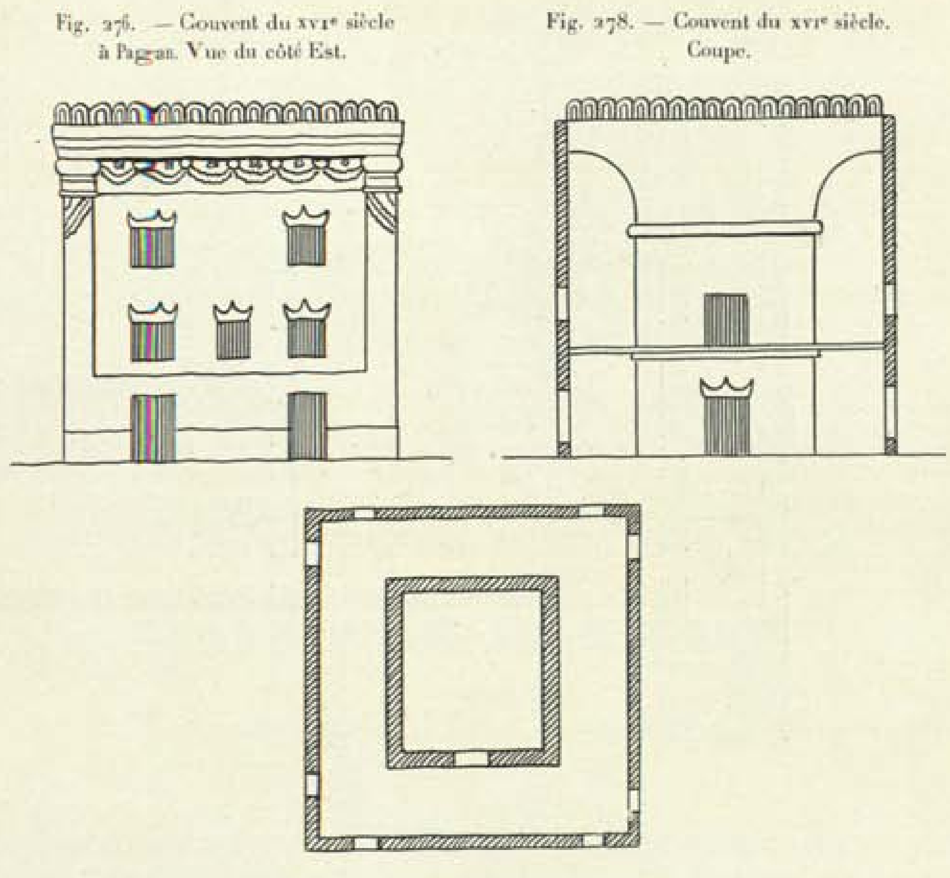


Fig. 276. — Couvent du XVIe siècle à Pagan. Vue du côté Est.

Fig. 278. — Couvent du XVIe siècle. Coupe.

Fig. 277. — Couvent du XVIe siècle à Pagan. Plan. — Échelle : $1^{m} = 0^{m},003$.

par une tête de garuda. A l'intérieur de chaque feston est un Bouddha orant. Tout le couvent est revêtu de stuc blanc.

Monastère de Kraong Prâ Maïn (984 A. D.). — Le couvent est voisin du stûpa de Sun Min Dji. C'est le seul édifice de ce genre que nous ayons rencontré (fig. 279). Les bâtiments qui constituent en général un couvent de moines bouddhistes en Birmanie, c'est-à-dire :

l'école, la salle de réunion, les cellules et la chapelle, forment ici une seule et unique construction en maçonnerie de briques.

L'entrée du monastère fait face à l'est (fig. 280 et 281). On pénètre tout d'abord dans une cour couverte dont la voûte a disparu

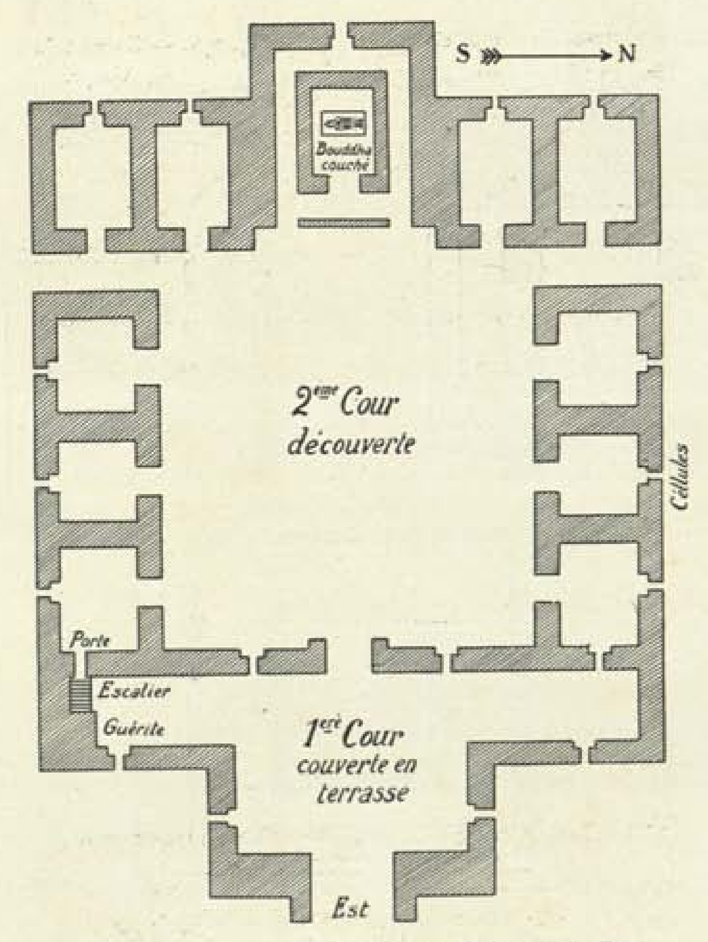


Fig. 279. — Couvent de Kraong Prû Maïn (984 A. D.).
Échelle approximative : 1m = 0m,003.

et dont les débris ont été employés au ballast de la route. C'était probablement l'école des novices. La porte est ogivale ; les briques de l'ogive sont disposées suivant le procédé de la Perse ancienne et non à la mode indienne à encorbellement ; elle est surmontée d'une ornementation à gradin pyramidale du style de la côte d'Orissa. A l'extré-

mité gauche un petit escalier très raide permet d'accéder sur le toit en terrasse ; il débouchait dans une guérite que l'on voit à gauche sur la

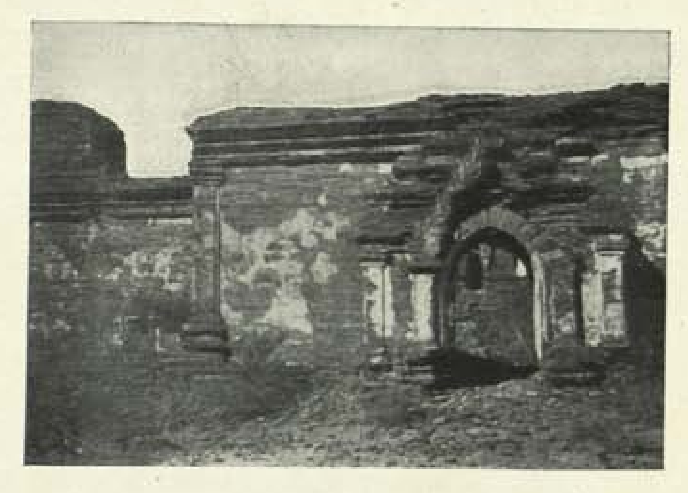


Fig. 280. — Couvent de Kraong Prû Maïn. Entrée Est.

photographie. Une guérite analogue devait se trouver à l'autre angle, comme à Nam Paya (fig. 282). On pénétrait ensuite dans une cour

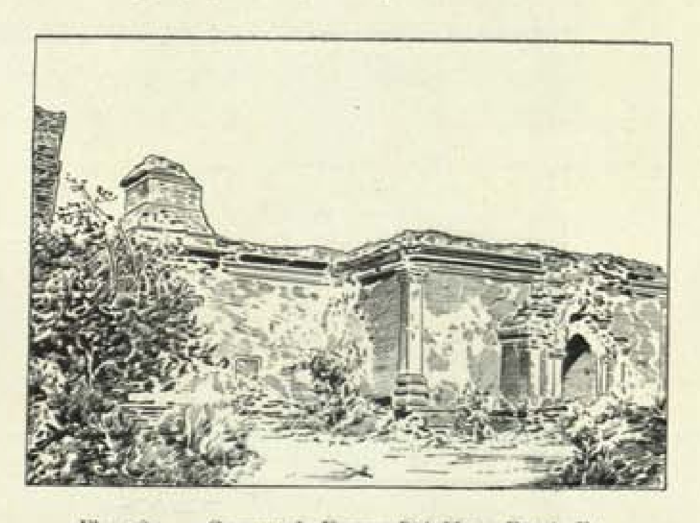


Fig. 281. — Couvent de Kraong Prû Maïn. Entrée Est.

de 14 mètres de large sur 16 de long[1] entourée de cellules qui ont

1. Le plan sommaire a été fait à vue, très rapidement. C'est un à peu près.

toutes une fenêtre vers l'extérieur. Au fond se dresse le sanctuaire



Fig. 282. — Couvent de Kraong Prù Naïn. Côté Sud.

à deux étages. Au rez-de-chaussée se trouve une gaine avec cella



Fig. 283. — Couvent de Kraong Prû Maïn (984 A. D.)
Édicule et cella du fond de la cour.

centrale contenant un Bouddha couché : on en distingue les deux

entrées sur la photographie. A l'étage supérieur se trouve un pagodon à toit pyramidal qui devait se terminer par un sikra comme tous les autres pagodons de Pagan (fig. 283).

Monastère de l'Ananda (XVIIIe siècle). — Le monastère actuel est occupé par une colonie florissante de moines (fig. 284). Il date, d'après les données du Service archéologique de Birmanie, du XVIIIe siècle de notre ère, et aurait été reconstruit à cette époque sur d'anciens plans. Il est intéressant parce qu'il est encore occupé. La cella intérieure est à deux étages comme dans les couvents carrés dont nous avons parlé plus haut. Les murs de la gaine et de la cella sont couverts de peintures pieuses. Le prieur couche dans la gaine inférieure sur un matelas placé dans un coin près de l'une des portes. Un autre bonze, sorte d'adjoint ou de procureur, couche dans un autre angle. Il n'existe ni alcôve ni cloison. Le reste de la communauté demeure dans des habitations en bois dans le voisinage immédiat du bâtiment en briques du prieur. Les archives du mona-



Fig. 284. — Monastère de l'Ananda (XVIIIe siècle).



Fig. 285. — Le monastère d'or de la reine à Mandalay (XIXe siècle).

stère sont enfermées dans une caisse laquée et dorée qui se trouve dans le corridor de gaine. Le mobilier sacré est enfermé dans la cella.

On pourra comparer ces couvents avec le couvent dit « Le Monastère d'Or de la Reine », à Mandalay. Ce dernier est tout en bois couvert de dorures et étincelant de mosaïques de verre ; beaucoup de sculptures ont le caractère chinois. Le bâtiment que l'on voit dans la figure 285 comprend la chapelle, la salle de réunions

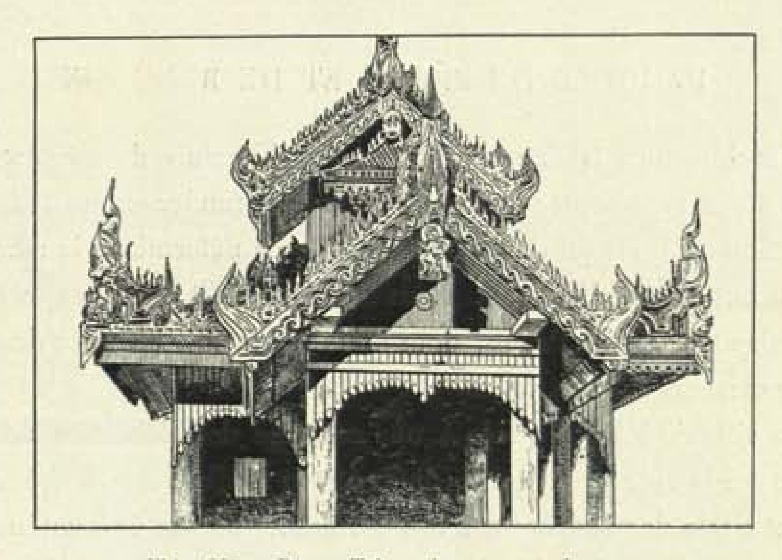


Fig. 286. — Pagan. Toit moderne avec makara.

et la salle d'école, mais toutes les salles sont également des chapelles avec des Bouddhas. Autour de ce bâtiment, de chaque côté d'une cour rectangulaire, sont disposées des cases sur pilotis servant d'habitation à des moines. Nous donnons à titre complémentaire un édicule voisin ; il est intéressant à cause de son toit que l'on pourra comparer au toit représenté dans l'un des bas-reliefs d'Ananda (fig. 230). Le modèle n'a guère varié depuis le XI[e] siècle (fig. 286).

Nous venons de passer en revue les principaux monuments de Pagan ; il resterait pour être complet à parler des nombreuses stèles que l'on rencontre à chaque pas dans les ruines des temples et dont

les principales ont été réunies dans une sorte de musée près du temple d'Ananda. M. Duroiselle a bien voulu faire estamper les plus anciennes, elles sont en pali, vieux birman et talain. Deux inscriptions sont en langue inconnue, mais elles ne tarderont pas à être déchiffrées car elles font partie de stèles trilingues. Nous en avons fait faire trois expéditions, l'une pour l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Hanoï, l'autre pour Paris, la troisième pour M. Duroiselle à Rangoon.

PAGODES DE PÉGOU ET DE RANGOON

L'architecture talaine, c'est-à-dire l'architecture du Pégou, n'est plus guère représentée que par des édifices modernes ou tellement réfectionnés qu'il est devenu impossible de déterminer le caractère qu'ils ont eu primitivement. Nous avons déjà dit quelques mots des pagodes talaines de Pagan, nous allons parler des pagodes de même style existant en pays talain.

La ville de Pégou, située à une centaine de kilomètres de Rangoon sur la voie ferrée qui va de Rangoon à Mandalay, a été fondée au VI[e] siècle de notre ère par des émigrants talains de Thatôn, mais il ne reste plus aujourd'hui aucun monument de l'époque. La grande pagode de Chouè Modo, qui est l'objet d'une profonde vénération dans tout le pays, a été restaurée pour la dernière fois il y a environ un siècle ; mais on ignore la date de sa fondation (fig. 287). Elle est dorée et a une base octogonale. Elle atteint une hauteur de 108 mètres. Elle est entourée à sa base d'une multitude de petits chédis du même genre (fig. 288 et 289).

Une autre pagode inachevée du genre stûpa, celle de Kalyâni-Sîmâ, située aux environs de la ville et fondée en 1476, offre un certain intérêt. Elle est en voie de réparation. On y trouve des stèles avec inscriptions en pali et en talain qui donnent le rituel de l'ordination des prêtres. Ces inscriptions ont été publiées. Enfin, en face de la

gare se trouve une pagode en ruines de style indien. Elle aurait été construite il y a deux siècles, au dire de M. Duroiselle, et aurait été consacrée au culte brahmanique. Elle est en briques et stuquée.



Phot. Klier. Rangoon.

Fig. 287. — Pagode de Choué Modo à Pegou, style talain.

A *Rangoon*, grand port de la Birmanie et résidence d'hiver du lieutenant gouverneur, tous les touristes connaissent la célèbre et vraiment belle pagode de Choué Dagon dont la fondation, au dire des bonzes, remonterait à l'an 588 avant J.-C.[1] et dont la dernière

1. Nous donnons cette date fabuleuse à titre de curiosité.

réfection a été faite en 1768. Elle est comme les précédentes en

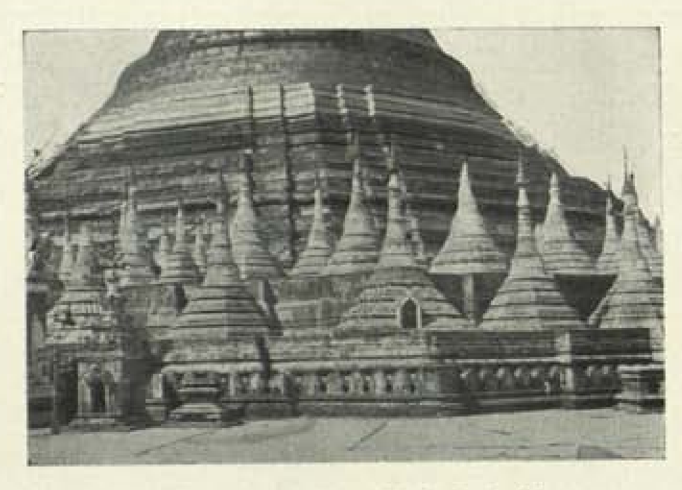


Fig. 288. — Pagode Chouè Modo. Style talain.

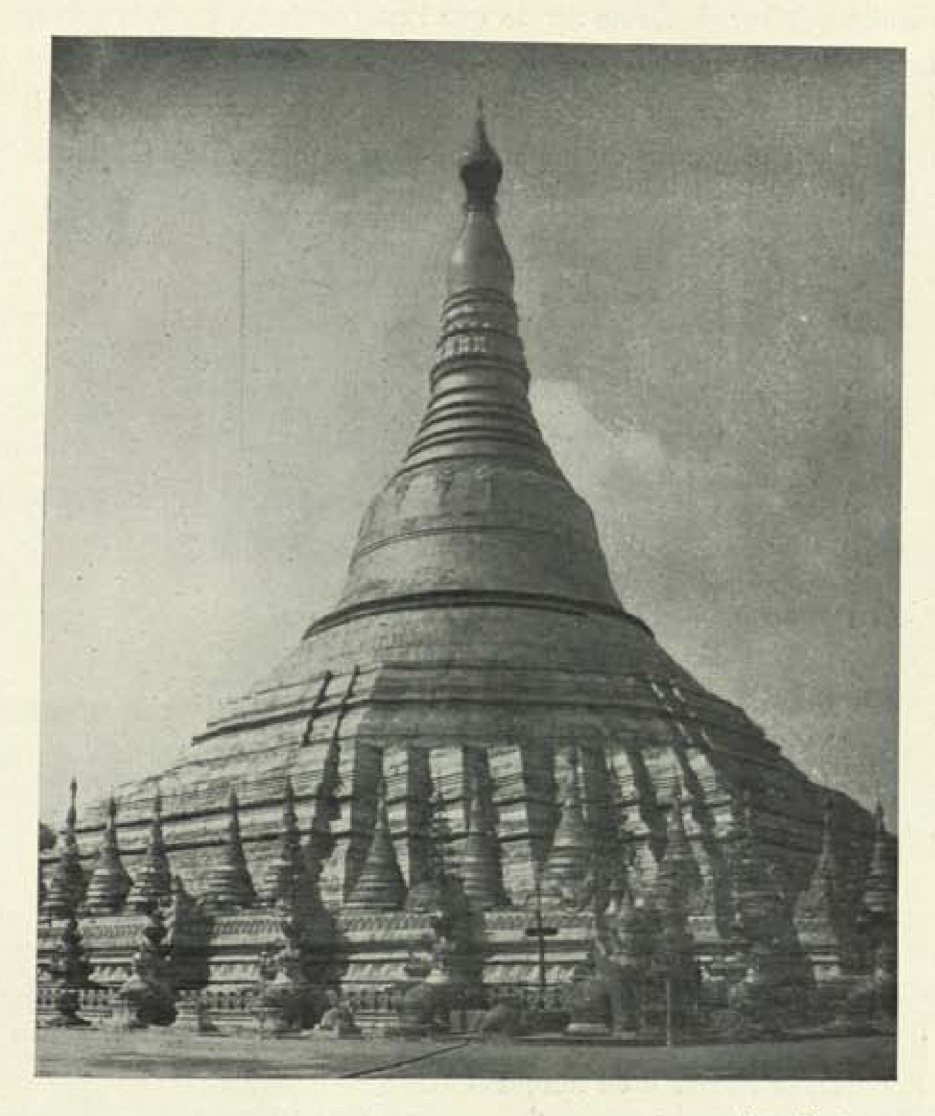
forme de cloche (fig. 290). Sa hauteur à l'époque de sa fondation



Fig. 289. — Enceinte de Chouè Modo, pyramide de style talain.

n'aurait été que de 8 mètres ; de continuelles restaurations par

emboîtements successifs l'ont amenée à sa hauteur actuelle de 107 mètres.



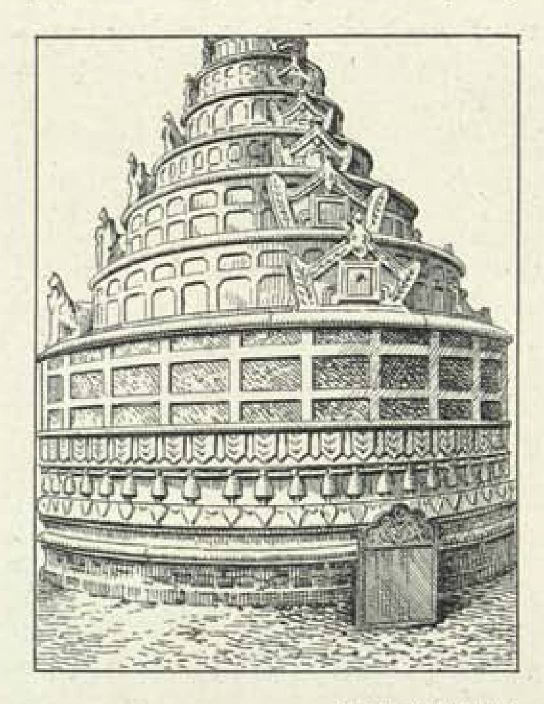
Phot. Klier Rango.

Fig. 290. — Pagode de Choué Dagon à Rangoon, style talain.

La principale réfection date du xve siècle et a été l'œuvre des Talains, ainsi que le disent les stèles traduites par M. Duroiselle.

Le caractère des stûpas de Pégou et de Rangoon est bien spécial

et ne ressemble ni aux stûpas de l'Inde, ni à ceux de Ceylan ou du vieux Prome. Ce sont d'immenses cloches dépourvues de l'entablement supérieur de forme carrée que l'on rencontre toujours dans les stûpas de l'Inde et de Ceylan. Nous pensons qu'ils représentent le style du xve siècle ; mais il faut attendre de nouvelles études, soit dans l'ancien royaume du Pégou, soit dans la presqu'île de Malacca,



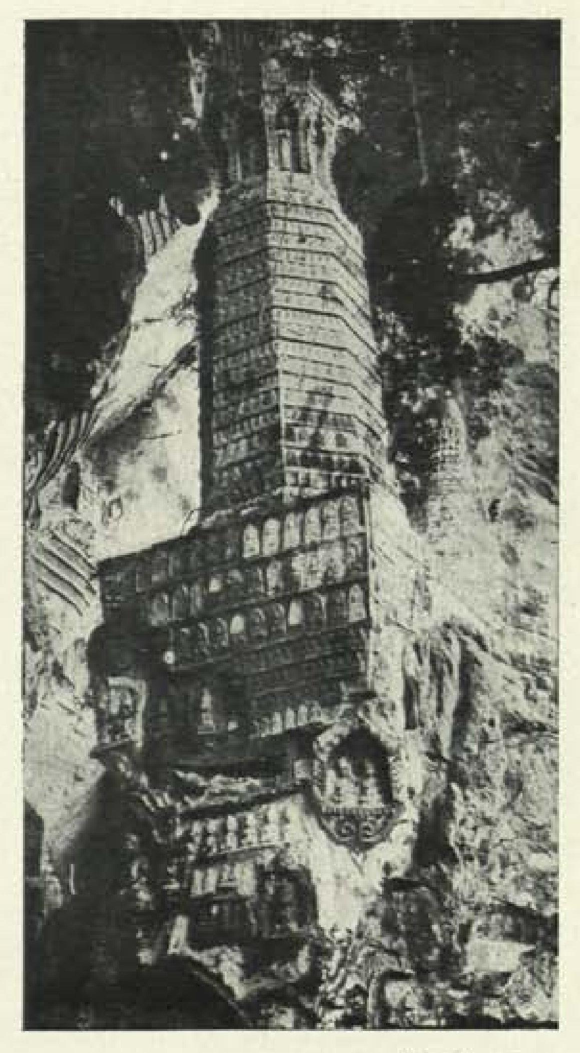
Phot. de M. Duroiselle.

Fig. 291. — Pyramide talaine (xv[e] siècle A. D.) dans l'enceinte de Choué Dagon.

pour savoir exactement à quelle époque le style à clochettes, genre Rangoon et Pégou, a été adopté.

M. Duroiselle estime que les pyramides talaines étaient rondes et du modèle de l'une des pyramides (fig. 291) qui se trouvent sur la plate-forme principale du temple de Choué Dagon. Elle est du xvi[e] siècle, ainsi que l'indique une stèle placée au premier plan de la photographie. Un autre exemple de pyramide talaine se trouve dans l'enceinte de Gotapallin (fig. 260). Elle est certainement de beau-

coup postérieure au monument principal qui est du XIIe siècle ; nous pensons qu'elle est du XVe ou XVIe siècle.



Phot. Klier, Rangoon.

Fig. 292. — Grottes de Moulmein, style talain.

Enfin à titre documentaire nous donnons des photographies de divers monuments qui se trouvent à l'entrée de curieuses grottes des environs de Moulmein, en plein pays talain. Ces monuments, qui

ont surtout été étudiés par M. Richard Carnac Temple[1] et M. Taw Sein Ko, ne semblent pas antérieurs au XV[e] siècle ; certains d'entre eux, malgré leur aspect vénérable, seraient même du XIX[e] siècle, mais il n'en présentent pas moins un réel intérêt et paraissent constituer une sorte de transition entre le style du Pégou et celui du Siam (fig. 292, 293, 294). Le costume des danseuses de la figure 295



Fig. 293. — Grottes de Moulmein (du XV[e] au XIX[e] siècle) style talain.

montre bien la réalité des relations que le peuple talain a entretenues autrefois avec le peuple khmèr.

Les pyramides talaines existent dans toute la Birmanie à partir des XV[e] et XVI[e] siècles comme nous l'avons vu plus haut à propos de Pagan (fig. 260), elles se montrent aussi à Sagaing (fig. 296) et même, ce qui est étrange, dans certaines régions du Tibet. M. Schla-

1. Richard Carnac Temple. *The Indian antiquary*, vol. XXI et XXII.

gintweit en a donné en 1863, au Musée ethnographique de Berlin, quelques petits modèles en bois, assez caractéristiques, reproduisant les types en usage dans le district de Ladak. Nous ignorons à quel moment le contact a pu s'établir, à ce point de vue, entre le Tibet et le Pégou, car le Tibet (ainsi du reste que le Népal) ne s'est converti au bouddhisme qu'au VIIe siècle de notre ère. Dès le VIIIe le

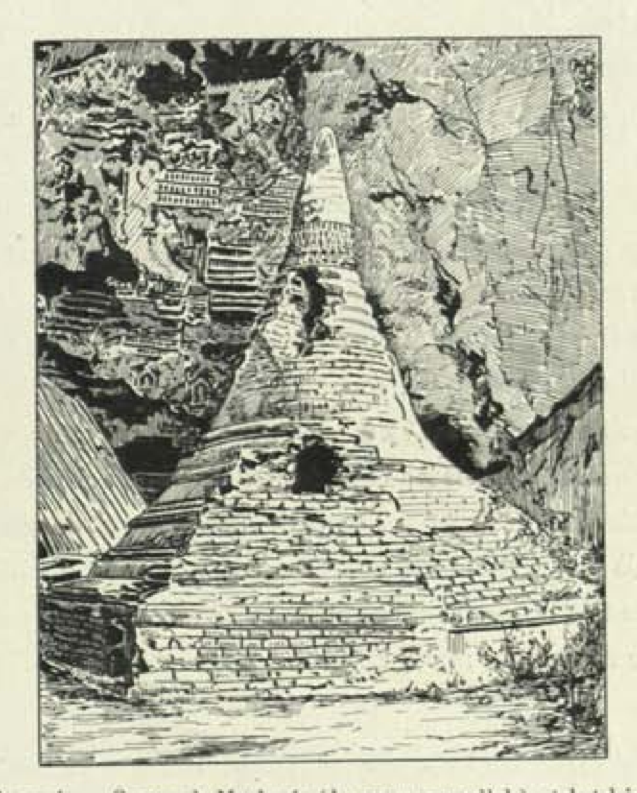


Fig. 294. — Grottes de Moulmein (du XVe au XIXe siècle), style talain.

mouvement d'expansion du Tibet vers la Chine a été arrêté et, à la même époque son bouddhisme s'est transformé en lamaïsme, religion qui n'a jamais pénétré en Birmanie.

Ce qu'on peut dire de certain c'est que les pyramides du genre talain ont existé, comme forme générale dans l'Inde septentrionale en même temps qu'au Tibet et au Pégou, mais que ces formes sont probablement originaires de l'Inde et que ce sont les Talains qui

leur ont donné le caractère grandiose qu'elles ont encore de nos jours.

PALAIS

Les palais birmans ainsi que la plupart des palais d'Extrême-Orient étaient en bois. Il reste encore debout, du moins en partie, les palais d'Amarapura et de Mandalay. Le premier a été décrit par Yule et d'excellentes photographies en ont été publiées par le capitaine Fripe[1].

Nous donnons un plan schématique très simplifié et une photographie du palais de Mandalay (fig. 297-298)[2]. Ce palais qui a été édifié en 1860 présente les mêmes dispositions que tous les palais d'Extrême-Orient. La première cour était consacrée aux services publics : ministères, monnaie, couvents, temples, etc... ; la deuxième cour donnait accès aux salles d'audiences ; la troisième cour contenait le harem ; la quatrième cour constituait une sorte de compartiment d'isolement avec les maisons de serviteurs et de gardes.

Le palais proprement dit comprenant les salles d'audiences, les appartements d'apparat du roi et de la reine, et le harem, sauf les jardins, se dresse sur une terrasse de trois ou quatre mètres d'élévation.

La salle d'audiences (fig. 298), appelée pompeusement le Centre du monde par les Birmans, est surmontée d'une haute pyramide en bois à étages.

Le palais formait un ensemble de pavillons en bois sculpté, dorés et ornés à l'intérieur d'une profusion de verroterie qui, dans l'imagination des indigènes, prenait l'aspect de pierres précieuses. Cette

1. *Album de photographies de Birmanie*, par le capitaine Fripe, attaché à l'ambassade d'Amarapura.

2. Une description complète du palais se trouve dans l'*Archeological Survey of India, Annual Report*, 1902-3.

décoration est d'un goût déplorable et rappelle un peu trop les baraques à chevaux de bois de la foire de Neuilly. Les sculptures manquent de finesse. Tous ces édifices sont appelés à disparaître ; il ne



Fig. 295. — Danseuses talaines. Briques émaillées de date indéterminée trouvées aux environs de Pégou (style khmèr).
(Richard Carnac Temple. — *The Studian Antiquary*, vol. XXII, 1893.)

reste plus que le harem — dont une partie constitue le club de la ville — et les salles d'audience avec les appartements d'apparat. Bientôt le gouvernement cessera de les entretenir et cela pour deux

raisons, d'abord parce que l'entretien d'un bâtiment en bois de ce genre, sous les tropiques, coûte horriblement cher, et ensuite, probablement, parce que la conservation d'un palais vide, dont la salle du trône semble toujours attendre son souverain, peut faire naître dans le peuple des espérances de restauration monarchique.



Fig. 296. — Stûpa de Sagaing (XIVe siècle ?) et Chedi talain.

En résumé, le palais de Mandalay était, avec des variantes, la répétition des palais royaux de Phnom Penh, d'Ayuthia, de Bangkok. Ce sont les dispositions que l'on rencontre dans le curieux palais d'Amber qui, bien que des XVIe et XVIIe siècles, est de style hindou ancien et appartient à une dynastie brahmanique et non pas musulmane. Enfin, c'est également le dispositif général des palais chinois et annamites.

Le palais de Hué comprend une première cour avec caserne, écu-

rie d'éléphants, salle d'audiences pour les fonctionnaires ; une deuxième cour pour salle d'audiences, salon de réception et salle à manger pour grands personnages ; une troisième cour contient la *cité pourpre* entièrement réservée aux appartements et habitations du roi et du harem.

Toutes ces cours et palais sont compris dans une même enceinte carrée formée par un mur fortifié et un fossé plein d'eau[1].

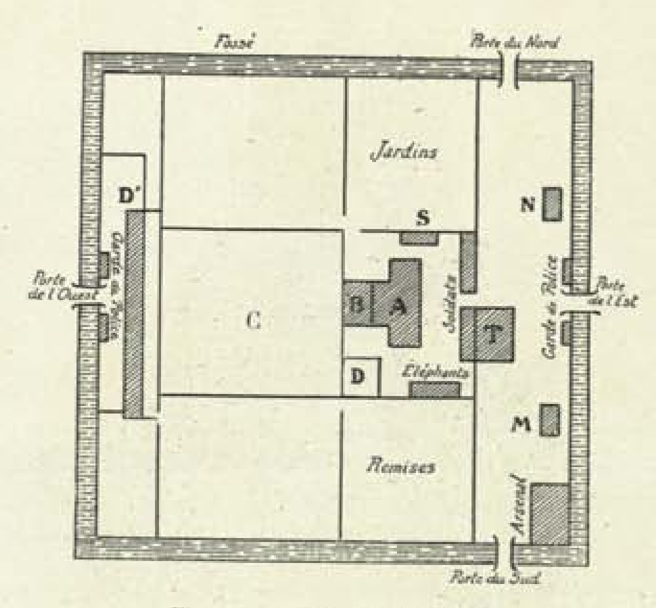


Fig. 297. — Palais de Mandalay.
Échelle approximative : $1^{mm} = 10^{m}$.
A salle d'audiences, B appartements d'apparat, C harem

La fragilité des matériaux employés dans les palais birmans explique et excuse jusqu'à un certain point les nombreux changements de résidence royale qui se sont produits aux diverses époques de l'histoire birmane. Voici un curieux extrait de la « Calcutta Government Gazette » de 1826[2] au sujet d'un changement de capitale effectué en 1821 : « Les relations de Symes et de Hiram Cox

1. Ces renseignements sont tirés de : *Annam, études numismatiques*, par A. Schrœder.
2. *Les Nouvelles Annales de Voyages*. Paris (1826), 2e vol., p. 286.

nous avaient donné des détails intéressants sur l'empire des Birmans. Ces deux voyageurs le visitèrent dans les dernières années du XVIII[e] siècle. A cette époque, Ammerapoura était la résidence du souverain. Voici les causes qui, en 1821, l'ont déterminé à la quitter :

« L'empereur avait un vif désir de construire des édifices plus magnifiques que ceux de son prédécesseur ; il ne pouvait pas jouir



Fig. 298. — Palais de Mandalay. Pyramide centrale dite « Le Centre du Monde » (XIX[e] siècle).

commodément à Ammerapoura, pendant toute l'année, du plaisir de se divertir sur l'eau : un incendie affreux avait détruit le louto ou la Chambre du conseil et une partie du palais ; un enfant s'était noyé dans le jardin royal ; enfin, un aigle s'était reposé sur le pyadthat ou l'aiguille dorée du palais : ce fut ce présage funeste qui, joint aux autres motifs, décidèrent le souverain à abandonner sa capitale et à rebâtir l'ancienne ville d'Ava.

« En conséquence, l'empereur, accompagné de toute sa cour, se

transporta dans cette ville au commencement de 1822, afin de surveiller et de presser la construction d'un palais plus grand et plus magnifique que l'ancien. Il devait être d'un quart plus vaste. Cette superbe et immense réunion de grands édifices, ressemblant dans son ensemble à une petite ville, fut terminée en 1824. Le 4 février le roi se rendit à Ammerapoura pour y célébrer des fêtes et des jeux, et y offrir des sacrifices avant d'en partir pour toujours. Le 5 mai suivant, il fit son entrée triomphale dans la nouvelle capitale. L'éléphant blanc précédait immédiatement le monarque. Ce prince était, avec l'impératrice son épouse, dans un carrosse d'apparat traîné par six chevaux blancs. Les dieux domestiques étaient portés en tête du cortège ; ensuite venaient les parasols et les autres marques distinctives du pouvoir suprême. A peu près quarante mille hommes, y compris les porteurs, composaient la marche. La famille royale, entourée d'un train nombreux, précédait ou suivait ; toute la population des deux villes était sortie pour assister à ce grand spectacle. »

Cette curieuse notice donne bien une idée de ce peuple léger qui est malheureusement appelé à disparaître, en tant que nation, sous la poussée des travailleurs indiens et chinois.

CONCLUSION

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que les monuments de Birmanie rappellent tous plus ou moins l'architecture de l'Inde septentrionale, de la côte d'Orissa, du Cambodge, de la Chine et de la Perse, mais qu'ils présentent en outre des caractères bien spéciaux, essentiellement birmans qui suffisent pour constituer un style particulier très original.

Les stûpas de Prome, cylindriques ou en pain de sucre ; les stûpas genre Chouè Zigon à base carrée avec terrasses à gradins, genre

Rangoon et Pégou, en forme de cloche à base octogonale ; les pyramides talaines rondes avec des cercles superposés, dérivent nécessairement en principe des stûpas du Nord de l'Inde et du Népal ; mais elles en diffèrent sur beaucoup de points. Il en est de même des pagodes simples ou à étages du genre Ananda ou Gotapallin ; toutes se terminent par le sikra côtelé qui constitue la marque distinctive de la côte d'Orissa et présentent diverses ressemblances de plan ou de détail avec les monuments de l'Inde, mais elles diffèrent absolument de ceux-ci par le système de superposition du sanctuaire.

On a peut-être exagéré en France l'influence que le style khmèr a pu avoir sur le style birman. Nous acceptons en partie cette action en ce qui concerne l'emploi systématique de l'ornement flammé [1] qu'il ne faut pas confondre avec l'ornement purement birman en dent de scie, et certaines dispositions de pagodes voisines du « Palais de Manouha », mais nous croyons que beaucoup de motifs architectoniques que l'on rencontre à la fois dans les monuments de Birmanie et dans ceux du Cambodge et que l'on est tenté d'attribuer de préférence aux Kmèrs, sont tout simplement d'origine hindoue. Avec un peu de patience, on en retrouve presque toujours des équivalents sur la côte Ouest de l'Inde.

Ce qui paraît plus certain, en revanche, c'est l'influence que le style birman a exercée sur le style siamois au moment de sa formation au XIVᵉ siècle. Il est souvent difficile, surtout pour une personne peu familiarisée avec les arts d'Extrême-Orient, d'établir une distinction entre les deux styles.

Restent les constructions légères de style chinois aux toits à crochets et incrustations que l'on a cru longtemps de création moderne et dont nous avons constaté la présence dans les fresques et dans les bas-reliefs de Pagan à partir du Xᵉ siècle. Ces constructions sont d'origine népalaise, puisque M. Sylvain Lévi a démontré, dans son

1. L'ornement flammé est largement représenté aux Indes.

ouvrage sur le Népal, que les toits à la chinoise existaient dans le nord de l'Inde dès le IIIe siècle avant J.-C., et que d'autre part, il n'existe pas en Chine d'exemples de ce genre avant les Ve et VIe siècles de notre ère, du moins à notre connaissance. Il serait toutefois plus équitable de laisser à ces habitations, dans le cas qui nous occupe, la qualification de toits et maisons à la chinoise ; c'est en effet après l'adaptation chinoise que ce style si caractéristique a probablement pénétré chez les peuplades d'origine tibétaine, qui ont constitué la nation birmane du VIe au VIIIe siècle de notre ère (?) — et c'est ensuite par l'action constante, politique et militaire, de la Chine en Birmanie que ce style a pu s'y maintenir définitivement.

C'est peut-être aussi par la Chine et par le Tibet que se sont introduites les méthodes de construction de la Perse ancienne qui paraissent avoir toujours été en honneur dans le Turkestan chinois et qui forment contraste avec le procédé de l'encorbellement communément admis aux Indes[1].

1. En terminant ce chapitre nous tenons à remercier bien sincèrement Sir Herbert White, lieutenant-gouverneur de Birmanie, de l'appui éclairé et sans réserves qu'il a bien voulu nous donner pendant toute la durée de notre séjour en Birmanie. Sir Herbert White a mis à notre disposition le distingué directeur du Service archéologique, M. Taw Sein Ko, et a autorisé M. Duroiselle à nous accompagner dans tous nos déplacements.

CHAPITRE V

JAVA

SOMMAIRE

Histoire. — Architecture javanaise comparée à l'architecture khmère et chame. Palais anciens de Java.

HISTOIRE

L'île de Java, pas plus du reste que Ceylan et la Birmanie, ne rentre en général dans le cadre des publications françaises ayant trait à l'art hindou de l'Indo-Chine. Il y a là une lacune fâcheuse, car les arts architecturaux de ces divers pays ont tous des points communs, qu'il importe de connaître tout au moins sommairement.



Fig. 299.

La population de Java n'est pas homogène et se compose de 4 races différentes, bien que toutes d'origine malaise : 1° La race javanaise qui comprend les trois quarts de la population et qui occupe surtout le centre de l'île ; c'est la race la plus civilisée et la plus hindouisée. 2° La race malaise, proprement dite, venue de Sumatra aux époques historiques et qui se rencontre principalement sur les côtes. 3° La race soundanaise qui est dans l'ouest de l'île et qui se rapproche davantage du Malais que du Javanais. 4° La race madouraise

qui se trouve à l'est de l'île et qui présente plus d'affinité avec les Javanais qu'avec les Malais. C'est une race très énergique.

A la population indigène sont venus se mêler et se mêlent encore des millliers d'Hindous, d'Arabes, d'Européens et près de 300 000 Chinois.

La question de l'origine de la race malaise reste toujours très obscure. On croit que les îles de la Malaisie étaient primitivement occupées par des Negritos dont il existe encore certaines tribus à Java, dans la presqu'île de Malacca et aux Philippines. Ces Negritos auraient été refoulés et amalgamés longtemps avant notre ère par des



Fig. 300. — Prambanam (IXe siècle A. D.).

peuples mongols venus de l'Indo-Chine, lesquels auraient constitué la race malaise primitive dans toute l'Océanie, et jusqu'à Madagascar. Les Malais occidentaux, dont fait partie la race javanaise, ont conservé davantage le type mongol.

Les représentants les plus purs de la race seraient à Sumatra, d'où, au XIIe siècle principalement, ils essaimèrent et firent la conquête de la presqu'île de Malacca, fondèrent Singapour (qui leur fut enlevé en 1252 par les Javanais), puis Malacca et prirent un rôle prépondérant dans toute la navigation des mers des Indes.

Les langues javanaises sont des langues à fond océanien mêlées

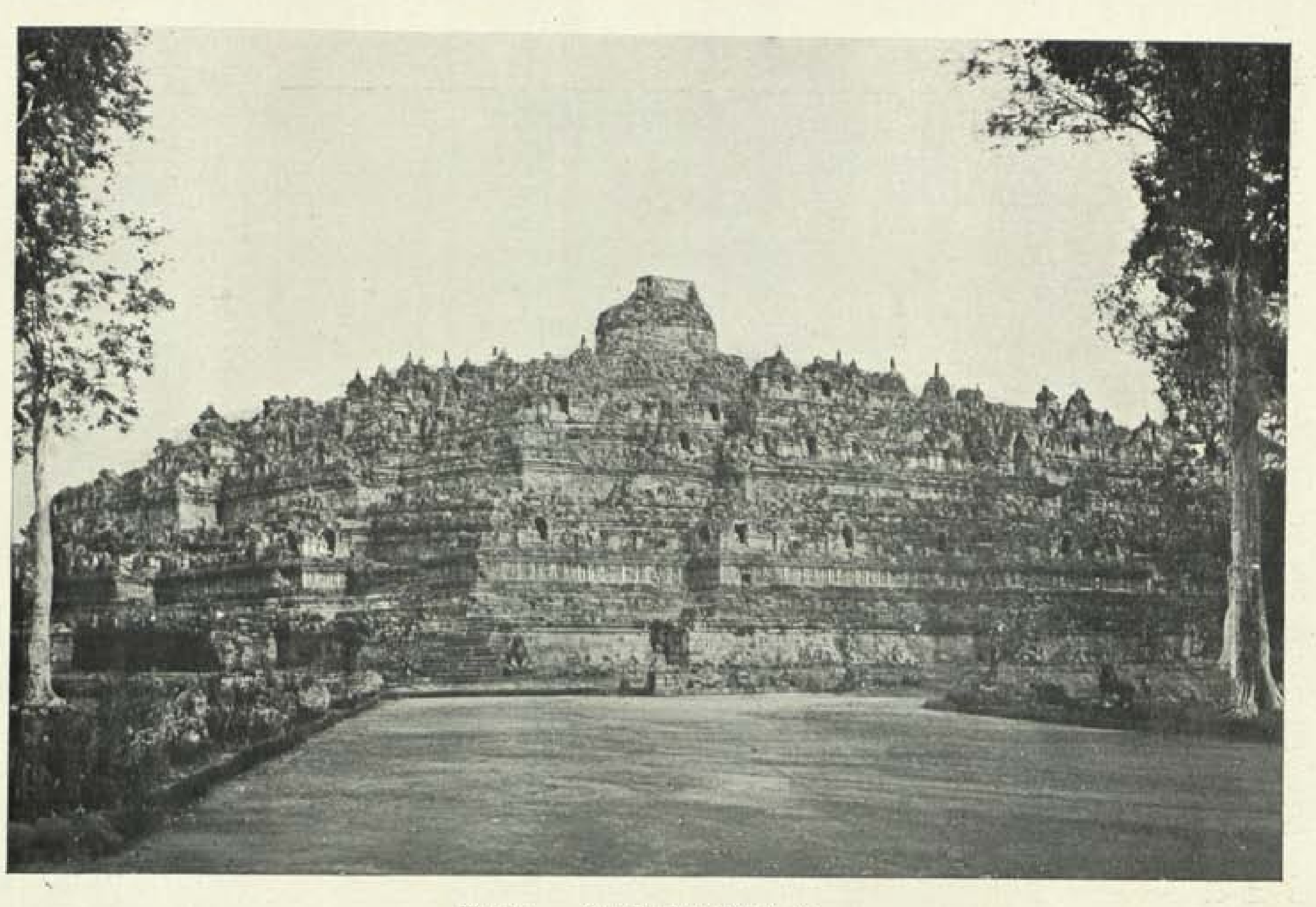


Fig. 301. — Boro Boudour (860 A. D.).

d'un grand nombre de mots sanscrits. Le kawi est resté, jusqu'à la victoire de l'islamisme, la langue religieuse et sacrée ; il est fortement mêlé de sanscrit.

L'alphabet javanais moderne est dérivé de l'alphabet kawi, lequel



Phot. de M. Brandès.

Fig. 302. — Mendout (ixe siècle A. D.)

était lui-même formé de l'écriture indienne des viie et viiie siècles de notre ère. L'écriture malaise proprement dite a emprunté les lettres arabes, mais à Sumatra (à Palembang) les Malais ont conservé le vieil alphabet dérivé de l'hindou[1].

1. *Grande Encyclopédie.*

La religion, ainsi que nous allons le voir, a d'abord été brahmanique, puis bouddhique et brahmanique du ve au xiiie siècle, puis de nouveau brahmanique jusqu'au xive siècle, puis musulmane surtout à partir du xve siècle jusqu'à nos jours.



Phot. Branlès.

Fig. 303. — Dieng (x^e^ au xiie siècle).

(*Rapporten van Commissie in Nederlandsch-Indië*, 1902. M. Nijhoff. S. Gravenhage, 1904.)

Les Annales javanaises, dont la véracité malheureusement est des plus douteuses, placent au i^er^ siècle de J.-C. la principale invasion hindoue à Java. Le grand prince de Kling, c'est-à-dire du Kalinga (côte orientale de l'Hindoustan au N. de la Godâvarî), aurait envoyé, en l'an 78, 20 000 familles à Java « qui y prospérèrent et se

multiplièrent en continuant à vivre dans l'état de nature », jusqu'à la fin du IIIe siècle[1], époque à laquelle le prince Kama donna des formes plus précises à la civilisation. La religion était brahmanique.



Phot. Brandès.

Fig. 304. — Dieng (Xe au XIIe siècle), même monument, vu par derrière.
(*Rapporten van Commissie in Nederlandsh-Indië*, 1902.)

Le célèbre pèlerin chinois, Fa-Hian, qui passa à Java en 414 A. D., dit qu'il y avait « si peu de bouddhistes à Java que ce n'était pas la peine d'en parler[2] ». Cependant la situation ne tarda

1. *History of Java*, par Raffles (cité par Georges Maspero, *L'Empire Khmèr*, p. 22).
2. Fa-hian, trad. Legge, p. 113.

pas à se modifier, puisque d'après l'Histoire des Song[1] le prince héritier de Cachemire, Gunavarman, qui avait renoncé au trône

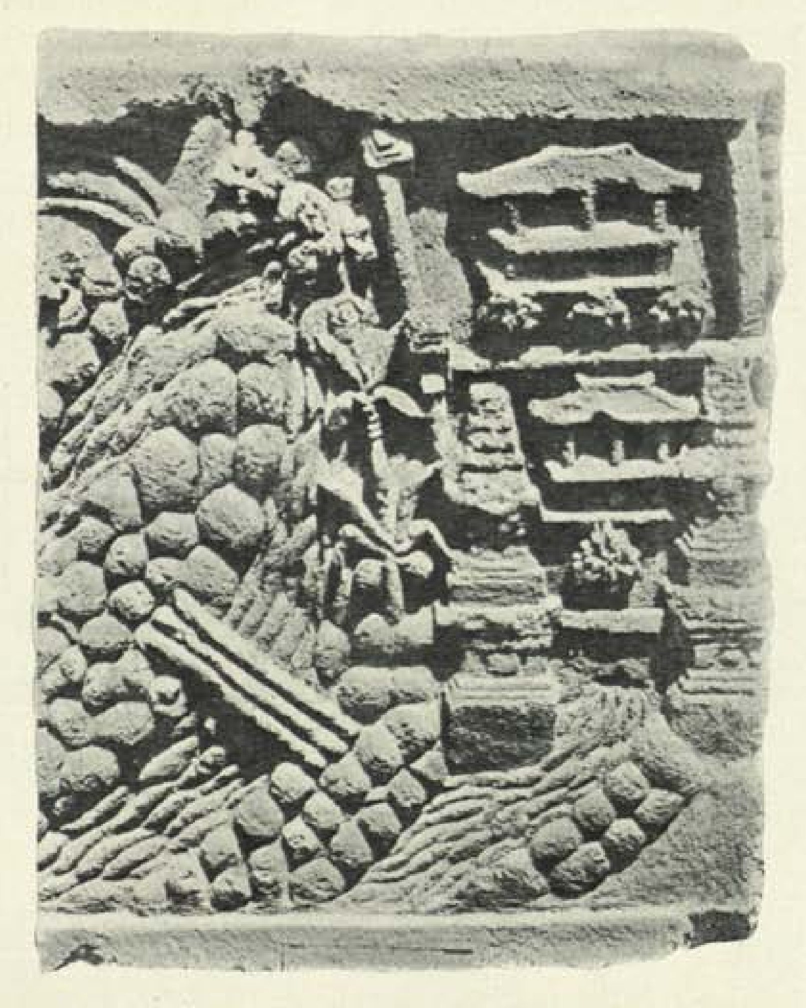


Fig. 305. — Bas-relief du XIV[e] siècle d'une pagode de l'est de Java.
(*Rapporten van de Commissie in Nederlandsch-India* (Java en Madoera), 1902. Nijhoff. Gravenhage, 1904.)

pour se faire religieux bouddhiste, débarqua au commencement du v[e] siècle à Java, devint conseiller attitré du roi, prêcha la sainte doctrine et convertit à sa religion toute la population. Appelé en Chine

1. Pelliot, *B. E. F. E. O.*, IV, 274.

par les moines bouddhistes, le saint homme alla mourir à Nankin en 431 A. D.

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ce récit. Java comprenait à cette époque plusieurs royaumes toujours en guerre entre eux, et il ne semble pas que l'unité ait été obtenue avant le XIIIe siècle, avec le royaume de Madjapahit. La partie aura été prise pour le tout. Les anciens monuments nous montrent, du reste, que le brahmanisme a toujours vécu parallèlement avec le bouddhisme et qu'il y a eu en tout temps pénétration réciproque des deux religions,

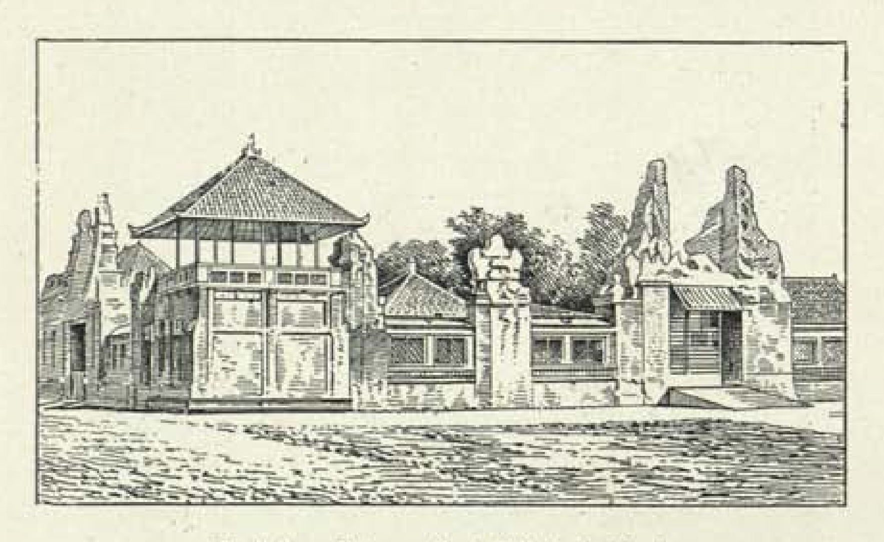


Fig. 306. — Badoeng. Ile de Bali. Style chinois.

comme dans l'Indo-Chine, avant le XIIIe siècle, entre le bouddhisme mahâyâniste et le brahmanisme çivaïte.

Les premières inscriptions de Java sont de l'an 400-500 de notre ère.

Au VIIIe siècle apparaissent les premiers monuments de pierre : la tour de Tjandi Kalasan, temple bouddhique de 778, qui rappelle un peu les tours chames et khmères ; le monastère de Tjandi Sari qui est le seul exemple d'habitation monumentale qui soit encore debout (fig. 327).

Au IXe siècle appartiennent les sanctuaires de Prambanam (fig. 300) puis le fameux Boro-Boudour (860), superbe stûpa bouddhique de 121 mètres de côté et de 36 mètres de haut, surmonté d'un dagoba en forme de cloche (fig. 301), puis le Tjandi Mendout (bouddhique) (fig. 302), puis en 1098 le Tjandi Sewou (bouddhique), et enfin du Xe au XIIe siècle, les étranges tours de Dieng (brahmaniques) de style cham (fig. 303 et 304).

Presque tous ces édifices, — nous ne citons que les plus célèbres, — se trouvent au centre de l'île dans le vieil empire hindou de Mataram, chanté dans les anciennes chroniques.



Fig. 307. — Temple de Sangsit. Badoeng. Ile de Bali.
(Uitgave Boekhandel Visser et Co. Weltevreden.)

Au XIIIe siècle, l'empire de Madjapahit dont la capitale se trouvait sur la rivière de Kediri au sud-ouest de Sourabaya, réunit sous sa domination toute l'île de Java, ce qui ne l'empêcha pas en 1293 de subir l'invasion d'une armée chinoise envoyée par Koubilaï Khan[1]. Cette armée, débarquée à l'est de l'île, se contenta de piller le pays ; elle retourna en Chine au bout de quelques semaines. Au XIVe siècle, l'empire arrivé à son apogée comprenait presque toute la Malaisie, Bornéo, une partie de Sumatra et la presqu'île de Malacca.

1. *Madjapahit et Tchampa,* par Aristide Marre.

De cette époque datent les monuments de la décadence, tous brahmaniques et de style chinoisé (fig. 305). Déjà des missionnaires arabes sont apparus et le brahmanisme, qui avait survécu au bouddhisme, est obligé de reculer. Il cherche un dernier



Phot. Cabaton.

Fig. 308. — Ile de Bali. Badoeng. Style birman.

refuge à Malang, au sud-ouest des volcans de Bromo et de Tessari, où l'on rencontre les ruines si intéressantes de Singosari et de Toumpang, puis dans l'île de Bali.

Les monuments prennent dès lors un aspect bizarre, mais défi-

nitif, où les styles hindou, chinois et même *birman* se mêlent d'une façon absolument incohérente (fig. 306, 307, 308).

C'est la fin. L'empire de Madjapahit est conquis en 1478 par les musulmans ; il est de nouveau morcelé ; à côté des États fondés par les Arabes se reconstituent des États malais, entre autres le légendaire royaume de Mataram qui subsista vaille que vaille jusqu'au XVIII[e] siècle.

En 1511, les Portugais abordent dans l'île et s'y installent ; ils en sont chassés en 1596 par les Hollandais qui, sauf l'intérim anglais de 1811 à 1816, ont su la conserver jusqu'à ce jour et lui donner une prospérité inouïe, grâce à une excellente et sage administration.

L'ARCHITECTURE JAVANAISE COMPARÉE A L'ARCHITECTURE KHMÈRE ET CHAME

Nous avons vu, dans le chapitre relatif à l'architecture chame,



Fig. 309. — Pagodon d'un bas-relief de Mi Son, du VII[e] siècle A. D., d'après Parmentier.

(*B. de l'E. F. E. O.*, 4[e] vol., p. 881.)



Fig. 310. — Une mosquée à Java. Style indo-chinois.

qu'il existe de grandes analogies entre certains monuments kmèrs, chams et javanais. M. Parmentier, architecte de l'École Française

d'Extrême-Orient, fait remarquer[1] que ces ressemblances sont



Fig. 311. — Bas-relief de Boro Boudour (IXe siècle). Maison en forme de huche à pain

surtout superficielles. « Le plan et la silhouette générale des sanc-



Phot. Busenbender, à Batavi

Fig. 312. — Maison d'un Râja. Sumatra.

tuaires (chams et javanais) dit-il, sont évidemment analogues, mais

1. *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, IV, page 786.

à cela se borne la similitude. » C'est déjà quelque chose, car cela indique que ces édifices ont été conçus dans le même esprit.



Fig. 313. — Mausolée à Sumatra. Phot. Busenbender, Batavia.

M. Parmentier qui, avec raison, a été frappé de nombreuses dissemblances de détail ou de construction qui échappent au simple touriste,

reconnaît toutefois qu'il existe des rapports très réels entre les édifices de Java et ceux de la deuxième période de l'art cham, époque qui commencerait au VIIe ou au VIIIe siècle. Nous reproduisons, d'après l'auteur, un pagodon de style javanais qui figure sur un bas-relief de Mi Son[1] fig. (309). Le lecteur remarquera également



Phot. Busenbender, Batavia.

Fig. 314. — Tombeau d'un alfaer. — Célèbes.

les analogies qui existent entre les tours de Dieng (fig. 303) et les tours chames et khmères.

Nous ne tarderons pas, espérons-le du moins, à être fixés sur ces diverses questions ; pour le moment nous pensons qu'il suffira de constater que le même art hindou se rencontre dans les monuments khmèrs, chams et javanais, et que le même art, puisé aux mêmes

1. *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, IV, 881.

sources, a suivi dans chaque pays, une évolution différente, surtout dans les détails. Seuls les temples de la grande période khmère, du IXᵉ au XIIIᵉ siècle, constituent un groupe à part, sans comparaison possible avec les temples de Java. Encore pourrait-on aisément trouver des analogies entre les pyramides du Phimeanakas, de Bakong (fig. 128, 97) et la pyramide de Boro-Boudour (fig. 301).

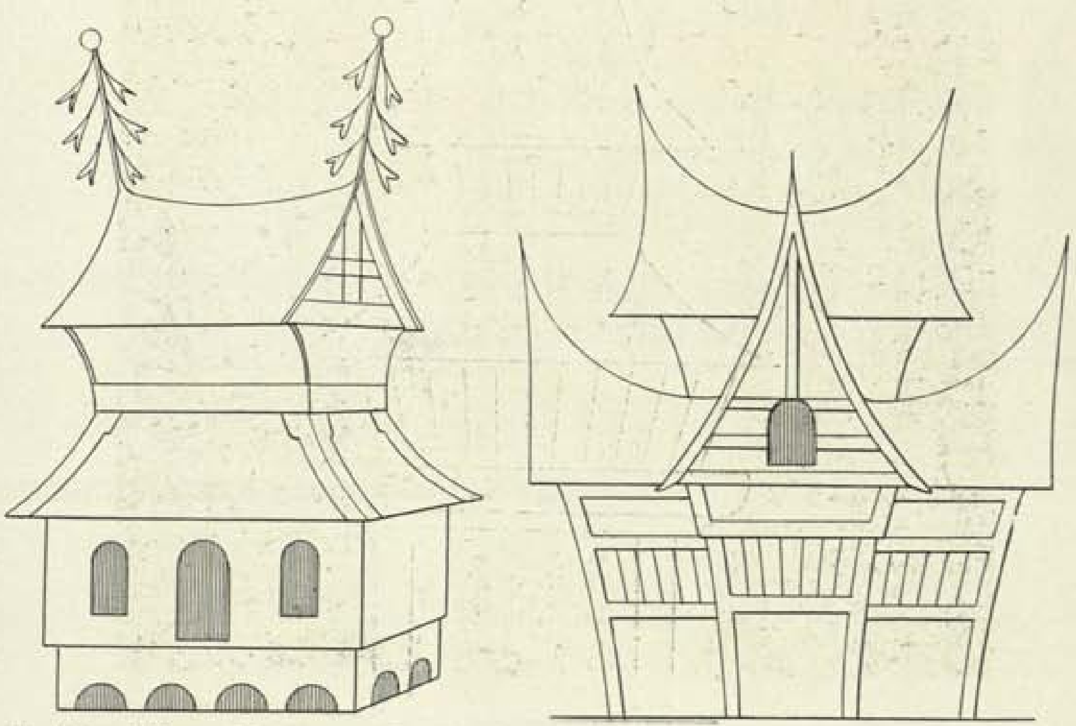


Fig. 315. — Maison malaise (mosquée). Sumatra. Fig. 316. — Maison malaise. Magasin à riz, à Sumatra.

Il est à remarquer que l'art monumental se manifesta à peu près aux mêmes époques en Indo-Chine et dans l'Insulinde, avec des retards discutables, au Cambodge et à Java, et qu'il s'éteignit ou tout à fait ou graduellement à partir du XIIIᵉ siècle, pour subir d'une façon plus ou moins marquée l'influence chinoise, lorsque pour des raisons de guerre ou de conquêtes ou de changement de religion, le cordon ombilical avec la mère-patrie fut coupé dans ces divers pays.

Chose absolument curieuse, Java est, avec Sumatra, le seul pays musulman où l'architecture et l'art de ce nom n'aient pas pénétré[1]. Il y a 20,000 Arabes du Yemen à Java, commerçants respectés, prêtres, etc. ; tous les Javanais sont musulmans, tièdes il est vrai,

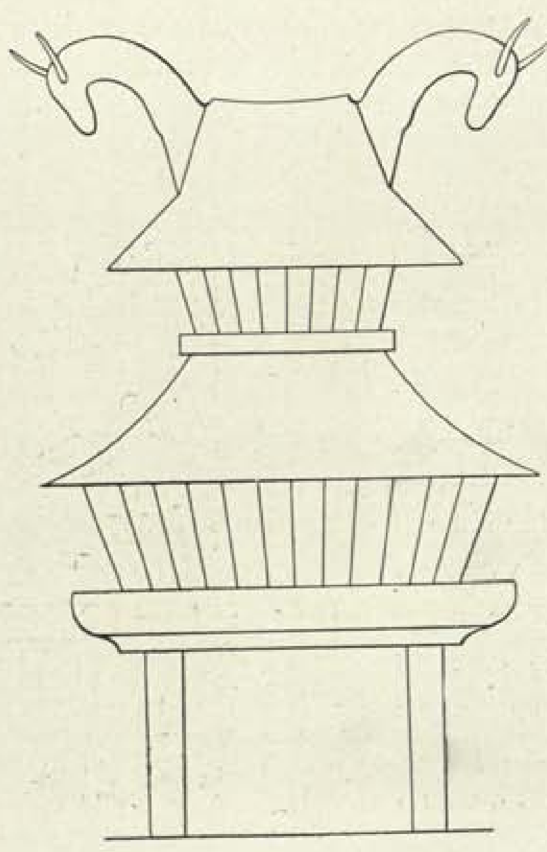


Fig. 317. — Maison malaise. Magasin à riz. Sumatra.

et même passagèrement brahmanistes lorsqu'ils rencontrent leurs anciennes idoles sur leur route, mais cependant musulmans, et malgré cela il n'existe pas de monuments de style musulman à Java. Toutes les mosquées sont de l'ancien style indien un peu chinoisé à toits superposés sans crochets (fig. 310).

Nous ne reviendrons pas sur la question des origines des habita-

1. On peut en dire autant des contrées musulmanes de la Chine en ce qui concerne les monuments.

tions privées modernes qui sont quelquefois du style dit malais avec toit télescopique à la chinoise et décoration hindoue.

Nous avons déjà dit que la forme huche à pain est généralement réservée aux magasins à riz et aux bibliothèques, en Indo-Chine et à Java (voir au chapitre III le Laos) et qu'on la rencontre aussi accidentellement dans les habitations de Sumatra, spécialement dans



Phot. Busenbender, à Batavia.

Fig. 318. — Maison Battack, à Sumatra.

le pays haut de Padang et chez les Bataks, mais que ce sont toujours des cas exceptionnels. Nous en donnons ici plusieurs exemples intéressants qui auraient pu également trouver place dans le troisième chapitre (fig. 311 à 318).

La plupart des cases indigènes diffèrent franchement de ces modèles ; ce sont de simples cases en bambous et torchis, sur pilotis ou au ras du sol suivant le cas, sans aucun caractère typique ; elles sont les mêmes dans tout l'Extrême-Orient.

PALAIS ANCIENS DE JAVA

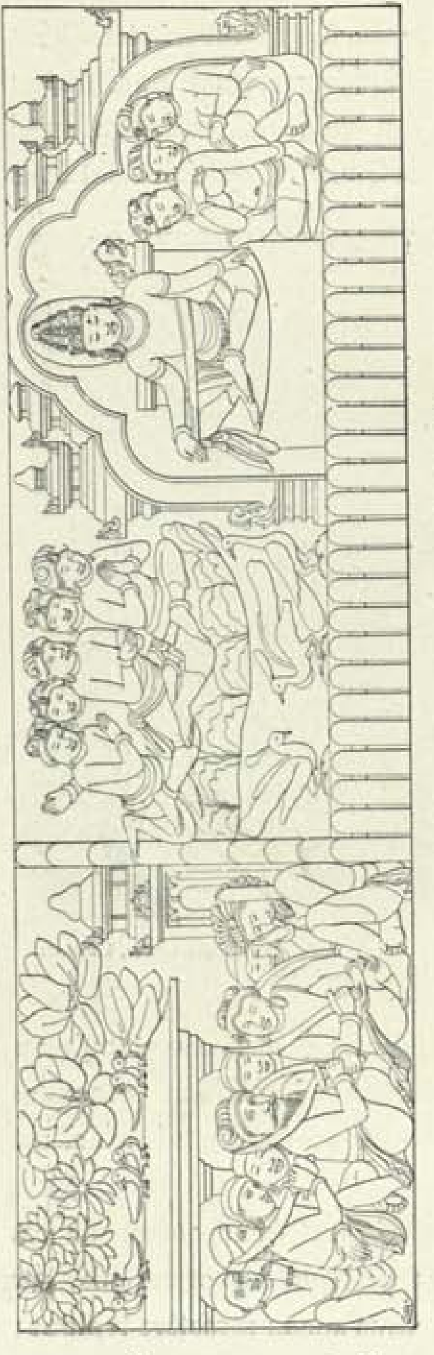


Fig. 319. — Bas-relief de Boro Bodour (IXe siècle A. D.).
Le Bodhisatva s'est retiré dans l'appartement des femmes, la nuit. Les gardes dorment au-dehors de la palissade.
(Pleyte. — *Die Buddha-legende*, fig. 53, p. 82.)

Il n'existe plus de palais hindous à Java, mais on peut, en revanche, se faire une idée assez exacte de ce qu'étaient les habitations royales du VIIIe siècle au Xe siècle de notre ère par les bas-reliefs de Boro-Boudour, de Prambanam et par le petit monastère de Sari.

Les bas-reliefs de Boro-Boudour sont consacrés à la représentation des différentes vies du Bouddha.

En général, les palais, toujours plus ou moins stylisés, consistent en pavillons à rez-de-chaussée ou à un étage, très ornés et occupant le milieu d'une enceinte palissadée en bois avec une porte monumentale en maçonnerie, surmontée d'une tour (gopura) (fig. 319). Les personnages principaux et les seigneurs du lieu se trouvent le plus souvent dans un pavillon surmonté d'une pyramide, dans le genre des tours

khmères et chames. L'une de ces tours est fort curieuse et comprend quatre étages avec des fenêtres munies de stores (fig. 320). Les ornements purement fantaisistes de ces tours diffèrent nécessairement des tours de l'Indo-Chine, mais l'idée générale est la même.

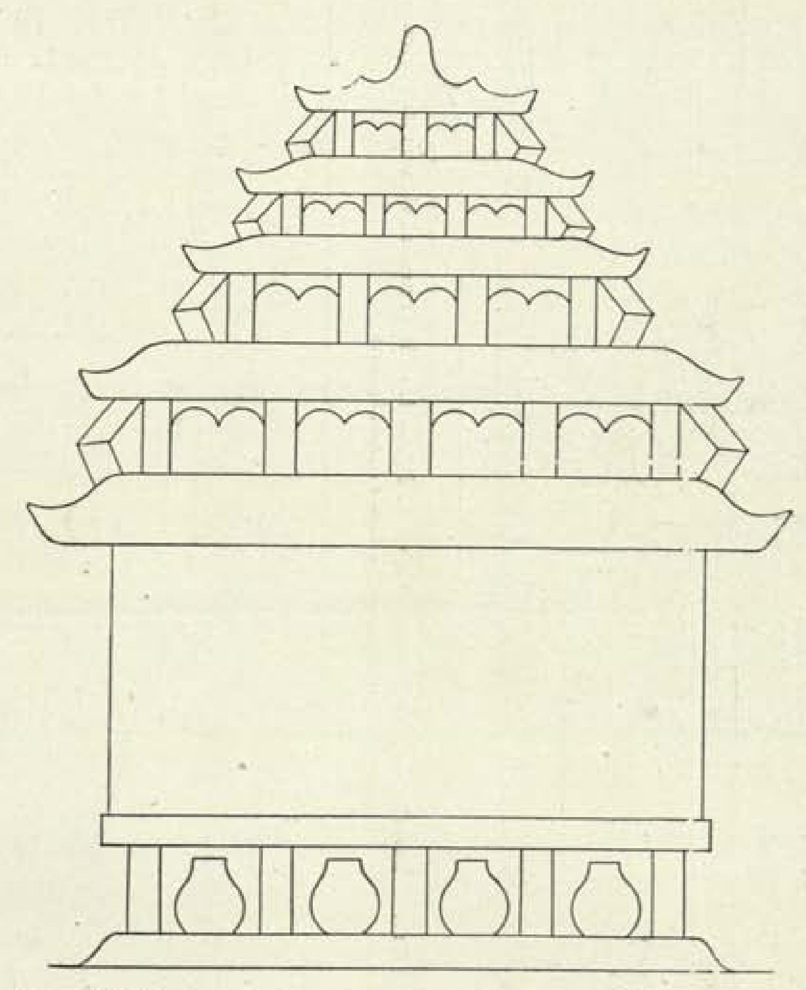


Fig. 320. — Toit étagé avec fenêtres à stores. Bas-relief de Boro Bodour (IXe siècle A. D.).

Les principales scènes se passent dans des pavillons situés à l'extrémité ou au centre d'une galerie, le plus souvent dans une salle à trois compartiments, le compartiment central étant surélevé (fig. 321). Cette disposition donne raison, jusqu'à un certain point, aux



Fig. 321. — Bas-relief de Boro Bodour (IXe siècle A. D.). — Les Çâtya's rendent visite au Bodhisatva.
(Pleyte. — *Die Buddha legende*, fig. 41.)

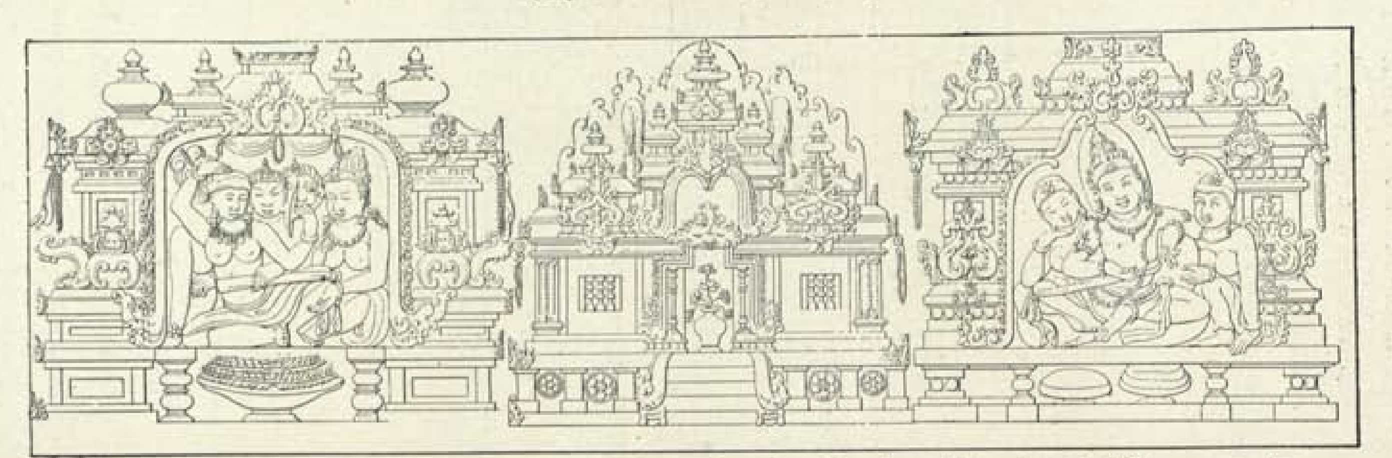


Fig. 322. — Bas-relief de Boro Bodour (IXe siècle A. D.). — Les trois palais qui ont été donnés au Bodhisatva par son père.
(Pleyte. — *Die Buddha legende*, fig. 54.)

partisans des tours centrales pour habitations royales, mais cela ne montre pas que la demeure royale soit au centre d'enceintes concentriques comme à Angkor-Vat. Les figures 322, 323, 324, 325 représentent divers palais et maisons d'après les bas-reliefs du Boro Boudour et de Prambanam.

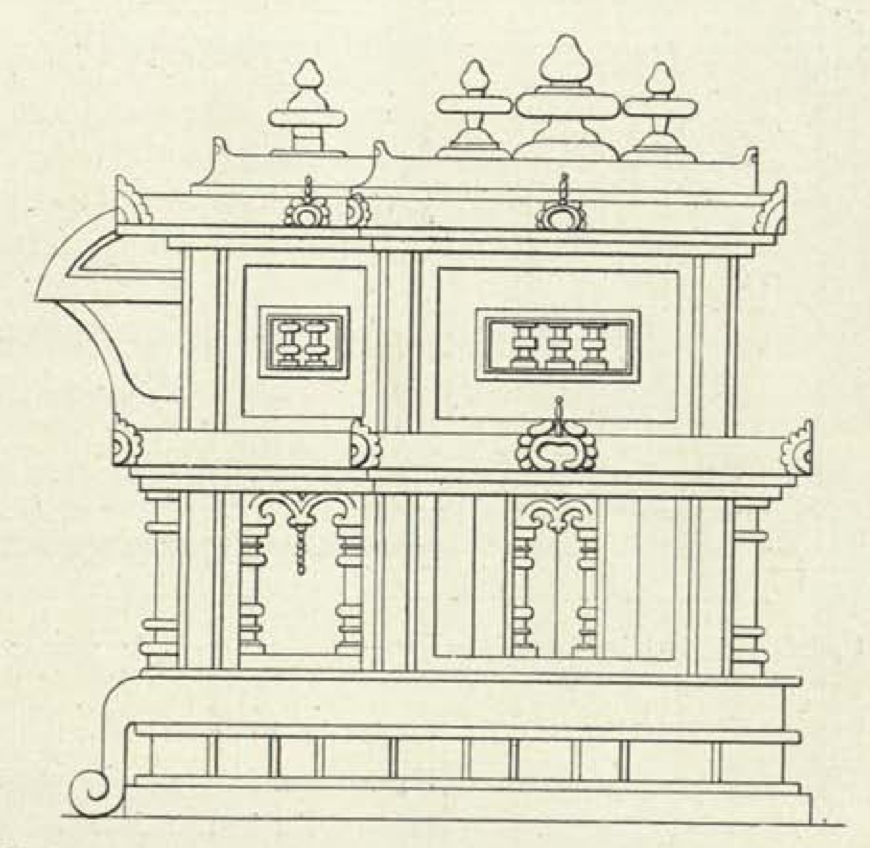


Fig. 323. — Représentation d'un palais. — Bas-relief de Boro Boudour (IXe siècle A. D.).

On a souvent dit que les habitations royales figurées sur les bas-reliefs du Boro Boudour [1], toutes relatives aux vies successives du Bouddha, correspondaient à la vie princière de l'Inde du centre et du nord, et non à la vie de Java puisqu'il ne restait aucun vestige de

1 *Die Buddha-Legende*, par Pleyte. Amsterdam, 1901.

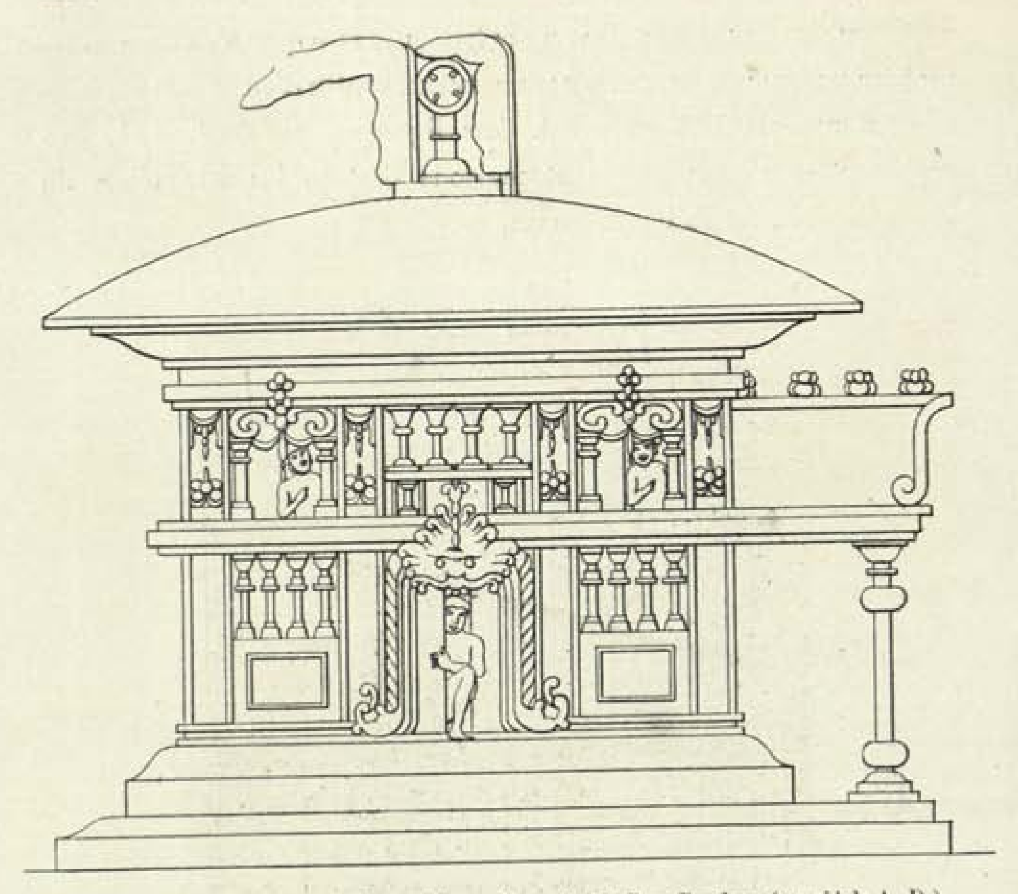


Fig. 324. — Représentation d'un palais. — Bas-relief de Boro Boudour (ixe siècle A. D.).

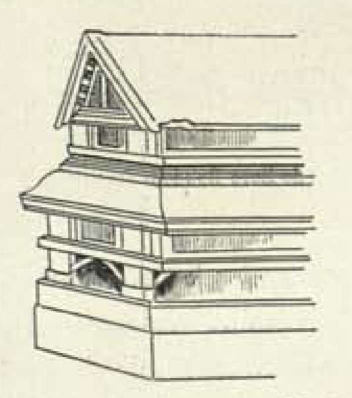


Fig. 325. — Prambanam (ixe siècle A.-D.) — Maison d'après un bas-relief.

palais de ce genre dans l'île. Nous pensons au contraire que ces palais existaient à Java et aux Indes vers la même époque ainsi que sembleraient le prouver un des temples d'Ellora (fig. 326) et le beau monastère de Sari, à Java, dont les ruines parfaitement conservées existent encore dans le voisinage de Prambanan et de Kalasan (fig. 327). Le style des deux pays était le même, mais les

palais qui n'avaient pas un caractère strictement religieux étaient certainement en matériaux légers et ont disparu.

Le monastère de Tjandi Sari aurait été élevé au VIIIe siècle, d'après M. Groneman, pour servir d'habitation aux moines chargés de

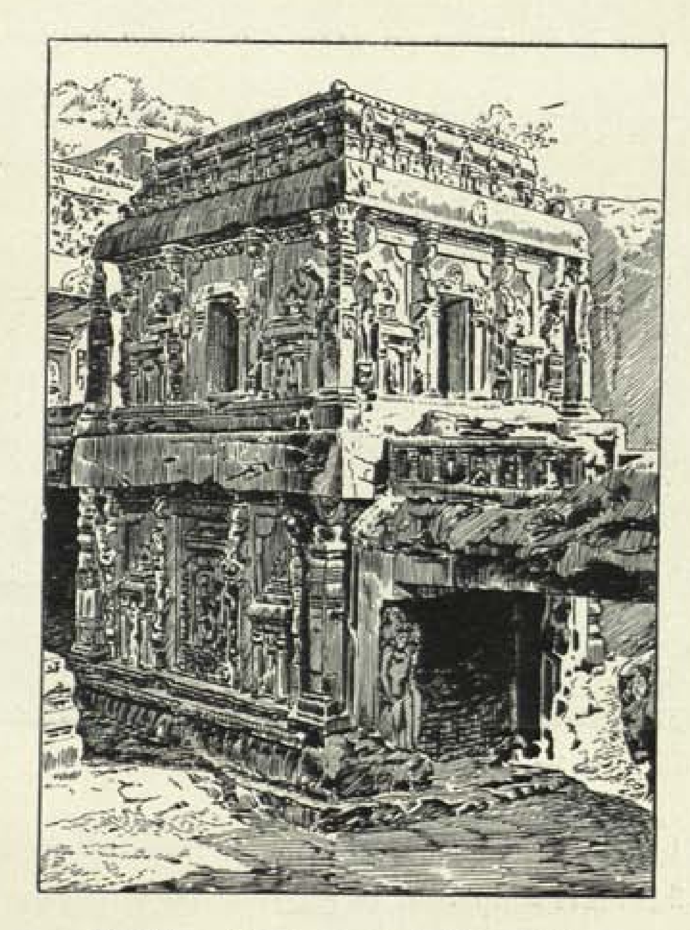


Fig. 326. — Ellora (VIIIe siècle A. D.). — Kailâsa.

desservir le temple de Tjandi Kalasan. L'édifice qui est tout à fait dans le genre des petits pavillons royaux des bas-reliefs du Boro Boudour, a 18 mètres de façade environ, pour 10 mètres de profondeur (fig. 328). Il est en briques. Il contient six chambres ; trois au rez-de-chaussée et trois au premier étage, communiquant entre

elles. Les fenêtres du deuxième étage (au-dessus du rez-de-chaussée) sont de fausses fenêtres. Le premier étage avait des plafonds en bois. L'édifice est voûté à encorbellement. Il n'y a qu'une voûte pour les deux étages. L'escalier était en bois et situé à l'intérieur, dans l'angle de la chambre placée à la droite du spectateur.

Il existe dans le voisinage de ce petit palais de moines, deux

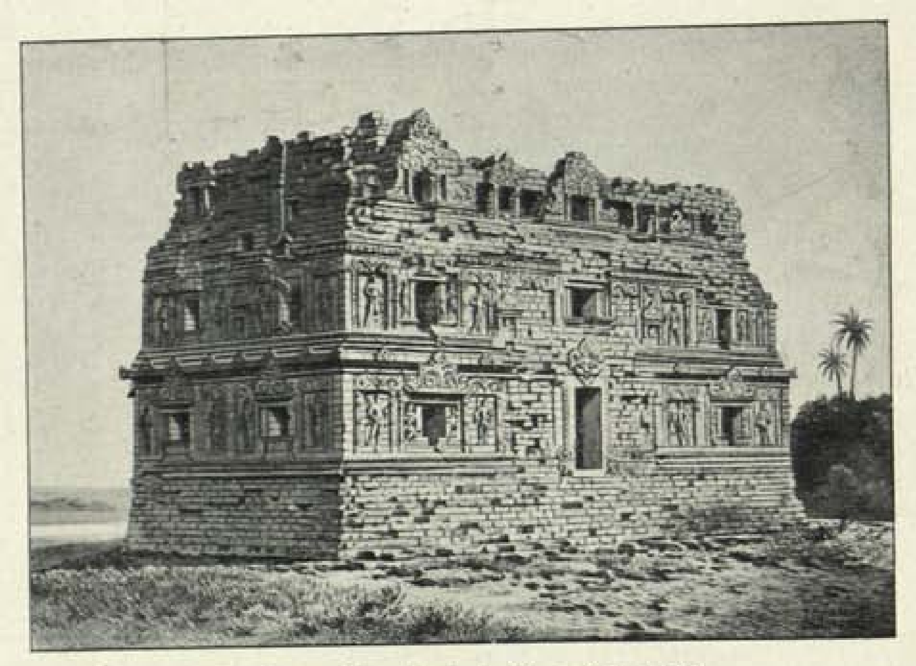


Fig. 327. — Monastère de Sari (VIIIe siècle A. D.).

autres édifices du même genre, très ruinés, mais qui contiennent encore de fort belles sculptures. Ils semblent avoir été transformés anciennement en chapelles.

Nous ne dirons rien des palais actuels des Râjas de Java, tous fortement européanisés. L'ancien palais des rois de Mataram en briques, stuc et plâtre, construit en 1755 à Djokjakarta par un architecte malais [1], a été détruit par un tremblement de terre dans le

1. Renseignement fourni par le Dr Groneman, archéologue, qui a connu l'arrière-petit-fils de l'architecte.

courant du XIXe siècle. Il ne présentait du reste qu'un médiocre

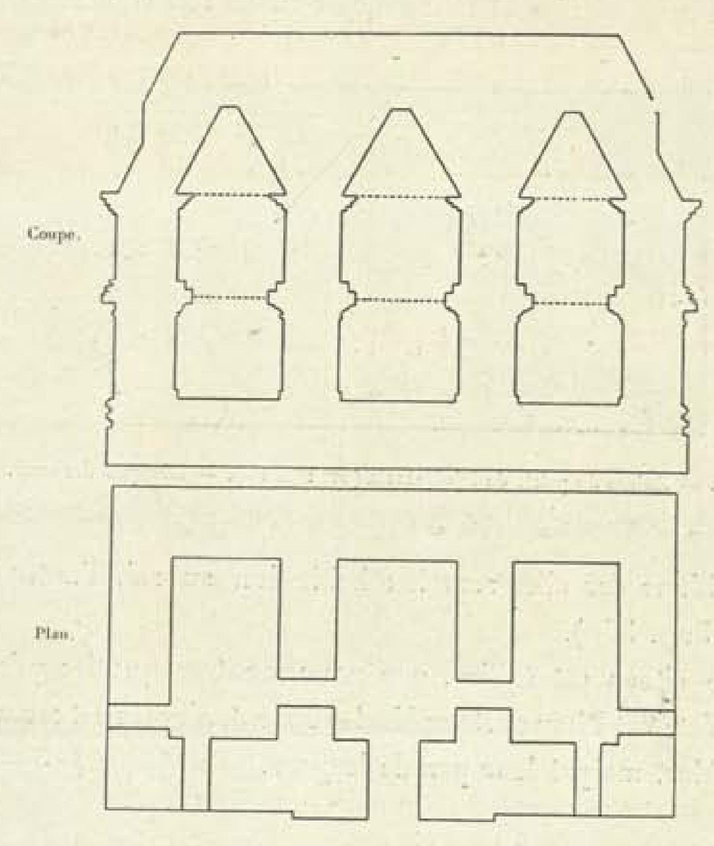


Fig. 328. — Coupe et plan du Tjandi Sari (VIIIe siècle A. D.).
(Raffles. *History of Java.* Atlas.)

intérêt. C'était, à en juger par ce qui reste, un mélange de tous

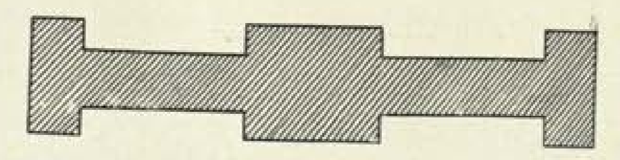


Fig. 329. — Plan du bâtiment central de l'ancien Palais du roi de Mataran (XVIIIe siècle).
Échelle 1 millimètre pour 1 mètre.

les styles et surtout de style chinois. Le bâtiment central est une longue galerie à deux étages, de 3^m,50 seulement de largeur. Les

escaliers, en bois, se trouvaient dans les deux pavillons extrêmes. Les fenêtres sont carrées et sans ornement. Le toit était recouvert



Fig. 330. — Ruines du palais de Djokjakarta (XVIIIe siècle). — Kiosques des eaux.

de tuiles. L'une des ailes servait d'habitation au roi, l'autre à la reine (fig. 329, 330).

Nous ne citons cet édifice, que pour montrer que les galeries d'Angkor Vat, Vat Phou et Beng Mealea étaient, d'après cet exemple, très habitables, malgré leur peu de largeur.

CHAPITRE VI

CEYLAN

SOMMAIRE

Histoire. — Architecture. — Anurâdhapura. — Matalé. — Dambulla. Sigiri. — Polonnaruwa.

HISTOIRE

Les Veddas qui vivent encore à l'état sauvage, mais en bien petit nombre, dans les forêts du nord-est de Ceylan, passent pour être les derniers représentants de la race autochtone. On ignore leur origine, mais il nous paraît hors de doute que toutes les races qui ont peuplé successivement Ceylan étaient originaires des Indes.

Les Annales de Ceylan : le *Dîpavamsa*, rédigé au IVe siècle ap. J.-C., et le *Mahâvansa*[1], dont la rédaction a été entreprise à la fin du Ve siècle de l'ère chrétienne et continuée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, rapportent que la première civilisation fut introduite à Ceylan l'an 543 avant J.-C. par le prince Vijayo, venu de la vallée du Gange. L'un de ses successeurs, le roi Anurâdha, fonda la ville d'Anurâdhapura, la célèbre capitale de l'île, dont les ruines furent

1. *The Dîpavaṃsa, edited and translated by* H. Oldenberg, London, 1879. — *The Mahâvanso in roman characters with the translation subjoined, by* G. Turnour, vol. I, Ceylon, 1837. — *The Mahâvansa, Part II, translated by* L.C. Wijesinha. Colombo, 1889. Cf. W. Geiger. Dîpavaṃsa und Mahâvaṃsa und die geschichtliche Ueberlieferung in Ceylon. Leipzig, 1905.

découvertes en 1873. L'an 307 avant J.-C. le bouddhisme fut introduit dans l'île par le saint missionnaire Mahindo, prince de Magadha, qui, après avoir effectué un voyage aérien, ainsi qu'il est d'usage dans les contes orientaux, prit pied à Mihintale sur une colline voisine d'Anurâdhapura et se mit à prêcher la religion nouvelle.

C'est de cette époque que datent les premiers édifices religieux, entre autres les deux stûpas de Mihintale et le stûpa de Thûpârâma. Les arts et surtout l'architecture ne prirent leur essor définitif que sous le règne du célèbre roi Dutthagâmanî (164 à 157 av. J.-C.) qui construisit les principaux dagobas (stûpas), entre autres celui de Ruwanveli et le fameux couvent à 9 étages dit Lohaprâsâda, « le palais de bronze », dont il reste encore les piliers du rez-de-chaussée.

Anurâdhapura (l'Anurogrammun de Ptolémée[1]) devint sous le règne de Dutthagâmanî une véritable Rome bouddhique, tandis que les ports de Ceylan, l'antique Taprobane, prenaient une extension considérable et devenaient les entrepôts de transit des marchandises du monde méditerranéen et de l'Extrême-Orient.

Malheureusement la population singalaise, douce et passive, n'avait aucune qualité guerrière et était hors d'état de défendre ses richesses contre les envahisseurs du nord. L'armée se composait de mercenaires recrutés dans l'Inde parmi les Tamouls, c'est-à-dire parmi les peuples que les rois de Ceylan devaient craindre par dessus tout. L'histoire de l'île n'est qu'une longue suite de révolutions, d'assassinats et d'invasions hindoues. Les rois se maintinrent cependant tant bien que mal jusqu'au XIX[e] siècle, occupant leur temps, entre deux incursions des Tamouls, à construire des dagobas, des couvents, et à creuser des étangs ou des canaux pour l'irrigation des rizières.

1. Ptolémée écrivait au II[e] siècle ap. J.-C.

En 769 A. D., le roi Agrabodhi IV, pour fuir une invasion indienne, évacua Anurâdhapura et fonda une nouvelle capitale à Po-

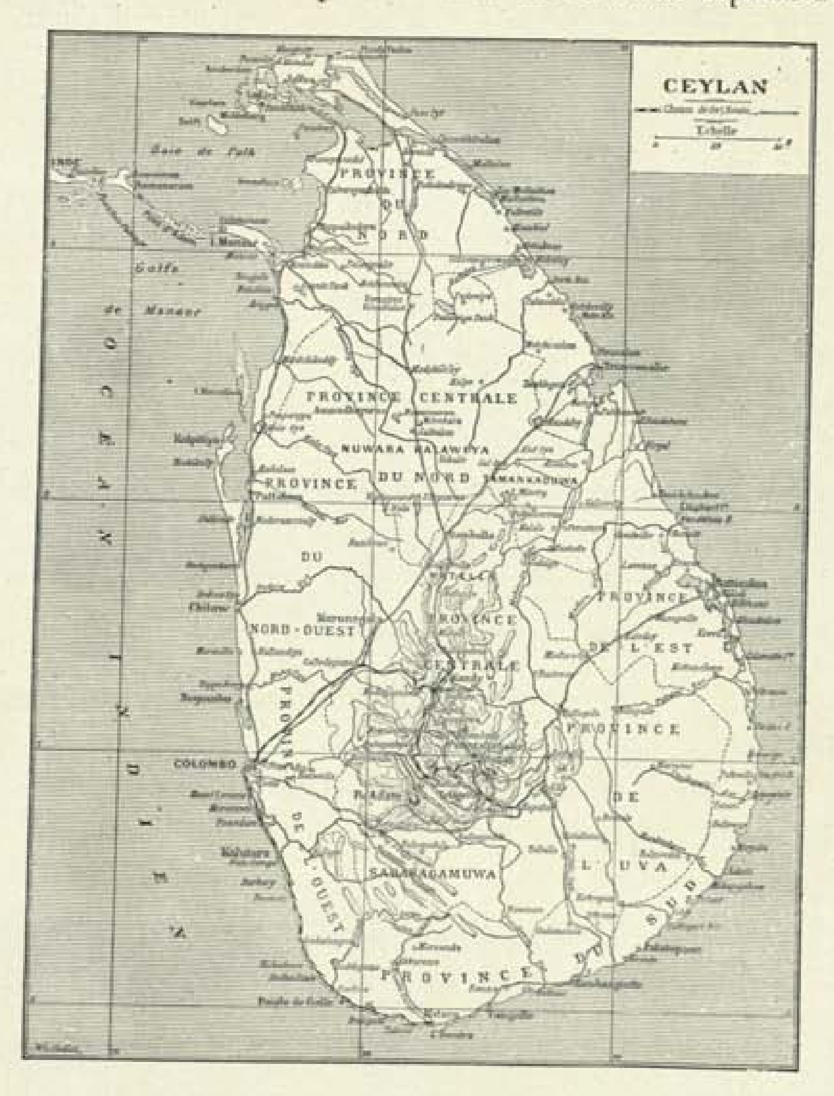


Fig. 331.
(Leclercq. — *Un séjour dans l'île de Ceylan*, Plon-Nourrit.)
Carte nº 3.

lonnaruwa au sud-est de l'ancienne métropole singalaise. En 1023, les Malabars[1] apparurent de nouveau, s'emparèrent de Polonnaruwa

1. Par Malabars il faut entendre les populations du sud de l'Inde.

et y installèrent même pendant quelques années un vice-roi. En 1071 le roi Vijaya-Bâhu chassa les Malabars, rétablit l'ordre dans le royaume et fit venir de Birmanie de saints missionnaires bouddhistes afin de remettre la religion dans la vraie voie. En 1153 le roi Parâkrama-Bâhu monta sur le trône. Ce grand roi construisit les principaux temples de Polonnaruwa, chassa les Malabars de l'île et porta ses armes victorieuses jusque sur le continent. Il se brouilla toutefois avec la Birmanie qui s'était emparée de force des ambassadeurs qu'il envoyait au Cambodge, alors à son apogée. Ce fait, signalé par Pelliot[1], montre qu'au milieu du XIIe siècle Ceylan était en relations continues avec l'Indo-Chine.

Après ce roi commença la décadence. Les Tamouls envahirent de nouveau le pays. Le siège du gouvernement fut tranféré en 1240 à Dambadeniya, puis à Japahu, et en dernier lieu à Kandy. En 1525 arrivèrent les Portugais. Les Hollandais remplacèrent ceux-ci en 1656, mais ils furent chassés en 1799 par les Anglais qui achevèrent la conquête de l'île dans le courant du XIXe siècle.

ARCHITECTURE

L'architecture ancienne de Ceylan, bien plus qu'en Indo-Chine et à Java, fut une architecture de reflet sans originalité absolue dans les grandes lignes. Les stûpas et les chedis sont du modèle en usage dans le nord de l'Inde ; les vihâras, les temples et les monastères ne diffèrent que faiblement des édifices analogues du sud de l'Inde. Ils sont de style dravidien ; tous ces monuments présentent cependant un intérêt considérable, tantôt par leur ancienneté respectable et certains caractères locaux, tantôt par les détails des bas-reliefs qui viennent combler fort heureusement les lacunes de l'archéologie

1. Pelliot, B. E. F. O., vol. II, p. 130.

hindoue, spécialement en ce qui concerne les édifices en matériaux légers, monastères ou palais en briques ou en bois, des époques anciennes, qui ont totalement disparu depuis bien des siècles dans tous les pays hindous ou d'influence hindoue.

Les monuments anciens de Ceylan sont rares et généralement en piteux état. Ils se rencontrent pour ainsi dire uniquement dans les villes disparues d'Anurâdhapura, Sigiri et Polonnaruwa, dont nous allons faire une rapide étude. Nous parlerons aussi des grottes de Dambulla et de Matalé, dont les fresques constamment réparées par les bonzes, d'après les mêmes modèles, constituent, à condition d'être utilisés avec discrétion, des documents infiniment précieux pour les représentations de palais, de temples, de costumes et d'armes, des siècles qui ont précédé notre ère.

ANURÂDHAPURA

Cette ville, d'après la tradition singalaise, aurait été fondée en 457 av. J.-C. par le roi Anurâdha. Elle a été abandonnée en 729 A. D. Son enceinte, paraît-il, avait 25 kilomètres de côté ; ses rues étaient tirées au cordeau ; la principale d'entre elles, « la rue de la lune », comptait onze mille maisons, avait une voie centrale sablée et des bas-côtés, etc...[1]. De tout cela il ne reste que quelques stûpas, des traces de fondations de temples, de monastères, et des colonnes de pierre gisant sur le sol ; la brousse a tout envahi. Il est donc probable que cette immense cité était comme la plupart des villes non européanisées de l'Extrême-Orient, une simple agglomération de cases en torchis et en bambous, de mares, d'enclos à bestiaux et même de petites rizières. De là à la Pompéi indienne dont parlent les guides, il y a loin.

1. *Un séjour à l'île de Ceylan*, par Leclerc. Plon. 1900.

On compte sept stûpas ou dagobas [1] dans les limites de la ville ou dans ses environs, qui sont encore l'objet d'un culte et par suite d'un entretien plus ou moins intelligent ; ce sont :

Thûpârâma. . . .	Fondés par le roi Tissa de 306 à 266 av. J.-C.
Isurumuniya. . . .	
Mihintale. . . .	
Ruwanveli. . . .	Fondés de 164 à 257 av. J.-C. par le roi Duṭṭhagâmani.
Miriswetiya.. . .	
Lankârâma.. . .	
Abhayagiriya. . .	70 ans av. J.-C.
Jetavanârâma. . .	L'an 302 de notre ère.

Les dagobas se composent essentiellement d'une calotte sphérique



Fig. 332. — Thûpârâma (IIIe siècle av. J.-C.).

posée sur trois étages de gradins circulaires et surmontée d'un entablement carré, lequel sert lui-même de base à un cône élevé et mince formé de bourrelets successifs. Ce qui distingue ces dagobas des édifices similaires de l'Inde, c'est surtout le cloître circulaire avec piliers monolithiques qui l'entoure (fig. 332). Ces piliers, dont

1. Les deux expressions se disent indifféremment.

beaucoup sont encore debout, et dont les chapiteaux rappellent la décoration des anciens monuments de l'Inde se présentent sur 2, 3 ou 4 lignes concentriques. Ils supportaient un toit à l'indienne, à étages superposés. Les colonnes les plus élevées se trouvaient près du stûpa, les moins élevées se dressaient sur le cercle extérieur. Fergusson, dans son ouvrage classique sur l'archéologie hindoue, fait certainement une erreur, quand il dit que les colonnes ne supportaient aucune toiture et servaient uniquement à jalonner, à l'air libre, l'itinéraire des processions bouddhiques. Il suffit, pour être fixé à cet égard, d'examiner un chapiteau à tenons et mortaises du deuxième cercle intérieur du Thûpârâma (fig. 333) dont nous donnons un dessin. Les stûpas sont tous en briques et sont revêtus d'un stucage uni, blanchi à la chaux. Ils atteignent parfois des dimensions colossales. Le stûpa de Jetavanârâma (302 après J.-C.), le plus élevé de tous, dépasse 75 mètres de hauteur pour 109 mètres de diamètre à la base. Toutefois les grandes dimensions n'ont été adoptées qu'à partir du IIe siècle avant J.-C., sous le règne du grand roi Dutthagâmanî. Avant cette époque, les stûpas étaient tout petits : Thûpârâma n'a que 19 mètres de haut ; Isurumuniya environ 10 mètres, Mihintale (le stûpa du couvent) 8 mètres. Tous ces stûpas ont malheureusement subi des restaurations peu contrôlées dues à des bonzes de la localité.

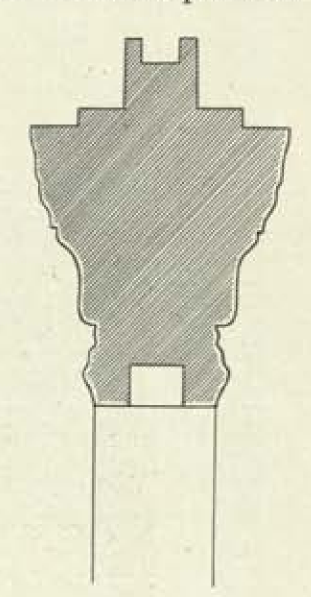


Fig. 333. — Thûpârâma. Chapiteau à tenons et mortaises.

Les fondations des grands stûpas sont très considérables. Le stûpa d'Abhayagiriya (90 avant J.-C.), qui a 70 mètres de hauteur et 100 mètres de diamètre, repose sur des fondations de 30 mètres de profondeur (fig. 334). Beaucoup de personnes s'imaginent bien à tort, que ces lourds édifices se sont, à la longue, enfoncés dans

le sol, et que les parties encore visibles ne représentent qu'une fraction du monument. Les fouilles effectuées par M. Bell, démontrent le contraire. Les stûpas qui ont diminué de hauteur sont ceux dont les parties supérieures se sont effondrées.

A la base des grands stûpas et symétriquement disposés aux

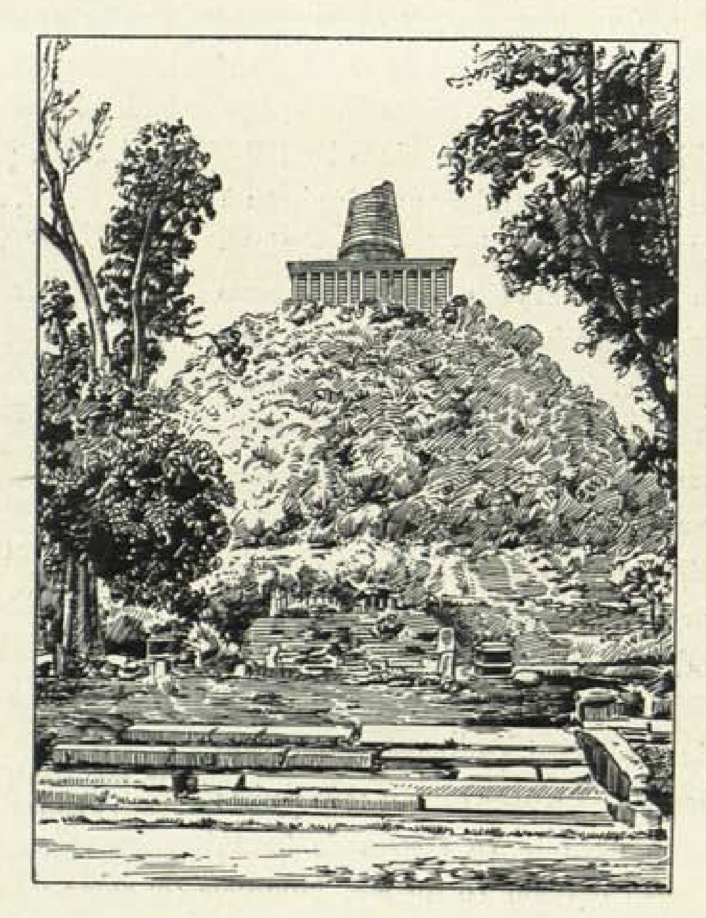
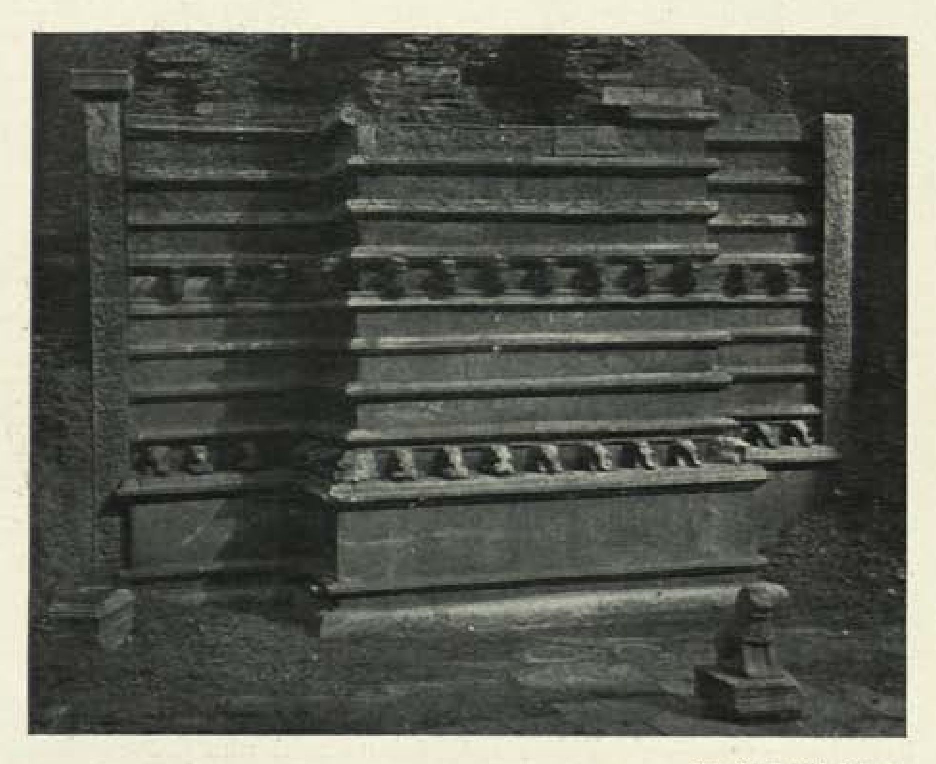


Fig. 334. — Abhayagiriya (90 av. J.-C.).

extrémités de deux diamètres perpendiculaires, quatre édicules, en forme d'autels élevés, font saillie. Nous donnons la photographie de l'un deux. Il fait partie du stûpa de Miriswetiya (IIe siècle avant J.-C.) et était probablement surmonté d'une pyramide dont il subsiste quelques débris (fig. 335).

Dans le voisinage des stûpas se rencontrent les restes d'un grand nombre de monastères et d'une multitude de petits stûpas de 2 à 3 mètres de haut, très ruinés, qui sont des tombeaux de moines ou de saints personnages.

En principe, tous ces monuments étaient en brique, la pierre n'était employée que pour les corniches, les colonnes, les chapiteaux



Phot. Steen et Cie, Colombo.

Fig. 335. — Stupa de Miriswetiya (IIe siècle avant J.-C.), un des édicules faisant saillie à la base.

et les dallages. Des carrières de granit se trouvent à peu de distance.

Nous ne dirons rien de plus sur les stûpas, qui sont du reste trop connus pour que nous insistions davantage. Peut-être aussi sont-ils trop restaurés non seulement par le gouvernement anglais qui a fait vraiment de la bonne besogne, mais encore par les bonzes et même par le roi de Siam qui s'est cru obligé, en sa qualité de souverain

bouddhiste de l'Indo-Chine, de faire restaurer à ses frais deux des principaux stûpas d'Anurâdhapura. Parmi tous ces Mécènes, les plus à craindre sont les bonzes qui sont en train d'infliger à l'intéressant dagoba de Ruwanveli, une série de pagodons d'un goût modern-

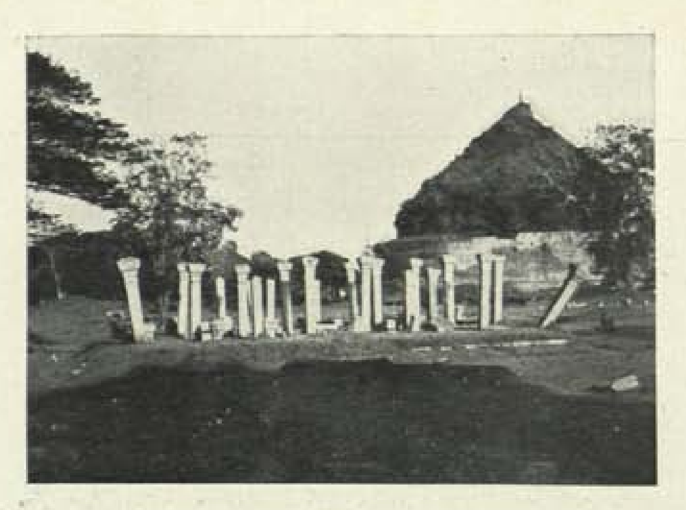


Fig. 337. — Stûpa de Ruwanveli (IIe siècle av. J.-C.).

style absolument effroyable (fig. 337). Ils ne se trouvent pas heureusement sur le côté que nous avons photographié.

Déjà au XIIe siècle le bon roi Parâkrama-Bâhu s'était livré à un premier travail de restauration, mais cet honnête constructeur vivait à une époque où les traditions étaient encore vivaces et ses beaux monuments de Polonnaruwa nous sont une preuve de ses goûts artistiques.

TEMPLES

Il ne reste plus un seul temple (en dehors des stûpas bien entendu) ni une seule chapelle, ni un seul monastère, ni une seule maison d'habitation debout à Anurâdhapura.

Les temples et monastères se révèlent généralement par la ligne

des substructions, la base des anciens piliers monolithiques et parfois aussi par les piliers encore en place. Ce sont tantôt des salles oblongues de 25 mètres de long sur 15 mètres de large avec deux rangées de colonnes de chaque côté, tantôt des cours avec une chapelle centrale entourée de cellules. Les toitures étaient en bois et recouvertes de tuiles dont on rencontre de nombreux débris. Devant certains couvents, se trouvaient des auges de pierre de 20 mètres de long environ, avec un creux d'un mètre carré de section, pour



Phot. Skeen, Colombo.
Fig. 338. — Un bassin à Anurâdhapura.

recevoir le riz offert aux bonzes par le souverain et par les fidèles.

Un bassin en pierre pour les bains et les ablutions se trouvait parfois dans le voisinage (fig. 338, 339). Le monastère le plus important, sur lequel les anciennes annales ne tarissent pas de détails, était le fameux « palais de bronze » aux 900 chambres et 9 étages, construit par le célèbre Dutthagâmanî, 164 ans avant notre ère. Il était porté par 1600 piliers de granit (fig. 340) de 4 mètres de haut qui subsistent encore et couvrait une surface de 70 mètres de côté. Il est indubitable que le monastère était en bois, sans quoi

les piliers eussent disparu depuis sous une masse énorme de matériaux. Les étages devaient être en retrait les uns des autres, absolument comme dans les grands monastères modernes de Birmanie, à Mandalay, où de grands édifices en bois, de plusieurs étages, se pressent sur une même terrasse construite sur pilotis. Les murs de ces édifices et temples birmans sont couverts de dorures et de verroteries et prennent volontiers le nom emphatique de « mo-



Fig. 339. — Un bassin à Anurâdhapura.

nastère d'or ». Les tuiles du monastère de bronze d'Anurâdhapura étaient en bronze doré. Les murs étaient incrustés de pierres précieuses. La grande salle était élevée sur des colonnes d'or s'appuyant sur des lions et des éléphants d'or. Il y avait au centre un trône d'ivoire, destiné au grand prêtre, orné de chaque côté d'un soleil d'or et d'une lune d'argent, et abrité par un baldaquin blanc, emblème de la souveraineté [1].

1. *Mahâvamsa*, chap. xxvii, p. 163.

Cette description que l'on trouve dans le Mahâvamsa semble indiquer que de tout temps le système d'incrustation de pierreries, sinon de verroteries, a été en faveur à Ceylan. Aujourd'hui encore, les vraies pierres, mais de qualité inférieure, telles que les saphirs blancs, les pierres de la lune, etc..., s'y vendent moins cher que les pierres fausses. Aux XVIe et XVIIe siècles, les grands Mogols ne se sont pas fait faute de couvrir d'incrustations de pierre-



Fig. 340. — Palais de bronze (IIe siècle av. J.-C.).

ries qui subsistent encore, les colonnes et les murs des salles d'apparat et des salles du harem de leurs palais. Nous avons déjà dit quelques mots à ce sujet dans le chapitre relatif à la Birmanie. La plupart de ces temples sont précédés d'un charmant petit escalier en pierre, de quelques marches, au bas duquel se trouve une dalle demi-circulaire joliment sculptée, dite « pierre de lune ». Ces dalles (fig. 341) sont divisées en demi-cercles concentriques ayant pour centre commun un lotus. Les cercles les plus rapprochés du centre représentent des processions d'oies ; puis, dans les dernières bandes,

quatre animaux : l'éléphant, le cheval, le lion et le taureau se suivant processionnellement, symbolisant, paraît-il, les quatre points cardinaux.

Ces escaliers ne sont point spéciaux à Ceylan. Nous en avons rencontré à Mi Son (Annam) et aux Indes ; les processions d'animaux — d'origine assyrienne — se voient également sur les monuments

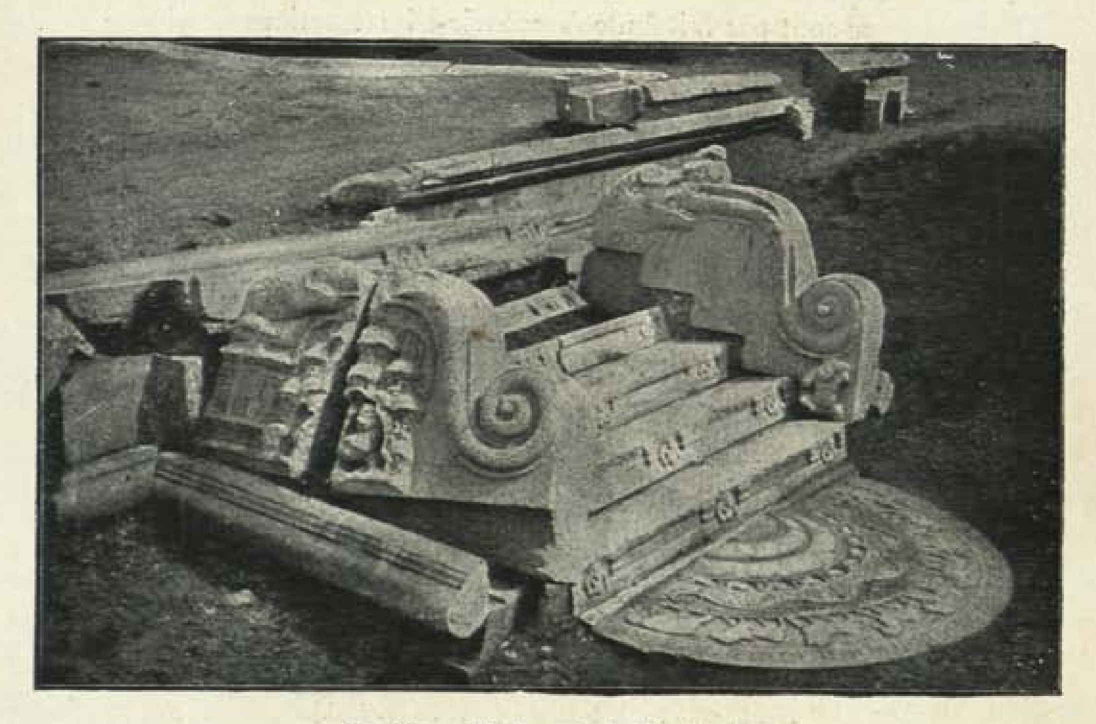


Fig. 341. — Escalier près du Thupârâmâ.
(Leclercq. — *Un séjour dans l'île de Ceylan*. Plon et Nourrit.)

de l'Inde et spécialement dans le sud, mais la pierre de lune avec son dessin de lotus et de bandes concentriques d'animaux ne se trouve, au moins à notre connaissance, qu'à Ceylan.

Une heureuse fortune que nous devons aux indications de M. Bell et de son distingué adjoint M. Stil, nous a fait rencontrer, à défaut de monastère, ou de palais, ou de temples encore debout, quatre bas-reliefs du plus haut intérêt donnant la représentation de certains édifices disparus.

Les deux premiers bas-reliefs se trouvent à 150 mètres environ



Fig. 342. — Dalle avec bas-relief, représentant un édifice à 3 étages, près du Ruwanveli à Anurâdhapura.

du Resthouse, dans une prairie, à droite en allant vers Ruwanveli.

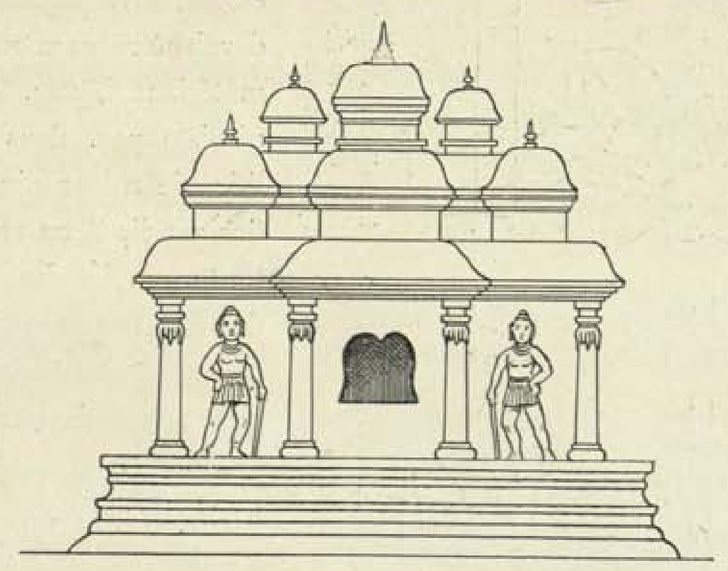


Fig. 343. — Bas-relief près du Ruwanveli. — Dalle horizontale.

Ils ont été sculptés sur deux dalles formant une sorte d'escalier (fig. 342), l'un des deux bas-reliefs de ce groupe orne la dalle hori-

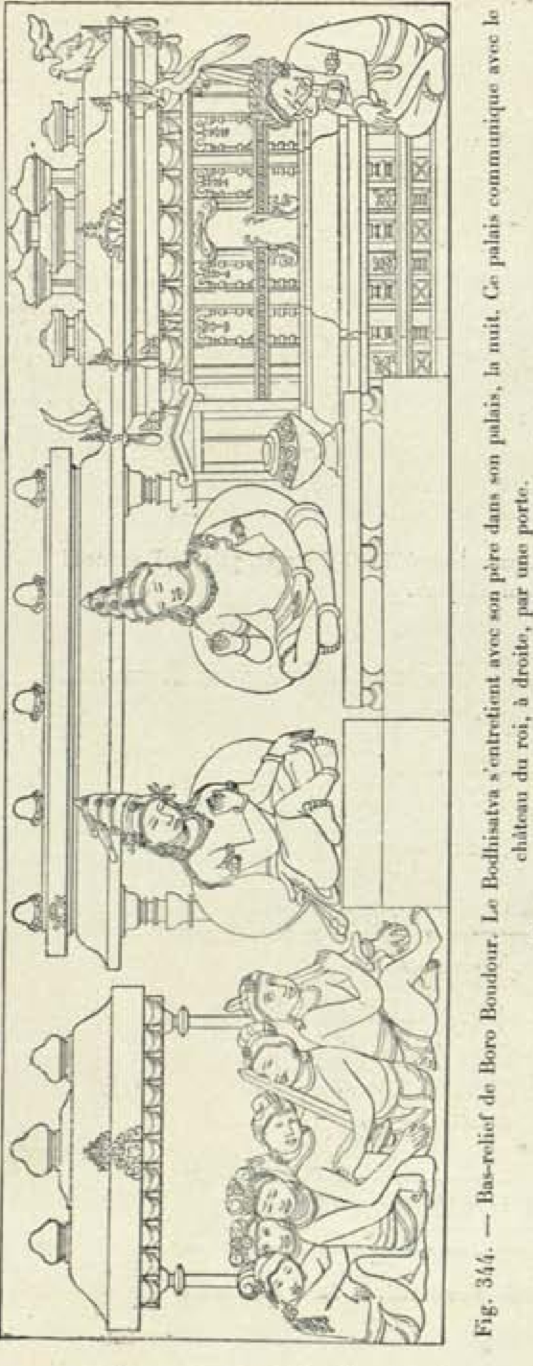


Fig. 344. — Bas-relief de Boro Boudour. Le Bodhisatva s'entretient avec son père dans son palais, la nuit. Ce palais communique avec le château du roi, à droite, par une porte.
(Pleyte. — *Die Buddha-legende*, p. 92, De Bussy, Amsterdam.)

zontale qui forme palier, dans la photographie, l'autre orne la dalle verticale qui forme dossier, mais elle se trouve sur le revers de la pierre et ne peut pas être vue (fig. 343).

Les dessins que nous donnons ici des deux bas-reliefs sont assez significatifs par eux-mêmes. Dans le bas-relief de la dalle horizontale, nous nous trouvons en présence d'un édifice considérable à trois étages, avec pagodons. Il devait être construit en matériaux légers, car il n'existe pas, dans toute l'île, de ruines d'un édifice pareil. Il en resterait tout au moins des piliers, des linteaux de portes en pierre, et des tas de briques sur les fondations.

Donc entre le IV[e] siècle av. J.-C. et le commencement du VIII[e] siècle de notre ère, il existait des édifices à toits superposés analogues aux édifices de l'art hindou moderne. Notre *temple-monastère* ne serait pas déplacé à Benarès. On verra plus loin que le palais de Duttha-

gâmanî (164 av. J.-C.) était un palais à trois étages avec véranda, en retrait les uns des autres et que les *palais* ou *temples-monastères* du XIIᵉ siècle étaient, à en juger par les bas-reliefs de Polonnaruwa, des édifices à terrasses et à clochetons superposés. Il y a là une indication curieuse sur la constitution des anciens palais ou monastères hindous construits en matériaux légers et dont aucun ne subsiste. Ce qu'on est convenu d'appeler l'art hindou moderne, dont l'évolution aurait commencé en même temps que la période mogole, avait donc des racines beaucoup plus éloignées qu'on ne pourrait le supposer. On trouve dans les bas-reliefs du

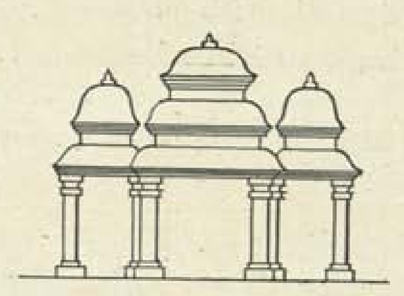


Fig. 345. — Bas-relief près de Ruwanveli, dalle verticale.

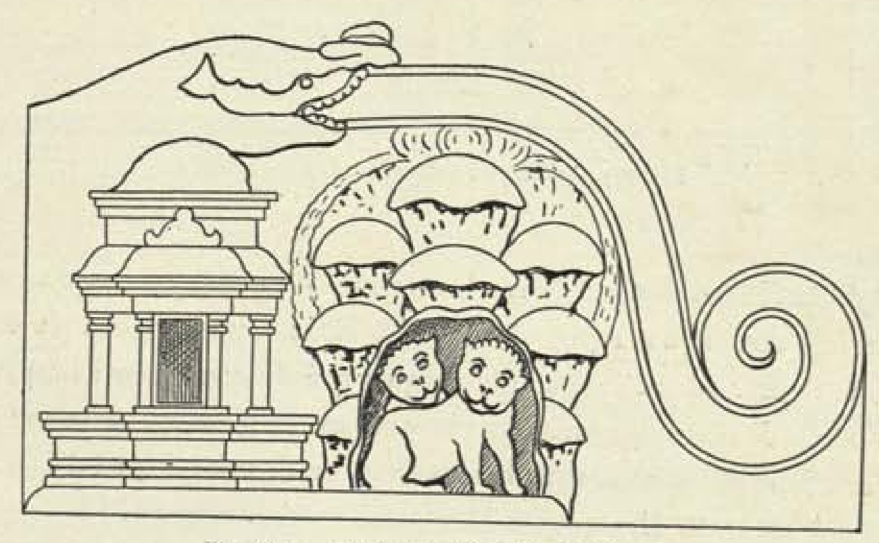


Fig. 346. — Rampe d'escalier près de Thûpârâma.

Boro-Boudour à Java de nombreux palais de ce genre (IXᵉ siècle) (fig. 344, voir aussi les fig. 319 et 322, chap. V).

Le deuxième bas-relief représente un portique à trois entrées (fig. 345), le pavillon central formant avancée sur les deux autres.

L'autre groupe de deux bas-reliefs dont nous avons parlé fait partie d'un petit escalier de temple à 200 mètres au sud du Thûpârâma (fig. 341). Chaque bas-relief représente un temple de style dravidien pur d'une époque antérieure au VIIIe siècle de notre ère et un édifice fantaisiste à clochetons qui ne sont que des huttes

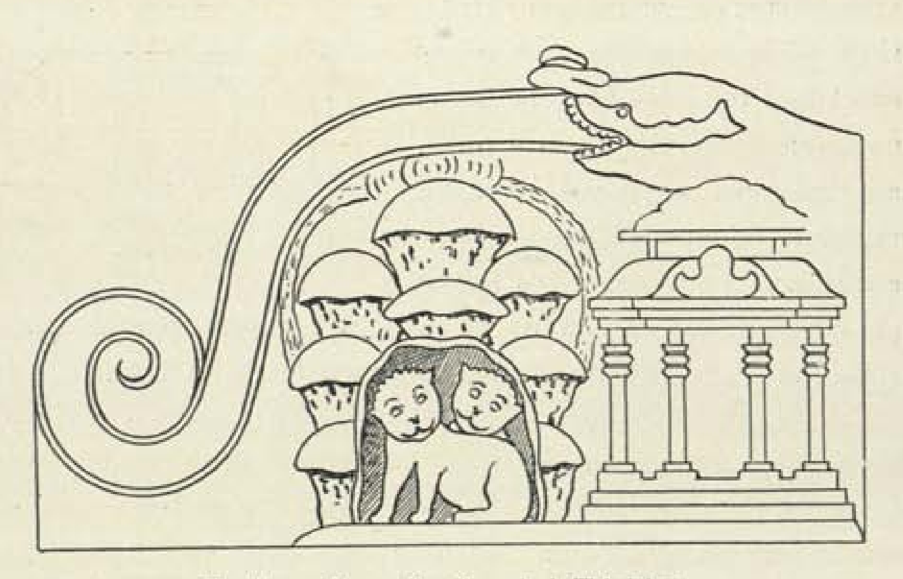


Fig. 347. — Rampe d'escalier près de Thûpârâma.

stylisées. Dans chacune de ces huttes sont de petits personnages et parfois des animaux (fig. 346, 347). Nous avons négligé de les faire figurer sur notre modeste croquis qui du coup a pris l'aspect d'un tas de champignons. Dans le compartiment central se trouvent deux lions placés comme ils le sont dans certains chapiteaux d'Ellora et d'Amarâvatî. Ils sont visiblement d'origine persane.

Nous avons insisté sur ces divers bas-reliefs parce qu'ils n'ont jusqu'ici attiré l'attention de personne, bien qu'ils soient des spécimens fort curieux de monuments anciens dont il ne reste nulle trace.

MATALÉ

La ville de Matalé est actuellement le point terminus d'une petite ligne de chemin de fer partant de Kandy et se dirigeant vers le Nord. Cette ville n'offre rien de particulier par elle-même, mais à trois kilomètres plus loin sur la route de Trinquemalé se trouvent des grottes fort intéressantes et très anciennes dont les fresques méritent d'être étudiées. Ces grottes sont de simples surplombs transformés en temple au moyen d'un mur en briques ; elles portent le nom de : temples d'Aluvihâra. Elles servirent de refuge ainsi que les grottes de Dambulla au roi Walagambahu chassé de son trône par les Malabars au commencement du Iᵉʳ siècle avant J.-C. Lorsque ce prince eut pris possession de son royaume il convertit en temples les grottes où il avait si longtemps trouvé un abri et les couvrit de fresques. C'est à lui que l'on doit la première transcription en pâli des enseignements bouddhiques apportés par Mahindo au IIIᵉ siècle avant notre ère, et qui n'avaient été conservés jusque-là que par la tradition orale. Il confia les livres sacrés aux prêtres d'Aluvihâra, et c'est là qu'en 1826 l'Anglais Turnour retrouva le « Mahâvansa » ou la « Grande Généalogie », dont il fit la traduction.

On visite généralement deux grottes couvertes de fresques et contenant chacune un grand Bouddha couché. La plus vaste et la plus rapprochée de la route est la plus intéressante, et c'est aussi la seule dont les peintures souvent remises à neuf ont conservé leur caractère archaïque. La seconde a été rajeunie d'une façon déplorable par les bonzes de la localité, et ce n'est pas sans une certaine surprise que nous avons distingué parmi les génies gardiens du temple figurés sur le mur extérieur, un soldat anglais avec son casque et son fusil. Bien que les bonzes nous aient affirmé que les

peintures de la première grotte n'avaient jamais été remaniées dans leurs formes essentielles, nous conservons encore quelques doutes sur leur authenticité.

Nous n'avons pas constaté dans les scènes figurées dans cette grotte la présence de toits à la chinoise, mais bien de simples bâtiments à toits superposés. Le toit de l'un de ces édifices se termine par une sorte de volute de caractère chinois (fig. 348, 348 bis, 348 ter).

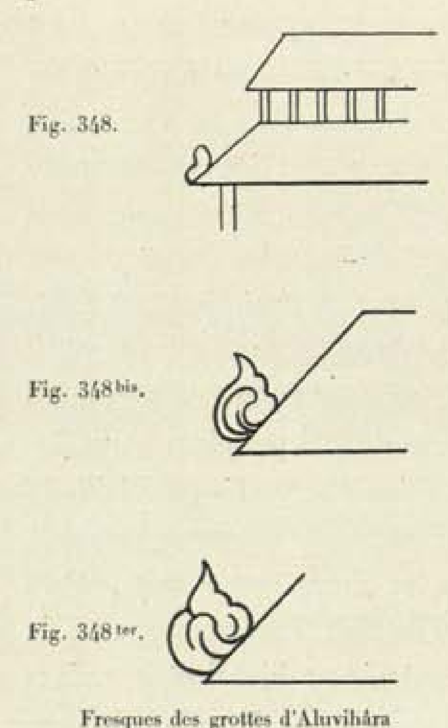


Fig. 348.

Fig. 348 bis.

Fig. 348 ter.

Fresques des grottes d'Aluvihâra (1er siècle av. J.-C. ?).

Les makaras ont la même forme qu'à Dambulla et dans quelques-uns des plus anciens monuments des Indes ; ce sont des crocodiles ou des animaux fabuleux qui ont la gueule tournée vers l'intérieur et la queue roulée et stylisée vers l'extérieur (fig. 43, p. 44). Les niches à bouddha des fresques sont couronnées d'un arc à fleurs stylisées sans makara que l'on rencontre couramment dans toute l'Indo-Chine. Ce motif décoratif est d'origine indienne.

Il est à remarquer que les maisons de Ceylan et les édifices modernes de style hindou n'ont jamais de toits à la chinoise ; il est donc à présumer que les rares crochets que nous avons signalés à Aluvihâra et que nous signalerons à Dambulla et à Polonnaruwa sont des motifs voulus et résultant d'une tradition.

Cette réflexion nous est surtout venue au sujet des fresques du temple de Kelani près Colombo, et d'autres temples relativement peu anciens où, au milieu de détails franchement européens, tels qu'une sorte de landau au marchepied en fer, on voit des toits in-

diens à crochets d'un caractère absolument archaïque dont les modèles n'existent pas à Ceylan et qui sont certainement la reproduction d'anciennes formules décoratives.

DAMBULLA

Les grottes de Dambulla se trouvent sur le côté gauche de la route postale qui conduit à Trinquemalé, à une quarantaine de kilomètres au Nord de Matalé. Elles sont au nombre de 5. Ce sont, comme à Matalé, de simples surplombs de rochers fermés par un mur dont les fenêtres obstinément closes maintiennent une obscurité mystérieuse et voulue à l'intérieur des temples. Ces grottes ont longtemps servi de refuge ainsi que celles de Matalé au roi Walagam-Bahu vers l'an 90 ou 80 avant notre ère. Elles ont été consacrées au culte par le même monarque, le jour où il parvint à remonter sur le trône. Les parois très inégales du temple, c'est-à-dire du rocher, sont couvertes comme à Matalé de peintures fort curieuses, mais malheureusement remaniées.

La dernière réparation, au dire de M. Bell, directeur du service archéologique, daterait du XVIIIe siècle. Il est admis que ces peintures qui m'ont paru singulièrement fraîches dans certaines grottes, n'ont jamais été modifiées dans leur dessin et dans leurs couleurs. On aimerait toutefois avoir à cet égard une certitude basée sur des preuves réelles. La restauration la plus importante, citée par les Annales, daterait de 1192 de notre ère. Elle fut l'œuvre du roi Kîrti Nissanka qui voulut réparer les dégâts causés par une invasion de Malabars. Les temples renferment des statues de Bouddha, debout ou couché, mais la grotte principale est dédiée à Vichnou dont la statue particulièrement vénérée du public et des bonzes semble faire très bon ménage avec les autres effigies du Bouddha. Il est singulier de rencontrer à Ceylan, l'île sainte, ce

mélange de brahmanisme ou plutôt d'hindouisme et de bouddhisme ; nous aurons encore l'occasion de faire la même remarque à Polonnaruwa.

Certaines fresques de la grotte principale offrent un intérêt de premier ordre ; elles se trouvent dans le coin le plus obscur de la partie droite. Certains indices nous font croire qu'elles sont la reproduction assez ancienne de fresques datant du 1er siècle avant notre ère. On y voit des scènes historiques, telles que l'arrivée du prince Vijaya à Ceylan, la prédication de Mahinda et le célèbre combat où le roi Dutthagâmanî, en l'an 164 avant J.-C., battit le prince Elâra, usurpateur venu de Tanjore, et lui coupa la tête. Chose étrange et inquiétante, le roi Dutthagâmanî est représenté dans la circonstance avec des bottes mousquetaire, genre Louis XIII (déjà !), en cuir jaune avec des bouts recourbés à l'indienne. Les armes sont du modèle antique, les étendards ressemblent à nos gonfalons du moyen âge ; ils sont ornés dans le haut du soleil et de la lune, dans le bas d'un lion rampant tenant un sabre dans une patte de devant. Ce sont là des motifs persans ajoutés certainement après coup [1].

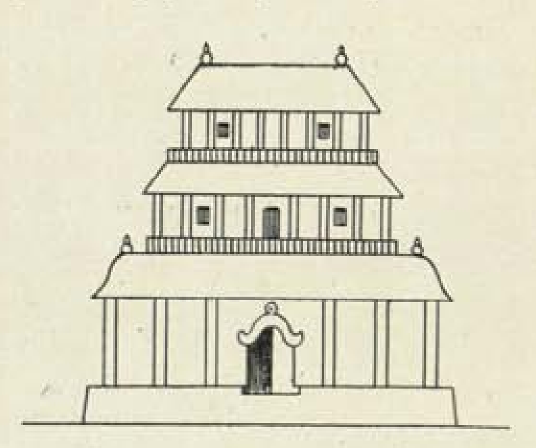


Fig. 349. — Fresques des grottes de Dambulla (1er siècle av. J.-C.).

Le palais du prince est un édifice à trois étages en retraits successifs, avec vérandas, sans crochets à la chinoise. Les colonnes et balustrades paraissent être en bois et sont peintes en jaune ou en

1. L'étendard au lion rempant se trouve dans une autre série de scènes au milieu de la porte principale. Les personnages de cette dernière scène sont de grandeur naturelle.

rouge. Les fenêtres sont fermées par de simples barreaux en bois. Les balustrades des vérandas sont également de simples barreaux. Nous donnons le croquis sommaire de l'édifice (fig. 349). Dans la salle du bas, il y a divers personnages. Le roi Dutthagâmanî est assis sur un trône et reçoit un sabre que lui donne un jeune homme, à moins que ce ne soit l'inverse. Au dehors du palais, de nombreux cadavres auxquels on a coupé la tête symbolisent naïvement la grande bataille dans laquelle le roi a reconquis son trône. Lui-même est à cheval, chaussé de ses fameuses bottes ; il coupe vaillamment la tête de son adversaire.

Dans le même coin de la grotte sont représentés deux autres édifices : l'un est un simple pavillon d'habitation, un Bouddha dans une niche occupe la position centrale de la salle à colonnes du rez-de-chaussée (fig. 349 bis), l'autre est un pavillon à trois étages en retrait les uns des autres avec crochets à la chinoise, qui fait partie d'une scène de la prédication de Mahinda. Les crochets des toits ne sont pas franchement indiqués dans la restauration et apparaissent sous la peinture. C'est du moins notre impression. Il serait à désirer que des photographies de ces scènes historiques fussent prises et publiées. La lumière serait suffisante, à condition que l'on fît ouvrir une fenêtre condamnée qui donne sur ce réduit obscur.



Fig. 349 bis. — Fresques des grottes de Dambulla (1er siècle av. J.-C.).

Une autre peinture de palais, fort curieuse, se trouve dans la dernière grotte. Nous en avons fait le dessin simplifié (fig. 350). Il y a des personnages à tous les étages. Au rez-de-chaussée un Bouddha assis trône au milieu de la salle centrale. L'édifice était probablement construit en briques et bois. Les colonnes et les balustrades

sont généralement de couleur jaune, ce qui signifie, suivant l'usage indien, qu'elles étaient dorées comme le sont encore les palais de Mandalay. Nous avons omis de noter sur place, la couleur des toits. Il est probable qu'ils étaient dorés également. Dans chaque entre-colonnement sont suspendus des ornements dont il nous a été impossible de reconnaître la nature, en forme d'éventail ou de chasse-mouche, ou peut-être de fleurs de lotus. Le peintre a probablement voulu représenter des fleurs. Cette ornementation se rencontre constamment au Boro Boudour.

Nous croyons que ces palais sont bien la répétition des anciennes

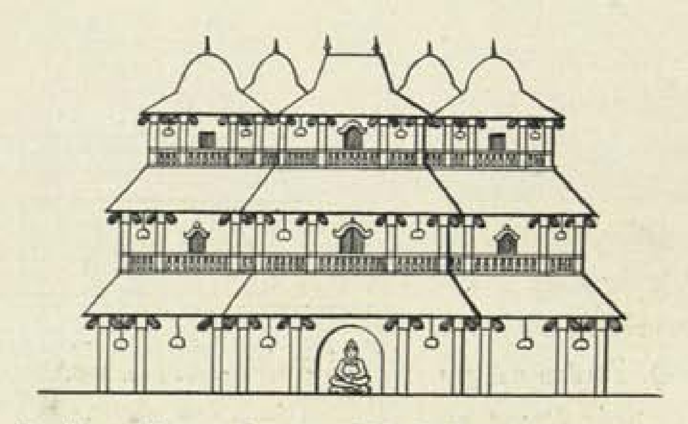


Fig. 350. — Fresques des grottes de Dambulla (1er siècle av. J.-C.).

fresques. Un examen minutieux à l'aide de bougies nous a permis de constater sur les parois les plus obscures de la grotte principale, au fond, à droite, dans une partie non remaniée, et aux trois quarts effacée, les lignes principales de palais analogues peints en blanc avec colonnes et balustres jaunes et rouges.

Du haut du rocher de Dambulla, on aperçoit à une dizaine de kilomètres, au nord-est, le bloc de rocher sur lequel se dressait la célèbre forteresse de Sigiri. Malgré l'immense et mystérieuse attraction que ces ruines produisent sur les touristes nous n'en dirons que quelques mots.

SIGIRI

Sigiri est un énorme rocher abrupt de 140 mètres de haut, qui émerge, seul, au milieu de la forêt tropicale qui couvre tout l'intérieur de Ceylan. Voici son histoire succincte, d'après le Mahâvansa. L'an 478 après J.-C. le roi Kâçyapa ayant détrôné son père, le fit mettre à mort, puis se réfugia à Sigiri où il se fortifia. Dix-huit ans plus tard, il fut vaincu et tué dans la plaine voisine par son frère. La ville fut ensuite abandonnée (fig. 351).



Fig. 351. — Sigiri (ve siècle A. D.)

La forteresse offre peu d'intérêt au point de vue de l'archéologie comparée. La ville basse a disparu, il ne reste que des vestiges du parapet. Le chemin de ronde, les escaliers et les échelles de fer — ces dernières naturellement modernes — qui permettent d'atteindre le sommet du rocher sont curieuses et suffisent à la joie du touriste sportif. Deux plates-formes successives de 20 mètres sur 20 environ étaient occupées par les gens du prince ; les maisons dont on a dégagé les fondations étaient petites et construites probablement

en bois car il ne subsiste que quelques briques de soubassement. Le palais se dressait sur la plate-forme la plus haute du rocher ; il n'en reste que les fondations et la marque de l'emplacement des piliers. Quelques peintures, très bien reproduites au Musée de Ceylan, se voient sur une paroi du rocher : leur accès est particulièrement pénible.

Nous croyons qu'il existe d'autres peintures à une heure de marche plus au nord, dans une grotte formée par le surplomb d'un rocher. Nous n'avons pu y parvenir, le sentier étant complètement obstrué par la végétation depuis quelques années.

Le Service archéologique a trouvé à Sigiri 3000 pièces de monnaie romaine des quatre premiers siècles de notre ère jusqu'à Julien l'Apostat inclus. On s'explique difficilement la cause de la présence de ce trésor dans une ville fondée à la fin du ve siècle, c'est-à-dire plus d'un siècle après la mort de Julien l'Apostat. Un fait non moins curieux est la rareté, aussi bien à Sigiri qu'ailleurs, des monnaies byzantines. On ne nous en a jamais montré.

POLONNARUWA

Les ruines de Polonnaruwa présentent un immense intérêt parce qu'elles sont en bon état de conservation. L'accès en est aujourd'hui très facile par une assez bonne route carrossable qui se détache à l'Est de la route de Trinquemalé.

La ville de Polonnaruwa fut fondée l'an 769 après J.-C. par Agrabodhi IV qui y transporta le siège du gouvernement après l'abandon d'Anurâdhapura considérée comme trop voisine de l'Inde et trop accessible aux bandes de Tamouls. Déjà en 650, le roi Siri-Sangabodhi II y avait édifié un palais, mais il ne semble pas que la nouvelle ville ait jamais joui d'une bien grande prospérité jusqu'à l'avènement du célèbre roi Parâkrama-Bâhu (1153-1186).

Les Tamouls, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'emparèrent de la ville en 1023 et y établirent une vice-royauté jusqu'en 1071, c'est-à-dire pendant 48 ans.

En 1240, la ville de Polonnaruwa fut définitivement abandonnée. Elle se trouve aujourd'hui en pleine forêt et complètement envahie par la brousse. On vient y chasser l'éléphant. Les principaux monu-

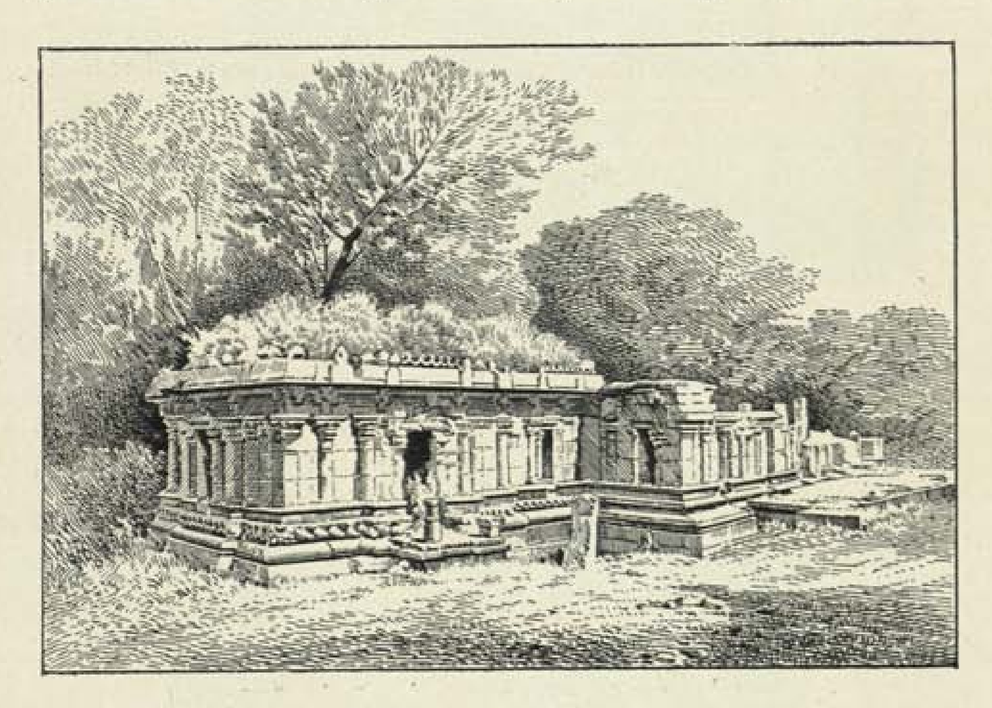


Fig. 352. — Dalada Maligava.

ments de la ville, soit une vingtaine de temples ou de stûpas, sont en bon état, bien restaurés et absolument dégagés de la végétation qui les recouvrait et les cachait autrefois. Ce résultat est dû au zèle intelligent du Chef du Service archéologique de l'île, M. Bell.

La plupart des monuments encore debout datent du règne de Parâkrama-Bâhu ; ils sont en briques, de style franchement dravidien, et ont été construits par des architectes tamouls que le roi, au dire du Mahâvansa, fit venir de Madura, Tanjore, etc... pendant la période glorieuse où il fit la conquête des districts Sud de l'Inde.

Le souvenir d'Anurâdhapura se manifeste par deux stûpas, quelques terrasses couvertes de piliers monolithiques et quelques pierres

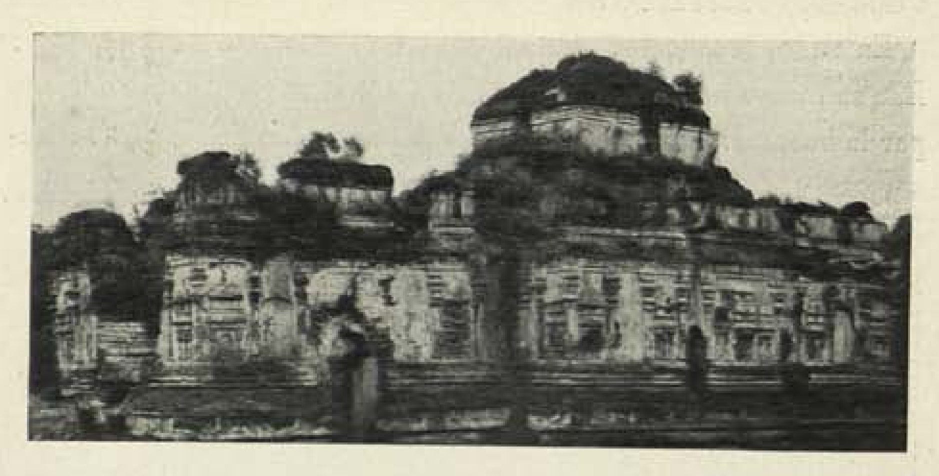


Fig. 353. — Thûpârâma à la Polonnaruwa, face nord (XII[e] siècle A. D.).

de lune, mais l'ensemble est dravidien. Les bas-reliefs en briques et stuc qui ornent les murs des principaux temples offrent de ce fait un



Fig. 354. — Thûpârâma à Polonnaruwa (XII[e] siècle A. D.), face sud.

intérêt de premier ordre parce qu'ils permettent de se faire une idée des habitations de l'époque en matériaux légers, habitations qui ont

disparu, comme nous l'avons déjà dit, et qui ne se retrouvent même pas aux Indes.

On arrive à Polonnaruwa par la route de Dambulla à Trinquemalé. On remarque à droite et à gauche de la route, dans une clairière, quelques ruines à piliers monolithiques semblables à celles d'Anurâdhapura. On distingue entre autres deux lingas encore debout. On ne tarde pas ensuite à rencontrer une terrasse de 150 mètres de long sur 100 de large environ et de 2 mètres de haut sur laquelle se pressent les principaux monuments de la ville.

Dalada Maligava (fig. 352) est un temple en pierre de style dravidien édifié en 1198 par le roi Kîrti Nissanka. Le temple proprement dit est précédé d'un vestibule quadrangulaire dont le toit est tombé. Nous n'insisterons pas sur ce temple fort bien conservé ; nous nous contenterons de faire observer que son plan et son style sont absolument hindous.

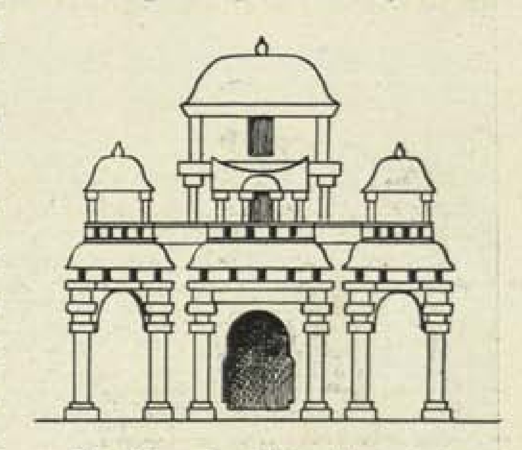


Fig. 355. — Bas-relief en brique et stuc de la face sud de Thûpârâma.

Thûpârâma. — Ce temple (fig. 353, 354) est bien conservé. Il porte le même nom que l'un des stûpas d'Anurâdhapura : il est purement dravidien et pourrait tout aussi bien se trouver à Madura qu'à Polonnaruwa. Il est attribué au roi Parâkrama-Bahu.

L'édifice comprend deux parties : une sorte de vestibule et le sanctuaire ou cella. La voûte de la cella est ogivale et les briques qui la composent ne sont pas disposées en encorbellement, mais à la Persane, ainsi que nous l'avons souvent signalé à Pagan. Sur les

murs se trouvent de curieux bas-reliefs en briques et stuc qui sont l'image des monastères de l'époque. Le toit d'un petit édicule qui surmonte la porte centrale de l'édifice représenté dans le bas-relief est tout à fait de modèle chinois (fig. 355).



Fig. 356. — Sat Mahal Prâsâda à Polonnaruwa (XII[e] siècle A. D.).

Une jolie frise de lions accroupis ou debout souligne la base du temple.

Sat Mahal Prâsâda. — C'est une pyramide quadrangulaire à six

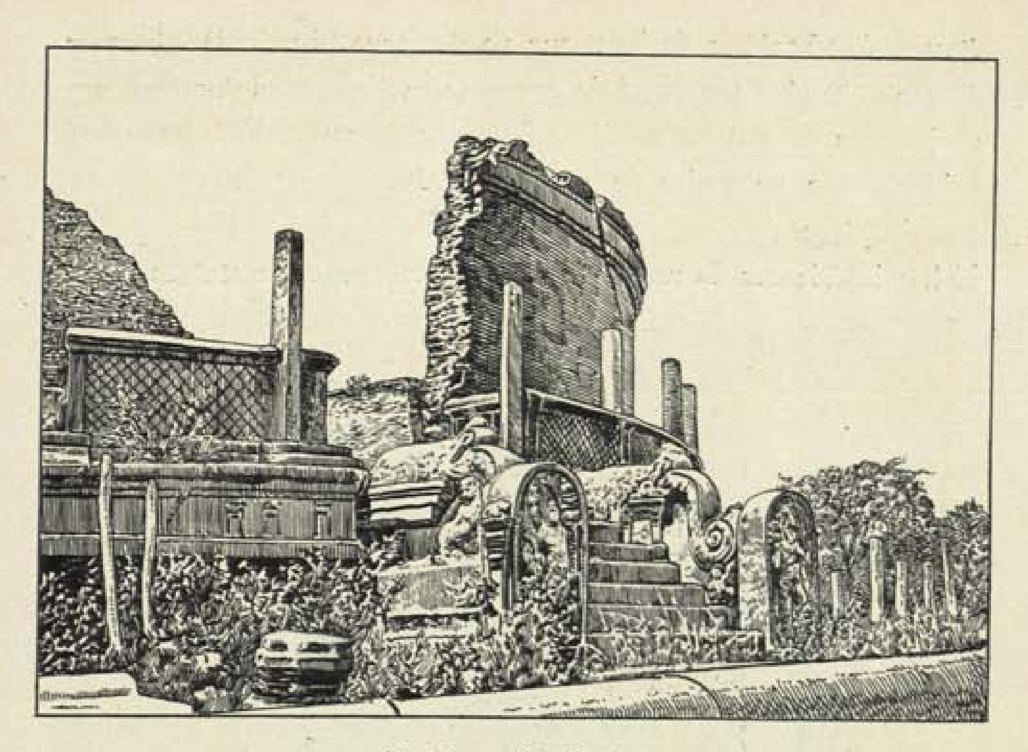


Fig. 357. — Wata Dagê.

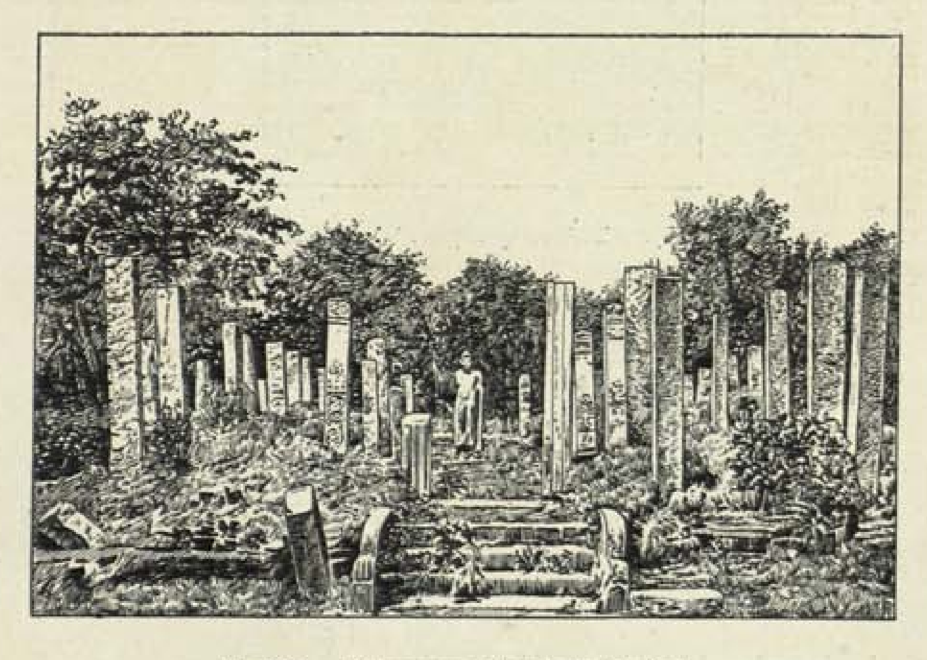


Fig. 358. — Polannaruwa. Temple du XIIe siècle.

étages, de 15 mètres de haut sur 10 de large (fig. 356). Chaque étage est orné d'une niche de quelques centimètres de profondeur abritant un élégant bas-relief du Bouddha debout [1]. Un escalier en briques avec un palier de 0m,25 à 0m,30, permet de monter au premier étage ; il s'arrête là. La pyramide est pleine, mais les quatre niches intérieures du rez-de-chaussée, dépourvues de statues, sont



Fig. 359. — Rankot Dagoba (XIIe siècle). Polonnaruwa.

entourées d'une gaine très étroite de 0m,50 environ de large, formant corridor comme dans le petit pagodon de Lémiétna à Prome.

Cette pyramide a souvent été comparée aux tours khmères, et de fait elle est conçue dans le même esprit, mais il n'y a là qu'une simple coïncidence, qui provient de ce que toutes ces tours sont d'origine indienne, ou dérivées de types indiens.

1. Les bas-reliefs ont presque tous disparu.

Wata Dagé, « le dagoba rond ». — C'est un édifice circulaire qui n'a probablement jamais été recouvert, ainsi que semblent l'indiquer les pierres qui forment la corniche du mur. Un petit stûpa s'élève



Phot. Skeen, à Colombo.

Fig. 360. — Jetavanârâma (XIIe siècle).

en son milieu. L'escalier est du style d'Anurâdhapura (fig. 341). La partie la plus intéressante du monument est une balustrade extérieure en pierre pleine, à dessins hindous, mais conçue dans l'esprit

byzantin. C'est une vraie broderie sur pierre, dont nous avons le regret d'avoir perdu la photographie (fig. 357).

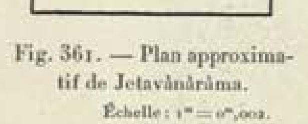


Fig. 361. — Plan approximatif de Jetavânârâma.
Échelle : 1m = 0m,002.

On identifie généralement ce temple avec celui qui fut édifié par Mahinda, ministre de Parâkramabâhu (1164-1197)[1].

Il existe encore deux ou trois temples sur la terrasse qui constitue pour ainsi dire l'acropole de la cité. Nous donnons la photographie du mieux conservé d'entre eux. C'est un temple du genre de ceux d'Anurâdhapura. Un Bouddha en pierre en occupe l'extrémité (fig. 358).

Rankot-Dagoba. — A 1500 mètres environ plus au nord, dans la forêt, se trouve un stûpa en briques du style d'Anurâdhapura. Il a été construit par Parâkrama-Bâhu (fig. 359). La retombée des arcs

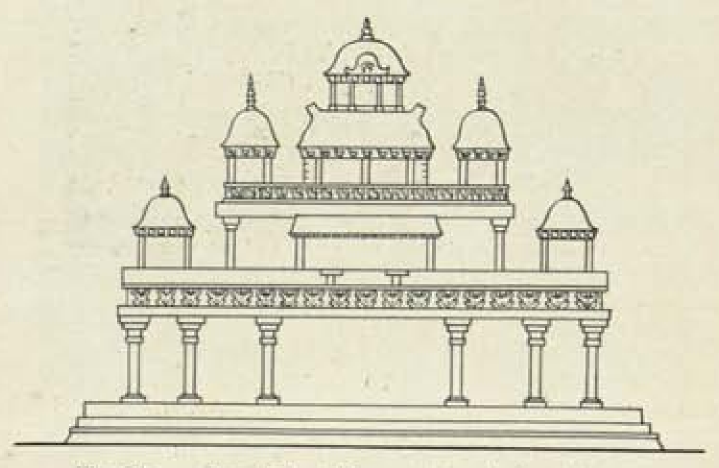


Fig. 362. — Bas-relief en briques et stuc de Jetavânârâma.

des petits édicules qui se trouvent à la base du monument aux

1. H.-W. Cave. *The ruined cities of Ceylon*. London, 1904, p. 155.

extrémités des deux diamètres perpendiculaires, est en forme de makara, mais il ne reste que l'ossature en briques. Ces chapelles sont dues au roi Kîrti Nissanka qui monta sur le trône en 1192. Le stûpa (à Ceylan on dit de préférence : le dagoba) a 70 mètres de haut environ sur 60 de base.

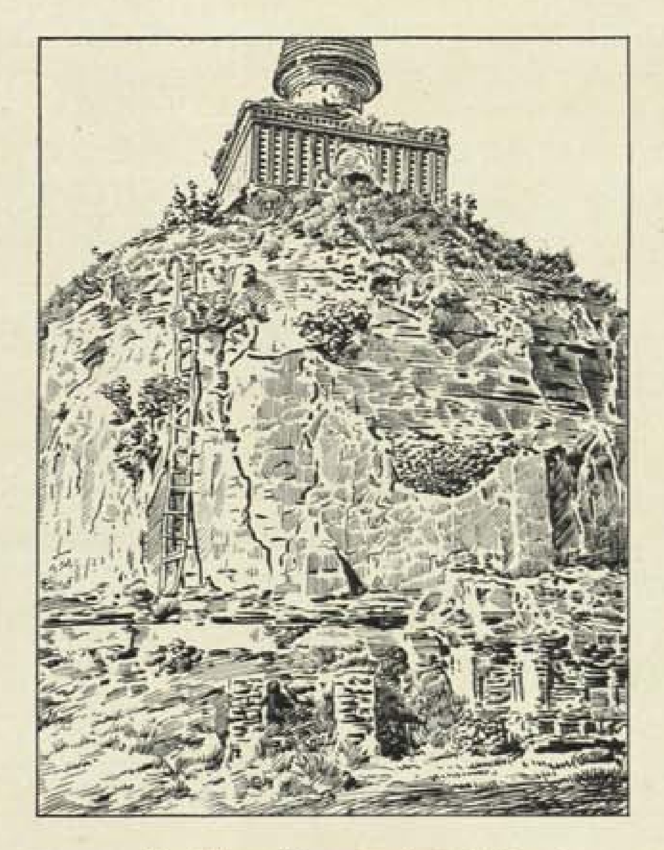


Fig. 363. — Polonnaruwa (XIIe siècle).

Jetavanârâmâ. — Ce temple, le plus intéressant peut-être de Polonnaruwa (fig. 360) est de pur style dravidien. C'est une construction allongée de 35 mètres de long sur 15 de large et 20 mètres de haut environ [1] comprenant trois salles, sur plan télescopique

1. Mesures approximatives comptées au pas.

(fig. 361). La salle du fond qui est la plus grande contient une statue colossale du Bouddha qui devait être éclairée par le haut comme au temple d'Ananda à Pagan. Les murs extérieurs sont décorés d'une série de bas-reliefs en briques et en stuc représentant des monastères et des pagodes de l'époque. C'est un véritable dictionnaire d'archéo-



Fig. 364. — Vichnou Devale (XIIe ou XIIIe siècle).

logie. Nous avons fait le croquis de l'un de ces bas-reliefs absolument typiques (fig. 362) qui annonce déjà au XIIe siècle, pour les constructions légères, les édifices de l'époque mongole, de Delhi, Agra, etc.

On peut rapprocher notre édifice à étages et clochetons des bas-reliefs d'Anurâdhapura et du palais de Dambulla et aussi des bas-

reliefs du Boro Boudour (voir Pleyte) qui sont du IX[e] siècle [1]. Depuis des siècles et des siècles les Hindous ont construit de la même manière des édifices à étages superposés et en retrait les uns des



Phot. Skeen et C[e], Colombo

Fig. 365. — Demala Maha seya (XII[e] ou XIII[e] siècle).

autres. Peut-être y aurait-il intérêt à étudier de plus près les bas-reliefs des édifices de l'Inde.

A côté du Jetavânârâma se trouve un autre stûpa de 30 mètres de

1. Pleyte *Die Buddha Legende*. — Leemans, *Boro Boudour*. Leyde, 1873-74.

haut environ et de 25 mètres de diamètre, couvert en stuc. Ce dagoba est tout à fait du style courant d'Anurâdhapura.

Galvihara. — Par Galvihara on entend un ensemble de rochers sculptés comprenant : 1° un grand Bouddha couché de 45 pieds de long ; 2° un sanctuaire dans lequel est un Bouddha assis de 7 pieds de haut ; 3° un Bouddha assis de 15 pieds de haut ; 4° une statue d'Ananda de 23 pieds de haut. Le tout est attribué au règne du roi Parâkrama-Bâhu.



Fig. 366. — Le roi Parâkrama Bâhu.

Nous ne croyons pas utile d'en donner les photographies. Certains détails cependant nous ont frappés. Ainsi dans le sanctuaire du Bouddha assis, le barreau supérieur du dossier du trône est terminé aux deux extrémités par un makara et est soutenu par des lions hiératiques debout, de style persan, que nous avons déjà remarqué dans les petits ex-voto en brique recueillis à Prome et qui peuvent être des VIe et VIIe siècles. Un fauteuil de ce genre existe à Amarâvâti [1] (IIe siècle de notre ère) et dans d'autres monuments indiens. Enfin sur le barreau supérieur du dossier de ce même fauteuil et sur les makaras deux divinités brahmaniques (Çiva) se tiennent debout.

Deux autres temples, dont nous donnons des photographies :

1. *Archæological Survey of India. The Buddhist Stûpas of Amarâvati and Jagayyapeta by* J. Burgess. London 1887, planche XXVI.

Vichnou Devale et Demala-Maha-Seya (fig. 364, 365) qui sont considérés comme étant du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe siècle, se trouvent un peu plus loin, dans la forêt. Ils sont de style dravidien. Une inscription tamoule se trouve à Vichnou-Demala.

Statue du roi Parâkrama-Bâhu. — Cette statue se trouve au sud de Polonnaruwa. Son moulage existe au musée de Colombo. Elle est fort belle. Il semble que le bon roi avait un peu le type Mongol (fig. 366).

Nous arrêtons ici nos considérations sur l'architecture de Ceylan. Nous pensons que nos nombreuses photographies et nos croquis auront permis au lecteur français de se faire une idée de cette architecture un peu mystérieuse, qui n'est en somme qu'une réédition, avec quelques variantes, des monuments anciens de l'Inde.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Résumons en quelques lignes les principales idées que nous avons émises dans le cours de cet ouvrage.

1° L'art hindou ancien, et par art il faut entendre ici surtout l'architecture, se compose d'éléments indigènes complétés par un fort appoint persan et grec.

2° Les premiers architectes de l'Inde ont surtout construit en bois et c'est ce qui explique l'emploi méthodique des voûtes en encorbellement et des loggias ou balcons couverts ; ils n'ont commencé à employer la brique et la pierre qu'au IIe siècle avant notre ère (sauf pour les stûpas).

3° L'art musulman de Bagdad a probablement emprunté à l'art hindou vers les VIIIe et IXe siècles le système des loggias.

4° Les populations de l'Indo-Chine et de l'Insulinde ont reçu de l'Inde, dans le courant des deux premiers siècles de notre ère, la civilisation, la religion, les dialectes et les arts. Le tout s'est modifié à la longue dans chaque pays et a subi une forte empreinte locale sous laquelle, avec un peu de patience, on retrouve toujours l'apport primordial de la mère-patrie.

5° Les plus anciens monuments en brique et en pierre de l'Indo-Chine et de l'Insulinde ne sont pas antérieurs au VIe siècle de notre ère et présentent presque tous un caractère de famille surtout au Cambodge et dans l'ancien Annam (Champa).

Dans le Cambodge les tours pyramidales ne tardent pas à s'entourer d'enceintes concentriques à galeries. Le Cham plus pauvre se contente d'un seul mur de clôture. Java construit son gigan-

tesque Boro Boudour et semble ensuite se laisser impressionner un peu par les tours du Champa, puis par la Chine. La Birmanie s'inspire surtout de l'architecture de la côte d'Orissa et de l'Inde septentrionale, ainsi que de la Perse. Quant à Ceylan qui appartient à l'Inde proprement dite, ses temples sont surtout dravidiens.

6° A partir des VIe et VIIe siècles apparaissent brusquement dans tout l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indo-Chine), les édifices dits à la Chinoise en briques et stuc, à toits superposés et crochets. Ces édifices sont le résultat d'une adaptation chinoise du style ancien du Nord de l'Inde et spécialement du Népal (plaque de Sohgaura du IIIe siècle avant notre ère). Cette nouvelle mode, à en croire les bas-reliefs du IXe au XIIIe siècle du Cambodge et du Xe au XIIIe siècle de Birmanie, a d'abord été appliquée aux édifices de construction légère et spécialement aux édifices civils.

Les temples et les monastères conservent le monopole des grandes constructions en brique et en pierre.

7° A partir du XIIIe siècle le style dit chinois (toits superposés à crochets, construction en bois et stuc et briques) est employé indifféremment en Indo-Chine (probablement pour des raisons d'économie), pour les édifices de tout genre, civils et religieux. C'est à ce moment que le Siam entre en scène.

Nous voilà bien loin des origines fabuleuses attribuées il y a peu d'années encore aux manifestations architecturales de l'Inde, de l'Indo-Chine et même, pour certains détails, de Chine.

Où s'arrêtera le zèle des démolisseurs de légendes ?...

L'indianisme lui aussi a ses libres penseurs et voici déjà que M. Joseph Halévy nous affirme que le sanscrit n'a été doté d'une écriture qu'après la conquête de la Perse et des Indes par Alexandre le Grand !

Mais chut... Ce sont là des choses mystérieuses qui ne font pas partie de notre domaine. Évitons les procès-verbaux.

APPENDICE

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE PAGAN

PAR M. DUROISELLE
Professeur de pâli au Collège de Rangoon.

L'histoire de la Birmanie est en grande partie, jusqu'au commencement du XIᵉ siècle, *terra incognita* ; plusieurs raisons peuvent être assignées pour expliquer cette déplorable ignorance. Jusqu'à présent les nombreuses annales birmanes n'ont été étudiées que par fragments, sans suite, sans essayer d'en réunir les divers chapitres, très complexes, il est vrai, en un tout unifiant qui puisse nous montrer clairement, en une vue d'ensemble, les étranges vicissitudes des nations, très distinctes, qui se sont disputé son sol. Le seul effort fait en cette direction est l'*History of Burma* de Sir Arthur Phayre ; malheureusement, Sir A. Phayre n'a pas utilisé certains documents d'une suprême importance pour l'élucidation de l'histoire des siècles précédant immédiatement le XIᵉ : l'évidence du langage même, populaire et poétique ; celui des inscriptions, presque incompréhensible aux Birmans d'aujourd'hui ; les vieilles superstitions et coutumes et, surtout, l'histoire des pays limitrophes. Par exemple, une comparaison sommaire des vocabulaires birman et tibétain, et des tribus montagnardes qui séparent maintenant les deux nations, ne laisse aucun doute sur leur affinité, sur

les arts déjà connus des tribus tibétaines et birmanes avant leur immigration et séparation et sur l'influence probable du Nord-Ouest dans la vallée de l'Irraouaddy. De même, l'examen des langues mône et khmère ne peut laisser de doute sur les affinités de ces deux nations et sur les influences réciproques qu'elles subirent jusqu'au xii[e] et même xiii[e] siècle ; ici aussi, les légendes et superstitions khmères et mônes, si semblables, sauf dans quelques détails sans importance, indiquent une communauté d'origine, d'idées et de caractère qu'on ne peut plus longtemps ignorer.

Les documents chinois sont aussi devenus indispensables pour l'étude de l'histoire birmane, car, non seulement ils complètent les chroniques nationales, mais ils révèlent des événements de haute importance, qu'on ne saurait trouver autre part.

L'histoire des huit premiers siècles environ est donc nécessairement vague et nécessitera les patientes recherches du linguiste et, surtout, la recherche et le déchiffrement des Annales mônes[1].

La Birmanie offre un champ aussi vaste qu'intéressant aux études de l'orientalisme indo-chinois. Elle touche d'un côté à l'Inde et de l'autre à la Chine. Du côté de l'Inde elle a reçu, dès une époque très reculée, des influences profondes, apparentes encore dans certaines coutumes nationales, et dans des superstitions et pratiques dont l'origine, à l'œil exercé, ne peut être douteuse. Les noms anciens des villes et des rivières apportent une autre preuve de l'influence hindoue ; influence si ancienne que même les chroniques birmanes attribuent à des princes indiens la fondation de la première dynastie à Tagoung, métropole qui fut connue de Ptolémée. Malgré cela les Birmans sont restés bien Birmans dans leur langue et la grande masse de leurs coutumes et, chose étrange, ils montrent,

1. Ces annales ont été retrouvées assez récemment à Moulmein. Elles constituent avec beaucoup d'écrits religieux le fonds talain de la Bernard Library à Rangoon. M. Duroiselle en a entrepris la traduction.

(Note du général de Beylié).

en toute occasion, un mépris profond pour ces anciens civilisateurs qui ont tant fait, inconsciemment peut-être, pour les retirer de cette vie nomade qu'ils menaient dans la vallée de l'Irraouaddy, d'où ils avaient chassé devant eux les Môns. Non moins intéressantes sont les relations de la Birmanie avec la Chine par la province de Yunnan, relations presque aussi vieilles que celles avec l'Inde.

Il importe de constater que les pistes dè la haute Birmanie, dès les derniers siècles avant notre ère, étaient suivies par les caravanes de marchands et les apôtres bouddhistes de l'Inde se rendant en Chine, ainsi que par les pieux pèlerins de ce dernier pays allant visiter le berceau d'origine de leur nouvelle religion. L'influence chinoise est moins visible que l'indienne, mais a laissé des traces profondes dans le langage; l'élément indien a imprimé son sceau sur les çâstras, sur les superstitions, sur les stèles[1].

L'influence dravidienne se fit non moins sentir au sud, dans les provinces maritimes, mais elle n'affecta profondément, avant et après l'ère chrétienne, que les Môns seuls, car à cette époque les provinces maritimes n'étaient point la Birmanie; elles étaient occupées par ce peuple, d'origine, de coutumes et de langue, si différent des Birmans, et apparenté très intimement aux Khmèrs. L'influence pégouane et, par ricochet, l'influence dravidienne, ne se fit réellement sentir qu'au XI[e] siècle, lors de la conquête de Tathôn par le roi birman Anoratha (Anuruddha). Mais cette influence fut loin d'être aussi considérable qu'on l'a cru jusqu'à présent — l'architecture et les inscriptions en sont une preuve irrécusable.

L'influence du côté du Nord-Ouest a été plus grande qu'on ne l'a généralement pensé — nous le voyons par la langue, les croyances, les pratiques tantriques et quelques bas-reliefs de l'Ananda.

1. Nous n'avons de preuves suivies de l'introduction du bouddhisme en Chine que sous l'empereur Ming-ti; mais il en existait déjà des traces avant cette époque dans la littérature de ce pays.

(Note de M. Duroiselle).

L'influence indienne a été la plus considérable. Des Indiens furent les premiers colonisateurs, au sud et au nord ; il est impossible de fixer l'époque exacte à laquelle la colonie hindoue descendit par la Vallée de Kubo et s'établit à Tagoung, au-dessus de Mandalay ; leur arrivée a été de beaucoup antidatée ; on la place généralement entre le VIIIe et le VIIe siècle avant J.-C., d'après les Annales birmanes ; mais on sait combien la mémoire des faits historiques chez les nations indo-chinoises est courte et défectueuse ; de plus, à cette époque, la nation n'était pas encore formée ; la vallée de l'Iraouaddy jusqu'à Prome était habitée par des peuplades nomades qui avaient repoussé devant elles les tribus mônes vers le delta, et qui parcouraient le pays en tous sens. Les noms de trois de ces peuplades sont restés dans la mémoire nationale : les Pyus, les Kamrams et les Saks. Les Pyus (chinois Piao) étaient destinés à former, plus tard, après la destruction de Prome, le noyau de la nation birmane, mais non sans des luttes sanglantes et seulement après avoir subi, pendant de longues années, le joug des Kamrams (Pagan et Maharajavari), et avoir été battus et repoussés au-dessus de Prome par les Môns.

Il ne peut y avoir de doute que des Hindous colonisèrent la partie supérieure du bassin de l'Iraouaddy et descendirent par la vallée de Kubo, probablement vers le IIe ou le Ier siècle avant J.-C. La date du VIIIe siècle donnée par les Birmans ne fut assignée qu'après coup pour flatter la vanité des rois en les faisant descendre d'une ancienne maison kshatriya imaginaire. L'histoire de cette époque n'a rien à faire avec les Pyus : c'est l'histoire d'une colonie indienne presque complètement anéantie plus tard et dont les restes furent amalgamés par les tribus environnantes. En effet, vers le commencement de l'ère chrétienne, ou un peu après, des gens du nord-est, Thais probablement, descendirent brusquement sur Tagoung qu'ils prirent et ruinèrent. Les colonisateurs essayèrent de se rétablir, mais ne réussirent point. Nous les retrouvons plus tard, décimés, à

Kalê, où les tribus semblent les avoir rapidement englobés ; c'est un détachement de cette nouvelle colonie de Kalê qui traversa les collines et s'établit dans l'Aracan. Un élément indien assez prononcé se reconnaît au premier coup d'œil dans la physionomie de l'Aracanais.

Les rois de Tagoung ne furent pas les ancêtres des rois de Pagan, mais, pour la plus grande gloire de leurs rois, les historiens adulateurs ont rattaché la dynastie de Prome (de laquelle, dit-on, sont descendus les rois de Pagan) à celle de Tagoung par une légende merveilleuse qui se retrouve en sanscrit, notamment dans le Mahâvastu (histoires de Padmavatî et de Nalinî). Je suis porté à croire que la colonie de Prome n'a jamais eu aucune réelle connexion historique avec celle de Tagoung ; cette dernière était venue par le Nord-Ouest, tandis que les colonisateurs de Çrîkshetra étaient probablement originaires du Sud-Est. Sur les côtes, non loin de Rangoon (à cette époque Utkalâpa), se trouvaient en effet déjà plusieurs colonies hindoues qui ne furent détruites qu'au XIe siècle par Anoratha. Ces colonies avaient toujours été aux prises avec les Talains, ainsi que les Annales de ces derniers en font foi : ces Annales ajoutent que les colonisateurs des côtes étaient venus par mer. Enfin, à en croire la tradition confirmée, du reste, par la constitution géologique du sol, un grand bras de mer s'avançait dans les terres non loin de Prome. Ainsi que les noms de Prome en font foi, la ville devait être presque purement indienne : Çrîkshetra, Pissanumyo = la ville de Vichnou, Rshimyo, la ville de l'ermite. Les ruines de la ville indiquent une immense influence hindoue : nous y avons rencontré d'énormes pierres en grès, sculptées, dont certains personnages ont la coiffure et le costume indiens ; une statue brisée de Çiva, et une autre, bien conservée, de Vichnou ; enfin, une petite tablette votive trouvée incrustée dans l'épaisseur d'un mur et portant deux lignes d'inscription en lettres très fines et effacées, qu'un premier examen me fait penser être du sanscrit. Les tribus voisines

de Prome étaient en guerre continuelle entre elles, avec Prome et avec les Talains. Ces derniers étaient déjà formés en nations et voyaient d'un œil jaloux les colonies indiennes s'établir sur leur territoire.

La date donnée et généralement adoptée pour la destruction de Prome est environ 104 ans après J.-C., mais, cette date, comme toutes celles qui ont précédé les premières années du XIe siècle, est certainement très inexacte. Je suis enclin à placer la chute de Prome entre le Ve et le VIe siècle. Les Talains, au dire des Annales birmanes et talaines, détruisirent la ville. Les Pyus, la plus grande et la plus forte tribu, qui s'échelonnaient du sud-ouest du Nantchao jusqu'aux provinces maritimes, essayèrent alors d'établir leur suprématie ; les Kamrams et les Saks s'y opposèrent ; survint alors une période, qui dut être assez longue (les Birmans disent 13 ans seulement), de guerre acharnée, qui se termina, semble-t-il, à l'avantage des Môns. Enfin les Kamrams furent battus et se retirèrent vers l'Aracan ; les Saks se dispersèrent dans les montagnes ; beaucoup de membres de ces deux tribus se joignirent alors aux Pyus. L'unité nationale était commencée ; les Môns s'aperçurent du danger et vigoureusement attaquèrent les Pyus qui furent obligés de se retirer ; ils remontèrent l'Iraouaddy, et, après d'innombrables vicissitudes, s'établirent à Pagan (Pugan). La date précise de la fondation de Pagan est incertaine ; les Birmans la placent 13 ans après la destruction de Prome en 104 ap. J.-C. Les ruines elles-mêmes réfutent cette assertion ; la période de 13 ans entre Prome et Pagan fut inventée pour rattacher les deux dynasties et identifier les rois de Pagan avec la race solaire par Prome et Tagoung. Je crois que Pagan ne fut fondé que vers la fin du VIe ou le milieu du VIIe siècle.

Sauf quelques données assez maigres des Annales chinoises, rien de l'histoire de Pagan n'est connu avant Anoratha ; avec ce roi commence la période que nous pouvons appeler historique. Les colonies hindoues, sur les côtes, s'étaient agrandies et constituaient une

menace pour le royaume de Pagan qui, maintenant, s'étendait au moins jusqu'à Prome vers le sud ; les Môns avaient été, par ces Indiens sans doute, repoussés dans le Tenasserim. Anoratha brusquement fondit sur ces colonies côtières, les détruisit et, continuant sa marche, prit Thatôn avant que les Môns eussent pu organiser la résistance. Le tripitaka, les bonzes éminents, les artistes indigènes et indiens, le roi Manuha et sa famille, furent emmenés à Pagan, où Anoratha construisit un palais, ou plutôt une salle d'audience pour Manuha, qui, longtemps traité en roi, fut vers le déclin de sa vie dédié comme esclave à une pagode. Ce fut à cette époque que le bouddhisme du Hînayâna s'établit à Pagan, mais sans déplacer la religion qui alors y florissait : un mélange d'hindouisme, de culte du Nâga (dont les vestiges sont nombreux) et de chamanisme. Les prêtres de cette religion hétéroclite étaient appelés « Aris » = ariyas ; ils s'habillaient en noir, vivaient en communautés, possédaient des livres et exerçaient une influence énorme sur le pays. Ils avaient droit de jambage, même sur la reine et les princesses, et exerçaient ce droit rigoureusement. Les Aris ne furent abolis par édit royal que vers le milieu du xve siècle. Jusqu'à cette époque les rois de Birmanie se rendaient, une fois l'an, à la montagne Poppa, entourés de tout le peuple et précédés par les Aris, et là, offraient des sacrifices sanglants aux Nats ; les têtes des animaux étaient suspendues en festons aux piliers des temples.

Les Môns restèrent sous la domination birmane pendant environ 200 ans, puis ils s'émancipèrent. Un effort fut fait pour les subjuguer de nouveau, mais ne réussit point. Quelques années plus tard, les armées de Koubilai Khan envahirent Pagan qui fut alors définitivement abandonné. Le Pégou resta indépendant jusqu'au xviiie siècle.

L'examen des monuments et des bas-reliefs ne laisse aucun doute sur l'influence du nord-ouest et du nord-est d'un côté ; de l'ouest et du sud-ouest d'un autre ; non moins que sur l'influence du côté

du sud et du sud-est ; la littérature et la langue comblent, sur ce point, les lacunes que parfois laissent les monuments. De toutes ces influences, réunies à Pagan entre le VIII[e] et le XIII[e] siècle, est sans doute résultée cette architecture si particulière et si imposante qui fait l'admiration du visiteur de l'ancienne ville de Mien[1].

1. Ce résumé, fait sur la demande de M. le général de Beylié, avec qui j'ai eu l'honneur et le plaisir de visiter de nouveau Pagan, ne peut être nécessairement que très court et très succinct. Le sujet, très développé, formera le premier chapitre de l'Histoire de la littérature en Birmanie, en préparation active pour l'École française d'Extrême-Orient, et que je pense livrer à l'impression cette année (1906).

(Note de M. Duroiselle.)

ERRATA

Page 40, 44 et 46 fig. 39, 40, 41, 52 lire Ajanta
Page 47 lignes 4 et 7 *lire* Chouè Dagon
Page 49 fig. 58 Signes *lire* Lignes
Page 56 ligne 17 xve ou *lire* XVe au
Page 86 ligne 18 fours *lire* jours
Page 126 ligne 8 Les Dames... Cette phrase n'appartient pas au texte cité
Page 136 note 4 en galerie *lire* les galeries
Page 161 ligne 19 danseurs *lire* danseuses
Page 171 ligne 15 chap. III de la 2e partie *lire* p. 84

TABLE DES FIGURES

Pages.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

BIRMANIE

CHAPITRE V

JAVA

CHAPITRE VI

CEYLAN

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



